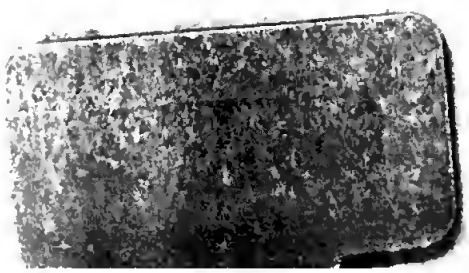
1798



Pol. XXXVIII-45
(1)

Digitized by Google

SERMONS

DE

M. MASSILLON,

ÉVÉQUE

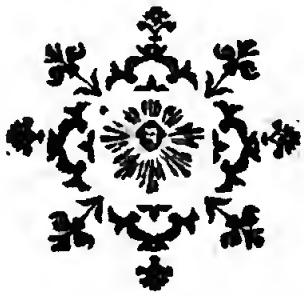
DE CLERMONT,

Ci-devant Prêtre de l'Oratoire,

L'UN DES QUARANTE DE L'ACADÉMIE FRANÇOISE.

CARÉME.

TOME PREMIER.



BIBLIOTECA NAZIONALE
VITTORIO EMANUELE III
NAPOLI

A PARIS,

Chez Les Freres ESTIENNE, rue S. Jacques, à la Vertu.

M. DCC. LXXV.

Avec Approbation & Privilege du Roi.

SERMONS

Contenus dans ce premier Volume.

POUR le Mercredi des Cendres, *Sur le Jeûne*, Pag. 1

Pour le même jour, *Motifs de conversion*, 31

Pour le Jeudi après les Cendres, *Sur la vérité de la Religion*, 56

Pour le Vendredi après les Cendres, *Du Pardon des offenses*, 89

Pour le I. Dimanche de Carême, *Sur la Parole de Dieu*, 120

Pour le Lundi de la I. Semaine, *Sur la vérité d'un avenir*, 152

Pour le Mardi de la I. Semaine, *Sur le respect dans les Temples*, 180

Pour le Mercredi de la I. Semaine, *Sur la Rechûte*, 213

Pour le Jeudi de la I. Semaine, *Sur la Priere*, 245

Pour le même jour, ſur le même ſujet, 275

Pour le Vendredi de la I. Semaine, *Sur la Confeſſion*, 303

SERMON

SERMON

POUR

LE MERCREDI DES CENDRES.

Sur le Jeûne.

Cùm jejunatis, nolite fieri ſicut hypocritæ, triſtes.

Lorſque vous jeûnez, ne ſoyez pas triſtes comme les hypocrites. Matth. 6. 16.

C'Est l'Evangile que l'Egliſe met à la tête de ces jours de ſalut & de miſéricorde, & comme l'indiction d'un jeûne ſolemnel impoſé à tout le corps des Fideles, pour appaiſer la colere du Seigneur, faire ceſſer les fléaux qui nous affligent, expier nos iniquités, nous rappeller dans les voies de la juſtice dont nous nous ſommes égarés, rétablir la diſcipline des mœurs, ſi défigurée parmi les Chrétiens; rapprocher, autant qu'il eſt poſſible, le relâchement de ces derniers temps, du zele & de la ſainte auſtérité de nos peres; inſpirer par tous

ces dehors lugubres, des ſentiments de compoſction aux pécheurs ; ranimer la foi & la piété des Juſtes, & nous préparer tous à la joie & à la grace de la réſurrection.

Telles ſont les vues que l'Egliſe ſe propoſe dans l'inſtitution de la loi du jeûne. Telle eſt la fin du précepte. Telles les graces attachées, dans les deſſeins de Dieu même, à ce temps de renouvellement & de repentir.

Que pouvous-nous donc annoncer de plus heureux que l'ouverture de cette ſainte carriere, à des pécheurs qui vont y trouver des moyens de pénitence ; à des ames foibles qui verront les occaſions de péché s'éloigner, & naître de toutes parts des facilités de ſalut ; à des juſtes dont la ferveur ſe ralentiſſant ſans ceſſe, doit ſans ceſſe ſe renouveller de peur de s'éteindre ; enfin, à tous les Fideles, ſur qui les larmes & les prieres de l'Egliſe vont ouvrir les tréſors du Ciel & attirer toutes les bénédictions de la grace.

Cependant, loin de voir arriver ces jours favorables avec une joie religieuſe, on les craint, on les regarde preſque comme des jours funeſtes & malheureux ; & il faut que l'Egliſe nous ordonne aujourd'hui de bannir de nos jeûnes l'abattement & la triſteſſe : *Nolite fieri triſtes.* Inſenſés ! dit S. Ambroiſe, nous allons triompher de la chair & du démon par le ſecours de cette ſainte abſtinence ; la douleur & la triſteſſe ſiéent-elles bien à la victoire ! Que l'ennemi ſeul craigne ces jours heureux ; qu'il s'afflige de voir arriver ce temps de propitiation, dont la grace va ſe ſervir pour délivrer du péché tant d'ames criminelles ; qu'il tremble de voir tous ces dehors conſolants de pénitence, & tout cet appareil de miſéricorde que la bonté de Dieu prépare aux pécheurs. Mais pour vous, mes Freres, dit S. Ambroiſe, parfumez vos têtes, entrez dans les ſentiments d'une

ſainte alégreſſe ; ce n'eſt pas aux vainqueurs à être triſtes : *Ungite caput veſtrum ; nemo triſtis coronatur; nemo mœſtus triumphat.*

Car, mes Freres, il eſt des triſteſſes de plus d'une ſorte. Il y a une triſteſſe de pénitence qui opere le ſalut ; & la joie de l'Eſprit ſaint en eſt toujours le plus doux fruit : une triſteſſe d'hypocriſie, qui obſervant la lettre de la Loi, affecte des dehors pâles & défigurés, pour ne pas perdre devant les hommes le mérite de ſa pénitence ; & celle-là eſt rare : enfin, une triſteſſe de corruption, qui oppoſe à cette Loi ſainte un fonds de répugnance & de ſenſualité ; & l'on peut dire que c'eſt l'impreſſion la plus univerſelle que fait ſur nous le précepte du jeûne & de l'abſtinence.

Or, de-là il arrive, ou qu'on ſe diſpenſe de l'obſerver ſous des prétextes frivoles, ou qu'on ne l'obſerve qu'à demi. Il importe donc d'examiner aujourd'hui les excuſes dont on ſe ſert pour ſe diſpenſer d'une Loi ſi ſainte, & en ſecond lieu les abus où l'on tombe en l'obſervant.

C'eſt l'idée d'inſtruction la plus ſimple & la plus naturelle ; c'eſt-à-dire, que je me propoſe d'établir l'obligation, & l'étendue de la loi du jeûne. L'obligation, contre ceux qui en violent le devoir ; l'étendue, contre ceux qui en adouciſſent l'obſervance. C'eſt par où nous ouvrirons les inſtructions de cette ſainte carriere.

Mais avant de les commencer, grand Dieu ! écoutez les plus ſinceres gémiſſements de mon cœur. Je ſais que ce n'eſt pas à un pécheur de raconter vos juſtices, & de publier vos ordonnances ; & je me découragerois dans le commencement de mon miniſtere, ſi je ne ſavois auſſi que les inſtruments les plus vils ſont ceux dont votre puiſſance ſe ſert quelquefois avec plus de ſuccès, afin que l'homme ne s'attribue rien à lui-même,

& que toute la gloire en ſoit rendue à votre grace. Soyez donc vous-même, ô mon Dieu, le Docteur intérieur des Fideles qui m'écoutent. Inſpirez des deſirs de pénitence, puiſque vous nous ordonnez de l'annoncer à votre peuple. Soutenez le zele des Miniſtres qui vont évangéliſer Sion. Mettez vous-même dans leur bouche des paroles de vie & de ſalut. Rendez la force & la vertu à notre miniſtere. Revêtez-nous de cette dignité & de cette ſageſſe dont furent revêtus les premiers hommes apoſtoliques, & qui fit triompher votre Evangile des Philoſophes & des Céſars. Car c'eſt de vous ſeul, ô mon Dieu, que nous attendons l'accroiſſement; & toutes les foudres qui vont partir de ces chaires évangéliques, comme autrefois de la montagne de Sinaï, ne réuſſiront qu'à faire des rebelles & des incrédules, ſi votre doigt inviſible ne grave lui-même dans les cœurs les préceptes & les ordonnances de la Loi ſainte. Implorons, &c. *Ave*, *Maria*.

I. PARTIE. SI j'avois à parler devant des hommes rebelles à la vérité, & pleins de mépris pour les loix de l'Egliſe, j'etablirois ce point de ſa diſcipline; & remontant juſqu'aux ſiecles les plus purs du Chriſtianiſme, je vous ferois voir la Religion elle-même née, pour ainſi dire, dans le ſein du jeûne & de l'abſtinence. Vous auriez vu les Diſciples encore aſſemblés à Jéruſalem attendre dans la pratique des jeûnes & des prieres communes, qu'ils fuſſent revêtus de la vertu du Très-haut. Vous auriez vu les premiers Fideles faire dans les rigueurs de l'abſtinence l'apprentiſſage du martyre; des légions même de Chrétiens au milieu de la licence des armées idolâtres, s'aſſembler pour célébrer avec plus de ſolemnité les jeûnes pratiqués en ce temps heureux, &

trouver dans l'affoibliſſement d'un corps terreſtre de nouvelles forces pour vaincre les ennemis de l'Empire. Vous auriez vu les tyrans ne reconnoître les Chrétiens qu'à l'abattement de leur viſage, & à certaine odeur de piété & de mortification qui les diſcernoit des autres hommes. Vous auriez vu enfin l'homme ennemi toujours attentif à faire ſervir à l'iniquité les uſages les plus ſaints, pouſſer dès-lors des eſprits inquiets à des abſtinences nouvelles & outrées, & faire retomber ſur les viandes même que le Seigneur a toutes créées, & dont on peut uſer avec action de graces, une défenſe qui n'eſt fondée que ſur la révolte de la chair, & ſur une réparation due à la Juſtice divine; ſi fort on étoit alors perſuadé que depuis la mort de l'Epoux, le jeûne étoit devenu comme l'état naturel de l'Egliſe.

Mais je ſuppoſe que je parle à des Fideles, qui d'un côté n'ont pas beſoin qu'on juſtifie dans leur eſprit les traditions ſaintes de nos peres; mais qui de l'autre en reſpectant les loix de l'Egliſe, ne les violent pas moins pour cela; qui ne diſent pas tout haut, comme l'impie : Je n'obéirai point, *non ſerviam*; mais qui, comme ces hommes de l'Evangile, trouvent toujours quelque prétexte pour excuſer leur déſobeiſſance; *& ideo rogo te, habe me excuſatum.* (Luc. 14. 19.)

Or pour démêler ici le vrai du faux dans une matiere d'un ſi grand uſage, remarquez d'abord, je vous prie, mes Freres, que puiſque l'Egliſe nous fait une loi du jeûne & de l'abſtinence, il n'eſt que l'impoſſibilité qui puiſſe en juſtifier l'inobſervance. Et quand je dis l'impoſſibilité, je renferme dans cette idée la difficulté fondée ſur un péril évident & conſidérable; car je conviens que l'Egliſe en établiſſant cette loi, n'a pas prétendu faire une loi de mort, mais ſeulement une loi de pénitence.

Cette vérité ſuppoſée, examinons ſi les excuſes ſur leſquelles on ſe diſpenſe tous les jours de cette loi ſainte, ſont dignes de la Religion, & ſi la ſimple équité elle-même n'en eſt pas bleſſée. En ſecond lieu, ſi lors même que ces excuſes ſont légitimes, il n'eſt pas vrai de dire qu'on n'eſt pas moins violateur du précepte, par la maniere dont on uſe de l'indulgence de l'Egliſe.

Vous nous dites donc en premier lieu, que vous ne vous diſpenſez du jeûne que ſur des raiſons légitimes; que votre conſcience ne vous reproche rien là-deſſus; que ſi vous n'aviez rien à répondre devant Dieu que de la tranſgreſſion de ce précepte, vous pourriez vous y préſenter avec confiance; que vous êtes né avec un tempérament foible & incapable de ſoutenir la rigueur de cette loi; & que le peu de ſanté dont vous jouiſſez, vous ne le devez qu'à des ſoins & à des précautions infinies.

Mais je pourrois vous demander d'abord ſi ce ne ſont pas ces ſoins & ces précautions elles-mêmes qui l'affoibliſſent? Seriez-vous d'une ſanté ſi peu aſſurée, ſi vous aviez moins de loiſir pour y faire attention, ou ſi la Providence vous avoit ménagé moins de moyens pour écouter là-deſſus vos répugnances? Cette delicateſſe de tempérament dont vous vous plaignez, n'eſt-elle pas une ſuite de la vie molle & voluptueuſe que vous avez toujours menée? Eſt-elle autre choſe qu'un uſage d'indolence, & un corps accoutumé de tout temps à ne pouvoir ſe paſſer de tout ce qui le flatte? Eh quoi! vous pretendez que ce qui vous rend la pénitence plus néceſſaire, puiſſe devenir un titre légitime qui vous en diſpenſe? & que la molleſſe dans laquelle vous avez toujours vécu, ſi oppoſée à l'eſprit de l'Evangile, & qui vous engage en des réparations particulieres d'auſ-
té & de ſouffrance, vous exempte de celles

qui ſont communes à tous les Fideles ? Votre delicateſſe eſt un crime elle-même que vous devez expier, & non pas une excuſe qui vous diſpenſe de l'expiation & de la ſouffrance.

Je pourrois vous demander encore, ſi ce ne ſont pas ici les façons du rang & de la naiſſance, plutôt que des beſoins réels & effectifs ? Si vous étiez moins plein, moins occupé de vous-même ; ſi vous ne croyiez pas que dans le rang où vous êtes né, tout ce qui vous environne ne doit ſervir qu'à votre félicité, ces foibles raiſons de ſanté vous paroîtroient-elles ſi conſidérables ? L'orgueil qui vous repaît, même à votre inſu, de votre élévation & de vos titres, fait que tout ce qui vous regarde, vous paroît devoir l'emporter ſur tout : mais Dieu à qui votre vie n'eſt pas plus chere que celle d'une ame ſimple & vulgaire ; Dieu, à la gloire duquel vous n'êtes pas plus néceſſaire qu'un inſecte qui rampe ſur la terre ; Dieu, devant qui votre ame & votre ſanté n'eſt précieuſe, qu'autant que vous l'employez pour ſon ſervice, ne meſure pas vos infirmités ſur vos titres, mais ſur ſa Loi ; il ne juge pas de vos excuſes par votre rang, mais par vos crimes.

David étoit un Prince que les délices de la royauté auroient dû ſans doute amollir. Liſez dans ſes divins Cantiques l'hiſtoire de ſes auſtérités, & voyez quel fut le détail triſte & édifiant de ſa pénitence. Et ſi vous croyez que le ſexe vous donne là-deſſus quelque privilege ; Eſther, au milieu des plaiſirs d'une cour ſuperbe, ſavoit affliger ſon ame par le jeûne, & ſe dérober aux réjouiſſances publiques, pour offrir à Dieu dans le fond d'un appartement, le pain de ſa douleur & le ſacrifice de ſes larmes. Judith ſi diſtinguée dans Iſrael, pleura conſtamment la mort de ſon époux dans le jeûne & dans le ci-

lice ; & rien ne put adoucir la douleur de ſa perte, que les ſaintes rigueurs de ſa retraite & de ſa pénitence. Les Paules, les Marcelles, ces illuſtres femmes Romaines, deſcendues des maîtres de l'Univers, quels exemples d'auſtérité n'ont-elles pas laiſſés aux ſiecles ſuivants ?

Ah ! l'on n'avoit pas encore compris dans ces temps heureux, qu'il fallut uſer de diſtinction parmi les Fideles, lorſqu'il s'agiſſoit d'une loi qui les regardoit tous. On ſavoit ſeulement que nous étions tous membres d'un Chef crucifié ; qu'être chrétien & n'être pas pénitent, étoit un monſtre & une nouveauté ſans exemple ; & les païens eux-mêmes en étoient ſi perſuadés, dit S Léon, que convaincus d'ailleurs de la vérité de l'Evangile, la ſeule auſtérité de nos mœurs, qu'ils regardoient comme une ſuite néceſſaire du Baptême, différoit leur converſion, & remettoit ſouvent à leur mort la profeſſion publique de la foi de Jeſus-Chriſt.

Mais d'ailleurs, ſi l'Egliſe avoit ici des diſtinctions à faire & des privileges à accorder, ah ! ce devroit être en faveur de ces perſonnes, qui nées dans une condition obſcure, & dans une fortune médiocre, ſe ſentent du déréglement des ſaiſons, du malheur des temps, du poids des taxes & des charges publiques ; & qui renfermées dans un domeſtique frugal & mal-aiſé, ne voient les plaiſirs que de loin, & bornent toute leur felicité à pouvoir ſe defendre de la faim & de l'indigence. Mais vous, pour qui les plaiſirs ſemblent être faits ; vous qui n'éprouvez rien de plus triſte dans votre état, que le dégoût & la ſatiété inſéparable d'une félicité ſenſuelle : mais je n'en dis pas aſſez ; vous qui devant Dieu portez peut-être plus de crimes tout

ſeul qu'un peuple entier de Fideles ; vous qui par un fonds de corruption que tout favoriſe dans la proſpérité, ne vous êtes pas borné aux foibleſſes vulgaires, & avez peut-être pouſſé toutes les paſſions juſqu'aux excès les plus affreux ; vous qui par l'éclat que votre rang a donné à vos deſordres & à vos ſcandales, êtes peut-être coupables aux yeux de Dieu des crimes de tous ceux qui vous environnent, ah ! la ſeule diſtinction que vous pouvez prétendre ici, eſt une diſtinction de ſévérité, & une prolongation des rigueurs canoniques.

Quel abus ! mes Freres. Les Grands & les Puiſſants, ceux qui ſeuls ſembleroient avoir beſoin de pénitence, eux pour qui l'Egliſe l'a principalement établie en ce ſaint temps, ſont les ſeuls qui s'en diſpenſent ; tandis que le citoyen obſcur, que le vil artiſan qui mange ſon pain à la ſueur de ſon front ; eux dont les jours les plus abondants ſeroient pour vous des jours d'auſtérité & de ſouffrance, reſpectent la loi de ce ſaint temps, & trouvent dans leur frugalité même de quoi faire des retranchements de piété & de pénitence ! Grand Dieu ! vous vengerez un jour les intérêts de votre loi contre les vains prétextes des cupidités humaines. Les Phariſiens de l'Evangile défiguroient leur viſage pour faire connoître aux hommes qu'ils jeûnoient : mais ce n'eſt plus là, ô mon Dieu, l'hypocriſie de notre ſiecle : & après une année entiere de plaiſirs & d'excès, on affecte à l'entrée de ces jours ſaints, un extérieur pâle & défait, pour avoir un prétexte indigne de violer la loi du jeûne & de l'abſtinence.

Et en effet, ſouffrez que je vous demande encore : la foibleſſe de votre complexion vous a-t-elle jamais privé d'un ſeul plaiſir ? Vous qui pouvez ſoutenir la fatigue des veilles, ſi capa-

ble d'altérer le corps le plus robuſte ; vous qui ne ſuccombez point à l'application & au ſérieux d'un jeu outré, dont la plus forte tête ſe trouveroit accablée ; vous qui avez aſſez de force pour fournir à l'agitation des aſſemblées & des plaiſirs, où l'ordre des repas, les heures du ſommeil, & tout le reſte ſe trouve ſi fort dérangé, qu'il n'eſt qu'un heureux tempérament qui puiſſe ne pas ſe ſentir de ce déſordre ; vous qui, pour parvenir, dévorez toutes les fatigues du ſervice, & vous accoutumez à une vie dont l'anachorete le plus pénitent auroit de la peine à s'accommoder ; vous, en un mot, qui lorſque la gloire, l'intérêt ou le plaiſir s'en mêlent, êtes ſobre, laborieux, mortifié, dur à vous-même, ſans que les ſoins de votre ſanté s'y oppoſent ; l'auſterité du jeûne vous alarme ?

Ah ! c'eſt donc pour moi ſeul, dit le Seigneur dans ſon Prophete, que vous refuſez de ſouffrir, ô Iſraël ! Vous me paroiſſez infatigable dans les voies de l'iniquité ; & tout vous rebute dans mon ſervice ! Qu'avez-vous à répondre pour vous juſtifier ? *Narra, ſi quid habes ut juſtificeris.* (Iſ. 43 26.)

Oui, mes Freres, les plaiſirs n'incommodent perſonne. Ce qu'on aime, ne coûte jamais. Servir le monde, la fortune, les paſſions, n'a rien de pénible, parce qu'on eſt mondain, ambitieux, ſenſuel. Ah ! ſoyez Chrétien, & vous ne trouverez rien qui paſſe vos forces dans le ſervice de Jeſus-Chriſt.

Voyez cette ame fidelle que la miſéricorde de Dieu a tirée des égarements des paſſions. Lorſqu'elle vivoit comme vous, livrée au monde, aux ſens & aux plaiſirs, rien n'égaloit ſa délicateſſe ; elle regardoit la loi des jeûnes & des abſtinences comme une loi meurtriere, & c'étoient toujours nouvelles raiſons pour s'en diſ-

penſer. La voyez-vous depuis qu'elle eſt entrée dans les voies de la grace & du ſalut ? Loin de regarder les diſpenſes comme des beſoins, elle les regarde comme des crimes. Sa ſanté & ſes obligations ne ſont plus incompatibles. Elle ajoute même aux rigueurs de la loi des rigueurs de ſurcroît. Avec moins de précaution, elle jouit d'une ſanté plus aſſurée ; & comme ces trois enfants Juifs, on diroit qu'elle doit ſa force & ſon embonpoint à une vie plus dure, & à l'abſtinence des viandes défendues. Ah ! ce n'eſt pas ſon tempérament qui a changé, c'eſt ſon cœur ; ce n'eſt pas la nature qui s'eſt fortifiée en elle, c'eſt la grace ; ce n'eſt pas la main de l'homme qui agit ſur ſon corps, c'eſt le doigt de Dieu qui a opéré ſur ſon ame ; & toute la nouveauté que j'y trouve, n'eſt que le renouvellement de l'homme intérieur. Changez votre cœur, & tout vous deviendra poſſible.

Mais enfin, quand même l'abſtinence affoibliroit votre corps, n'eſt-il pas juſte d'imprimer le ſceau douloureux de la Croix ſur une chair qui a été marquée tant de fois du caractere honteux de la bête ! Eſt-ce un corps de péché comme le vôtre, qui mérite d'être tant ménagé ? Vous vous plaignez de ſa foibleſſe ; ah ! vous ne ſentez que trop encore les effets funeſtes de ſa force. Ne faut-il pas enfin affoiblir un ennemi qui ne garde preſque plus de meſures dans ſa révolte ? Pouvez-vous ſans crime être encore idolâtre d'une chair qui a été ſi ſouvent l'écueil de votre innocence, ou de celle de vos freres ? N'eſt-il pas temps enfin que vous diminuiez, afin que Jeſus-Chriſt croiſſe ; que des membres qui ont ſervi à l'iniquité, ſervent à la juſtice ; que la grace ſe fortifie dans votre infirmité, & que vous appreniez à perdre votre ame pour la ſauver ?

Et croyez-vous que l'Egliſe, en établiſſant la loi du jeûne, n'ait pas prétendu exténuer votre chair ? croyez-vous qu'elle ait voulu vous preſcrire des auſtérités que vous puiſſiez accomplir ſans peine ? Quoi ! parce que le jeûne feroit ſur votre corps les impreſſions de langueur & d'abattement qu'elle avoit en vue en vous l'ordonnant, vous vous en croiriez diſpenſé ? parce que vous en retirez le fruit ſenſible & extérieur qu'elle a ſouhaité, elle vous en déclareroit incapable ? Son intention eſt que vous ſouffriez ; & la fin qu'elle ſe propoſe dans ſon précepte, ne ſauroit devenir une raiſon, qui vous en diſpenſe.

Mais l'Egliſe elle-même qui impoſe ce joug, vous en a déchargé ; & vous ne vous dipenſez de la loi, que ſur l'autorité des Supérieurs légitimes.

Ici votre conſcience répond pour moi, que toute diſpenſe obtenue contre les intentions & l'eſprit de l'Egliſe, eſt une diſpenſe vaine, & qui vous laiſſe toute l'obligation de la loi ; c'eſt-à-dire, que toute diſpenſe qui ne ſuppoſe pas une impoſſibilité réelle d'obéir au précepte, ne vous décharge point devant Dieu, & rend votre tranſgreſſion auſſi criminelle que celle des contempteurs déclarés de la loi même. C'eſt la doctrine des Saints. Donc, s'il n'y a rien en vous qui doive obliger l'Egliſe à ſe relâcher en votre faveur, vous lui en impoſez en obtenant ces diſpenſes. Mais qu'avancez-vous en la ſurprenant ? Vous la faites conſentir en apparence à votre tranſgreſſion ; mais en êtes-vous moins réellement tranſgreſſeur ? l'artifice ſeroit-il devenu pour vous un titre légitime ? Ah ! tout ce que je trouve ici de favorable à votre égard, c'eſt que vous ajoutez au crime de la tranſgreſſion, le blâme de la mauvaiſe foi & de la ſurpriſe.

Ce n'eſt pas que l'Egliſe ſoit tellement abuſée, qu'elle ne découvre ces déſordres. Elle voit avec douleur ces lâches Fideles borner preſque toute leur ſoumiſſion à ſon égard à la faire conſentir elle-même au violement de ſes préceptes; & ſi, malgré ces lumieres, elle paroit encore favoriſer leurs injuſtes demandes, c'eſt pour ne pas révolter leur orgueil, c'eſt pour les tenir toujours unis à elle, du moins par les liens extérieurs du reſpect & de l'obéiſſance. Elle ne conſent à voir ſes loix inutiles, que de peur de les voir mépriſées. C'eſt une mere compatiſſante, qui de deux maux ſouffre le moins dangereux. Mais malheur à vous qui l'obligez à ces égards injuſtes! il faut que le mal ſoit bien déſeſpéré, lorſqu'on permet au malade le genre de vie qu'il ſouhaite. Souvenez-vous de ces Iſraélites charnels, qui ne pouvant plus s'accommoder de la manne, obtinrent de Moïſe, à force de murmures, des oiſeaux du ciel. A peine eurent-ils touché à cette viande accordée à la dureté de leur cœur, qu'ils furent à l'inſtant frappés de mort, & que Dieu punit ſur leurs perſonnes la ſage condeſcendance de leur Légiſlateur: *Adhuc eſcæ eorum erant in ore ipſorum; & ira Dei aſcendit ſuper eos.* (Pſ. 77. 50.) Souvenez-vous-en, & n'oubliez jamais que l'Egliſe déteſte quelquefois plus les abus qu'elle tolere, que ceux même qu'elle punit.

Mais je vais plus loin: je ſuppoſe que vos raiſons ſont légitimes; & je dis que peut-être vous n'en êtes pas moins, aux yeux de Dieu, tranſgreſſeur de cette loi ſainte, par la maniere dont vous uſez de l'indulgence de l'Egliſe.

Et premiérement, au lieu que l'obſervance du jeûne couvroit le viſage des Phariſiens d'une triſteſſe d'hypocriſie, l'impuiſſance où vous êtes de l'obſerver, produit-elle dans votre cœur cette

triſteſſe de foi, ce ſacrifice d'un cœur humilié mille fois plus agréable à Dieu que le ſacrifice du corps, & l'abſtinence des viandes défendues ? Gémiſſez-vous en ſecret de la foibleſſe de votre chair, & de l'impoſſibilité où elle vous met de ſatisfaire aux loix de l'Egliſe ? Prenez-vous, comme Eſther, Dieu à témoin de votre néceſſité, & de la haine qu'a votre ame pour les viandes profanes & pour les repas des incirconcis ? *Tu ſcis neceſſitatem meam, quòd non placuerit mihi convivium Regis.* (Eſth. 14. 16.) Seigneur ! vous qui ſondez les cœurs, vous voyez la douleur de mon ame, vous ſavez que je deteſte les viandes d'Aſſuérus, mais vous êtes témoin de la triſte ſituation où je me trouve, & du deſir qui preſſe mon cœur de pouvoir manger avec votre peuple les viandes permiſes par la loi ſainte. *Tu ſcis neceſſitatem meam, quòd non placuerit mihi convivium Regis.*

Sont-ce là vos ſentiments ? entrez-vous dans les pieuſes diſpoſitions d'Urie ? Quoi ! faut-il que je mange & que je boive à loiſir, tandis qu'Iſraël & Juda combattent ſous des tentes ? *Iſrael & Juda habitant in papilionibus, & ego ingrediar domum meam, ut comedam & bibam.* (2. Reg. 11. 11.)

Pourquoi faut-il que je ſois réduit à ménager une chair criminelle, tandis que toute l'Egliſe combat ſous la cendre & ſous le cilice, & que tous mes freres ſont entrés généreuſement dans la ſainte carriere de la pénitence ? Pourquoi, Seigneur, n'aurois-je pas la force de ſatisfaire à votre juſtice, puiſque j'ai encore la force de l'offenſer ? Que n'avez-vous, Seigneur, donné un corps de fer à une ame auſſi coupable que la mienne, afin que du moins je puiſſe trouver l'inſtrument de ma pénitence, où j'ai trouvé la ſource de tous mes crimes ?

Ah ! ſi vous aviez de la foi, vous devriez être honteux devant Dieu d'une diſtinction ſi peu convenable à votre vie paſſée ; vous regarderiez cette ſingularité comme une eſpece d'anathème & de retranchement du corps des Fideles ; comme une lepre qui vous éloigne de la ſociété & du commerce des Saints, des ſacrifices & des expiations, du Temple & de l'Autel, remplaçant ainſi par la force & la ferveur de l'eſprit, la foibleſſe de la chair.

Alors l'Egliſe en uſeroit à votre égard comme autrefois Judas Maccabée en uſa envers ceux des Iſraélites que leur infirmité empêcha de combattre avec le reſte du peuple, mais qui ne pouvoient ſe conſoler de n'être pas en état d'aller expoſer leur vie avec leurs freres. Il les aſſocia à l'honneur de la victoire, & au partage du butin : *Debilibus & orphanis diviſerunt ſpolia.* (2. Macc. 8. 28.) Mais vous êtes ravi d'avoir des raiſons qui vous exemptent de la loi commune. Vous êtes tranſgreſſeur du précepte dans la préparation du cœur ; & loin de partager avec ceux qui l'accompliſſent, le mérite de l'obſervance, vous participez à l'iniquité des pécheurs déclarés qui le mépriſent.

En ſecond lieu, remplacez-vous par d'autres œuvres mortifiantes, le jeûne que vous ne ſauriez obſerver ? Car, pour être diſpenſé de ce précepte, vous ne l'êtes pas pour cela de la pénitence. L'eſprit de l'Egliſe n'eſt pas de vous décharger de la croix, elle ne ſauroit ; c'eſt ſeulement de vous l'adoucir. Il faut que par quelque endroit le Carême ſoit pour vous un temps de rigueur & de ſouffrances. S. Paul dit que ceux qui ne diſcernent pas le Pain Euchariſtique des viandes communes, ſe rendent coupables du Corps du Seigneur ; & je vous dis quels que puiſſent être vos maux, que ſi vous ne diſcernez

pas dans votre maniere de vie le temps du Carême des temps ordinaires, vous êtes coupable de la loi du jeûne.

Or, priez-vous plus que dans un autre temps? êtes-vous plus charitable envers les pauvres? & en les soulageant plus abondamment, dédommagez-vous Jesus-Christ en leur personne, des soulagements que vous êtes obligé de vous accorder à vous-même? Vous abstenez-vous de certains plaisirs légitimes peut-être en une autre saison? Car désabusez-vous, il faut user ici de compensation. Dans la Loi, ceux qui ne pouvoient pas offrir le sacrifice d'un agneau, on leur demandoit l'offrande de deux colombes. Dieu veut être dédommagé par quelque endroit. Puisque vous ne pouvez pas affliger votre chair par le jeûne, il faut la punir par le retranchement de mille commodités dont elle peut se passer, mortifier votre esprit par la retraite; avoir pendant ce saint temps, moins de commerce avec le monde, vous renfermer un peu plus dans vos devoirs domestiques, fréquenter plus souvent nos Temples, les Sacrements, les lieux de miséricorde. Voilà le jeûne, dit saint Chrysostome, que l'Eglise demande de vous. Il ne faut pour cela ni force ni santé, il ne faut que de la foi & de la crainte de Dieu. Mais c'est précisément ce qui vous manque. On ne veut rien souffrir, quelque grand pécheur que l'on soit. On se croit déchargé de tout, dès qu'on l'est de la loi du jeûne; & parce qu'on ne peut pas faire tout ce qu'on doit, on se croit dispensé de faire du moins ce que l'on peut.

Enfin, dans l'usage des viandes défendues, n'avez-vous égard qu'à la seule nécessité? Rejetez-vous celles qui ne sont destinées qu'à flatter le goût & la volupté? Vos repas se sentent-ils de la frugalité de ce temps de pénitence, & sont-

ils marqués par quelque endroit du ſceau de la mortification ? car vous comprenez bien que l'intention de l'Egliſe, en vous permettant l'uſage des mets défendus, eſt de ſoulager votre foibleſſe, & non d'aider votre ſenſualité ; vous comprenez bien qu'elle ne veut point aigrir, à la vérité, vos maux par une abſtinence qui vous ſeroit nuiſible ; mais auſſi qu'elle ne prétend pas nourrir votre intempérance, en vous permettant des aſſaiſonnements & des mets exquis dont vos maux peuvent ſe paſſer. Elle conſent, à la bonne heure, que vous ne ſuiviez pas les Moyſes ſur la montagne pour jeûner quarante jours avec eux ; mais elle n'entend pas auſſi que, demeuré dans la plaine, vous imitiez les joies profanes, les excès & les feſtins des Iſraelites, & adoriez peut-être encore le veau d'or comme ce peuple infidele.

Entrons donc, mes Freres, dans les véritables intentions de l'Egliſe. Eh ! pourriez-vous, tandis qu'elle gémit, qu'elle ſe couvre de ſes vêtements de deuil & de triſteſſe, que ſes Miniſtres pleurent entre le veſtibule & l'autel, que vos freres ont pris les armes ſpirituelles de la pénitence pour combattre contre la chair & le ſang, que tout annonce les myſteres pénibles d'un Dieu ſouffrant, environné de tout cet appareil de ſouffrances, pourriez-vous croupir tout ſeul dans une indigne molleſſe ? Vous excuſez ſi ſouvent vos déſordres par l'exemple commun, ne pourroit-il pas ici à ſon tour vous animer à la vertu ? Ah ! ſi votre corps ne peut prendre aucune part au changement extérieur de l'Egliſe, changez votre cœur, & convertiſſez-vous enfin au Seigneur. Si vous ne pouvez pas déchirer par le jeune ce vêtement de chair qui vous environne, déchirez, dit l'Eſprit de Dieu, vos ames par des larmes de douleur & de componc-

tion. Recueillez le fruit de l'abſtinence, ſi votre foibleſſe ne vous permet pas d'en accomplir la lettre. Surpaſſez vos freres dans les diſpoſitions de l'eſprit & du cœur, ſi vous ne pouvez pas les imiter dans les exercices du corps. Faites devant eux à la loi du jeûne que vous n'obſervez pas, une eſpece d'hommage & de réparation publique, par une attention plus chrétienne à tous vos autres devoirs. Réparez en quelque façon, en préſence des autres Fideles, par des mœurs plus pures & plus exactes, cette ſorte de ſcandale que vous êtes forcé de leur donner. En un mot, vivez plus ſaintement qu'eux, & vous jeûnerez plus utilement. Et après être convenu de l'inſuffiſance des excuſes dont on ſe ſert pour ſe diſpenſer de cette loi, écoutez les abus où l'on tombe en l'obſervant.

II. PARTIE. IL n'eſt guere de précepte ſur lequel on s'abuſe plus univerſellement que ſur le précepte du jeûne. Comme l'eſprit de pénitence eſt preſque éteint parmi les Fideles, & que l'Egliſe s'accommodant à notre foibleſſe, a cru devoir mêler quelques adouciſſements à la rigueur de cette loi, on ſe perſuade que tout ce qu'il y a encore d'amer & de pénible, n'eſt plus à la portée de ces derniers temps. On renvoie aux ſiecles de ſon innocence toute la ſévérité de ſa diſcipline; & on ne lui laiſſe pour le relâchement de nos mœurs, que l'indulgence & la bénignité en partage.

Il importe donc, mes Freres, d'examiner ici quelles bornes l'Egliſe prétend mettre encore aujourd'hui à ſa condeſcendance, & de démêler les relâchements qu'un uſage corrompu a introduits, des adouciſſements ou qu'elle autoriſe, ou qu'elle tolere.

Or il me ſemble que pour diſcerner les abus qui peuvent ſe gliſſer dans l'obſervance de ce précepte, il n'y a qu'à établir d'abord quelle eſt la fin de ſon inſtitution; car tout ce qui s'éloignera de ce but, ou encore plus qui s'y trouvera oppoſé, détruira ſans doute la loi qui n'étoit qu'un moyen pour y parvenir.

Qu'eſt-ce donc que ſe propoſe l'Egliſe en impoſant cette pénitence aux Fideles? Elle ſe propoſe, 1°. en affoibliſſant la chair, d'affoiblir nos paſſions, d'expier nos fragilités paſſées, & de nous mettre plus en état d'en éviter de nouvelles. 2°. En mortifiant le corps, de purifier l'ame, de la détacher des ſens, de réveiller ſa foi, & de l'élever au goût des biens éternels. Ce principe ſuppoſé comme inconteſtable, que de tranſgreſſeurs, mes Freres, de cette loi ſainte!

La premiere fin de ſon inſtitution eſt de mortifier la chair, & par-là, dit ſaint Chryſoſtome, de ſervir & de préſervatif à l'innocence & d'expiation au crime. Or le jeûne, tel qu'un abus public l'a établi aujourd'hui dans le monde, ne ſauroit plus être une voie pour arriver à cette fin.

Car je vous demande, s'il mortifioit encore le corps & les paſſions de la chair, ce devroit être ou par la longueur de l'abſtinence, ou par la ſimplicité des viandes dont on uſe, ou par la frugalité qu'on obſerve dans les repas. Pardonnez-moi ce détail, il eſt ici indiſpenſable, & je n'en abuſerai pas.

Eſt-ce la longueur de l'abſtinence? Mais s'il faut, pour recueillir le fruit & le mérite du jeûne, que le corps ſeche & languiſſe dans l'attente de ſa nourriture, afin que l'ame en expiant ſes voluptés profanes, apprenne dans ce deſir naturel quelle doit être ſa faim & ſa ſoif de la juſtice éternelle, & de cet état heureux où raſſaſiés de la vérité, nous ſerons délivrés de toutes ces néceſ-

ftés humiliantes, que de jeûnes inutiles & infructueux dans l'Égliſe !

Hélas ! les premiers Fideles, qui ne le rompoient qu'après le ſoleil couché, eux que mille exercices ſaints & laborieux avoient préparés à l'heure du repas, eux qui la nuit même qui précédoit leur jeûne, avoient ſouvent veillé dans nos Temples, & chanté des hymnes & des cantiques ſur les tombeaux des Martyrs, ces pieux Fideles auroient pu rapporter à la ſeule longueur de l'abſtinence tout le mérite de leur jeûne; & ſeule alors elle pouvoit affoiblir la chair & les paſſions criminelles. Mais pour nous, mes Freres, ce n'eſt plus là qu'il faut chercher le mérite de nos jeûnes. Car outre que l'Egliſe, en conſentant que l'heure du repas fût avancée, a épargné cette rigueur aux Fideles; que d'indignes adouciſſements n'ajoute-t-on pas à ſon indulgence ? Il ſemble que toute notre attention ſe borne à faire en ſorte qu'on puiſſe arriver à l'heure du repas, ſans s'être apperçu de la longueur & de la rigueur du jeûne.

Et de-là, (puiſque vous nous obligez de le dire ici, & de mettre ces détails indécents à la place des grandes vérités de la Religion,) de-là on prolonge les heures du ſommeil pour abréger celles de l'abſtinence : on craint de ſentir un ſeul moment la rigueur du précepte ; on étouffe dans la molleſſe du repos, l'aiguillon de la faim dont le jeûne même de J. C. ne fut pas exempt : on nourrit dans l'oiſiveté d'un lit, une chair que l'Egliſe avoit prétendu exténuer & affliger par la pénitence ; & loin de prendre la nourriture comme un ſoulagement néceſſaire accordé enfin à la longueur de l'abſtinence, on y porte un corps encore tout plein des fumées de la nuit, & on n'y trouve pas même le goût que le ſeul plaiſir auroit ſouhaité pour ſe ſatisfaire.

Ah ! c'eſt en ce ſaint temps, où il faudroit, avec un Roi pénitent, prevenir le lever de l'aurore pour unir nos prieres à celles de l'Egliſe, pour prolonger le mérite de notre abſtinence, pour offrir au Seigneur les prémices d'une journee que la pénitence doit ſanctifier, pour mettre à profit tous les moments précieux de ce temps de grace & de bénédiction, & enfin pour retrancher au corps une pareſſe ſi funeſte juſques ici à notre innocence.

De-là encore l'uſage de tant de boiſſons que la coutume autoriſe preſque contre l'eſprit de la loi. Vous nous demandez ſans ceſſe, ſi c'eſt être infidele au précepte que d'en uſer ; (car c'eſt ſur l'obſervation de cette loi, que les doutes & les queſtions ne finiſſent pas). Je pourrois vous répondre d'abord que l'intention de l'Egliſe dans l'établiſſement de la loi du jeûne, étant de mortifier les ſens, & principalement celui du goût, tout ce que vous vous permettez hors des heures préciſes, qui tend à le flatter, donne une maniere d'atteinte à la loi : je pourrois vous répondre encore que tout ce qui adoucit la longueur de l'abſtinence, en bleſſe l'obligation. Mais quand ces vérités ſeroient douteuſes, & qu'il n'y auroit que du péril, ſeriez-vous ſage de vous y expoſer ? Ce qu'il y a de conſtant, c'eſt que ces adouciſſements ſont nouveaux ; c'eſt que l'uſage, quelque univerſel qu'il puiſſe être, ne juſtifie jamais un abus, & ne ſauroit preſcrire contre la loi.

Mais enfin, je veux que ces ſoulagements & tant d'autres autoriſés dans le monde, ſoient innocents ; ne faudroit-il pas honorer la pénitence du Carême, en ſe les retranchant ? ne ſeroit-il pas juſte que ce que vous donnez dans les autres temps au ſeul plaiſir, vous vous en abſteniez en celui-ci par un eſprit de religion & de ſouf-

france ? & comment réparerez-vous vos plaiſirs illicites, qu'en vous abſtenant, durant cette ſainte carriere ſur-tout, de ceux que vous vous croyez encore permis ! Ah ! nos jeûnes, mes Freres, ſont déja ſi fort adoucis par la tolérance de l'Egliſe, que pour peu que vous alliez au-delà, vous ne ſauriez manquer d'être prévaricateurs. Il ſemble qu'elle a pouſſé ſa condeſcendance juſqu'à ſes dernieres bornes, qui ne ſéparent que d'un point la tranſgreſſion de l'obſervance, & qu'on ne ſauroit les franchir tant ſoit peu ſans être coupable d'infraction.

Mais ſi le mérite de nos jeûnes ne peut plus ſe rapporter à la longueur de l'abſtinence, il ſeroit inutile de vouloir le chercher dans la ſimplicité des viandes dont on uſe. En ce temps de ſouffrance, diſoit autrefois ſaint Léon, où la vie devroit être ſimple & commune, où il faudroit nourrir les membres de Jeſus-Chriſt de ce qu'on ſe retranche à ſoi-même, & que notre diminution, pour parler avec l'Apôtre, devînt l'abondance & la richeſſe de nos freres, non ſeulement il n'y a pas plus de ſimplicité dans les repas, mais il y entre plus de ſoins & d'artifices ; on y ſupplée par mille raſinements à la ſimplicité des mets dont il faut uſer, le goût y eſt plus flatté, la ſenſualité plus réveillée, la chere plus exquiſe, les dépenſes plus exceſſives ; & non ſeulement ce ne ſont pas des repas ſanctifiés par la pénitence, mais ils deviennent célebres & renommés pour la volupté.

Je ne dis rien de la frugalité dont on uſe dans le ſeul repas que l'Egliſe permet. C'eſt en ce temps ſur-tout où l'on ne s'y preſcrit point d'autres bornes que celles d'une avide ſenſualité, & où l'on ſe diſpoſe à l'abſtinence du ſoir en violant le matin la vertu même de tempérance, dont la

Loi de Dieu nous fait un précepte perpétuel ; de ſorte que les collations deviennent plutôt un régime de ſanté, qu'un réglement de diſcipline.

Ainſi l'abſtinence du ſoir fait aujourd'hui tout le mérite de nos jeûnes, c'eſt-à-dire, que ce qui n'étoit d'abord qu'un relâchement de diſcipline, en eſt devenu la ſeule auſtérité ; c'eſt-à-dire, que ce que nos peres auroient regardé comme une infraction du précepte, nous le regardons comme le plus haut point de ſon obſervance.

Car vous le ſavez, mes Freres, ce ſoulagement ne fut accordé que bien tard au jeûne des Fideles. On s'en eſt paſſé pendant plus de mille ans. Un ſeul repas pris le ſoir avec actions de graces, terminoit le jeûne de toute la journée. Et encore quel repas ? Liſez l'hiſtoire des premieres mœurs des Fideles, des herbes & des légumes, un repas de larmes & de pénitence ; tout y reſpiroit la mortification de Jeſus-Chriſt ; les entretiens de piété, les lectures des Livres ſaints, les exhortations au martyre en faiſoient le principal aſſaiſonnement ; & l'on y mangeoit plutôt pour prolonger ſes ſouffrances, & ſatisfaire à la néceſſité, que pour flatter la cupidité.

Le ſeul refroidiſſement de la charité obligea depuis l'Egliſe de ſe relâcher en ce point de la rigueur de ſa diſcipline. Dans la décadence des mœurs du Chriſtianiſme, elle en uſa, pour ainſi dire, comme on en uſe dans la déroute des familles ; elle compoſa avec notre foibleſſe, elle retint du débris ce qu'elle put, & nous quitta à regret de tout le reſte.

Mais au lieu que ce ſont-là de ces graces honteuſes, dont il ne faudroit uſer qu'en gémiſſant ; ſoupirer après les prémices de l'eſprit & l'âge floriſſant de l'Egliſe ; & nous confondre qu'avec bien moins d'innocence que nos peres, nous

ayions beſoin de plus d'indulgence qu'eux ; juſqu'où n'a-t-on pas pouſſé cet adouciſſement obtenu de l'Egliſe, & qui d'abord n'étoit preſque pas ſenſible ! Tout y eſt ſervi. Si l'on uſe de quelque diſtinction dans le choix des viandes, on ſe dédommage ſur la quantité, & nos collations ſont aujourd'hui plus abondantes & chargées de plus de mets, que n'etoit autrefois le ſeul repas que l'Egliſe permettoit aux Fideles.

Donc, mes Freres, encore aujourd'hui ce que l'Egliſe vous permet le ſoir, eſt une grace accordée à la pure néceſſité. Les précautions n'y ſauroient être trop rigoureuſes. C'eſt cette eau du Jourdain, dont il ne faut goûter qu'en paſſant & ſans s'arrêter : c'eſt ce miel de Jonathas, auquel, en ne faiſant même que toucher, on court riſque d'être prévaricateur & digne de mort. Mais qui s'en tient à ces bornes ſacrées ? Hélas ! il n'eſt plus que quelques ames retirées, des Solitaires pénitents, des Vierges pures & ferventes, accoutumées, ô mon Dieu, à porter votre joug depuis l'enfance, qui n'ajoutent rien aux adouciſſements de l'Egliſe ; qui uſent de ſon indulgence ſans en abuſer. Il ſemble que ce reſte de ſévérité ne ſoit plus que pour elles : tandis que des ames criminelles & mondaines, après une vie entiere d'excès & de plaiſirs, adouciſſent, retranchent tout ce qui ſe trouve encore de pénible à votre loi, entrent en conteſtation avec nous, & nous obligent à dégrader votre parole ſainte, à des détails rampants ſi peu convenables à la dignité de notre miniſtere.

Voilà nos jeûnes, mes Freres, voilà ce que la révolution de toute l'année offre à Dieu de plus pénible dans nos mœurs. Voilà les reſtes méconnoiſſables de cette tradition vénérable de pénitence que nous tenons de nos peres. Voilà ces jeûnes ſi fameux autrefois parmi les Chrétiens, & conſacrés par

par ces exemples mémorables d'un Moïſe, d'un Elie, & de Jeſus-Chriſt même. Voilà à quoi ſe réduiſent ces ſaintes auſtérités ſi exceſſives alors, qu'elles faiſoient paſſer les Chrétiens pour des inſenſés dans l'eſprit des infideles; & qu'elles étoient tournées en dériſion ſur leurs théatres impurs, & dans leurs ſatyres profanes. Voilà enfin ce que ces anciennes rigueurs, ſi cheres à l'Egliſe, ſi utiles à ſes enfants, ſi redoutables aux tyrans, ſont devenues entre nos mains.

Encore, comment ſe diſpoſe-t-on à ces reſtes défectueux de pénitence? par des excès & des réjouiſſances profanes; & l'effet le plus marqué que produit l'approche de la loi qui doit nous purifier, c'eſt un redoublement de debauche, de ſouillure & d'ignominie.

Souvenez-vous donc, mes Freres, (pour achever de vous inſtruire ſur tout ce que je m'étois propoſé,) que l'intention de l'Egliſe eſt que la pénitence de ce ſaint temps ſoit comme une expiation des plaiſirs & des crimes de toute l'année. Ce n'eſt pas que toute la vie ne dût être une pénitence continuelle pour le pécheur; mais l'Egliſe, qui voit en gémiſſant que les véritables pénitents ſont rares, a inſtitué ces jours de ſalut pour empêcher du moins que l'eſprit de pénitence ne s'éteigne tout-à-fait parmi les Fideles. Regardez donc ce temps comme une légere compenſation qu'elle exige de vous. Du moins, que ce que vous y ſouffrez, puiſſe remplacer devant Dieu ce que vous manquez de ſouffrir pendant le cours de l'année: que ces quarante jours purifient tous les autres. Votre vie dans un autre temps eſt toute plongée dans les ſens, dans l'oiſiveté & dans la molleſſe: vous n'y ſouffrez rien. Ce n'eſt pas ainſi qu'on ſe ſauve quand on eſt pécheur; vous le ſavez: voici de quoi réparer vo-

tre négligence. Soumettez-vous donc avec joie à une loi ſi douce. Ne murmurez pas ſous la peſanteur d'un joug ſi léger : n'en exagérez pas les incommodités : n'achevez pas d'affliger l'Egliſe, en vous plaignant de ſon relâchement & de ſon indulgence même comme d'une rigueur. Confondez-vous plutôt, qu'après des excès & des plaiſirs qu'une vie entiere de ſouffrances ne ſuffiroit pas pour expier, on vous demande ſi peu; & que la ferveur & la gaieté, pour ainſi dire, de ce ſacrifice de pénitence, en remplace l'inſuffiſance aux yeux de Dieu.

Souvenez-vous encore, que puiſque vous allez ſatisfaire à ſa juſtice durant cette ſainte carriere pour vos infidélités paſſées, vous ne devez pas en ajouter de nouvelles; détruire d'une main ce que vous édifieriez de l'autre; appaiſer votre juge, & l'irriter en même temps. Vous vous abſtiendriez des viandes que Dieu a toutes créées, qui ſont bonnes en elles-mêmes, & dont l'uſage eſt permis dans un autre temps; & vous ne vous abſtiendriez pas du crime, qui dans toute ſorte de tems eſt défendu par la Loi de Dieu? Eh! que ſerviroient vos jeûnes & vos abſtinences, ſi vous ne les accompagniez pas de la pureté de conſcience, qui ſeule en fait le mérite devant celui qui ne regarde que le cœur? Vous ſouffririez, & Dieu déteſteroit vos ſouffrances : vous jeûneriez, dit le Prophete, & il rejetteroit vos jeûnes. Et croyez vous que jeûner ſoit ſimplement s'abſtenir des viandes défendues? ce ſeroit le crime des Juifs, qui ne s'arrêtoient qu'à la lettre qui tue, qu'à la chair qui ne ſert de rien. Le jeûne des Chrétiens, c'eſt ſur-tout l'éloignement du vice, & la victoire des paſſions. Si vous n'êtes ni plus chaſtes, ni plus charitables, ni plus patients, ni plus humbles, vous ne jeûniez pas, ou du moins

vous jeûnez en vain. La loi de l'abſtinence eſt un moyen de converſion : ſi vous ne vous convertiſſez pas, vous ne l'accompliſſez pas, c'eſt-à-dire, vous l'accompliſſez ſans fruit.

Souvenez-vous, en troiſieme lieu, que puiſque vous allez ſatisfaire à la juſtice de Dieu, non ſeulement les crimes vous ſont interdits, mais encore les plaiſirs qui dans un autre temps ſeroient peut-être innocents. Vous devez vous regarder comme des pénitents publics qui vont déſarmer la colere du Seigneur, & entrer dans les exercices laborieux d'une diſcipline ſainte. Les larmes, le ſilence, la retraite, la priere, voilà quels doivent être vos occupations durant le cours de la pénitence que l'Egliſe vous impoſe. Les jeux, les ſpectacles, les aſſemblées de plaiſir, tout vous eſt interdit par la ſuite de cet engagement. Vous renoncez à la qualité de pénitent, ſi vous y allez participer : vous abandonnez l'entrepriſe : vous interrompez votre carriere. Tout ce qui ne convient pas à la pénitence, ne vous convient plus ; & vous violez la loi du Carême, pour ainſi dire, toutes les fois que vous mêlez les plaiſirs du monde à la ſainte triſteſſe de ſon abſtinence.

Souvenez-vous enfin que l'Egliſe durant ces jours de pénitence, prétend vous préparer à la grace de la réſurrection, à la participation de l'Agneau, à la Pâque des Chrétiens. Commencez donc de bonne heure à déraciner vos vicieuſes inclinations, à rompre vos habitudes. Commencez à vous abſtenir des crimes que vous viendrez pleurer aux pieds des Miniſtres ſur la fin de cette ſainte carriere. N'attendez pas que nous touchions aux jours ſolemnels, pour vous diſpoſer à recevoir le Sacrement adorable. Ne portez pas aux myſteres ſaints de la réſurrection des crimes tout nouveaux, & des paſſions, pour ainſi dire,

encore toutes vives. N'obligez pas alors les juges de votre conſcience, ou à vous accorder des graces dangereuſes, ou à vous éloigner de l'autel, tandis que tous vos freres y participeront. Prenez-vous-y de bonne heure. Eſſayez, en ceſſant vos déſordres, ſi vous ſerez en état de tenir la parole que vous donnerez alors au Prêtre : ſi vous pourrez vous vaincre ſur ce commerce, ſur cette haine, ſur cette paſſion qui domine dans vos mœurs. Ne vous expoſez pas au ſacrilege & au parjure. Mettez-vous en état de pouvoir nous alléguer le paſſé, pour juſtifier vos promeſſes ſur l'avenir. Ce n'eſt pas trop de quarante jours de préparation & de pénitence, pour ſe diſpoſer à une Communion ſainte, quand on eſt un pécheur auſſi invétéré que vous l'êtes, un pécheur qui juſques ici n'a peut-être fait aucune démarche ſérieuſe de ſalut.

Et au fond, que vous reſte-t-il, dites-moi, de tous vos excès paſſés, qu'une ſecrete confuſion ? *Quem ergo fructum habuiſtis tunc in illis, in quibus nunc erubeſcitis ?* (Rom. 6. 21.) Les joies de ces jours inſenſés qui viennent de finir, ſe ſont évanouies : qu'en avez-vous rapporté ? qu'une laſſitude de plaiſir, des remords éternels, des chagrins, peut-être, de jalouſie, de perte, de préférence ; que ſais-je ? peut-être encore un corps ruiné & incapable de pénitence, pour l'avoir trop été de diſſolution & d'excès ! Ah ! les plaiſirs ſe reſſemblent tous. Ceux que vous goûterez à l'avenir, ne vous rendront pas plus heureux. Ils ſuſpendront pour un moment votre ennui, & la triſteſſe ſecrete de votre cœur ; mais ils ne la guériront pas. Ils irriteront vos deſirs ; ils ne les fixeront pas. Meſurez ſur le paſſé la félicité que vous pouvez vous promettre dans le crime. Vous avez eſſayé juſqu'ici d'être heureux en oubliant Dieu ;

y avez-vous réuſſi ? Vous avez pouſſé les excès & les paſſions auſſi loin que vous avez pu ; votre bonheur a-t-il été auſſi loin que vos crimes ? & en faiſant tous les jours de nouveaux progrès dans les voies de la perdition, en avez-vous fait dans la vie heureuſe & tranquille ? n'avez-vous pas ſenti vos inquiétudes croître avec vos plaiſirs, vos jours devenir plus triſtes à meſure qu'ils ſont devenus plus criminels ? & qu'avez-vous fait, en vous livrant tous les jours à des paſſions nouvelles ; que vous former tous les jours de nouvelles chaînes, & vous préparer de nouveaux ennuis ? Que l'expérience du paſſé du moins vous détrompe ; & revenez enfin au Seigneur par le vuide & le dégoût de l'iniquité, ſi vous ne pouvez encore revenir à lui par le goût de la juſtice.

Grand Dieu ! je n'ai jamais goûté un plaiſir véritable loin de vous. Je le confeſſe aujourd'hui en votre préſence, & je rends cette gloire à votre grace. Ne rejetez pas ces foibles commencements de mon repentir. Je ne reviens à vous, il eſt vrai, que parce que le monde ne peut me ſatisfaire. L'ennui du crime me rappelle à votre Loi ſainte, plutôt que le deſir de la vertu ; & ſi les plaiſirs injuſtes pouvoient toujours avoir pour moi de nouveaux charmes, ah ! ſans doute, Seigneur, je ne penſerois jamais à vous offrir un cœur qu'ils occuperoient tout entier. Mais n'eſt-ce pas votre grace elle-même qui répand ſur les joies du monde les amertumes que j'y trouve ? Combien eſt-il de pécheurs qui ne s'en dégoûtent jamais, en qui l'ivreſſe dure toujours, & qui enſevelis juſqu'à la fin dans une paix profonde, n'ouvrent enfin les yeux que lorſqu'il n'eſt plus temps, & que frappés de mort, & déja jugés, ils ſont ſur le point d'aller paroître devant votre Tribunal redoutable !

Conduiſez donc, ô mon Dieu, ces premieres agitations que vous opérez dans mon cœur, juſqu'à ce trouble heureux qui opere une véritable pénitence ; & ajoutez au dégoût des plaiſirs, que vous me laiſſez, le goût de la juſtice & de la vertu, qui acheve de triompher d'un cœur corrompu, & de faire d'un vaſe de colere & d'ignominie, un vaſe d'honneur & de miſéricorde. *Amen.*

SECOND SERMON POUR LE MERCREDI DES CENDRES.

Motifs de Converſion.

Ecce nunc tempus acceptabile, ecce nunc dies ſalutis.

Voici maintenant le temps favorable, voici maintenant les jours du ſalut. 2. Cor. 6. 2.

DIEU, dont les miſéricordes ſemblent devenir plus abondantss à meſure que nos crimes augmentent, redouble, pour ainſi dire, en ce ſaint temps, ſes ſoins & ſes empreſſements, pour nous rappeller à la pénitence.

Lorſqu'autrefois ſon peuple s'étoit égaré des voies de ſes commandements, il leur ſuſcitoit des

Prophetes qui leur annonçoient les calamités dont leurs fautes alloient être ſuivies, & qui par la terreur de ces images, s'efforçoient d'arrêter le cours des iniquités publiques.

Alors Jéruſalem ſe couvroit de cendre & de cilice; ſes Prêtres pleuroient entre le veſtibule & l'autel; ſes vieillards raſſemblés dans le Temple, ranimoient leur voix languiſſante, pour invoquer les miſéricordes du Dieu de leurs Peres; la nouvelle épouſe négligeoit les ornements de ſa jeuneſſe & de ſes jours de joie; les vierges déſolées faiſoient retentir les places publiques de leurs gémiſſements; & le Seigneur touché de leurs larmes & de leur repentir, laiſſoit tomber de ſes mains la foudre deſtinée à punir cette Ville infidelle.

Notre miniſtere en ces jours de ſalut eſt encore le même, mes Freres. Comme toute chair a corrompu ſa voie, & que la foi & la crainte du Seigneur paroiſſent effacées du cœur de preſque tous les hommes, il nous envoie aujourd'hui, comme autrefois il envoyoit ſes Prophetes, vous annoncer, non des calamités futures, mais vous mettre devant les yeux les fléaux publics dont il nous frappe, & la juſte punition de vos crimes. Ce n'eſt pas par des menaces qu'il veut vous rappeller à lui, c'eſt par des châtiments réels qu'il déploie depuis long-temps ſur nos têtes. Ce n'eſt pas un Dieu irrité, qui nous envoie, & prêt à faire pleuvoir ſur vos crimes le feu de ſon indignation & de ſa colere; c'eſt un Dieu touché de vos malheurs, & qui après vous avoir donné tant de marques terribles de ſa vengeance, vous ouvre le ſein de ſes miſéricordes éternelles.

Voici donc le temps de ſalut & de propitiation, mes Freres. Voilà ce que nous venons vous annoncer de la part de celui qui nous envoie. Revenez de vos iniquités anciennes; faites ceſſer des déſordres

ui ont été juſqu'ici la ſource des calamités qui ous affligent. Les jours de remiſſion & de miſé- icorde ſont arrivés. Tous les tréſors du ciel vont e répandre ſur la terre. La voix du ſang de Je- us-Chriſt crie pour vous. Sa Croix va devenir le emede & l'expiation de vos crimes. Que de mo- ifs de pénitence & de ſalut !

1°. Plus de facilités du côté de vos paſſions, eſquelles affoiblies & rebutées par les excès & es dégoûts inſéparables du crime, vous ont fait entir mille fois, qu'il n'y a de bonheur véritable eſpérer pour vous ici-bas que dans la juſtice & ans l'innocence. Premier motif.

2°. Moins d'obſtacle du côté de la pénitence, acilitée par la loi de mortification que l'Egliſe npoſe à tous les Fideles. Second motif.

3°. Les graces plus abondantes du côté de Dieu, & plus vives par l'exemple & les mérites e Jeſus-Chriſt dont on va vous rappeller le ſou- enir & les myſteres. Troiſieme motif.

4°. Plus de facilités du côté de l'Egliſe, dont es larmes & les prieres plus longues, plus fer- entes, & plus particuliérement deſtinées en ce ıint temps à la converſion des pécheurs, vont ollicíter en votre faveur les richeſſes de la miſé- corde divine. Quatrieme motif.

Enfin, plus de raiſons tirées des calamités pu- liques (*) qui nous affligent, & qui nous fai- ıt ſentir la main de Dieu appeſantie ſur nous, ous avertiſſent en même temps de l'appaiſer, en niſſant les crimes qui nous ont attiré ſa colere. Dernier motif.

Recueillons tous ces motifs de pénitence : c'eſt out ce que je me propoſe dans cette inſtruction. mplorons, &c.

(*) Ce diſcours fut prononcé les dernieres années u regne de Louis XIV. après les batailles d'Hochſtet, e Ramilli & de Turin, & la priſe de Lille & de Douai ar les ennemis.

I. MOTIF. CONVERTISSEZ-VOUS à moi de tout votre cœur, nous dit aujourd'hui le Seigneur par la voix de l'Eglise, dans les jeûnes, dans les larmes & dans les prieres; (*Joel. 2. 12. 13.*) déchirez vos cœurs, & non vos vêtements; & convertissez-vous au Seigneur votre Dieu, parce qu'il est bon & compatissant; qu'il est patient & riche en miséricorde, & qu'il ne demande qu'à se repentir des maux dont il avoit résolu de punir vos infidélités.

Et voilà, mon cher Auditeur, ce que je viens vous répéter ici de la part de l'Eglise. Sanctifiez les jours de miséricorde où nous allons entrer: n'endurcissez point désormais vos cœurs, & ne rendez pas inutiles toutes les graces que la bonté de Dieu vous prépare: ne laissez pas encore échapper tant d'occasions de salut qui vont s'offrir à vous en ce saint temps; & faites enfin cette grande démarche d'un changement de vie que Dieu demande de vous, que vous vous promettez depuis si long-temps à vous-même, & que la multitude & l'énormité de vos crimes passés vous rendent si indispensable & si décisive. Premier motif.

Rappellez toute la suite de votre vie: & par cet enchaînement affreux de crimes qui l'ont souillée, & où vous vivez encore actuellement, jugez quelle est devant Dieu votre situation, & la triste destinée de votre ame. Faudroit-il un autre motif pour vous déterminer à un changement & à une nouvelle vie? Comment avez-vous vécu jusqu'ici? A quoi vos jours, vos années se sont-elles écoulées? Quel usage avez-vous fait, depuis que vous êtes sorti des mains de Dieu, de votre raison, de votre corps, de votre cœur, & de tout ce qui est en vous destiné à glorifier

l'Ouvrier éternel qui vous l'avoit donné ? Quel uſage de votre jeuneſſe, de vos talents, de vos lumieres, de votre temps qui devoit être le prix de votre éternité ? Quel uſage de vos biens, de vos places, de vos dignités, de votre nom, où vous deviez trouver les ſecours & les reſſources de votre ſanctification éternelle ? Quel uſage de vos afflictions, de vos pertes, de vos maladies, de vos diſgraces, qui dans les deſſeins de Dieu devoient être pour vous des leçons de ſalut & des motifs de pénitence ? Quel uſage enfin de tous les myſteres, de toutes les ſolemnités, de toutes les inſtructions & de tous les autres ſecours que la Religion vous a offerts, & où tant de Juſtes ont trouvé les ſoutiens de leur foi, les conſolations de leur piété, & les facilités d'une vie ſainte & fidelle ? Raſſemblez tous vos jours paſſés juſqu'ici : quel vuide ! quels abymes ! quel cours non interrompu d'excès, d'impiétés, de diſſolutions ! Et s'il y a eu quelques intervalles de foi, quelques lueurs & quelques mouvements de grace, quelques retours vers Dieu, ce ſont des retours qui n'ont point eu de ſuite, & qui ont ajouté à tous vos autres crimes celui des graces mépriſées.

Qu'attendez-vous donc, mon cher Auditeur, pour revenir à votre Dieu ? Vos jours s'écoulent, les années s'évanouiſſent, les plaiſirs s'uſent, la jeuneſſe vous échappe, la vie s'enfuit. Vos amis, vos proches, les compagnons de vos débauches & de vos excès ont preſque tous diſparu. Vous avez vu tomber à vos côtés vos égaux, vos concurrents, vos envieux, vos protecteurs, vos ſujets, vos maîtres. Que ſais-je même ſi les circonſtances de leur mort inopinée, terrible aux yeux de la foi, n'a pas dû vous faire ſentir encore plus vivement le frivole de tout ce qui ſe paſſe, & le malheur d'une vie licencieuſe & déréglée !

Vous touchez vous-même au terme fatal. Tout ce qui s'eſt écoulé de vos jours, n'eſt que comme un point qui diſparoît & qui vous échappe. Tout ce qui vous reſte, va diſparoître en un clin d'œil. Mettez donc à profit ce moment, pour pleurer les égarements d'une vie toute profane. Vous y êtes encore à temps; mais il eſt temps de commencer. Le long uſage du monde & des plaiſirs ne vous permet plus de vous abuſer ſur le faux bonheur qu'on ſe promet dans le crime. Vous avez eſſaye de tout, & tout vous a laſſé; & tout ce que vous avez tenté pour vous rendre heureux, n'a fait qu'aigrir vos maux & augmenter vos inquiétudes. Dieu vous rappelle à lui par les dégoûts qu'il répand ſur le crime, par le vuide que vous trouvez dans le monde & dans les plaiſirs, par le frivole & le faux de toutes les choſes humaines. Quel prétexte auriez-vous donc de différer encore? Votre vie n'a-t-elle pas été aſſez criminelle, pour interrompre enfin une ſi affreuſe carriere, & en venir à un changement? Vous attendez-vous que vos chaînes tombent d'elles-mêmes, & à un repentir qui ne vous coûte rien? Croyez-vous qu'un ſeul ſentiment de frayeur au lit de la mort expiera tous les crimes de votre vie? Avez-vous renoncé à l'eſpérance de votre ſalut, comme ces impies qui n'ont point de Dieu? Quand vous n'auriez eu le malheur que de tomber une ſeule fois, la vie ne ſeroit pas aſſez longue pour pleurer votre chûte; & toute votre vie n'a été juſqu'ici qu'un crime continuel, & vous balancerez encore à conſacrer à Dieu les reſtes d'une vie que le monde & les paſſions ont toute occupée? Demain on va vous redemander votre ame; & ce court intervalle qui vous reſte, vous le diſputez encore à Dieu! & vous voulez encore en retrancher des moments, pour combler la meſure, & vous rendre votre Juge plus irré-

conciliable! Et n'êtes-vous pas trop heureux que le Seigneur, toujours bon & miſéricordieux, veuille bien accepter les reſtes languiſſants de vos paſſions & de votre vie; qu'il vous tende encore la main pour vous eſſuyer au ſortir d'un ſi long & ſi triſte naufrage; qu'il vous accueille encore uſé par le monde & par les plaiſirs, inhabile déſormais aux paſſions, peu propre à ſon ſervice, & que le rebut du monde & du déréglement puiſſe encore devenir l'objet de ſes miſéricordes éternelles?

Grand Dieu! qui peut me retenir encore en effet dans les voies du crime où je marche depuis tant d'années? Détrompé du monde, où rien n'a jamais répondu à mes deſirs & à mes vaines eſpérances; laſſé des paſſions, dont les voies ont toujours été pour moi ſemées d'épines & d'amertumes; dégoûté des plaiſirs que la bienſéance elle-même commence à m'interdire; peu touché de tout ce qui fait l'empreſſement des autres pécheurs, portant par tout un cœur malade & inquiet, & ne trouvant rien qui le fixe & qui le calme; cherchant à m'étourdir ſur les horreurs de ma vie, & ne pouvant y réuſſir; fuyant tout ce qui peut réveiller les terreurs de la conſcience, & les portant par-tout avec moi; éloignant toutes les penſées de l'éternité, & ne pouvant la perdre de vue; faiſant des efforts impies pour vous oublier, ô mon Dieu, & vous retrouvant par-tout ſous mes pas: que prétends-je, en vous fuyant encore? Ne vous laſſerez-vous pas de courir après moi! Suis-je encore une de ces brebis qui mettent vos empreſſements & vos recherches?

Grand Dieu! finiſſez mes peines, en guériſſant mes plaies. Fixez mes irréſolutions; ſoulagez mon cœur, en le delivrant de ſes crimes. Rompez des chaînes que je déteſte, & auxquelles je

n'ai pas la force d'oſer toucher. Laiſſez vous fléchir à mes vœux, & ne regardez pas mes œuvres. Ecoutez mes deſirs, & fermez les yeux à mes foibleſſes. Terminez le combat que je ſens en moi. Rendez-vous le maître de mon ame. Devenez le plus fort dans mon cœur. Ce n'eſt plus moi qui vous réſiſte, ô mon Dieu; c'eſt la foibleſſe, c'eſt l'aſcendant de la corruption, c'eſt le long uſage du crime. Prenez-moi donc pour votre partage. Arrachez-moi au monde & aux créatures, pour leſquelles vous ne m'avez pas fait; & détruiſez en moi cet homme de péché que je hais, & qui eſt devenu plus fort que moi-même.

Mais ſi la multitude de vos crimes, mon cher Auditeur, & les deſirs que Dieu vous inſpire depuis ſi long-temps de ſortir de ce déplorable état, doivent vous déterminer enfin à faire cette grande démarche, le temps de pénitence où nous ſommes entrés, les Myſteres ſaints qui nous attendent, ne vous laiſſent plus de prétexte de la différer.

II.

MOTIF. OUI, mon cher Auditeur, que ſerviront vos jeûnes, ſi vous ne vous convertiſſez pas au Seigneur? Quel fruit vous reviendra-t-il de vos abſtinences, de nos inſtructions, & de tous les exercices laborieux de cette ſainte carriere, ſi vous ne ſortez pas de l'abyme où vous vivez, & ſi une vie toute criminelle met toujours un chaos entre vous & la grace? Vous porterez avec les Juſtes le joug de la loi, & vous n'en partagerez pas avec eux les conſolations & les graces. Ce que le Seigneur demande principalement de vous, vous le ſavez, c'eſt le changement du cœur, c'eſt un renouvellement de vie, c'eſt la fin & la ceſſation de vos crimes.

Ce n'eſt pas que vous deviez ajouter au crime

le votre impénitence, celui de la tranſgreſſion de a loi du jeûne ; & que, ſous prétexte que l'obſervance de la lettre ne ſert de rien au pécheur obſtiné dans le crime, il vous paroiſſe inutile de vous ſoumettre à cette rigueur. C'eſt la diſpoſition de l'impie qui n'eſpere plus rien de la miſéricorde de Dieu, & qui ne trouvant plus de reſſource dans la Religion, dont ſes impiétés ſemblent lui fermer tous les ſecours, en cherche une dans le déſeſpoir, & dans le mépris affreux de ſon ſalut. Mais vous, mon cher Auditeur, que Dieu rappelle encore à la vérité & à la juſtice ; vous à qui il fait encore entendre, dans le fond de l'abyme où vous croupiſſez, la voix de ſa miſéricorde ; vous à qui il tend encore à tous moments a main pour vous aider à ſortir du tombeau comme un autre Lazare ; vous à qui il a marqué peut-être ce temps de pénitence comme le moment de votre ſalut, & le terme heureux de vos malheurs & de vos crimes ; entrez avec vos freres dans ette ſainte carriere de pénitence ; demandez à Dieu que vous n'y couriez pas en vain. Offrez-lui ce léger ſacrifice, pour obtenir celui de vos paſſions. Commencez par la lettre, afin que l'eſprit qui vivifie, vous ſoit donné : ſoumettez-vous à Dieu, en vous ſoumettant à la loi de l'Egliſe, & il vous ſoumettra les cupidités injuſtes qui vous dominent : plus la loi vous ſera pénible, plus vous devez faire en ſorte que cette peine ne ſoit pas infructueuſe & ſans mérite pour vous. C'eſt toujours un commencement de ſalut, que d'accomplir le précepte ; c'eſt s'unir avec les Juſtes ; c'eſt craindre de déſobeir à Dieu ; c'eſt reſpecter les loix ſaintes ; c'eſt rendre hommage à la Religion ; ce n'eſt pas mettre un nouvel obſtacle aux graces que Dieu nous prépare en ces jours de propitiation : en un mot, le pécheur qui obſerve

la Loi, peût du moins eſpérer toujours ; celui qui la mépriſe, eſt déja condamné.

Et cependant où ſont ceux qui obſervent cette loi ſainte ? Que de prétextes frivoles & peu ſérieux pour s'en diſpenſer ! Oui, mes Freres, que n'oppoſez-vous pas pour vous mettre à couvert de ce devoir ? Des infirmités chimériques : mais hélas ! les oppoſez-vous au monde, aux paſſions, aux plaiſirs mille fois plus laborieux & plus nuiſibles que cette loi de pénitence ? Une ſante foible & uſée : mais quel uſage en faites-vous pour le crime, pour l'ambition, pour des affaires terreſtres mille fois plus dures à porter que le joug de Jeſus-Chriſt ! Quelque légere incommodité déja éprouvée dans la pratique de l'abſtinence : hélas ! mais n'en éprouvez-vous pas tous les jours de plus grandes dans les excès de la table & du jeu, dans le dérangement d'une vie toute profane ? vous en abſtenez-vous pour cela ? Où eſt ici la bonne foi, & cette équité dont vous faites tant d'oſtentation dans vos demarches envers les hommes ? N'êtes-vous donc faux & injuſte qu'envers Dieu ? Qu'avez-vous donc à oppoſer encore ? un long uſage de tranſgreſſion, une habitude de violer la loi ſainte, qui vous la rend déſormais impraticable. Eh quoi ! ſeriez-vous diſpenſé du précepte, pour ne l'avoir jamais obſervé juſqu'ici ? L'ancienneté de l'infraction vous rendroit-elle moins coupable ? Nous allégueriez-vous la durée du crime comme une excuſe ? Et ce qui devroit vous alarmer, deviendroit donc precisément ce qui vous calme ? C'eſt à nous à vous oppoſer cette longue & criminelle habitude de tranſgreſſion, & à nous en ſervir de motif pour vous couvrir de confuſion ; & non pas à vous, à nous l'alleguer comme une raiſon qui vous juſtifie Que de pécheurs voluptueux & invétérés deviendroient innocents, ſi le

ong uſage de la volupté tout ſeul les diſpenſoit evant Dieu d'être chaſtes ! Qu'on eſt à plaindre, nes Freres, de s'aveugler dans l'affaire de l'é- ernité, ſur des raiſons puériles qu'on auroit honte l'avancer devant les hommes ſerieux dans des af- aires de néant !

Je ſais qu'on nous dit tous les jours que ce 'eſt pas ici un point fort eſſentiel ; que la gran- e affaire eſt de bien vivre ; mais qu'au fond, ſer d'une viande plutôt que d'une autre, n'a mais paru un crime fort ſérieux, & ſur quoi l faille tant ſonner l'alarme, & troubler les onſciences des Fideles.

C'eſt-à-dire, ô mon Dieu, que la derniere eſſource du pécheur pour ſe calmer, c'eſt d'a- ilir dans ſon eſprit la majeſté de vos préceptes ; omme ſi vous n'étiez pas également grand orſque vous défendez à Caïn de répandre le ang innocent ; ou lorſque vous ordonnez au remier des hommes de ne pas goûter d'un fruit ù vous vouliez que ſa ſoumiſſion & ſon obéiſ- ance rendiſſent hommage à votre gloire, & émoignaſſent que l'uſage des créatures eſt un on de votre ſouveraineté & de votre clé- nence.

Oui, mes Freres, ce n'eſt pas aſſez pour le monde de violer la loi ſainte du jeûne & de 'abſtinence ; on l'avilit, on la traite de minutie, on la regarde comme une dévotion populaire. C'eſt preſque un air de force & de raiſon, de a violer ſans ſcrupule. Et c'eſt ainſi qu'on dé- grade la tradition la plus vénérable de l'Egliſe, a pratique la plus ancienne & la plus univer- elle qui nous ſoit venue de nos peres. C'eſt ainſi que l'inſtitution reſpectable du jeûne, établie par les Apôtres, conſacrée par l'uſage de tous es ſiecles, honorée par l'exemple des Prophetes & de Jeſus-Chriſt même, n'eſt plus dans les

diſcours du monde qu'une pratique populaire de dévotion, ſur laquelle il y a de la petiteſſe & de l'excès à vouloir être ſi rigoureux & ſi ſévere.

Mes Freres, le ſaint vieillard Eléazar étoit donc un eſprit foible, lorſqu'il aima mieux perdre la vie que de ſouiller ſon ame par l'uſage des viandes profanes & défendues par la loi ? Le ſupplice de la mere & des ſept enfants dans les Macchabées, n'eſt donc qu'une hiſtoire riſible, puiſque les tourments les plus affreux ne purent les déterminer à ſe permettre des mets que Moïſe avoit interdits au peuple de Dieu ? Les trois jeunes Hébreux, dans la Cour du Roi de Babylone, n'avoient donc que des frayeurs puériles, lorſqu'ils préféroient la ſainte ſimplicité des viandes preſcrites, à la faveur d'un Monarque ſuperbe ? Et les Livres ſaints, qui ont conſacré par des éloges la foi & le courage de tous les anciens Juſtes, n'ont donc fait que rehauſſer par des louanges magnifiques, un ſcrupule vain & puérile ?

Eh ! qui êtes-vous donc pour trouver de la petiteſſe où les Saints ont trouvé tant de force & de grandeur ? Avoient-ils de la majeſté de la Religion des idées moins nobles & moins ſublimes que vous ? Etoient-il moins inſtruits de la foi & de la dignité de ſes préceptes, dont l'intelligence n'eſt donnée qu'à ceux qui les aiment & qui les obſervent ? Etoient-ce des eſprits foibles, eux qui ont eu la force de vaincre le monde, & qui ont été plus ſages que toute la ſageſſe du ſiecle ? Dans quels excès ne tombe-t-on pas pour s'étourdir ſur l'infraction de cette loi ſainte ? On devient impie pour être plus tranquillement tranſgreſſeur.

Auſſi il n'en reſte preſque plus de veſtige dans le monde. Ce temps ſacré n'eſt preſque plus diſ-

gué des autres temps de l'année, que par inſtructions plus fréquentes que nous faiſons Fideles. Le deuil n'eſt plus que dans nos mples, où les Miniſtres pleurent encore entre veſtibule & l'autel. La pénitence de ces jours nts ne ſubſiſte plus que dans le langage de gliſe. Au dehors les plaiſirs, les jeux, les ſions, les ſpectacles, les excès même de la me chere vont toujours même train. Allez s les Iſles éloignées, dit l'Eſprit de Dieu, ez ce peuple infidele, ennemi de Jeſus-Chriſt, qui poſſede les lieux ſacrés où s'accomplirent refois tous ſes myſteres. Entrez dans ces villes fanes aux temps deſtinés à la célébration de rs jeûnes. Quel recueillement! quelle abſ-ence! quelles purifications! quelles prieres! lle ſévérité d'obſervance! quelles peines im-ées par la loi de leur faux Prophete, deve-leur loi publique, contre les tranſgreſſeurs, s'en trouvoit un ſeul! Tout y annonce au ors leurs jours de jeûne & d'abſtinence: & milieu de nos villes, nous qui nous vantons re le peuple choiſi, nous qui nous regar-s comme la nation ſainte, tout en efface qu'aux traces les plus légeres, & le ſeul ſpec-le qui rappelle l'établiſſement de la loi, c'eſt grand nombre de ceux qui la violent. Trou-moi en effet une ſeule famille où le Carême bſerve univerſellement? Cherchez une ta-dans le monde, qui ne ſoit pas chargée de ts défendus, & où il ne ſe rencontre quel-infracteur du précepte? Et ce n'eſt pas z de le violer; loin de cacher ſa honte & tranſgreſſion dans l'enceinte de ſa famille, on riole avec éclat; on attire chez ſoi des com-es de ſa déſobéiſſance; on les autoriſe par exemple; on les force ſouvent par ſes ſuaſions: & comme ſi ce n'étoit pas aſſez

du crime de l'infraction, on y ajoute celui du ſcandale.

Venez nous dire après cela que ce n'eſt pas ici un point fort eſſentiel Vous ne comptez donc pour rien de changer les mœurs publiques, de vous révolter contre l'Egliſe, de vous ſéparer comme un anathéme, de tout le corps des Juſtes, de ne faire aucun uſage des ſecours que la Religion vous offre, d'être à vos freres une occaſion de chûte & de ſcandale, & en un mot, de contribuer, autant qu'il eſt en vous, au relâchement des mœurs, & à l'extinction de la foi & de la piété parmi les Fideles!

Voilà, mon cher Auditeur, des motifs bien preſſants pour vous déterminer à un changement de vie. Ajoutons-y encore la croix & l'exemple de Jeſus-Chriſt, que l'Egliſe nous met devant les yeux en ces jours de ſalut.

III. MOTIF. CE grand ſpectacle pourroit-il vous devenir inutile? Le prix de ſon ſang qui a effacé les péchés du monde, & qui va couler plus abondamment ſur vous, pourroit-il vous laiſſer encore tout couvert de crimes & de ſouillures?

Car, mes Freres, ſa Croix eſt le ſeul héritage qu'il ait laiſſé à ſon Egliſe. Il faut que nous participions à ſon calice, ſi nous voulons partager avec lui ſa gloire & ſon immortalité. C'eſt-là l'eſprit de notre vocation, & le fondement de notre eſpérance. Hors de là nous ne ſommes pas diſtingués de ces nations infidelles qui ne connoiſſent pas Jeſus-Chriſt. Otez de ſa morale les maximes crucifiantes, la violence, l'humilité, le renoncement à ſoi-même, le mépris du monde, la fuite des plaiſirs, tout le reſte peut nous être commun avec les Philoſophes qui débi-

ient une doctrine ſage & éloignée des excès
des vices.

C'eſt donc la croix de Jeſus-Chriſt, qui fait roprement le grand caractere des Chretiens, la ſeule voie du ſalut que Jeſus-Chriſt eſt enu ouvrir à ſes diſciples. Or, comment y parcipons-nous? Qu'avons-nous de commun avec eſus-Chriſt crucifié? nos œuvres, nos démarches, nos délaſſements, nos peines, nos plaiſirs, nos craintes, nos eſpérances ſont-elles arquées du ſceau de la Croix? Où paroît ce gne de ſalut dans toute la ſuite de notre vie?

Je ſais que le monde nous fournit des croix des afflictions; que nos propres paſſions nous n ménagent, & que nous ſommes ingénieux nous en former à nous-mêmes. Mais ce ſont-à des croix de la cupidité. Ce ſont les châtiments de nos paſſions, & non pas les remedes e nos crimes. Ce ſont les triſtes ſuites du vice, & non pas les fruits pénibles de la vertu. Mais où eſt la Croix de Jeſus-Chriſt dans nos mœurs? Que ſouffrons-nous pour lui plaire? Que prenons-nous ſur nos paſſions, ſur nos humeurs, ur nos goûts, ſur nos plaiſirs, ſur nos penchants, pour pouvoir prétendre au titre de ſes liſciples? Où eſt cette croix que nous portons & ſans laquelle il faut renoncer à Jeſus-Chriſt? Nous portons la croix de nos crimes, la croix le nos paſſions, la croix de notre ambition, la croix de nos haines & de nos envies; c'eſt-à-lire, la croix du monde & du Démon. Hélas! celle de Jeſus-Chriſt eſt moins amere & moins peſante, & nous la rejetons: celle de Jeſus-Chriſt rend heureux ceux qui la portent, & nous a craignons: celle de Jeſus-Chriſt adoucit même es croix du monde, & nous les lui préférons: celle de Jeſus-Chriſt eſt le prix de l'éternité, & nous la mépriſons.

Quelle folie, mes Freres ! Nous ne pouvons éviter les croix ici-bas ; faiſons du moins qu'elles nous ſoient utiles. Il faut toujours que nous ſouffrions de nos paſſions ; ſouffrons du moins en les reprimant, afin que nos violences nous ſoient comptées. Il faut que nous trouvions des amertumes dans la vie ; mettons-les donc à profit, & faiſons-en des amertumes de pénitence, afin que nous ne perdions pas tout. Il faut qu'il en coûte pour ſervir le monde, comme pour ſervir Jeſus-Chriſt ; ſouffrons pour Dieu ce que nous ſouffrons pour le monde, nos peines ſeront les mêmes, & les récompenſes bien différentes.

Mais que dis-je, mes Freres, que nos peines ſeront les mêmes ! Le Seigneur adoucit le joug qu'on porte pour lui ; & le joug du monde eſt un joug de fer, qui meurtrit & qui accable. Les violences de la croix ſont mêles de mille conſolations ; & celles de la cupidité ne ſont payées que par des peines nouvelles. Les ſacrifices de la grace calment le cœur, & ceux des paſſions le déchirent. Les ſaintes agitations de la pénitence laiſſent l'ame dans la joie & dans la paix ; & les agitations du crime la troublent & la dévorent. Les épines de la vertu portent avec elles leur douceur & leur remede, & celles du vice laiſſent l'aiguillon dans la conſcience, & le ver dévorant qui ne meurt plus. En un mot, les rigueurs de l'Evangile font des heureux, & les dégoûts du monde n'ont fait juſqu'ici que des miſérables.

Les graces qui vont couler de la croix de Jeſus-Chriſt, vous offrent donc, mon cher Auditeur, une reſſource que vos crimes ne trouveront peut-être pas dans un autre temps. Les prieres même de l'Egliſe, plus longues & plus touchantes, rendent durant cette ſainte carriere, le Ciel plus propice aux pécheurs.

IV. MOTIF. LES ſoupirs de cette chaſte épouſe qui ne s'occupe en ce temps que de la converſion de ſes enfants, qui ne prolonge la triſteſſe & l'harmonie de ſes cantiques que pour attirer es regards & les miſéricordes du Seigneur ſur es ſcandales qui l'affligent, ouvrent les tréſors u ciel, ſur les iniquités de la terre. Tout le corps es Juſtes qui prie, & qui eſt toujours exaucé, end le Seigneur bien plus attentif aux beſoins de Egliſe, & aux miſeres de nos ames.

Je ne parle pas des jeûnes, des macérations, es auſtérités que les vrais Fideles pratiquent en es jours de ſalut, & qu'ils offrent au Seigneur, omme un ſacrifice d'expiation, pour le réconilier avec ſon peuple. Tant d'ames juſtes qui affligent leur chair par le jeûne & par la retraite, & dont la voix, comme la voix du ſang innocent, nonte juſqu'au trône de Dieu, non pour ſolliiter ſes vengeances, mais pour attirer ſes miſéicordes. Hélas! ſi Judith toute ſeule dans Iſraël, ffligeant ſon ame ſous la cendre & ſous le ciice, réconcilia le Seigneur avec ſon peuple, & létourna de lui les effets de ſon indignation & de a colere; que ne devons-nous pas attendre de ant d'ames fidelles, qui répandues dans toutes es parties de la terre, prient en ce ſaint temps our vous, & offrent au Seigneur leurs jeûnes & eurs macérations, pour obtenir le pardon de vos rimes! Que ne devez-vous pas attendre de tant le ſaints Paſteurs qui offrent leurs ames & leurs ravaux pous vous enfanter à Jeſus-Chriſt? de ant d'Anachoretes pénitents, de tant de Vierges ures, qui dans le fond de leur retraite gémiſſent omme la colombe, déſarment le bras du Seigneur prêt à s'appeſantir ſur nous, & changeant es foudres en des roſées de bénédiction & de grace! Que de ſecours la Religion préſente à

votre foibleſſe ! Que de portes la bonté de Dieu vous ouvre, pour vous faire rentrer dans le ſein de ſa miſéricorde & de ſa clémence !

Je pourrois encore ajouter les inſtructions que l'Egliſe va vous donner par la bouche de ſes Miniſtres. Hélas ! mes Freres, ſi autrefois la lecture de la Loi de Dieu toute ſeule, preſque oubliée parmi les Juifs, renouvella tout Jeruſalem ; ſi tout le peuple fondit en larmes ; ſi les Grands & les Prêtres eux-mêmes, touchés de la beauté & de la magnificence des préceptes divins, renoncerent aux alliances profanes, & renvoyerent les femmes étrangeres ; que ne peut pas pour votre ſalut le zele de tant de Miniſtres, qui vont vous annoncer les paroles de la vie éternelle ? Quel ſentiment n'exciteront pas dans vos cœurs, ſi vous ne les fermez à la voix de Dieu, les maximes ſaintes & ſublimes de l'Evangile, accompagnées de toute la force & de toute la terreur de notre miniſtere ?

Oui, mes Freres, la vérité a des charmes dont un bon cœur a peine à ſe defendre. Les regles de la foi ſont pleines de nobleſſe & d'équité. Elles forcent en leur faveur une raiſon ſaine & épurée. Elles mettent tôt ou tard un eſprit ſage & élevé dans leurs intérêts. Les paſſions peuvent éblouir pendant quelque temps, l'âge peut ſeduire, les exemples peuvent entraîner, les diſcours de l'impiété & du libertinage peuvent étourdir ; mais enfin la vérité perce le nuage. Le grand, le ſolide de la Religion prend la place dans un bon eſprit de tout le frivole qui l'avoit amuſé. Laſſé d'avoir couru long-temps après le ſonge & la chimere, on veut quelque choſe de sûr & de réel, & on ne le trouve que dans la Religion, dans la vérité de ſes maximes, & la magnificence de ſes promeſſes. Il n'y a qu'un eſprit faux & ſuperficiel, qui puiſſe demeurer juſqu'à la fin dans l'illuſion.

Le

.e monde ne peut ſéduire pour toujours que des ommes ſans réflexion & ſans caractere. Et remar- uez ici que le monde lui-même regarde comme els ceux qui n'ont pas ſu mettre quelques jours érieux dans toute leur courſe, quelque inter- alle entre la vie & la mort. Le goût du frivole, ui nous avoit fait d'abord applaudir, dès que 'âge ne l'excuſe plus, nous rend à la fin mépri- ables.

Ne réſiſtez donc pas à Dieu, mon cher Au- liteur, qui vous ouvre en ce temps de propitia- ion, tant de moyens de ſalut. Ne vous oppoſez as vous ſeul à tous les efforts que l'Egliſe va aire pour vous rappeller à une vie plus pure & lus chrétienne. Ne vous obſtinez plus à périr, andis que tout va s'empreſſer à vous ſauver du naufrage. Que faut-il encore pour vous déterminer à finir vos égarements, & à changer enfin ne vie qui vous laſſe, que le monde cenſure, lont vous ſentez vous-même le vuide, & peut- être auſſi l'indécence & le ridicule ? Que reſte- t-il à faire au Seigneur ! Il vous agite par des re- mords ſecrets, & vous combattez les ſaints mou- vements de ſa grace ; il vous offre tous les ſe- cours de la Religion, & vous n'en faites aucun uſage ; il réunit toutes les prieres de l'Egliſe en votre faveur, & vous les rendez inutiles par votre impénitence ; il fait tonner dans ces chai- res chrétiennes les promeſſes & les menaces for- midables de la Loi, & elles s'effacent de votre cœur un moment après que ſon Eſprit les y a gravées. Que peut-il donc faire encore ? châtier vos crimes & ceux de vos ſemblables par des calamités publiques ; répandre ſur nous la ter- reur de ſa colere, comme autrefois ſur ces villes qui avoient attiré ſon indignation par l'excès de leurs diſſolutions & de leurs débauches. C'etoit, mes Freres, la ſeule reſſource qui reſtoit à la mi-

ſéricorde de Dieu pour nous toucher. Il parloit en vain au fond de nos cœurs ; il nous frappe pour ſe faire entendre.

V. MOTIF. COMME nous avons mis le comble à nos crimes, il ſemble auſſi raſſembler ſur nos têtes les traits de ſa colere. Nos ennemis nous inſultent. Les enfants d'Amalec ont la victoire ſur le peuple de Dieu. Notre ancienne valeur ſemble s'être changée en foibleſſe. Nos frontieres ſont ouvertes. Ces murs inacceſſibles, en qui nous mettions notre confiance, ſont renverſés. Nos voiſins, à peine autrefois en ſûreté dans leurs places les plus reculées, ſemblent déja méditer la conquête de nos Provinces, & ſe partager par avance nos terres & nos foyers. La juſtice de nos armes ſemble en affoiblir la force & le ſuccès. La paix, autrefois entre nos mains, s'éloigne de plus en plus de nous, & nos deſirs ne ſont que la rendre plus difficile. Le fléau de la guerre & de la déſolation répand le deuil & la miſere ſur nos villes & ſur nos campagnes. Le peuple gémit ſous le poids des charges que le malheur des temps a rendu néceſſaires. La France, que nos premieres années avoient vu ſi floriſſante, eſt maintenant plongée dans une triſteſſe amere & profonde ; & nos ennemis, ſi jaloux autrefois de nos proſpérités, peuvent à peine ſe perſuader nos malheurs & nos pertes.

D'où vient ce changement, mes Freres ? Je l'ai déja dit. La colere de Dieu éclate ſur nos crimes : leur énormité eſt enfin montée juſqu'au Trône de ſes vengeances. Il a regardé du haut de ſa demeure éternelle, dit le Prophete : *Proſpexit de excelſo ſancto ſuo ;* (Pſ. 101. 20. & il a vu les abominations qui ſont au milieu de nous ; les Fideles ſans mœurs, les Grands ſans religion,

es Miniſtres même ſans piété ; le ſexe ſans pu-
leur & ſans bienſéance, s'aviliſſant par des indé-
ences dont les ſiecles de nos peres auroient
ougi, & n'étant plus en sûreté que par le dé-
goût qu'en ont ceux même à qui il s'étudie de
laire. *Proſpexit de excelſo ſancto ſuo.*

Il a regardé du haut du Ciel, & il a vu les
dulteres & les abominations en honneur au mi-
ieu de ſon peuple ; les rapines & les injuſtices
evêtues des titres & des dignités publiques ; les
ébauches & les excès affreux autoriſés par de
grands exemples ; un luxe monſtrueux & inſenſé
roître & augmenter avec la miſere publique ; les
héatres devenus des lieux de proſtitution, par le
léréglement déclaré de ces victimes infortunées
ju'on y court entendre ; & les mœurs publiques
levenues des ſcandales publics. *Proſpexit de excelſo
ancto ſuo.*

Il a regardé du haut du Ciel, & il a vu l'intri-
gue, l'ambition, le ſchiſme, l'aigreur deshono-
er ſon ſanctuaire ; les Miniſtres de la paix eux-
nêmes diviſés ; la défenſe de la vérité devenue le
prétexte des animoſités perſonnelles ; le zele al-
umé par un vil intérêt ; les paſſions appellées à
a défenſe de la Religion qui les condamne ; la
iété changée en gain, & en une indigne hypo-
riſie ; & ce Royaume, autrefois le ſoutien de la
oi, & la plus pure portion de ſon Egliſe, de-
enu par la licence des diſcours & l'impiété des
entiments, le théatre d'honneur des Philoſo-
hes & des incrédules. *Proſpexit de excelſo ſancto
uo.*

Il a regardé du haut du ciel, & il a vu un Sou-
erain pieux environné d'une Cour diſſolue ; le
ourtiſan, toujours parmi nous ſervile imitateur
u Maître, devenir ici ſon cenſeur ſecret ; la piété
ur le trône devenue plus odieuſe ; les crimes ſe
ultiplier par la contrainte ; le péril de la dé-

bauche en assaisonner les excès ; l'ambition se revêtir des apparences de la piété, pour attirer les largesses du Souverain ; l'hypocrisie s'enrichir des bienfaits destinés à récompenser la vertu ; & la Religion plus déshonorée par les mœurs & les artifices de ces faux Justes, que par la licence des pécheurs les plus déclarés. *Prospexit de excelso sancto suo.*

Et alors il a versé sur nous la coupe de sa fureur & de sa colere. Il a fait périr par le glaive de nos ennemis, nos enfants, nos époux, nos freres & nos proches. Il a répandu sur nos armées un esprit de terreur & de vertige. Il a fait échouer nos projets ; & nos prospérités passées n'ayant été pour nous que de nouveaux motifs d'orgueil & de dissolution, il a eu recours aux châtiments, afin que si nous avons été ingrats à ses faveurs, nous ne soyons pas insensibles à notre affliction & à nos peines.

Et cependant quel usage faisons-nous de ces fléaux publics ? Qu'opposons-nous à la colere de Dieu, pour la désarmer ? Des plaintes inutiles, des terreurs humaines sur l'incertitude des événements, des inquiétudes sur les miseres & sur les charges publiques ; que dirai-je ? des murmures peut-être contre le gouvernement ; de vaines réflexions & des censures éternelles sur ceux qui sont à la tête des affaires ; des clameurs inutiles contre ceux qui sont chargés des entreprises & des projets, des dérisions souvent, & des chants satyriques & profanes, symbole éternel de la légéreté de la nation, & qui nous ont toujours consolé de nos malheurs, en éternisant le souvenir de nos pertes ; c'est ce qu'un ancien Pere reprochoit déja de son temps à nos ancêtres : *Cantilenis infortunia sua solantur.* (Salv.)

Insensés que nous sommes ! nous nous en prenons aux hommes, comme s'ils étoient les au-

teurs de nos calamités. Nous accuſons leur imprudence, leur peu d'habileté, leurs mépriſes, de nos malheurs. Nous ne remontons pas plus haut ? nous ne voyons pas que les coups qui nous frappent partent du Ciel ; que c'eſt Dieu lui-même qui confond les conſeils & la prudence de nos chefs ; qui aveugle nos ſages & nos vieillards ; qui répand la terreur & l'épouvante dans nos armées ; & que nos crimes ſeuls enfantent tous nos malheurs. Mettons Dieu de notre côté, mes Freres, & alors nous ſerons les plus forts. Forçons le Seigneur, par un repentir ſincere, à combattre pour nous, & alors, ou il donnera la paix à ſon peuple, ou nous diſſiperons nos ennemis comme de la pouſſiere.

Maiſon d'Iſraël, diſoit autrefois le Grand-Prêtre Eliachim aux Juifs frappés comme nous de la main de Dieu, & en proie aux troupes victorieuſes des Aſſyriens ; ſouvenez-vous comment Moïſe, ce ſerviteur de Dieu, briſa autrefois la force d'Amalec, qui ſe confioit dans ſa puiſſance, dans le nombre de ſes troupes, & dans la multitude de ſes chariots : *Memores eſtote Moyſi ſervi Domini, qui Amalec confidentem in virtute ſua & in exercitu ſuo dejecit.* (Judith. 4. 13.) Ainſi diſparoîtront devant vous vos ennemis, continuoit ce vénérable Pontife, ſi vous demeurez fideles dans la pratique des ordonnances de la Loi, & ſi vous revenez au Seigneur par les gémiſſements d'un cœur briſé, & d'un repentir vif & ſincere : *Sic erunt univerſi hoſtes Iſrael, ſi manentes permanſeritis in jejuniis & orationibus in conſpectu Domini.* (Ibid v. 14.)

Et voilà, mes Freres, ce que le Pontife ſaint (*), qui nous honore ici de ſa préſence, & que le Seigneur a ſuſcité à ſon peuple dans ce

(*) Monſeigneur le Cardinal de Noailles, devant qui ce Sermon fut prêché à Notre-Dame.

temps de calamité, vous a déja dit avec les expreſſions les plus vives du zele paſtoral & de l'éloquence chrétienne. Voilà les reſſources qu'il vous a marquées par une indiction ſolemnelle de jeûnes & de prieres, pour remédier aux maux qui nous affligent. Mes Freres, vous a-t-il dit, finiſſons nos déſordres, & nos malheurs finiront bientôt. Devenons plus fideles, & nous deviendrons bientôt plus heureux & plus tranquilles. Faiſons ceſſer les ſcandales qui ſont au milieu de nous, & nos larmes ſeront bientôt eſſuyées. Convertiſſons-nous au Seigneur, & le Seigneur combattra pour nous. Mettons-nous en paix avec Dieu, & nous l'aurons bientôt avec les hommes.

Voilà, mes Freres, ce que ſes exemples vous prêchent encore plus efficacement que ſes diſcours. Il ſouffre des malheurs qui vous affligent; mais il ſouffre encore plus des iniquités qui vous les attirent. Il porte avec vous le poids de vos afflictions & de vos pertes; mais il porte encore plus le poids de vos crimes. Il demande pour vous au Seigneur des jours plus tranquilles & plus fortunés; mais il en demande auſſi de plus ſaints.

Soulagez ſon zele, mes Freres, en répondant à ſa tendreſſe. Conſolez ſa piété, en ſecondant ſes deſirs. Récompenſez ſes ſoins, en vous conformant à ſes exemples. Dieu n'a pas encore abandonné ſon peuple, puiſque malgré tant de calamités dont il nous frappe, il vous ſuſcite encore un Paſteur fidele, qui peut vous réconcilier avec le Seigneur, & arrêter le bras de ſon indignation & de ſa colere. N'abuſez donc pas du don de Dieu, mon cher Auditeur; & ne rendez pas inutiles, par l'endurciſſement de votre cœur, tant de moyens de ſanctification que la bonté de Dieu vous offre, & les reſſources les plus heureuſes de votre ſalut.

Grand Dieu ! que de juſtes ſujets de condamnation n'aurez-vous pas un jour contre moi ? Que n'aurez-vous pas fait pour me ſauver, & qu'aurai-je omis moi-même pour me perdre ! Vous avez tout mis en œuvre pour empêcher votre créature de périr ; vos graces, vos inſpirations, des lumieres vives, des amertumes ſalutaires, des dégoûts infinis, des paſſions traverſées, des projets confondus, des eſpérances évanouies, des calamités publiques & perſonnelles ; que dirai-je encore ? un cœur même tendre pour le bien ; un cœur né avec des ſentiments de vertu & de droiture ; un cœur qui ſe refuſoit aux excès ; qui ne paroiſſoit point fait pour le déréglement, qui ne ceſſoit de me rappeller à vous, & de me reprocher en ſecret ma honte & ma foibleſſe. Que puis-je vous dire, tout couvert de vos bienfaits & de mes crimes ? Seigneur, ne vous laſſez pas de me tendre la main. Vous en avez trop fait juſqu'ici, pour me laiſſer périr ſans reſſource ; plus je me trouve indigne de nouvelles faveurs, plus j'en eſpere. L'horreur de mon état augmente ma confiance ; & l'excès de mes miſeres eſt le ſeul droit que j'offre à vos miſéricordes éternelles. *Ainſi ſoit-il.*

SERMON

POUR LE JEUDI

APRÈS LES CENDRES.

Sur la vérité de la Religion.

Amen dico vobis, non inveni tantam fidem in Iſraël.

Je vous dis en vérité, je n'ai pas trouvé une ſi grande foi en Iſrael. Matth. 8. 10.

D'où venoit donc l'incrédulité que Jeſus-Chriſt reproche aujourd'hui aux Juifs ! & quel ſujet pouvoient-ils avoir de douter encore de la ſainteté de ſa doctrine & de la vérité de ſon miniſtere ! Ils avoient demandé des miracles, & il en avoit opéré à leurs yeux de ſi convaincants, que perſonne avant lui n'en avoit fait de ſemblables. Ils avoient ſouhaité que ſa Miſſion fût autoriſée par des témoignages ; Moïſe & les Prophetes lui en avoient rendu ; le Précurſeur avoit dit hautement : Voilà le Chriſt, & l'Agneau qui vient effacer les péchés du Monde ; un Gentil rend gloire dans notre Evangile à ſa toute-puiſ-

ſance ; le Pere celeſte du haut des airs avoit déclaré que c'etoit-là ſon Fils bien-aimé ; enfin les démons eux-mêmes, frappés de ſa ſainteté, ne ſortoient des corps qu'en confeſſant qu'il étoit le Saint & le Fils du Dieu vivant. Que pouvoit encore oppoſer l'incrédulité des Juifs, à tant de preuves & de prodiges ?

Voilà, mes Freres, ce qu'on pourroit demander aujourd'hui avec bien plus de ſurpriſe à ces eſprits incrédules, leſquels après l'accompliſſement de tout ce qui avoit été prédit, après la conſommation des myſteres de Jeſus-Chriſt, l'exaltation de ſon nom, la manifeſtation de ſes dons, la vocation des Peuples, la deſtruction des Idoles, la converſion des Céſars, le conſentement de l'Univers, doutent encore, & entreprennent eux ſeuls de contredire & de renverſer ce que les travaux des Hommes apoſtoliques, le ſang de tant de Martyrs, les prodiges de tant de ſerviteurs de Jeſus-Chriſt, les écrits de tant de grands hommes, les auſtérités de tant de ſaints Anachoretes, & la Religion de dix-ſept ſiecles ont ſi univerſellement & ſi divinement établi dans l'eſprit de preſque tous les peuples

Car, mes Freres, au milieu des triomphes de la Foi s'élevent encore en ſecret parmi nous des enfants d'incrédulité, que Dieu a livrés à la vanité de leurs penſées ; qui blaſphement ce qu'ils ignorent ; des hommes impies, qui changent, comme dit un Apôtre, la grace de notre Dieu en luxure, ſouillent leur chair, mépriſent toute domination, blaſphement la Majeſte, corrompent toutes leurs voies comme des animaux ſans raiſon, & ſont réſerves à ſervir un jour d'exemple aux jugements terribles de Dieu ſur les hommes.

Or, ſi parmi tant de Fideles que la Religion aſſemble en ce lieu, il ſe trouvoit quelque ame

de ce caractere, ſouffrez, vous, mes Freres, qui conſervez avec reſpect le dépôt de la doctrine que vous avez reçue des mains de vos ancêtres & de vos Paſteurs, que je me ſerve de cette occaſion, ou pour les detromper, ou pour les combattre. Souffrez que je faſſe ici une fois ce que les premiers Paſteurs de l'Egliſe faiſoient ſi ſouvent devant leur peuple aſſemblé, c'eſt-à-dire, que j'entreprenne l'apologie de la Religion de Jeſus-Chriſt contre l'incrédulité; & qu'avant que de vous inſtruire de vos devoirs durant cette longue carriere, je commence par jeter les premiers fondements de la foi. Il eſt ſi conſolant pour ceux qui croient, de découvrir combien leur ſoumiſſion eſt raiſonnable, & de ſe convaincre que la foi qui paroît l'écueil de la raiſon, en eſt pourtant la ſeule conſolation, le ſeul guide & l'unique reſſource.

Voici donc tout mon deſſein. L'incrédule refuſe de ſe ſoumettre aux vérités révélées, ou par une vaine affectation de raiſon, ou par un faux ſentiment d'orgueil, ou par un amour mal placé d'indépendance.

Or, je veux montrer aujourd'hui, que la ſoumiſſion que l'incrédule refuſe par une vaine affectation de raiſon, eſt l'uſage le plus ſenſé qu'il puiſſe faire de la raiſon même; que la ſoumiſſion qu'il refuſe par un faux ſentiment d'orgueil, en eſt la démarche la plus glorieuſe; & enfin que la ſoumiſſion qu'il rejette par un amour mal placé d'indépendance, en eſt le ſacrifice le plus indiſpenſable. Et de-là je tirerai les trois grands caracteres de la Religion: elle eſt raiſonnable; elle eſt glorieuſe; elle eſt néceſſaire.

O mon Sauveur, auteur éternel & conſommateur de notre foi, défendez vous-même votre Doctrine. Ne ſouffrez pas que votre Croix qui vous a ſoumis l'Univers, ſoit encore la folie

& le ſcandale des eſprits ſuperbes. Triomphez encore aujourd'hui par les prodiges ſecrets de votre grace, de la même incrédulité dont vous triomphâtes autrefois par les opérations éclatantes de votre puiſſance ; & détruiſez par ces lumieres vives qui éclairent les cœurs, plus efficaces que tous nos diſcours, toute hauteur qui s'éleve encore contre la ſcience de vos Myſteres. *Ave, Maria.*

I. PARTIE. COMMENÇONS par convenir d'abord, mes Freres, que c'eſt la Foi, & non pas la raiſon qui fait les Chrétiens ; & que la premiere démarche qu'on exige d'un diſciple de Jeſus-Chriſt, eſt de captiver ſon eſprit, & de croire ce qu'il ne peut comprendre. Cependant je dis que c'eſt la raiſon elle-même qui nous conduit à cette ſoumiſſion ; que plus même nos lumieres ſont ſupérieures, plus elles nous font ſentir la néceſſité de nous ſoumettre ; & que le parti de l'incrédulité, loin d'être le parti de la force d'eſprit & de la raiſon, eſt celui de l'égarement & de la foibleſſe.

La raiſon a donc ſes uſages dans la foi, comme elle a ſes bornes : & comme la Loi, bonne & ſainte en elle-même, ne ſervoit pourtant qu'à conduire les hommes à Jeſus-Chriſt, & s'arrêtoit là comme à ſon terme ; de même la raiſon, bonne & juſte en elle-même, puiſqu'elle eſt un don de Dieu & une participation de la Raiſon ſouveraine, ne doit ſervir, & ne nous eſt donnée que pour nous frayer le chemin à la Foi. Elle eſt téméraire & ſort des bornes de ſa premiere inſtitution, ſi elle veut aller au-delà de ces bornes ſacrées.

Cela ſuppoſé, voyons lequel des deux fait un uſage plus ſenſé de ſa raiſon, ou le fidele qui

croit, ou l'incrédule qui refuſe de croire. La ſoumiſſion à des faits qu'on nous propoſe de croire, peut être ſoupçonnée de crédulité, ou du côté de l'autorité qui nous perſuade; ſi elle eſt legere, c'eſt foibleſſe d'y ajouter foi: ou du côté des choſes qu'on veut nous perſuader; ſi elles ſont oppoſées aux principes de l'equité, de l'honnêteté, de la ſocieté, de la conſcience, c'eſt ignorance de les recevoir comme veritables: ou enfin du côté des motifs dont on ſe ſert pour nous perſuader; s'ils ſont vains, frivoles, incapables de determiner un eſprit ſage, c'eſt imprudence de s'y laiſſer ſurprendre. Or, il eſt aiſe de montrer que l'autorité qui exige la ſoumiſſion du Fidele, eſt la plus grande, la plus reſpectable, la mieux établie qui ſoit ſur la terre; que les vérités qu'on veut lui perſuader, ſont les ſeules conformes aux principes de l'équité, de l'honnêteté, de la ſocieté, de la conſcience; & enfin, que les motifs dont on ſe ſert pour le perſuader, ſont les plus deciſifs, les plus triomphants, les plus propres à ſoumettre les eſprits les moins credules.

Quand je parle de l'autorité de la Religion chrétienne, je ne pretends pas reſtreindre l'etendue de ce terme à la ſeule autorité de ces Aſſemblées ſaintes où l'Egliſe, par la bouche de ſes Paſteurs, forme des deciſions, & propoſe à tous les Fideles les regles infaillibles du culte & de la doctrine. Comme ce n'eſt pas l'hereſie, mais l'incredulité, que ce diſcours regarde, je ne conſidere pas tant ici la Religion comme oppoſée aux Sectes que l'eſprit d'erreur a ſéparées de l'unité, c'eſt-à-dire, comme renfermée dans la ſeule Egliſe catholique, que comme formant depuis la naiſſance du monde une ſociété à part, ſeule dépoſitaire de la connoiſſance d'un Dieu & de la promeſſe d'un mediateur; toujours oppoſée

à toutes les Religions qui ſe ſont depuis élevées dans l'univers ; toujours contredite & toujours la même ; & je dis que ſon autorité porte avec elle des caracteres ſi éclatants de verité, qu'on ne peut ſans extravagance refuſer de s'y ſoumettre.

En premier lieu, l'ancienneté en matiere de Religion, eſt un caractere que la raiſon reſpecte ; & l'on peut dire qu'une croyance conſacrée par la Religion des premiers hommes, & par la ſimplicité des premiers temps, forme déja un préjugé en ſa faveur. Ce n'eſt pas que le menſonge ne ſe glorifie ſouvent des mêmes titres, & qu'il n'y ait parmi les hommes de vieilles erreurs, qui ſemble diſputer avec la vérité, de l'ancienneté de leur origine. Mais à qui veut en ſuivre l'hiſtoire, il n'eſt pas mal-aiſé de remonter juſqu'à leur naiſſance. La nouveauté ſe trouve toujours le caractere le plus conſtant & le plus inſéparable de l'erreur ; & l'on peut leur faire à toutes le reproche du Prophete : *Novi recenteſque venerunt, quos non coluerunt patres eorum.* (Deut. 32. 17.)

En effet, s'il y a une véritable Religion ſur la terre, elle doit être la plus ancienne de toutes ; car s'il y a une véritable Religion ſur la terre, elle doit être le premier & le plus eſſentiel devoir de l'homme envers le Dieu qui veut en être honoré. Il faut donc que ce devoir ſoit auſſi ancien que l'homme ; & comme il eſt attaché à ſa nature, il doit, pour ainſi dire, être né avec lui. Et voilà, mes Freres, le premier caractere qui diſtingue d'abord la Religion des Chrétiens des ſuperſtitions & des ſectes. C'eſt la plus ancienne Religion qui ſoit au monde. Les premiers hommes, avant qu'un culte impie ſe fût taillé des divinités de bois & de pierre, adorerent le même Dieu que nous adorons, lui dreſſerent des autels, lui offrirent des ſacrifices, attendirent de libéralité la recompenſe de leur vertu, & de

ſa juſtice le châtiment de leur déſobéiſſance. L'hiſtoire de la naiſſance de cette Religion, eſt l'hiſtoire de la naiſſance du monde même. Les Livres divins qui l'ont conſervée juſqu'à nous, renferment les premiers monuments de l'origine des choſes. Ils ſont eux-mêmes plus anciens que toutes ces productions fabuleuſes de l'eſprit humain, qui amuſerent ſi triſtement depuis la crédulité des ſiecles ſuivants: & comme l'erreur naît toujours de la vérité, & n'en eſt qu'une vicieuſe imitation, c'eſt dans les principaux traits de cette hiſtoire divine, que les fables du paganiſme trouverent leur fondement; de ſorte que l'on peut dire qu'il n'eſt pas juſqu'à l'erreur, qui ne rende par-là hommage à l'ancienneté & à l'autorité de nos ſaintes Ecritures.

Or, mes Freres, ce caractere tout ſeul n'a-t-il pas déja quelque choſe de reſpectable? Les autres Religions qui ſe ſont vantées d'une origine plus ancienne, ne nous ont donné pour garants de leur antiquité que des récits fabuleux, & qui tomboient d'eux-mêmes. Ils ont défiguré l'hiſtoire du Monde par un chaos de ſiecles innombrables & imaginaires dont il n'eſt reſté aucun événement à la poſtérité, & que l'hiſtoire du Monde n'a jamais connus. Les Auteurs de ces groſſieres fictions n'ont écrit que pluſieurs ſiecles après les faits qu'ils nous racontent, & c'eſt tout dire, d'ajouter que cette théologie fut le fruit de la poéſie; & les inventions de cet art, les plus ſolides fondements de leur Religion.

Ici c'eſt une ſuite de faits raiſonnable, naturelle, d'accord avec elle-même. C'eſt l'hiſtoire d'une famille continuée depuis ſon premier chef juſqu'à celui qui l'écrit, & juſtifiée dans toutes ces circonſtances. C'eſt une généalogie où chaque chef eſt marqué par ſes propres carac-

teres, par des événements qui ſubſiſtoient encore alors, par des traits qu'on reconnoiſſoit encore dans les lieux qu'ils avoient habités. C'eſt une tradition vivante, la plus sûre qu'il y eût alors ſur la terre, puiſque Moïſe n'a écrit que ce qu'il avoit oui dire aux enfants des Patriarches, & que les enfants des Patriarches ne rapportoient que ce que leurs peres avoient eux-mêmes vu. Tout s'y ſoutient, tout s'y ſuit, tout s'y éclaircit de ſoi-même. Les traits n'en ſont pas imités, ni les aventures puiſées ailleurs, & accommodées au ſujet. Avant Moïſe, le peuple de Dieu n'avoit rien d'écrit. Il n'a laiſſé à la poſtérité que ce qu'il avoit recueilli de vive voix de ſes ancêtres, c'eſt-à-dire, toute la tradition du genre humain; & le premier, il a rédigé en un volume l'hiſtoire des merveilles de Dieu & de ſes manifeſtations aux hommes, dont le ſouvenir, avoit fait juſques-là toute la Religion, toute la ſcience, & toute la conſolation de la famille d'Abraham. La bonne foi de cet Auteur paroît dans la naïveté de ſon hiſtoire. Il ne prend point de précaution pour être cru, parce qu'il ſuppoſe que ceux pour qui il écrit, n'en ont pas beſoin pour croire, & qu'il ne raconte que des faits publics parmi eux, plutôt pour en conſerver la mémoire à leurs deſcendants, que pour les en inſtruire eux-mêmes.

Voilà, mes Freres, par où la Religion chrétienne commence à s'acquérir du crédit ſur l'eſprit des hommes. Tournez-vous de tous les côtés, liſez l'hiſtoire des Peuples & des Nations, vous ne trouverez rien de mieux établi ſur la terre; que dis-je! rien même qui mérite les attentions d'un eſprit ſenſé. Si les hommes ſont nés pour une Religion, ils ne ſont nés que pour celle-ci. S'il y a un Etre ſouverain qui ait montré la vérité aux hommes, il n'y a que celle-ci qui ſoit

digne des hommes & de lui. Par-tout ailleurs l'origine eſt fabuleuſe : ici elle eſt auſſi ſûre que tout le reſte ; & les derniers âges, qu'on ne peut conteſter, ne ſont pourtant que les preuves de la certitude du premier. Donc, s'il y a une autorité dans le monde à laquelle la raiſon doive céder, c'eſt à celle de la Religion chretienne

Au caractere de ſon ancienneté, il faut ajouter celui de ſa perpétuité Repréſentez-vous ici cette variété infinie de Religions & de Sectes, qui ont régné tour-à-tour ſur la terre : ſuivez l'hiſtoire des ſuperſtitions de chaque peuple & de chaque pays ; elles ont duré un certain nombre d'années, & tombé enſuite avec la puiſſance de leurs Sectateurs. Où ſont les Dieux d'Emath, d'Arphad & de Sepharvaim ? Rappellez l'hiſtoire de ces premiers conquerants : ils vainquoient les dieux des Peuples en vainquant les peuples eux-mêmes, & aboliſſoient leur culte en renverſant leur domination. Qu'il eſt beau, mes Freres, de voir la Religion de nos peres toute ſeule ſe maintenir dès le commencement, ſurvivre à toutes les ſectes ; & malgré les diverſes fortunes de ceux qui en ont fait profeſſion, paſſer toujours des peres aux enfants, & ne pouvoir jamais être effacée du cœur des hommes ! Ce n'eſt pas un bras de chair qui l'a conſervée. Ah ! le peuple fidele a preſque toujours été foible, opprimé, perſécuté. Non ; ce n'eſt pas par le glaive, comme dit le Prophete, que nos peres poſſéderent la terre : *Nec enim in gladio ſuo poſſederunt terram.* (Pſ. 43. 4.) Tantôt eſclaves, tantôt fugitifs, tantôt tributaires des Nations, ils virent mille fois la Chaldée, l'Aſſyrie, Babylone, les Puiſſances les plus formidables de la terre, tout l'Univers conjurer leur ruine & l'extinction entiere de leur culte ; mais ce peuple ſi foible, opprimé en Egypte, errant dans un déſert, tranſporté depuis captif dans des provinces étran-

eres, n'a jamais pu être exterminé, tandis que
ınt d'autres plus puiſſants ont ſuivi la deſtinée
es choſes humaines ; & ſon culte a toujours
ıbſiſté avec lui, malgré tous les efforts que cha-
ue ſiecle preſque a fait pour le détruire.

Or, d'où vient, mes Freres, qu'un culte ſi
ontredit, ſi pénible par ſes obſervances, ſi ri-
oureux par les châtiments dont il puniſſoit les
anſgreſſeurs, ſi aiſé même à s'établir & à tom-
er par l'inconſtance & la groſſiéreté toute ſeule
ı peuple qui en fut d'abord dépoſitaire : d'où
ent qu'il s'eſt ſeul perpétué dans le monde au
ilieu de tant de révolutions, tandis que les ſu-
erſtitions ſoutenues de la puiſſance des Empires
des Royaumes, ſont retombées dans le néant
où elles étoient ſorties ? Eh ! n'eſt-ce pas Dieu,
non l'homme, qui a fait toutes ces choſes ?
eſt-ce pas le bras du Tout-Puiſſant, qui a con-
ervé ſon ouvrage ? Et puiſque tout ce que l'eſ-
it humain avoit inventé, à péri, ne faut-il pas
nclure que ce qui a toujours demeuré, etoit
ıl l'ouvrage de la Sageſſe divine ? *Nonne Deus
cit hæc omnia, & non homo ?*

Enfin, ſi à ſon ancienneté & à ſa perpétuité,
us y ajoutez ſon uniformité, il ne reſtera plus
prétexte à la raiſon pour ſe défendre. Car,
es Freres, tout change ſur la terre, parce que
ıt ſuit la mutabilité de ſon origine. Les occa-
ns, les différences des ſiecles, les diverſes hu-
urs des climats, la néceſſité des temps, ont
roduit mille changements à toutes les Loix
maines. La foi ſeule n'a jamais changé. Telle
e nos peres la reçurent, telle l'avons-nous
ourd'hui, telle nos deſcendants la recevront
jour. Elle s'eſt développée par la ſuite des ſie-
s, & par la néceſſité de la garantir des erreurs
on vouloit y mêler, je l'avoue ; mais ce qui une
s a paru lui appartenir, a toujours paru tel. Il

eſt aiſé de durer, quand on s'accommode aux temps & aux conjonctures, & qu'on peut ajouter ou diminuer, ſelon le goût des ſiecles & de ceux qui gouvernent ; mais ne jamais rien relâcher, malgré le changement des mœurs & des temps ; voir tout changer autour de ſoi, & être toujours la même, c'eſt le grand privilege de la Religion chrétienne. Et par ces trois caracteres d'ancienneté, de perpétuité & d'uniformité, qui lui ſont propres, ſon autorité ſe trouve la ſeule ſur la terre capable de déterminer un eſprit ſage.

Mais ſi la ſoumiſſion du Fidele eſt raiſonnable du côté de l'autorité qui l'exige, elle ne l'eſt pas moins du côté des choſes qu'on lui propoſe de croire. Et ici, mes Freres, entrons dans le fonds du culte des Chrétiens. Il ne craint pas d'être vu de près, comme ces myſteres abominables de l'idolâtrie, dont les ténebres cachoient la honte & l'horreur. Une Religion, dit Tertullien. qui n'aimeroit pas d'être approfondie, & qui craindroit l'examen, ſeroit ſuſpecte : *Cæterum ſuſpectâ eſt Lex quæ probari non vult.* Plus vous approfondiſſez le culte des Chrétiens, plus vous y trouvez de beautés & de merveilles cachées. L'idolâtrie inſpiroit à l'homme des ſentiments inſenſés de la Divinité : la philoſophie, des ſentiments peu raiſonnables de lui-même ; la cupidité, des ſentiments injuſtes envers les autres hommes. Or, admirez la ſageſſe de la Religion, qui remédie à ces trois plaies, que la raiſon de tous les ſiecles n'avoit jamais pu ni guérir, ni même connoître.

Et premiérement, quel autre Légiſlateur a parlé de la Divinité comme celui des Chrétiens ? Trouvez ailleurs, ſi vous le pouvez, des idées plus ſublimes de ſa puiſſance, de ſon immenſité, de ſa ſageſſe, de ſa bonté, de ſa juſtice, que celles que nous en donnent nos Ecritures. S'il y a au deſſus de nous un Etre ſuprême & éternel, en

toutes choſes vivent, il faut qu'il ſoit tel que
Religion chrétienne le repréſente. Nous ſeuls
e comparons pas à la reſſemblance de l'hom-
. Nous ſeuls l'adorons aſſis ſur les Chérubins,
ıpliſſant tout par ſa préſence, réglant tout par
ıgeſſe, créant la lumiere & les ténebres, au-
r du bien, vengeur du vice. Nous ſeuls l'ho-
ons comme il veut être honoré; c'eſt-à-dire,
s ne faiſons pas conſiſter le culte qui lui eſt
en la multitude des victimes, ni dans l'appareil
rieur de nos hommages; mais dans l'adora-
, dans l'amour, dans la louange, dans l'ac-
de graces. Nous lui rapportons le bien qui eſt
ious, comme à ſon principe; & nous nous at-
ıons toujours le vice, qui n'a ſa ſource que
ı notre corruption. Nous eſpérons de trou-
en lui la récompenſe d'une fidélité qui eſt le
de ſa grace, & la peine des tranſgreſſions
ſont toujours la ſuite du mauvais uſage que
ı faiſons de notre liberté. Or, quoi de plus
e de l'Etre ſouverain que toutes ces idées?
ı ſecond lieu, une vaine philoſophie, ou
dégradé l'homme juſqu'au rang des bêtes,
ıi faiſant chercher ſa félicité dans les ſens;
avoit follement élevé juſqu'à la reſſemblance
ieu, en lui perſuadant qu'il pouvoit trouver
bonheur dans ſa propre ſageſſe. Or, la mo-
les Chrétiens évite ces deux excès: elle re-
'homme des plaiſirs charnels, en lui décou-
l'excellence de ſa nature & la ſainteté de ſa
ation; elle corrige ſon orgueil, en lui fai-
entir ſa miſere & ſa baſſeſſe.
fin la cupidité rendoit l'homme injuſte en-
les autres hommes. Or, quelle autre doc-
que celle des Chrétiens a jamais mieux ré-
ɔs devoirs à cet égard? Elle nous apprend à
aux Puiſſances, comme établies de Dieu,
eulement par la crainte de l'autorité, mais

par une obligation de conſcience ; à reſpecter nos maîtres, ſouffrir nos égaux, être affables envers nos inférieurs, aimer tous les hommes comme nous-mêmes. Elle ſeule ſait former de bons citoyens, des ſujets fideles, des ſerviteurs patients, des maîtres humbles, des magiſtrats incorruptibles, des Princes clémens, des amis véritables. Elle ſeule rend inviolable la bonne foi des mariages, aſſure la paix des familles, maintient la tranquillite des Etats. Non ſeulement elle arrête les uſurpations, mais elle interdit juſqu'au deſir d'un bien étranger; non ſeulement elle ne veut pas qu'on regarde d'un œil d'envie la proſpérité de ſon frere, mais elle ordonne qu'on partage avec lui ſon propre bien, lorſqu'il en a beſoin ; non ſeulement elle nous défend d'attenter à ſa vie, mais elle veut que nous faſſions du bien à ceux même qui nous font du mal; que nous béniſſions ceux qui nous maudiſſent, & que nous n'ayions tous qu'un cœur & qu'une ame Donnez-moi, diſoit autrefois ſaint Auguſtin aux païens de ſon temps, un Royaume tout compoſé de gens de cette ſorte, bon Dieu ! quelle paix ! quelle felicité ! quelle image du ciel ſur la terre ! Toutes les idées de la philoſophie ont-elles jamais approché du plan de cette république celeſte ? & n'eſt-il pas vrai que ſi un Dieu a parlé aux hommes pour leur montrer les voies du ſalut, il n'a pu leur tenir un autre langage ?

Il eſt vrai qu'à toutes ces maximes ſi dignes de la raiſon, la Religion ajoute des myſteres qui nous paſſent. Mais outre que le bon ſens voudroit qu'on ſe ſoumît là-deſſus à une Religion ſi vénérable dans ſon antiquité, ſi divine dans ſa morale, ſi ſupérieure à tout ce qui eſt ſur la terre dans ſon autorité, & la ſeule digne d'être crue, les motifs dont elle ſe ſert pour nous perſuader, achevent de forcer l'incredulité.

Premiérement. Ces myſteres ont été prédits ıſieurs ſiecles avant leur accompliſſement, & édits avec toutes les circonſtances des temps, ; lieux & des moindres évènements ; & ce ne ıt pas ici des prophéties vagues, renvoyées à crédulité du ſimple vulgaire, qu'on débite dans coin de la terre, qui ſont toujours du même e que les événements, & qu'on ignore dans reſte de l'univers. Ce ſont des prophéties qui t fait, depuis la naiſſance du monde, toute Religion d'un peuple entier, que les peres nſmettoient à leurs enfants, comme leur plus écieux héritage ; qui étoient conſervées dans le mple ſaint, comme le gage le plus ſacré des meſſes divines ; & enfin, dont la nation la s ennemie de Jeſus-Chriſt, qui en a été la miere dépoſitaire, atteſte encore aujourd'hui vérité à la face de l'univers ; des prophéties on ne cachoit point myſtérieuſement au peu-, de peur qu'il n'en découvrît la fauſſeté, nme ces vains oracles des Sibylles reſſerrés c ſoin dans le Capitole, fabriques pour ſou-ir l'orgueil des Romains, expoſés aux yeux ſeuls Pontifes, & produits de temps en temps morceaux, pour autoriſer dans l'eſprit du ıple, ou une entrepriſe périlleuſe, ou une erre injuſte. Ici nos Livres prophétiques étoient ecture journaliere de tout un peuple. Les jeu- & les vieillards, les femmes & les enfants, Prêtres & les hommes du commun, les Rois les ſujets devoient les avoir ſans ceſſe entre les ins ; chacun avoit droit d'y étudier ſes devoirs, d'y découvrir ſes eſpérances. Loin de flatter r orgueil, ils ne leur parloient que de l'in-titude de leurs peres ; ils leur annonçoient à que page des malheurs, comme le juſte châti-nt de leurs crimes ; ils reprochoient aux Rois r diſſolution, aux Pontifes leur profuſion, au

peuple ſon inconſtance & ſon incrédulité ; & cependant ces Livres ſaints lui étoient chers, & par les oracles qu'ils y voyoient s'accomplir tous les jours, ils attendoient avec confiance l'accompliſſement de ceux dont tout l'univers eſt aujourd'hui témoin. Or, la connoiſſance de l'avenir eſt le caractere le moins ſuſpect de la Divinité.

Secondement. Ces myſteres ſont fondés ſur des faits miraculeux ſi éclatants, ſi publics dans la Judée, ſi convenus alors même par ceux qui avoient intérêt de les nier, ſi marqués par des événements qui intéreſſoient toute la nation, ſi répétés dans les villes, dans les campagnes, dans le Temple, dans les places publiques, qu'il faut fermer les yeux à la lumiere pour les révoquer en doute. Les Apôtres les ont prêchés, les ont écrits dans la Judée même peu de temps après leur accompliſſement, c'eſt-à-dire, dans un temps où les Pontifes qui avoient condamné Jeſus-Chriſt, encore vivants, auroient pu les confondre & crier à l'impoſture, s'ils avoient impoſé au genre humain. Jeſus-Chriſt, en reſſuſcitant ſelon ſa promeſſe, confirma ſon Evangile. Et l'on ne peut ſuppoſer ni que les Apôtres ſe ſoient trompés ſur ce fait ſi déciſif, ſi eſſentiel pour eux ; ſur ce fait tant de fois prédit, attendu comme le point principal où tout le reſte ſe rapportoit ; ce fait tant de fois confirmé, & devant des témoins ſi nombreux ; ni qu'ils aient voulu nous tromper eux-mêmes, & aller prêcher aux hommes un menſonge aux dépens de leur repos, de leur honneur & de leur vie, le ſeul prix qu'ils attendoient de leur impoſture. Ces hommes qui ne nous ont laiſſé que des enſeignements ſi ſages & ſi pieux, auroient donc donné à la terre un exemple d'extravagance, inconnu juſqu'à eux à tous les peuples, & ſe ſeroient, de ſang froid, ſans vue, ſans intérêt, ſans mo-

if, dévoués aux tourments les plus affreux, & à
ne mort ſouffèrte avec une pieté héroïque,
ulement pour aller ſoutenir la vérité d'un fait
ont ils connoiſſoient eux-mêmes la fauſſeté? Ces
ommes ſeroient tous morts tranquillement pour
n autre homme qui les auroit trompés, & qui
'étant pas reſſuſcité, comme il l'avoit promis,
ſeroit joué pendant ſa vie de leur crédulité &
leur foibleſſe! Que l'impie ne nous reproche
us, comme une crédulité, les myſteres incom-
éhenſibles de la Foi. Il faut qu'il ſoit bien cré-
ule lui même, pour pouvoir ſe perſuader des
ppoſitions ſi incroyables.

Enfin la foi de ces myſteres a trouvé tout l'u-
vers docile: les Céſars, qu'elle dégradoit du
ng des dieux; les Philoſophes, qu'elle con-
inquoit d'ignorance & de vanité; les volup-
eux, à qui elle ne prêchoit que des croix &
s ſouffrances; les riches, qu'elle obligeoit à
pauvreté & au dépouillement; les pauvres, à
ui elle ordonnoit d'aimer leur abjection & leur
digence; tous les hommes, dont elle com-
ttoit toutes les paſſions. Cette foi, prêchée
r douze pauvres ſans ſcience, ſans talent,
ns appui, a ſoumis les Empereurs, les ſavants,
ignorants, les villes, les empires. Des myſ-
es ſi inſenſés en apparence, ont renverſé
utes les ſectes & tous les monuments d'une
gueilleuſe raiſon; & la folie de la Croix a été
ıs ſage que toute la ſageſſe du ſiecle. Que dis-
! tout l'univers a conſpiré contr'elle, & les
orts de ſes ennemis l'ont affermie. Etre fidele
être deſtiné à la mort, étoient deux choſes
éparables; & cependant le danger étoit un
uvel attrait: plus les perſécutions étoient
lentes, plus la foi faiſoit de progrès; & le
ıg des Martyrs étoit la ſemence des Fideles. O
eu! qui ne ſentiroit ici votre doigt? qui ne

reconnoîtroit à ces traits le caractere de votre ouvrage ! Où eſt la raiſon qui ne ſente tomber ici la vanité de ſes doutes, & qui rougiſſe encore de ſe ſoumettre à une Doctrine qui a ſoumis tout l'univers ? Mais non ſeulement cette ſoumiſſion eſt raiſonnable, elle eſt encore glorieuſe à l'homme.

II. PARTIE. L'ORGUEIL eſt la ſource ſecrete de l'Incrédulité. Il y a dans cette oſtentation de raiſon, qui fait mépriſer à l'incrédule la croyance commune, une déplorable ſingularité qui le flatte, & fait qu'il ſuppoſe en lui plus de force & plus de lumiere que dans le reſte de hommes, parce qu'il a oſé ſecouer un joug qui les aſſujettit tous, & contredire témérairement ce que les autres juſqu'à lui s'étoient contentés d'adorer.

Or, pour ôter à l'incrédule une ſi affreuſe conſolation, il n'y a qu'à démontrer d'abord qu'il n'eſt rien de plus glorieux à la raiſon que la foi : glorieux du côté des promeſſes qu'elle renferme pour l'avenir ; glorieux par la ſituation où elle met le Fidele pour le préſent ; glorieux enfin du côté des grands modeles qu'elle lui propoſe à imiter.

Glorieux du côté des promeſſes qu'elle renferme. Quelles ſont les promeſſes de la foi, mes Freres ? L'adoption de Dieu, une ſociété immortelle avec lui, la rédemption parfaite de nos corps, l'éternelle félicité de nos ames, la délivrance des paſſions, nos cœurs fixés par la poſſeſſion du bien véritable, nos eſprits pénétres de la lumiere ineffable de la raiſon ſouveraine, & heureux par la vue claire & toujours durable de la vérité. Telles ſont les promeſſes de la foi : elle nous apprend que notre origine eſt divine, & nos eſpérances éternelles.

Or,

Or, je vous demande, eſt-il honteux à la aiſon de croire des vérités qui font tant d'hon- neur à l'immortalité de ſa nature ? Eh quoi, mes Freres ! ſeroit-il donc plus glorieux à l'homme, le ſe croire de la même nature que les bêtes, & d'attendre la même fin ? Quoi, l'incrédule croiroit ſe faire plus d'honneur en ſe perſuadant qu'il n'eſt qu'une vile boue, que le hazard a aſſemblée, & que le hazard diſſoudra, ſans fin, ans deſtination, ſans eſpérance, ſans aucun utre uſage de ſa raiſon & de ſon corps, que elui de ſe plonger brutalement comme les ani- naux dans les voluptés charnelles ! Quoi, il uroit meilleure opinion de lui-même, en ſe egardant comme un infortuné que le hazard a lacé ſur la terre, qui n'attend rien au-delà de vie, dont la plus douce eſpérance eſt de re- omber bientôt dans le néant, qui ne tient à ucun être hors de lui, qui eſt réduit à trouver n lui-même ſa félicité, quoiqu'il n'y trouve que es inquiétudes & des terreurs ſecretes ! Eſt- e donc-là cette affreuſe diſtinction qui flatte tant orgueil de l'incrédule ? Grand Dieu ! qu'il eſt lorieux à votre vérité, de n'avoir pour enne- is que des hommes de ce caractere ! Pour moi, ſoit autrefois S. Ambroiſe aux incredules de n temps, je me fais honneur de croire des rités ſi honorables à l'homme : *Juvat hoc cre- re* ; (Ambr Orat. de reſurrectione) d'atten- e des promeſſes ſi conſolantes : *Sperare delec- .* C'eſt ſe punir bien triſtement ſoi-même, que refuſer de les croire. *Non credidiſſe pœna eſt.* ! ſi je me trompe en aimant mieux attendre ternelle ſociété des juſtes dans le ſein de Dieu, e me croire de la même nature que les bêtes ; ſt une erreur que j'aime, qui m'eſt chere ; & nt je veux jamais être détrompé : *Quòd ſi in erro, quòd me Angelis poſt mortem ſociare*

malo quàm beſtiis ; libenter in hòc erro, nec unquam ab hac opinione, dum vivo, fraudari patiar. (Ibid.)

Mais ſi la foi eſt glorieuſe du côté des promeſſes qu'elle renferme pour l'avenir, elle ne l'eſt pas moins du côté de la ſituation où elle met le Fidele pour le préſent. Et ici, mes Freres, repréſentez-vous un véritable Juſte qui vit de la foi, & vous avouerez qu'il n'eſt rien de ſi grand ſur la terre. Maître de ſes deſirs, & de tous les mouvements de ſon cœur; exerçant un emploi glorieux ſur lui-même; poſſédant ſon ame dans la patience & dans l'égalité, & régiſſant toutes ſes paſſions par le frein de la tempérance; humble dans la proſpérité, conſtant dans la diſgrace, joyeux dans les tribulations, paiſible avec ceux qui haïſſent la paix, inſenſible aux injures, ſenſible aux afflictions de ceux qui l'outragent, fidele dans ſes promeſſes, religieux dans ſes amitiés, inébranlable dans ſes devoirs; peu touché des richeſſes, qu'il mépriſe; embarraſſé des honneurs, qu'il craint; plus grand que le monde entier, qu'il regarde comme un monceau de pouſſiere : quelle élévation !

La philoſophie ne détruiſoit les vices que par le vice. Elle n'apprenoit avec faſte à mépriſer le monde, que pour s'attirer les applaudiſſements du monde; elle cherchoit plus la gloire de la ſageſſe, que la ſageſſe elle-même. En détruiſant les autres paſſions, elle en élevoit toujours une plus dangereuſe ſur leurs ruines; je veux dire, l'orgueil : ſemblable à ce Prince de Babylone, qui n'avoit renverſé les autels des dieux des nations, que pour élever ſur leurs debris ſa ſtatue impie, & ce coloſſe monſtrueux d'orgueil qu'il vouloit faire adorer à toute la terre.

Mais la foi éleve le Juſte au deſſus de ſa vertu même. Elle le rend encore plus grand dans le

ſecret du cœur, & aux yeux de Dieu, que devant les hommes. Il pardonne ſans orgueil, il eſt déſintéreſſé ſans faſte; il ſouffre ſans vouloir qu'on s'en apperçoive; il modere ſes paſſions ſans s'en appercevoir lui-même; lui ſeul ignore la gloire & le mérite de ſes actions; loin de jeter des regards de complaiſance ſur lui-même, il a honte de ſes vertus, plus que le pecheur n'en a de ſes vices; loin de chercher d'être applaudi, il cache ſes œuvres de lumiere, comme ſi c'étoient des œuvres de ténebres; il n'entre dans ſa vertu que l'amour du devoir; il n'agit que ſous les yeux de Dieu ſeul, & comme s'il n'y avoit plus d'hommes ſur la terre: quelle élevation! Trouvez, ſi vous le pouvez, quelque choſe de plus grand dans l'univers. Repaſſez ſur tous les divers genres de gloire dont le monde honore la vanité des hommes; & voyez ſi tous enſemble ils peuvent atteindre à ce degré de grandeur où la foi éleve l'homme de bien.

Or, mon cher Auditeur, quoi de plus honorable à l'homme que cette ſituation je vous le demande. Le trouvez-vous plus glorieux, plus reſpectable, plus grand, lorſqu'il ſuit les impreſſions d'un inſtinct brutal; qu'il eſt eſclave de la haine, de la vengeance, de la volupté, de l'ambition, de l'envie, & de tous ces monſtres qui regnent tour-à-tour dans ſon cœur!

Car vous qui vous faites honneur de ne pas croire, ſavez-vous bien ce que c'eſt qu'un incrédule? C'eſt un homme ſans mœurs, ſans probité, ſans foi, ſans caractere, qui n'a plus d'autre regle que ſes paſſions, d'autre loi que ſes injuſtes penſées, d'autre maître que ſes deſirs, d'autre frein que la crainte de l'autorité, d'autre Dieu que lui-même; enfant dénaturé, puiſqu'il croit que le haſard tout ſeul lui a donné des peres; ami infidele, puiſqu'il ne regarde les hom-

mes que comme les triſtes fruits d'un aſſemblage bizarre & fortuit, auxquels il ne tient que par des liens paſſagers ; maître cruel, puiſqu'il eſt perſuadé que c'eſt le plus fort & le plus heureux qui a toujours raiſon. Car qui pourroit déſormais ſe fier à vous ? Vous ne craignez plus de Dieu, vous ne reſpectez plus les hommes, vous n'attendez plus rien après cette vie, la vertu & le vice vous paroiſſent des préjugés de l'enfance, & les ſuites de la crédulité des peuples. Les adulteres, les vengeances, les blaſphêmes, les perfidies noires, les abominations qu'on n'oſeroit nommer, ne ſont plus pour vous que des défenſes humaines, & des polices établies par la politique des Légiſlateurs. Les crimes les plus affreux, les vertus les plus pures, tout eſt égal ſelon vous, puiſqu'un anéantiſſement éternel va bientôt égaler le juſte & l'impie, & les confondre pour toujours dans l'horreur du tombeau. Quel monſtre êtes-vous donc ſur la terre ? L'idée qu'on vient de vous donner de vous-même, flatte-t elle beaucoup votre orgueil ? & pouvez-vous en ſoutenir la ſeule image ?

D'ailleurs, vous faites honneur de votre irréligion à la force de votre eſprit ; mais allez à la ſource. Qui vous a mené au libertinage ? n'eſt-ce pas la corruption de votre cœur ? Vous ſeriez-vous jamais aviſé d'être impie, ſi vous aviez pu allier la Religion avec vos plaiſirs ? Vous avez commencé à douter d'une doctrine qui gênoit vos paſſions ; & vous l'avez cru fauſſe, dès qu'elle vous eſt devenue incommode. Vous avez cherché à vous perſuader ce que vous aviez un ſi grand intérêt de croire, que tout mouroit avec nous, que les peines éternelles etoient des terreurs de l'éducation, que les penchants nés avec nous ne pouvoient être des crimes ; que ſais-je ? & toutes ces maximes de libertinage ſorties de l'enfer.

On croit aiſément ce qu'on deſire. Salomon n'adora les Dieux des femmes étrangeres, que pour ſe calmer ſur ſes diſſolutions Si les hommes n'avoient jamais eu de paſſions, ou ſi la Religion les avoit autoriſées, il n'auroit jamais paru d'incrédulité ſur la terre. Et une preuve que je dis vrai, c'eſt que dans les moments où vous êtes dégoûté du crime, vous vous tournez, ſans vous en appercevoir, vers la Religion; dans les moments où vos paſſions ſont plus calmes, vos doutes diminuent, vous rendez comme malgré vous un hommage ſecret au fond de votre cœur à la vérité de la foi; vous avez beau l'affoiblir, vous ne pouvez réuſſir à l'éteindre; c'eſt qu'au premier ſignal de la mort, vous levez les yeux au ciel, vous reconnoiſſez le Dieu qui vous frappe, vous vous jetez dans le ſein de votre Pere & de l'Auteur de votre être; vous tremblez ſur un avenir que vous vous étiez vanté de ne pas croire; & humilié ſous la main du Tout-puiſſant, prête à tomber ſur vous & à vous écraſer comme un ver de terre, vous avouez qu'il eſt ſeul grand, ſeul ſage, ſeul immortel, & que l'homme n'eſt que vanité & que menſonge.

Enfin, ſi mon ſujet avoit beſoin de nouvelles preuves, je vous montrerois combien la foi eſt glorieuſe à l'homme du côté des grands modeles qu'il nous propoſe à imiter. Souvenez-vous d'Abraham, d'Iſaac & de Jacob, diſoient autrefois les Juifs à leurs enfants. Souvenez-vous des ſaints hommes qui vous ont précédés, à qui leur foi a mérité un témoignage ſi avantageux, diſoit ſaint Paul aux Fideles, (*Heb.* 11. 39.) après leur avoir rapporté de ſiecle en ſiecle dans ce beau chapitre de ſa Lettre aux Hébreux, leurs noms & les circonſtances les plus merveilleuſes de leur hiſtoire.

Voilà l'avantage de la foi chrétienne. Rappel-

lez tous les grands hommes qu'elle a ſoumis dans tous les ſiecles, des Princes ſi magnanimes, des Conquérants ſi religieux, des Paſteurs ſi vénérables, des Philoſophes ſi éclairés, des Savants ſi eſtimés, de beaux eſprits ſi vantés dans leur ſiecle, des Martyrs ſi généreux, des Anachoretes ſi pénitents, des Vierges ſi pures & ſi conſtantes, des Héros en tout genre de vertu. La Philoſophie prêchoit une ſageſſe pompeuſe, mais ſon Sage ne ſe trouvoit nulle part. Ici quelle nuée de témoins! quelle tradition non interrompue de héros chrétiens, depuis le ſang d'Abel juſqu'à nous!

Or, je vous demande, rougirez-vous de marcher ſur les traces de tant de noms illuſtres? Mettez d'un côté tous les grands hommes que la Religion a donnés au monde dans tous les ſiecles, & de l'autre côté ce petit nombre d'eſprits noirs & déſeſpérés, que l'incrédulité a produits. Vous paroit il plus glorieux de vous ranger dans ce dernier parti? de prendre pour vos guides & pour vos modeles, ces hommes dont les noms ne ſe preſentent à notre ſouvenir qu'avec horreur, ces monſtres qu'il a plu à la Providence de permettre que la nature enfantât de temps en temps; ou les Abrahams, les Joſephs, les Moïſes, les Davids, les Hommes apoſtoliques, les Juſtes de l'ancien & du nouveau temps? Soutenez, ſi vous le pouvez, ce parallele. Ah! diſoit autrefois ſaint Jérôme dans une occaſion différente, ſi vous me croyez dans l'erreur, il m'eſt glorieux de me tromper avec de tels guides: *Si me deprehenderis errantem, patere me, quæſo, errare cum talibus.*

Et ici, mes Freres, ſouffrez que laiſſant pour un moment les incrédules, je vous adreſſe la parole. L'incrédulité déclarée eſt peut-être un vice rare parmi nous, mais la ſimplicité de la

foi ne l'eſt guere moins. On auroit horreur de ſe départir de la croyance de ſes peres ; mais on veut raffiner ſur leur bonne foi. On ne ſe permet pas des doutes ſur le fond des myſteres, mais on obéit en philoſophe, en s'impoſant ſoi-même le joug, en taiſant les vérités ſaintes, recevant les unes comme raiſonnables, raiſonnant ſur les autres, & les meſurant ſur nos foibles lumieres ; & notre ſiecle ſur-tout eſt plein de ces demi-fideles, qui ſous prétexte de dépouiller la Religion de tout ce que la crédulité ou les préjugés ont pu y ajouter, ôtent à la foi tout le mérite de ſa ſoumiſſion.

Or, mes Freres, la ſainteté veut que vous n'en parliez qu'avec une religieuſe circonſpection. La foi eſt une vertu preſque auſſi délicate que la pudeur ; un ſeul doute, un ſeul mot la bleſſe, un ſouffle, pour ainſi dire, la ternit. Et cependant quelle licence ne ſe donne-t-on pas aujourd'hui dans les entretiens ſur ce que la foi de nos peres a de plus reſpectable ? Hélas ! le ſeul nom terrible du Seigneur ne pouvoit pas être prononcé ſous la Loi par la bouche de l'homme ; & aujourd'hui ce que la Religion a de plus auguſte, eſt devenu le ſujet des converſations mondaines ; on y parle de tout, on y décide librement de tout. Des hommes vains, d'un caractere ſuperficiel, n'ayant pour toute connoiſſance de la Religion qu'un peu plus de témérité que l'ignorant & le peuple ; n'apportant pour toute ſcience que les doutes vulgaires & uſés qu'ils ont appris, mais qu'ils n'ont pas formés ; des doutes tant de fois éclaircis, & qui ne ſemblent ſubſiſter encore que pour faire honneur à la vérité ; des hommes qui dans des mœurs diſſipées n'ont jamais donné une heure d'attention ſérieuſe aux vérités de la Religion, tranchent, decident ſur les points qu'une vie entiere d'étude, accom-

pagnée de lumiere & de piété, pourroit à peine éclaircir.

Des perſonnes même dans un ſexe où l'ignorance ſur certains points devroit être un mérite, où la politeſſe & la bienſéance du moins voudroient qu'en ſachant on affectât d'ignorer; des perſonnes qui connoiſſent mieux le monde que Jeſus-Chriſt, qui ne ſavent pas même de la Religion ce qu'il faut en ſavoir pour régler leurs mœurs, ſont les difficiles, veulent être éclaircies, craignent d'en trop croire, ont des doutes ſur tout, & n'en ont point ſur leurs miſeres & ſur l'égarement viſible de leur vie O Dieu! c'eſt ainſi que vous livrez les pécheurs à la vanité de leurs penſées, & que vous permettez que ceux qui veulent voir trop clair dans vos ſecrets adorables, ne ſe connoiſſent pas eux-mêmes. La foi eſt donc glorieuſe à l'homme; vous venez de le voir; il nous reſte à montrer qu'elle lui eſt néceſſaire.

III. PARTIE. LA néceſſité de la foi eſt celui de tous ſes caracteres qui rend l'incrédule plus inexcuſable. Tous les autres motifs dont on ſe ſert pour le ramener à la vérité, lui ſont, pour ainſi dire, étrangers; celui-ci eſt pris dans ſon propre fonds, je veux dire, dans le caractere même de ſa raiſon.

Or, je dis que la foi eſt abſolument néceſſaire à l'homme dans les voies ténébreuſes de cette vie; parce que ſa raiſon eſt foible, & qu'il faut l'aider; parce qu'elle eſt corrompue, & qu'il faut la guérir; parce qu'elle eſt changeante, & qu'il faut la fixer. Or, la foi toute ſeule eſt le ſecours qui l'aide & qui l'éclaire, le remede qui la guérit, le frein & la regle qui la retient & qui la fixe. Encore un moment d'attention, je n'en abuſerai pas.

Je dis, en premier lieu, que la raiſon eſt foible, & qu'il lui faut un ſecours. Hélas ! mes Freres, nous ne nous connoiſſons, ni nous mêmes, ni tout ce qui eſt au dehors de nous. Nous ignorons comment nous avons été formés, par quels progrès imperceptibles notre corps a reçu l'arrangement & la vie, & quels ſont les reſſorts infinis, & l'artifice divin, qui en font mouvoir toute la machine. Je ne ſais, diſoit autrefois cette illuſtre mere des Maccabées à ſes enfants, comment vous avez paru dans mon ſein ; ce n'eſt pas moi qui vous ai donné l'ame, l'eſprit & la vie que vous y avez reçue ; ce n'eſt pas moi qui ai diſpoſé la ſtructure merveilleuſe de vos membres, & qui les ai mis chacun à leur place ; c'eſt la main inviſible de l'Auteur de l'univers : *Neſcio qualiter in utero meo apparuiſtis ; neque enim ego ſpiritum & animam donavi vobis & vitam, & ſingulorum membra non ego ipſa compegi, ſed mundi Creator qui formavit hominis nativitatem.* (2. Macc. 7. 22. 23.) Notre corps ſeul eſt un myſtere où l'eſprit humain ſe perd & ſe confond, & dont on n'approfondira jamais tous les ſecrets ; & il n'eſt que celui qui a préſidé à ſa formation, qui puiſſe les connoître.

Ce ſouffle de la Divinité qui nous anime, cette portion de nous-mêmes qui nous rend capables d'aimer & de connoître, ne nous eſt pas moins inconnue : nous ne ſavons comment ſe forment ſes deſirs, ſes craintes, ſes eſpérances, comment elle peut ſe donner à elle-même ſes idées & ſes images. Perſonne juſqu'ici n'a pu comprendre comment cet être ſpirituel, ſi éloigné par la nature de la matiere, a pu lui être uni en nous par des liens ſi indiſſolubles, que ces deux ſubſtances ne forment plus que le même tout, & que les biens & les maux de l'une deviennent ceux de l'autre. Nous ſommes donc un myſtere à nous-

mêmes, comme disoit S. Augustin ; & cette vaine curiosité même qui veut tout savoir, nous serions en peine de dire ce qu'elle est, & comment elle s'est formée dans notre ame.

Au dehors nous ne trouvons encore que des énigmes ; nous vivons comme étrangers sur la terre, & au milieu des objets que nous ne connoissons pas. La nature est pour l'homme un livre fermé ; & le Créateur, pour confondre, ce semble, l'orgueil humain, s'est plu à répandre des ténebres sur la face de cet abyme.

Levez les yeux, ô homme ! considérez ces grands corps de lumiere qui sont suspendus sur votre tête, & qui nagent, pour ainsi dire, dans ces espaces immenses où votre raison se confond. Qui a formé le soleil, dit Job, & donné le nom à la multitude infinie des étoiles ? Comprenez, si vous le pouvez, leur nature, leur usage, leurs propriétés, leur situation, leur distance, leurs apparitions, l'égalité ou l'inégalité de leurs mouvements. Notre siecle en a découvert quelque chose ; c'est-à-dire, il a un peu mieux conjecturé que les siecles qui nous ont précédés ; mais qu'est-ce qu'il nous a appris, si nous le comparons à ce que nous ignorons encore ?

Descendez sur la terre, & dites-nous, si vous le savez, qui tient les vents dans les lieux où ils sont enfermés ; qui regle le cours des foudres & des tempêtes ; quel est le point fatal qui met des bornes à l'impétuosité des flots de la mer ; & comment se forme le prodige si régulier de ses mouvements ; expliquez-nous les effets surprenants des plantes, des metaux, des éléments : cherchez comment l'or se purifie dans les entrailles de la terre ; démêlez, si vous le pouvez, l'artifice infini qui entre dans la formation des insectes qui rampent à nos yeux : rendez-nous raison des différents instincts des animaux ; tournez-vous de

us les côtés ; la nature de toutes parts ne vous fre que des énigmes. O homme ! vous ne con-oiſſez pas les objets que vous avez ſous l'œil , : vous voulez voir clair dans les profondeurs ternelles de la foi ? La nature eſt pour vous un ıyſtere, & vous voudriez une Religion qui n'en ıt point ? Vous ignorez les ſecrets de l'homme , : vous voudriez connoître les ſecrets de Dieu ? ous ne vous connoiſſez pas vous-même , & vous ıudriez approfondir ce qui eſt ſi fort au deſſus e vous ! L'univers que Dieu a livré à votre cu-ɔſité & à vos diſputes, eſt un abyme où vous vous erdez ; & vous voulez que les myſteres de la i, qu'il n'a expoſés qu'à votre docilité & à vo-e reſpect, n'aient rien qui échappe à vos foi-es lumieres ? O égarement ! Si tout étoit clair , ɔrs la Religion, vous pourriez avec quelque ap-ıarence de raiſon, vous defier de ſes ténebres : ais puiſqu'au dehors même tout eſt obſcurité ɔur vous, le ſecret de Dieu, dit S Auguſtin, ɔit vous rendre plus reſpectueux & plus atten-f, mais non pas plus incrédule : *Secretum Dei tentos debet facere, non adverſos.* (Tract. 28. in ɔan.)

La néceſſité de la foi eſt donc fondée en pre-ier lieu ſur la foibleſſe de la raiſon ; mais elle eſt ıcore fondée ſur ſa profonde dépravation. Et en ſet, qu'y avoit-il de plus naturel à l'homme , ue de connoître ſon Dieu, l'Auteur de ſon être : de ſa felicité, ſa fin & ſon principe ; que d'a-ɔrer ſa ſageſſe, ſa puiſſance, ſa bonté, & tou-:s les divines perfections dont il a gravé des ′aits ſi profonds & ſi bien marqués dans ſon ou-rage ? Ces lumieres etoient nées avec nous. Ce-endant repaſſez ſur ces ſiecles de ténebres & de ıperſtitions qui precéderent l'Evangi'e, & voyez ıſqu'où l'homme avoit dégradé ſon Créateur, : à qui il avoit fait Dieu ſemblable. Il ne ſe trou-

va rien de ſi vil dans les créatures, dont ſon impiété ne ſe fît des dieux, & l'homme fut la divinité la plus noble que l'homme adora.

Si de la Religion vous paſſez à la morale, tous les principes de l'équité naturelle étoient effacés, & l'homme ne portoit plus écrit dans ſon cœur l'ouvrage de cette loi que la nature y avoit gravée. Platon, cet homme ſi ſage, & qui, ſelon S. Auguſtin, avoit ſi fort approché de la vérité, anéantit néanmoins la ſainte inſtitution du mariage; & permettant une brutale confuſion parmi les hommes, il confond les noms & les droits paternels, que la nature elle-même a toujours le plus reſpectés juſques dans les animaux; & donne à la terre des hommes tous incertains de leur origine, tous venant au monde ſans parents, pour ainſi dire; & par-là, ſans liens, ſans tendreſſe, ſans affection, ſans humanité; tous en état de devenir inceſtueux ou parricides, ſans le ſavoir.

D'autres vinrent annoncer aux hommes que la volupté étoit le ſouverain bien; & quelle que pût être l'intention du premier auteur de cette ſecte, il eſt certain que ſes diſciples ne chercherent point d'autre félicité que celle des bêtes: les plus honteuſes diſſolutions devinrent des maximes de philoſophie. Rome, Athenes, Corinthe virent des excès où l'on cherche l'homme dans l'homme même. C'eſt peu; les vices les plus abominables y furent conſacrés: on leur dreſſa des temples & des autels: l'impudicité, l'inceſte, la cruauté, la perfidie, & des crimes encore plus honteux furent érigés en divinités: le culte devint une débauche & une proſtitution publique; & des dieux ſi criminels, ne furent plus honorés que par des crimes: & l'Apôtre qui nous les rapporte, prend ſoin de nous avertir, que ce n'étoit point là ſeulement le déréglement des peuples, mais des ſages & des philoſophes, qui s'étoient égarés dans la vanité

e leurs penſées, & que Dieu avoit livrés aux eſirs corrompus de leur cœur. O Dieu ! en permettant que la ſageſſe humaine tombât dans des garements ſi monſtrueux, vous vouliez apprendre à l'homme que la raiſon toute ſeule, livrée à es propres ténebres, eſt capable de tout, & qu'elle ne ſauroit être à elle-même ſon guide, ſans tomber dans des abymes, dont votre foi & votre lumiere ſeule peut le retirer.

Enfin, ſi la dépravation de la raiſon nous fait entir le beſoin que nous avons d'un remede qui a guériſſe, ſes inconſtances & ſes variations éternelles apprennent encore à l'homme qu'il ne peut ſe paſſer d'un frein & d'une regle qui la ixe.

Et ici, mes Freres, ſi la briéveté d'un diſcours permettoit de tout dire, que de vaines diſputes, que de queſtions ſans fin, que d'opinions différentes ont partagé autrefois les écoles de la phiioſophie païenne ! Et ne croyez pas que ce fût ur des matieres que Dieu ſemble avoir livrées à a diſpute des hommes ; c'étoit ſur la nature de Dieu même, ſur ſon exiſtence, ſur l'immortalité de l'ame, ſur la veritable félicité.

Les uns doutoient de tout, les autres croyoient tout ſavoir. Les uns ne vouloient point de Dieu ; les autres nous en donnoient un de leur façon, c'eſt-à-dire, quelques-uns, oiſif, ſpectateur indolent des choſes humaines, & laiſſant tranquillement au haſard la conduite de ſon propre ouvrage, comme un ſoin indigne de ſa grandeur & incompatible avec ſon repos : quelques autres, eſclave des deſtinées, & ſoumis à des loix qu'il ne s'étoit pas impoſées lui-même : ceux-ci, incorporé avec tout l'univers, l'ame de ce vaſte corps, & faiſant comme une partie du monde, qui tout entier eſt ſon ouvrage. Que ſais-je ? car je ne prétends pas tout dire ; autant d'écoles, autant de

ſentiments ſur un point ſi eſſentiel. Autant de ſiecles, autant de nouvelles extravagances ſur l'immortalité & la nature de l'ame; ici, c'étoit un aſſemblage d'atômes; là, un feu ſubtil; ailleurs, un air delié; dans une autre école, une portion de la Divinité. Les uns la faiſoient mourir avec le corps; d'autres la faiſoient vivre avant le corps: quelques autres la faiſoient paſſer d'un corps à un autre corps; de l'homme au cheval, de la condition d'une nature raiſonnable, à celle des animaux ſans raiſon. Il s'en trouvoit qui enſeignoient que la véritable félicité de l'homme eſt dans les ſens; un plus grand nombre la mettoient dans la raiſon; d'autres ne la trouvoient que dans la réputation & dans la gloire; pluſieurs dans la pareſſe & dans l'indolence. Et ce qu'il y a ici de plus déplorable, c'eſt que l'exiſtence de Dieu, ſa nature, l'immortalité de l'ame, la fin & la félicité de l'homme; tous points ſi eſſentiels à ſa deſtinée, ſi déciſifs pour ſon malheur ou pour ſon bonheur éternel, étoient pourtant devenus des problêmes, qui de part & d'autre n'étoient deſtinés qu'à amuſer le loiſir des écoles & la vanité des ſophiſtes; des queſtions oiſeuſes, où l'on ne s'intéreſſoit pas pour le fond de la vérité, mais ſeulement pour la gloire de l'avoir emporté. Grand Dieu! c'eſt ainſi que vous vous jouïez de la ſageſſe humaine.

Si de-là nous entrions dans les ſiecles chretiens, qui pourroit rapporter ici cette varieté infinie de ſectes, qui dans tous les temps ont rompu l'unité pour ſuivre des doctrines étrangeres? Quelles furent les abominations des Gnoſtiques, les extravagances des Valentiniens, le fanatiſme de Montan, les contradictions des Manichéens? Suivez de ſiecle en ſiecle; comme il eſt neceſſaire qu'il y ait des hereſies pour éprouver les Juſtes, vous trouverez que chaque âge en a vu l'Egliſe triſtement déchirée.

Rappellez ſeulement les triſtes diſſenſions du ſiecle paſſé. Depuis la ſéparation de nos Freres, quelle monſtrueuſe variété dans leur doctrine! que de ſectes ſont nées d'une ſecte! que d'aſſemblees particulieres dans un même ſchiſme! Ce Royaume illuſtre (*), que ſon voiſinage, ſes malheurs, & des gages ſacrés & auguſtes (**) nous rendent ſi cher, à combien de différents partis ſur la Religion eſt-il aujourd'hui en proie? Cette Egliſe ſi vénérable, ſi féconde autrefois en Saints, par combien d'opinions & de ſectes eſt-elle aujourd'hui déchiree? Chacun y eſt à ſoi-même ſa loi & ſon juge: & la religion dominante eſt, pour ainſi dire, de n'en avoir plus. O foi! ô don de Dieu! ô flambeau divin qui venez éclairer un lieu obſcur, que vous êtes donc néceſſaire à l'homme! O regle infaillible deſcendue du Ciel, & donnée en depôt à l'Egliſe de Jeſus-Chriſt, toujours la même dans tous les ſiecles, toujours indépendante des lieux, des temps, des nations, des intérêts, qu'il eſt donc néceſſaire que vous ſerviez de frein aux variations éternelles de l'eſprit humain! O colonne de feu, ſi obſcure & ſi lumineuſe en même temps, qu'il eſt important que vous conduiſiez toujours le camp du Seigneur, le tabernacle & les tentes d'Iſrael, à travers les périls du déſert, les écueils, les tentations, & les voies ténébreuſes & inconnues de cette vie!

Pour vous, mes Freres, quelle inſtruction tirerions-nous de ce diſcours, & que pourrois-je vous dire en finiſſant? Vous dites que vous avez la foi; montrez votre foi par vos œuvres. Que vous aura-t-il ſervi de croire, ſi vos mœurs ont démenti votre croyance? L'Evangile eſt encore

(*) L'Angleterre.

(**) Jacques II, Roi d'Angleterre, & la Reine ſa femme, étoient à S. Germain en Laye.

plus la Religion du cœur que de l'eſprit. La foi qui fait les Chrétiens, n'eſt pas une ſimple ſoumiſſion de la raiſon ; c'eſt une pieuſe tendreſſe de l'ame ; c'eſt un deſir continuel de devenir ſemblable à Jeſus-Chriſt ; c'eſt une application infatigable à détruire tout ce qui ſe trouve en nous d'oppoſé à la vie de la foi. Il y a une incrédulité de cœur, auſſi dangereuſe pour le ſalut que celle de l'eſprit. Un homme qui s'obſtine à ne pas croire après toutes les preuves de la Religion, eſt un monſtre dont on a horreur ; mais un Chrétien qui croit, & qui vit comme s'il ne croyoit pas, eſt un inſenſé dont on ne comprend pas la folie : l'un ſe damne comme un déſeſpéré ; l'autre comme un indolent qui ſe laiſſe tranquillement entraîner par les flots, & qui croit qu'il peut ainſi ſe ſauver. Rendez donc, mes Freres, votre foi certaine par vos bonnes œuvres ; & ſi vous frémiſſez au ſeul nom de l'impie, ayez pour vous la même horreur, puiſque la foi nous apprend que la deſtinée du mauvais Chrétien ne ſera pas différente de la ſienne, & qu'il aura le même partage que les infideles : *Partem ejus cum infidelibus ponet.* Vivez conformément à ce que vous croyez. Voilà la foi des Juſtes, & la ſeule à qui les promeſſes éternelles ont été faites. *Ainſi ſoit-il.*

SERMON

POUR

LE VENDREDI

APRÈS LES CENDRES.

Du Pardon des offenſes.

Audiſtis quia dictum eſt antiquis : Diliges proximum um , & odio habebis inimicum tuum. Ego autem co vobis : Diligite inimicos veſtros.

Vous avez appris qu'il a été dit aux anciens : Vous merez votre prochain , & vous haïrez votre ennemi. Et oi je vous dis : Aimez vos ennemis. Matth. 5. 43. 44.

ON croit d'ordinaire que le Légiſlateur des uifs avoient uſé d'une eſpece d'indulgence & e ménagement , en publiant la loi du pardon des ffenſes : qu'obligé de ménager la foibleſſe d'un euple charnel; & d'ailleurs perſuadé que de tou-es les vertus l'amour des ennemis étoit celle qui

coûtoit le plus au cœur de l'homme, il s'étoit contenté de régler la vengeance, & de lui preſcrire des bornes. Ce n'eſt pas, dit S. Auguſtin, que pour prévenir de grands excès, il eût eu deſſein d'en autoriſer de moindres. Cette loi, comme toutes les autres, avoit ſa ſainteté, ſa bonté, ſa juſtice; mais c'étoit plutôt un établiſſement de police, qu'une regle de piete Elle étoit propre à maintenir la tranquillité exterieure de l'Etat; mais elle ne touchoit point au cœur, & n'alloit pas juſqu'à la racine des haines & des vengeances. On s'y propoſoit ſeulement, ou d'arrêter l'agreſſeur en le menaçant de la même peine dont il auroit affligé ſon frere, ou de mettre un frein à la vivacité de l'offenſé, en lui faiſant craindre que s'il excédoit dans la ſatisfaction, il s'expoſoit à ſouffrir lui-même le ſurplus de ſa vengeance.

La morale des Philoſophes avoit encore mis le pardon des offenſes au nombre des vertus; mais c'étoit un prétexte de vanité, plutôt qu'une regle de diſcipline C'eſt que la vengeance leur ſembloit traîner après elle je ne ſais quoi de bas & d'emporté, qui eût défiguré le portrait & l'orgueilleuſe tranquillité de leur Sage: c'eſt qu'il leur paroiſſoit honteux de ne pouvoir ſe mettre au deſſus d'une offenſe Le pardon des ennemis n'étoit donc fondé que ſur le mépris qu'on avoit pour eux. On ſe vengeoit en dedaignant la vengeance; & l'orgueil ſe relâchoit ſans peine du plaiſir de nuire à ceux qui nous ont nui, par le plaiſir qu'on trouvoit à les mépriſer.

Mais la loi de l'Evangile ſur l'amour des ennemis, ne flatte point l'orgueil, & ne ménage pas l'amour propre. Rien ne doit dédommager le Chrétien dans le pardon des offenſes, que la conſolation d'imiter Jeſus-Chriſt, & de lui obéir; que les titres, qui dans un ennemi, lui décou-

nt un frere ; que l'eſpérance de retrouver de-
t le Juge éternel la même indulgence dont il
a uſé envers les hommes. Rien ne doit le bor-
dans ſa charité, que la charité elle-même,
n'a point de bornes, qui n'excepte ni lieux,
emps, ni perſonnes, qui ne doit jamais s'é-
idre. Et quand la Religion des Chrétiens n'au-
point d'autre preuve contre l'incrédulité,
l'élévation de cette maxime, elle auroit tou-
rs ce degré de ſainteté, & par conſéquent de
iſemblance, ſur toutes les ſectes qui ont ja-
is paru ſur la terre.

Développons donc les motifs & les regles de
point eſſentiel de la loi : les motifs, en éta-
ſant l'équité du précepte par les pretextes
me qui ſemblent la combattre ; les regles, en
veloppant les illuſions ſous leſquelles chacun
i juſtifie à ſoi-même les infractions : c'eſt-à-
e, l'injuſtice de nos haines, & la fauſſeté de
s réconciliations. Implorons, *Ave*, *Maria*.

I.

TIF. LEs trois principes les plus communs
lient les hommes les uns avec les autres, &
forment toutes les unions & les amitiés hu-
ines, ſont le goût, la cupidité, & la vanité.
goût. On ſuit un certain penchant de la na-
e, qui nous faiſant trouver en quelques per-
nes plus de rapport avec nos inclinations ;
ut-être auſſi plus de complaiſance pour nos
fauts, nous lie à elles, & fait que nous trou-
ns dans leur ſociété une douceur qui ſe change
un ennui avec le reſte des hommes. La cu idité.
i cherche des amis utiles ; ils ſont dignes de no-
amitié, dès qu'ils deviennent néceſſaires à no-
plaiſir ou à notre fortune ; l'interêt eſt un
nd attrait pour la plupart des cœurs ; les titres
i nous rendent puiſſants, ſe changent bientôt

en des qualités qui nous font paroître aimables, & l'on ne manque jamais d'amis, quand on peut payer l'amitié de ceux qui nous aiment. Enfin la vanité. Des amis qui nous font honneur, nous ſont toujours chers ; il ſemble qu'en les aimant, nous entrons en part avec eux de la diſtinction qu'ils ont dans le monde ; nous cherchons à nous parer, pour ainſi dire, de leur réputation ; & ne pouvant atteindre à leur mérite, nous nous honorons de leur ſociété, pour faire penſer du moins qu'il n'y a pas loin d'eux à nous, & que nous n'aimons que nos ſemblables.

Voilà les trois grands liens de la ſociété humaine. La Religion & la charité n'uniſſent preſque perſonne ; & de-là vient que dès que les hommes choquent notre goût, qu'ils ne ſont pas favorables à nos intérêts, ou qu'ils bleſſent notre réputation & notre vanité, les liens humains & fragiles qui nous uniſſoient à eux, ſe rompent ; notre cœur s'éloigne d'eux, & ne trouve plus en lui à leur égard qu'aigreur & amertume. Et voilà les trois ſources les plus univerſelles des haines que les hommes nourriſſent les uns envers les autres ; qui font des douceurs de la ſociété un acharnement éternel ; qui empoiſonnent toute la joie des converſations, & toute l'innocence des commerces ; & qui attaquant la Religion dans le cœur, s'offrent néanmoins à nous ſous des apparences d'équité qui les juſtifient à nos yeux, & qui nous raſſurent.

Je dis, dès que les hommes choquent notre goût ; & c'eſt le premier prétexte & la premiere ſource de notre éloignement & de nos haines contre nos freres. Vous dites que vous êtes incompatible avec cette perſonne ; que tout vous choque & vous déplaît en elle ; que c'eſt une antipathie dont vous n'êtes pas le maître ; que toutes ſes manieres ſemblent affectées pour vous

ir ; que de la voir ne ſerviroit qu'à augmenter erſion naturelle que vous avez pour elle ; & la nature a mis en nous des haines & des ours, des rapports & des averſions, dont il faut demander compte qu'à elle-même.

A cela je pourrois vous repondre d'abord, en oliſſant les fondements de la doctrine chré- ne ſur l'amour de nos freres : Cet homme, r vous déplaire, & n'être pas de votre goût, eſt-il moins votre frere, enfant de Dieu, ci- en du ciel, membre de Jeſus-Chriſt, & hé- r des promeſſes eternelles? ſon humeur, ſon ca- ere, quel qu'il puiſſe être, efface-t-il quelqu'un ces auguſtes traits qu'il a reçus ſur les Fonts és, qui l'uniſſent à vous par des liens divins immortels, & qui doivent vous le rendre cher eſpectable ! Lorſque Jeſus-Chriſt nous or- ne d'aimer nos freres comme nous-mêmes, end-il faire un précepte qui ne coûte rien au r, & dans l'accompliſſement duquel nous ne ivions ni difficulté, ni peine ? Eh ! qu'eût-il été oin qu'il nous eût commandé d'aimer nos es, ſi en vertu de ce commandement nous ions obligés que d'aimer ceux pour qui nous ons du goût & une inclination naturelle ? Le r n'a pas là-deſſus beſoin de précepte ; il eſt i-même ſa loi. Le précepte ſuppoſe donc la culté de notre part : Jeſus-Chriſt a donc ru qu'il nous en coûteroit pour aimer nos es ; que nous trouverions en nous des anti- ies & des répugnances qui nous éloigneroient x ; & voilà pourquoi il a attaché un ſi grand ite à l'obſervance de ce ſeul point, & nous éclaré ſi ſouvent que l'obſerver, étoit obſer- la loi toute entiere. L'averſion pour nos fre- , loin donc de juſtifier notre éloignement en- s eux, nous rend au contraire l'obligation de

les aimer plus préciſe . & nous met perſonnellement dans le cas du précepte.

Mais d'ailleurs, un Chretien doit-il ſe conduire par goût & par humeur, ou par des principes de raiſon, de foi, de religion & de grace ? Et depuis quand le goût naturel, que l'Evangile nous ordonne de combattre, eſt-il devenu un privilege qui nous diſpenſe de ſes regles ? Si la répugnance qu'on a pour les devoirs, etoit un titre d'exemption, où eſt le Fidele qui ne fût quitte de toute la loi, & qui, plus il ſentiroit de corruption dans ſon cœur, plus il n'y trouvât ſa juſtification & ſon innocence ? Nos goûts ſont-ils notre loi ? La Religion n'eſt-elle plus que l'appui, & non le remede de la nature ? N'eſt-ce pas une foibleſſe, même ſelon le monde, de ne régler nos démarches & nos ſentiments, nos haines & nos amours envers les autres hommes, que ſur la bizarrerie d'un goût dont nous ne ſaurions nous rendre aucune raiſon à nous-mêmes ? Les hommes de ce caractere font-ils grand honneur, je ne dis pas à la Religion, mais à l'humanité ? & ne ſont-ils pas au monde lui-même un ſpectacle de mépris, de deriſion & de cenſure ? Quel chaos que la ſociété, ſi le goût tout ſeul decidoit des devoirs & des bienſéances, & s'il n'y avoit point d'autre loi qui liât les hommes enſemble ! Or, ſi les regles de la ſociété même exigent que le goût tout ſeul ne ſoit pas l'unique principe de notre conduite envers les autres hommes, l'Evangile ſeroit-il là-deſſus plus indulgent ? l'Evangile, qui ne nous prêche que de nous renoncer nous-mêmes ; l'Evangile, qui nous ordonne par-tout de nous faire violence & de combattre nos goûts & nos affections ; l'Evangile enfin, qui veut que nous agiſſions par des vues ſupérieures à la chair & au ſang, & que nous ſachions ſacrifier à la ſainteté

e la foi & à la ſublimité de ſes regles, non ſeu-ment nos caprices, mais nos penchants les plus :gitimes.

Il eſt donc inſenſé de nous alléguer une averſion our votre frere, qui eſt elle-même votre crime.. Je pourrois vous répondre encore : Vous vous plaignez que votre frere vous déplait, & qu'il n'eſt pas en vous de le ſupporter & de compatir avec lui : mais vous-même, croyez-vous ne déplaire à perſonne? pouvez-vous nous garantir que vous êtes du goût de tout le monde, & que tout vous applaudit & vous approuve? Or, ſi vous exigez qu'on excuſe ce qu'il peut y avoir de choquant dans vos manieres, ſur la bonté de votre cœur, & ſur les qualités eſſentielles dont vous vous piquez; s'il vous paroît déraiſonnable de ſe laiſſer révolter par des riens, & par certaines ſaillies dont nous ne ſommes pas quelquefois les maîtres ; ſi vous voulez qu'on juge de vous par la ſuite, par le fonds, par la droiture des ſentiments & de la conduite, & non par des humeurs qui échappent, & ſur leſquelles il eſt mal-aiſé d'être toujours en garde contre ſoi-même : ayez la même équité pour votre frere ; appliquez-vous la même regle ; ſupportez-le comme vous avez beſoin qu'on vous ſupporte ; & ne juſtifiez pas par votre éloignement pour lui, les averſions injuſtes qu'on peut avoir pour vous-même. Et cette regle eſt d'autant plus équitable, qu'il n'y a qu'à jeter les yeux ſur ce qui ſe paſſe tous les jours dans le monde, pour être convaincu que ceux qui font ſonner le plus haut les défauts de leurs freres, ſont ceux même avec qui perſonne ne peut compatir, qui ſont la terreur des ſociétés, & à charge au reſte des hommes.

Et ici je pourrois vous demander, mon cher Auditeur, ſi ce fonds d'oppoſition qui vous rend votre frere ſi inſupportable, n'eſt pas plus

en vous, c'eſt-à-dire, dans votre orgueil, dans la bizarrerie de votre humeur, dans l'incompatibilite de votre caractere, que dans le ſien propre; vous demander ſi tout le monde voit en lui ce que vous croyez y voir vous-même; ſi ſes amis, ſes proches, ſes égaux le regardent des mêmes yeux que vous. Que ſais-je encore! vous demander ſi ce qui vous déplaît en lui, ne ſont pas peut-être ſes bonnes qualités; ſi ſes talents, ſa réputation, ſon credit & ſa fortune n'ont pas peut-être plus de part à votre averſion que ſes defauts; & ſi ce n'eſt pas ſon mérite ou ſon rang, qui ont fait juſqu'ici auprès de vous tout ſon crime. Il eſt ſi aiſé de ſe faire là-deſſus illuſion à ſoi-même. L'envie eſt une paſſion ſi maſquée & ſi habile à ſe contrefaire: comme elle a quelque choſe de bas & de lâche, & qu'elle eſt un aveu ſecret que nous nous faiſons à nous-mêmes de notre médiocrité, elle ſe montre toujours à nous ſous des dehors étrangers & qui nous la rendent méconnoiſſable; mais approfondiſſez votre cœur, & vous verrez que tous ceux, ou qui vous effacent, ou qui brillent trop à vos côtés, ont le malheur de vous déplaire; que vous ne trouvez aimables que ceux qui n'ont rien à vous diſputer; que tout ce qui vous paſſe, ou vous égale, vous contraint & vous gêne; & que pour avoir droit à votre amitié, il faut n'en avoir aucun à vos prétentions & à vos eſpérances.

Mais je vais encore plus loin, & je vous prie de m'écouter. Je veux que votre frere ait encore plus de défauts que vous ne lui en reprochez. Helas! vous êtes ſi doux & ſi compatiſſant envers ceux de qui vous attendez votre fortune & votre établiſſement, & dont l'humeur, la fierté, les manieres vous révoltent; vous ſouffrez leur hauteur, leurs rebuts & leurs dédains; vous dévorez leurs inégalités & leurs caprices; vous ne

vous

ous rebutez point, votre patience eſt toujours lus forte que votre oppoſition & votre répunance, & vous n'oubliez rien pour plaire. Ah! vous regardiez votre frere, comme celui de ui dépend votre ſalut éternel, comme celui à ui vous allez être redevable, non d'une fortune e boue & d'un établiſſement fragile, mais de la ortune même de votre éternité, ſuiviez-vous ſon égard la bizarrerie de votre goût? ne vainriez-vous pas l'injuſte oppoſition qui vous éloine de lui? vous en coûteroit-il tant pour mettre os penchants d'accord avec vos intérêts éterels, & vous faire une violence utile & néceſire? Vous ſouffrez tout pour le monde & pour vanité, & vous prétendez qu'on eſt injuſte, s qu'on exige de vous une ſeule démarche péble pour l'éternité?

Et ne dites pas que ce ſont là de ces bizarres de la nature, dont on ne ſauroit rendre raon, & que nous ne ſommes pas les maîtres de os goûts & de nos penchants. J'en conviens ſqu'à un certain point; mais il y a un amour raiſon & de religion, qui doit toujours l'emorter ſur la nature. L'Evangile n'exige pas que us ayiez du goût pour votre frere, il exige que us l'aimiez, c'eſt-à-dire, que vous le ſouffriez, e vous l'excuſiez, que vous cachiez ſes déuts, que vous le ſerviez; en un mot, que us faſſiez pour lui tout ce que vous voudriez l'on fît pour vous-même. La charité n'eſt pas goût aveugle & bizarre, une inclination narelle, une ſympathie d'humeur & de tempénent; c'eſt un devoir juſte, éclairé, raiſonble, un amour qui prend ſa ſource dans les ouvements de la grace & dans les vues de la foi. n'eſt pas aimer proprement nos freres, que ne les aimer que par goût; c'eſt s'aimer ſoiême. Il n'eſt que la charité qui nous les faſſe

aimer comme il faut, & qui puiſſe former des amis ſolides & véritables. Car le goût change ſans ceſſe, & la charité ne meurt jamais ; le goût ne ſe cherche que lui-même ; & la charité ne cherche pas ſes propres intérêts, mais les intérêts de ce qu'elle aime ; le goût n'eſt pas à l'épreuve de tout, d'une perte, d'un procédé, d'une diſgrace ; & la charité eſt plus forte que la mort : le goût n'aime que ce qui l'accommode, & la charité s'accommode de tout & ſouffre tout pour ce qu'elle aime ; le goût eſt aveugle, & nous rend ſouvent aimables les vices même de nos freres ; & la charité n'applaudit jamais à l'iniquité, & n'aime dans les autres que la vérité. Les amis de la grace ſont donc bien plus ſûrs que ceux de la nature Le même goût qui lie les mœurs, ſouvent un inſtant après les ſépare ; mais les liens formés par la charité durent éternellement.

Telle eſt la premiere ſource de nos amours & de nos haines, l'injuſtice & la bizarrerie de notre goût. L'intérêt eſt la ſeconde, car rien n'eſt plus ordinaire que de vous entendre juſtifier vos animoſités, en nous diſant que cet homme n'a rien oublié pour vous perdre, qu'il a fait échouer votre fortune, qu'il vous ſuſcite tous les jours des affaires injuſtes, que vous le trouvez partout ſur votre chemin, & qu'il eſt difficile d'aimer un ennemi auſſi acharné à vous nuire.

Mais je ſuppoſe que vous dites vrai, & je vous réponds : Pourquoi voulez-vous ajouter à tous les autres maux que votre frere vous a faits, celui de le haïr, qui eſt le plus grand de tous, puiſque tous les autres n'ont abouti qu'à vous ravir des biens frivoles & paſſagers, & que celui-ci perd votre ame, & vous prive pour toujours du droit que vous avez à un Royaume immortel ! En le haïſſant, vous vous nuiſez bien plus à vous-

même, que toute ſa malignité à votre égard n'a jamais ſu vous nuire. Il a renverſé votre fortune temporelle, je le veux; & en le haïſſant, vous renverſez le fondement de votre ſalut éternel: il a uſurpé le patrimoine de vos peres, j'en conviens; & pour vous venger, vous renoncez à l'héritage du Pere céleſte, & au patrimoine éternel de Jeſus-Chriſt. Vous vous vengez donc ſur vous-même; & pour vous conſoler des maux que votre frere vous a faits, vous vous en ménagez à vous-même un, ſans fin & ſans meſure.

Et de plus, votre haine envers votre frere vous reſtitue-t-elle les avantages qu'il vous a ravis? Rend-elle votre condition meilleure? Que vous revient-il de votre animoſité & de votre amertume? Vous vous conſolez, dites-vous, en le haïſſant; & c'eſt la ſeule conſolation qui vous reſte. Quelle conſolation, grand Dieu, que celle de la haine, c'eſt-à-dire, d'une paſſion noire & violente qui déchire le cœur, qui répand le trouble & la triſteſſe au dedans de nous-mêmes, & qui commence par nous punir & nous rendre malheureux! Quel plaiſir cruel que celui de haïr, c'eſt-à-dire, de porter ſur le cœur un poids d'amertume qui empoiſonne tout le reſte de la vie! Quelle maniere barbare de ſe conſoler! Et n'êtes-vous pas à plaindre de chercher à vos maux une reſſource qui ne fait qu'éterniſer par la haine une offenſe paſſagere!

Mais laiſſons ce langage humain, parlons celui de l'Evangile auquel nos bouches ſont conſacrées. Si vous étiez Chrétien, mon cher Auditeur, ſi vous n'aviez pas perdu la foi, loin de haïr ceux dont Dieu s'eſt ſervi pour renverſer vos eſpérances & vos projets de fortune, vous les regarderiez comme les inſtruments des miſéricordes de Dieu ſur votre ame, comme les miniſtres de vos

tre ſanctification, & les écueils heureux qui n'ont ſervi qu'à vous ſauver du naufrage. Vous vous ſeriez perdu dans le crédit & dans l'élévation, vous y auriez oublié Dieu, votre ambition auroit crû avec votre fortune, & la mort vous auroit ſurpris dans le tourbillon du monde, des paſſions & des eſperances humaines. Mais le Seigneur, pour préſerver votre ame, vous a ſuſcité dans ſa grande miſericorde, des obſtacles qui vous ont arrêté en chemin. Il s'eſt ſervi d'un envieux, d'un concurrent pour vous ſupplanter, vous éloigner des graces, & ſe mettre entre vous & le précipice où vous alliez vous abymer & perir ſans reſſource; il a ſecondé, pour ainſi dire, ſon ambition; il a favoriſé ſes deſſeins; & par un excès incompréhenſible de bonté ſur vous, il a traverſé les vôtres; il a élevé votre ennemi dans le temps, pour vous ſauver dans l'eternité. Vous devez donc adorer les deſſeins éternels de ſa juſtice & de ſa miſéricorde ſur les hommes; regarder votre frere comme l'occaſion heureuſe de votre ſalut, demander à Dieu que puiſqu'il s'eſt ſervi de ſon ambition, ou de ſa mauvaiſe volonté, pour vous ſauver, il lui inſpire un repentir ſincere; & qu'il ne permette pas que celui qui a tant contribué à votre ſalut, périſſe lui-même.

Oui, Mes Freres, nos haines ne viennent que de notre peu de foi. Hélas! ſi nous regardons tout ce qui paſſe, comme une fumée qui n'a point de conſiſtance, ſi nous étions bien convaincus que tout ceci n'eſt rien, que le ſalut eſt la grande affaire, & que notre tréſor & nos richeſſes véritables ne ſont que dans l'éternité, où nous nous trouverons en un clin d'œil; ſi nous en étions convaincus, helas! nous regarderions les hommes qui s'aigriſſent, qui s'échauffent, qui ont entr'eux des diſſenſions & des querelles pour les dignités de la terre, comme des enfants

qui diſputent entr'eux pour des jouets qui ſervent d'amuſement à leur âge, dont les haines & les animoſités puériles ne roulent que ſur des riens, que l'enfance toute ſeule & la foibleſſe de la raiſon groſſit à leurs yeux. Tranquilles ſur les plus grands & les plus triſtes événements, ſur la perte du patrimoine de leurs peres, & la décadence de leur famille, & vifs juſqu'à l'excès dès qu'ils ſe voient ravir les objets petits & frivoles qui réjouiſſent leur enfance. Ainſi, ô mon Dieu, les hommes inſenſés & puériles ne ſentent point la perte de leur héritage céleſte, de ce patrimoine immortel que Jeſus-Chriſt leur a laiſſé, & dont leurs freres jouiſſent déja dans le ciel. Ils voient de ſang froid le royaume de Dieu & les biens véritables leur échapper; & ils s'arment de fureur, comme des enfants, les uns contre les autres, dès qu'on touche à leurs biens frivoles, & qu'on leur enleve les jouets puériles, qui n'ont rien de plus ſérieux que de tromper leur foible raiſon, & ſervir comme d'amuſement à leur enfance.

L'intérêt eſt donc pour un Chrétien un prétexte indigne & criminel de ſes haines envers ſes freres; mais la vanité, qui en eſt la derniere ſource, eſt encore moins excuſable.

Car, mes Freres, nous voulons qu'on nous approuve, qu'on applaudiſſe à nos défauts comme à nos vertus; & quoique nous ſentions nos foibleſſes, nous ſommes aſſez injuſtes pour exiger que les autres ne les voient pas, & qu'ils nous faſſent honneur de certaines qualités que nous nous reprochons à nous-mêmes comme des vices. Nous voudrions que toutes les bouches ne s'ouvriſſent que pour publier nos louanges; & que le monde, qui ne pardonne rien, qui n'épargne pas même ſes maîtres, admirât en nous ce qu'il cenſure dans les autres.

En effet, vous vous plaignez que votre ennemi vous a décrié en ſecret & en public; qu'il a ajouté la calomnie à la médiſance; qu'il vous a attaqué par les endroits les plus vifs & les plus ſenſibles, & qu'il n'a rien oublié pour vous perdre d'honneur & de réputation devant les hommes.

Mais avant que de vous répondre, je pourrois vous dire d'abord : Défiez-vous des rapports qu'on vous a faits de votre frere : les diſcours les plus innocents nous reviennent tous les jours ſi empoiſonnés par la malignité des langues par où ils paſſent; il y a tant de flatteurs indignes qui cherchent à plaire aux dépens de ceux qui ne plaiſent pas : il y tant d'eſprits noirs & mauvais, qui ne trouvent de plaiſir qu'à mettre le mal où il n'eſt pas, & voir la diſſenſion parmi les hommes; il y a tant de caracteres indiſcrets & légers, & qui diſent à contre temps & d'un air envenimé, ce qui n'avoit été dit d'abord qu'avec des intentions innocentes : il y a tant d'hommes naturellement outrés, & dans la bouche deſquels tout s'enfle, tout groſſit, tout ſort de la vérité ſimple & naturelle; j'en appelle ici à vous-même. Ne vous eſt-il jamais arrivé qu'on ait envenimé vos diſcours les plus innocents, & ajouté à vos récits des circonſtances que vous n'aviez pas même penſées? Ne vous êtes-vous pas plaint alors de l'injuſtice & de la malignité des redites? Pourquoi ne pourriez-vous pas avoir été trompé à votre tour? & ſi tout ce qui paſſe par tant de canaux s'altere d'ordinaire, & ne revient jamais à nous comme il a été dit dans ſa ſource, pourquoi voudriez-vous que les diſcours qui vous regardent vous ſeul, fuſſent exempts de cette deſtinée, & méritaſſent plus d'attention & de croyance?

Vous nous répondrez ſans doute, qu'il ne s'agit pas ici de ces maximes générales, & que les faits dont vous vous plaignez, ne ſont pas dou-

teux. Je le veux; & je vous demande ſi votre frere n'a pas de ſon côté les mêmes reproches à vous faire; ſi ſes défauts vous ont toujours trouvé fort indulgent & fort charitable; ſi vous avez même toujours rendu juſtice à ſes bonnes qualités; ſi vous n'avez jamais ſouffert qu'on l'ait déchiré en votre préſence; ſi vous n'avez pas aidé à la malignité de ces diſcours, par une feinte modération & par un demi ſilence qui n'a fait qu'allumer le feu de la détraction, & fournir de nouveaux traits contre votre frere. Je vous demande, ſi vous uſez même de beaucoup de circonſpection envers les autres hommes; ſi vous faites beaucoup de grace aux foibleſſes d'autrui; ſi votre langage n'eſt pas toujours trempée dans le fiel & dans l'abſinthe; ſi la réputation la mieux établie n'eſt pas toujours en danger entre vos mains; & ſi les hiſtoires les plus triſtes & les plus ſecretes ne deviennent pas bientôt des événements publics, par votre malignité & par votre imprudence. O homme! vous pouſſez ſi loin la délicateſſe & la ſenſibilité ſur ce qui vous regarde! Nous avons beſoin de toute la terreur de notre miniſtere, & de tous les autres motifs les plus graves de la Religion, pour vous porter à pardonner à votre frere un ſeul diſcours, un mot ſouvent que l'imprudence, que le haſard, que la conjoncture, qu'un juſte reſſentiment peut-être lui a arraché; & la licence de vos diſcours envers les autres ne connoît pas même les bornes de la politeſſe & de la bienſéance que le monde tout ſeul preſcrit.

Mais je veux que vous n'ayiez rien à vous reprocher du côté de la modération envers votre frere. Que faites-vous en le haïſſant? effacez-vous les impreſſions ſiniſtres que ſes diſcours ont pu laiſſer dans l'eſprit des autres hommes? Vous faites à votre cœur une nouvelle plaie; vous vous

enfoncez vous-même un trait qui donne la mort à votre ame ; vous lui attachez le glaive d'entre les mains, ſi j'oſe parler ainſi, pour vous en percer vous-même. Montrez dans l'innocence de vos mœurs & dans l'intégrité de votre conduite l'injuſtice de ſes diſcours ; détruiſez par une vie ſans reproche, les préjugés qu'il a pu donner contre vous ; faites retomber ſur lui, par les vertus oppoſées aux défauts qu'il vous impute, la baſſeſſe & l'iniquité de ſes calomnies : voilà une maniere juſte & licite de vous venger. Triomphez de ſa malice par vos mœurs & par votre ſilence : vous aſſemblerez des charbons de feu ſur ſa tête ; vous mettrez le public de votre côté ; vous ne laiſſerez à votre ennemi que la honte de ſes emportements & de ſes impoſtures. Mais de le haïr, c'eſt la vengeance des foibles, c'eſt la triſte conſolation des coupables ; en un mot, c'eſt la reſſource de ceux qui n'en ſauroient trouver dans la vertu & dans l'innocence.

Mais enfin, laiſſons toutes ces raiſons, & venons au point eſſentiel. Il vous eſt ordonné d'aimer ceux qui vous maltraitent & qui vous calomnient ; de prier pour eux ; de demander à Dieu qu'il les convertiſſe, qu'il change leur cœur aigri, qu'il leur inſpire des ſentiments de paix & de charité, & qu'il les mette au nombre de ſes Saints. Il vous eſt ordonné de les regarder par avance comme des citoyens de la céleſte Jéruſalem, avec leſquels vous bénirez éternellement les richeſſes de la miſéricorde divine, réuni avec eux dans le ſein de Dieu, heureux du même bonheur, & avec leſquels vous ne formerez qu'une voix pour chanter les louanges immortelles de la grace. Il vous eſt ordonné de regarder les injures comme des bienfaits, comme la peine de vos crimes cachés, pour leſquels vous avez tant de fois mérité d'être couvert de confuſion

devant les hommes ; comme le prix du Royaume de Dieu, qui n'eſt promis qu'à ceux qui ſouffrent avec piété la perſécution & la calomnie.

Car enfin, il en faut venir là. L'amour propre ſuffiroit pour aimer ceux qui nous aiment, qui nous louent, qui publient nos vertus fauſſes ou véritables : c'étoit-là, dit Jeſus-Chriſt, toute la vertu des Païens : *Nam & Ethnici hoc faciunt.* (Matth 5. 15.) Mais la Religion va plus loin : elle veut que nous aimions ceux qui nous haïſſent & qui nous déchirent : elle met à ce prix les miſéricordes de Dieu ſur nous, & nous declare qu'il n'y a point de pardon à eſpérer pour nous, ſi nous ne l'accordons à nos freres.

Et de bonne foi, voulez-vous que Dieu oublie les crimes & les horreurs de toute votre vie, qu'il ſoit inſenſible à ſa gloire, que vous avez tant de fois outragée, tandis que vous ne pouvez vous réſoudre à oublier un mot ; tandis que vous êtes ſi vif, ſi délicat, ſi furieux ſur les intérêts de votre gloire ; vous qui peut-être jouiſſez d'une réputation que vous n'avez jamais méritée ; vous qui ſeriez couvert d'une confuſion éternelle, ſi l'on vous connoiſſoit tel que vous êtes ; vous, en un mot, dont les diſcours les plus injurieux ne repréſentent qu'à demi les miſeres ſecretes dont Dieu vous connoît coupable ? Grand Dieu, que les pécheurs auront peu d'excuſes à vous alléguer, quand vous leur prononcerez l'arrêt de leur condamnation eternelle !

Vous nous direz peut-être, que vous convenez là-deſſus des devoirs que la Religion impoſe ; mais que les loix de l'honneur l'ont emporté ſur celles de la Religion ; qu'il faut s'attendre à être deshonoré à jamais devant les hommes, ſi l'on ſouffre tranquillement des diſcours & des procedés d'une certaine nature ; que la Religion qui pardonne, eſt une lâcheté & une tache que le monde ne par-

donne point, & que l'honneur ne connoit point là-deſſus d'exception & de privilege.

Quel eſt cet honneur, mes Freres, qu'on ne peut acheter qu'au prix de ſon ame & de ſon ſalut éternel ! & que l'on eſt à plaindre, ſi l'on ne peut ſe ſauver de l'ignominie que par un crime ! Je ſais que c'eſt ici où les fauſſes loix du monde ſemblent l'emporter ſur celles de la Religion ; & que les plus ſages même, qui conviennent de la folie de cet abus, ſont pourtant d'avis qu'il faut s'y ſoumettre. Mais je parle devant un Prince, qui, plus ſage que le monde, & juſtement indigné contre une fureur auſſi oppoſée aux maximes de l'Evangile qu'aux intérêts de l'Etat, a montré à ſes Sujets quel eſt le véritable honneur ; & qui, en leur arrachant des mains des armes criminelles, a noté d'une infamie éternelle ces vengeances auxquelles l'erreur publique avoit attaché une gloire déplorable.

Quoi, mes Freres, une maxime abominable, que la barbarie des premieres mœurs de nos ancêtres toute ſeule a conſacrée & a fait paſſer juſqu'à nous, l'emporteroit ſur toutes les regles du Chriſtianiſme, & ſur les regles les plus inviolables de l'Etat ? On ne ſeroit pas déshonoré en trempant ſes mains dans le ſang de ſon frere ; & on le ſeroit en obéiſſant à Dieu & à celui qui tient ſa place ſur la terre ! La gloire ne ſeroit donc plus qu'une fureur, & la lâcheté, qu'un reſpect généreux pour la Religion & pour ſon Maître. Vous craignez de paſſer pour un lâche ? montrez votre valeur en répandant votre ſang pour la défenſe de la patrie ; allez à la tête de nos armées affronter les périls, & chercher la gloire dans le devoir ; aſſurez votre réputation par des actions dignes de paſſer dans nos hiſtoires, & d'être comptées parmi les événements mémorables d'un regne ſi glorieux : voilà une

valeur que l'Etat exige, & que la Religion autoriſe. Alors mépriſez ces vengeances brutales & perſonnelles : regardez-les comme une oſtentation puérile de valeur, qui cache ſouvent une véritable lâcheté ; comme la reſſource vile & vulgaire de ceux qui n'ont rien qui les ſignale ; comme une preuve forcée & équivoque de courage que le monde nous arrache, & à laquelle le cœur ſouvent ſe refuſe. Loin de vous l'imputer à honte, le monde lui-même vous en fera un nouveau titre d'honneur : vous en paroîtrez plus grand ; & vous apprendrez à vos égaux que la valeur déplacée n'eſt plus qu'une brutale timidité ; que la ſageſſe & la modération entrent toujours dans la véritable gloire ; que tout ce qui déshonore l'humanité, ne ſauroit honorer les hommes ; & que l'Evangile, qui ordonne de pardonner, a fait plus de héros que le monde lui-même, qui veut qu'on ſe venge.

Vous nous direz encore peut-être que ces maximes ne vous regardent pas ; que vous avez oublié les ſujets de plainte que vous aviez contre votre frere ; & qu'une réconciliation a fini l'éclat de vos démêlés & de votre rupture. Or, je dis que c'eſt encore ici que vous vous abuſez ; & après vous avoir montré l'injuſtice de nos haines, il faut vous faire convenir de la fauſſeté de nos réconciliations.

II. PARTIE. IL n'eſt point de précepte dans la Loi qui laiſſe moins de lieu au doute & à la mépriſe, que celui qui nous oblige d'aimer nos freres ; & cependant il n'en eſt point ſur lequel on ſe faſſe plus d'illuſions & de fauſſes maximes. En effet, il n'eſt preſque perſonne qui ne nous diſe qu'il a pardonné de tout ſon cœur à ſon frere, & que ſa conſcience là-deſſus eſt tranquille ; & cepen-

dant rien n'eſt plus rare que de pardonner, & il n'eſt guere de reconciliation qui change le cœur, & qui ne ſoit une fauſſe apparence de retour; ſoit qu'on la conſidere dans ſon principe, ſoit qu'on en examine les démarches & les ſuites.

Je dis, dans ſon principe; car, mes Freres, afin qu'une réconciliation ſoit ſincere & réelle, il faut qu'elle prenne ſa ſource dans la charité & dans un amour chrétien de notre frere. Or, les motifs humains ont d'ordinaire toute la part à un ouvrage, qui ne peut être que trop l'ouvrage de la grace On ſe réconcilie pour ceder aux inſtances de ſes amis, pour éviter un certain eclat déſagréable qu'une guerre declarée attireroit après ſoi, & qui pourroit retomber ſur nous-mêmes, pour ne pas s'interdire certaines ſocietés dont il faudroit ſe bannir, ſi l'on s'obſtinoit à vouloir être irréconciliable avec ſon frere. On ſe réconcilie par déférence pour les Grands qui exigent de nous cette complaiſance; pour ſe faire une réputation de modération & de grandeur d'ame; pour ne pas donner des ſcenes au public, qui ne répondroient pas à l'idée que nous voulons qu'on ait de nous; pour couper court aux plaintes eternelles, & aux diſcours outrageants d'un ennemi qui peut-être nous connoît trop, & a été trop avant dans notre confidence pour ne pas mériter que nous le ménagions, & qu'une réconciliation lui impoſe ſilence. Que dirai-je encore? on ſe réconcilie peut-être comme Saül, pour nuire plus sûrement à ſon ennemi, & endormir ſes précautions & ſa vigilance.

Tels ſont les motifs ordinaires des réconciliations qui ſe font tous les jours dans le monde. Et ce que je dis ici eſt ſi vrai, que des pecheurs qui ne laiſſent paroître d'ailleurs aucun ſigne de pieté, ſe réconcilient pourtant tous les jours avec leurs freres; & eux qui ne ſauroient ſe vaincre ſur les

devoirs les plus aiſés de la vie chrétienne, paroiſſent des héros dans l'accompliſſement de celui-ci, le plus difficile de tous. Ah! c'eſt que ce ſont des heros de la vanité, & non pas de la charité; c'eſt qu'ils laiſſent de la réconciliation ce qu'elle a d'heroïque & de penible devant Dieu, qui eſt l'oubli de l'injure & le changement de notre cœur envers notre frere; & ils n'en retiennent que ce qu'elle a de glorieux devant les hommes, qui eſt une apparence de moderation & une facilité à revenir, que le monde lui-même loue.

Mais ſi la plupart des réconciliations ſont fauſſes, quand on en examine les motifs, elles ne le ſont pas moins ſi on les conſidere dans leurs démarches. Oui, mes Freres, que de meſures! que de négociations! que de formalités! que de peines pour les conclure! Que d'attentions à apporter! que de ménagements à obſerver! que d'intérêts à concilier! que d'obſtacles à lever! que de démarches à compaſſer! Ainſi votre réconciliation n'eſt pas l'ouvrage de la charité, mais la ſageſſe & de l'habileté de vos amis: c'eſt une affaire du monde; ce n'eſt pas une démarche de Religion; c'eſt un traité heureuſement conclu; ce n'eſt pas un devoir de la foi accompli: elle eſt l'ouvrage de l'homme, mais elle n'eſt pas l'œuvre de Dieu: en un mot, c'eſt une paix qui vient de la terre; ce n'eſt pas la paix qui deſcend du ciel.

Car de bonne foi, les hommes par leurs ménagements & l'habileté de leurs meſures, dont-ils pu, en vous reconciliant avec votre frere, faire revivre la charité qui etoit éteinte dans votre cœur? ont-ils pu vous rendre ce tréſor que vous aviez perdu? Ils ont bien pu faire ceſſer le ſcandale d'une rupture déclarée, & rétablir entre vous & votre frere les devoirs exterieurs de la ſociété; mais ils n'ont pas changé votre cœur, que Dieu ſeul tient entre ſes mains; mais ils n'ont pas éteint

la haine que la grace toute ſeule peut éteindre. Vous vous êtes donc réconcilié, mais vous n'aimez pas encore votre frere ; & en effet, ſi vous l'aimiez ſincérement, auroit-il fallu tant d'entremetteurs pour vous réconcilier avec lui ? L'amour eſt à lui-même ſon médiateur & ſon interprete. La charité eſt cette parole abrégée, qui auroit épargné à vos amis ces ſoins infinis qu'il a fallu employer pour vous ramener : elle n'eſt pas ſi meſurée ; elle témoigne ſimplement ce qu'elle ſent ſincérement. Or, vous avez exigé mille conditions avant que de vous rendre ; vous avez diſputé toutes vos démarches ; vous n'avez voulu avancer que juſqu'à un certain point ; vous avez exigé que votre frere fît les premiers pas pour revenir à vous. La charité ne connoît pas toutes ces regles ; elle n'en a qu'une ; c'eſt d'oublier l'injure, & d'aimer ſon frere comme ſoi-même.

Je conviens qu'il y a certaines meſures de prudence à obſerver, & que ſouvent des démarches trop précipitées & faites à contre-temps, pourroient ne pas réuſſir, & aigrir peut-être davantage notre frere Mais je dis que la charité doit regler ces meſures, & non pas la vanité : je dis & je répete, que toutes ces réconciliations qu'on a tant de peine à conclure, où de part & d'autre on ne ſe relâche que juſqu'à un certain point, & avec des précautions ſi ſéveres & ſi préciſes ; où il entre tant d'expédients & tant de myſteres, ſont des fruits de la prudence de la chair ; corrigent les manieres, mais ne touchent point au cœur ; rapprochent les perſonnes, mais ne rapprochent pas les affections ; rétabliſſent les bienſéances, mais laiſſent les mêmes ſentiments ; en un mot, font ceſſer le ſcandale de la haine, mais n'en font pas ceſſer le péché. Ainſi Jeſus-Chriſt nous ordonne ſimplement de nous aller réconcilier avec notre frere : *Vade reconciliari fratri tuo.*

(Matth. 5. 24.) Il ne nous dit pas, n'avancez pas trop, de peur que votre frere n'en abuſe; aſſurez vous auparavant qu'il fera la moitié du chemin; ne le cherchez pas, de peur qu'il ne regarde votre démarche comme l'apologie de ſes plaintes, comme un aveu tacite de votre tort, & un arrêt que vous prononcez contre vous-même. Jeſus-Chriſt nous dit ſimplement: Allez vous réconcilier avec votre frere. Il veut que la charité toute ſeule ſe mêle de nous raccommoder avec lui; il ſuppoſe que pour aimer nos freres, nous n'avons pas beſoin d'entremetteur, & que notre cœur doit ſe ſuffire à lui-même.

Telles ſont les démarches des réconciliations; auſſi les motifs en étant preſque toujours humains, les démarches vicieuſes, les ſuites n'en peuvent être que vaines & de nul effet Je dis les ſuites; car, mes Freres, à quoi ſe terminent la plupart des réconciliations qui ſe font tous les jours dans le monde? quel en eſt le fruit? qu'appelle-t-on s'être réconcilié avec ſon ennemi? Le voici.

Vous nous dites en premier lieu, que vous êtes réconcilié avec votre frere; que vous lui avez pardonné de bon cœur; mais que vous avez pris votre parti de ne plus le voir, & de n'avoir déſormais aucun commerce avec lui. Et là-deſſus vous vivez tranquille; vous croyez que l'Evangile ne preſcrit rien de plus, & qu'un Confeſſeur n'eſt pas en droit d'en exiger davantage. Or, je vous déclare que vous n'avez pas pardonné à votre frere, & que vous êtes encore à ſon égard dans la haine, dans la mort & dans le péché.

Car je vous demande: Craint-on de voir ce qu'on aime? & ſi votre ennemi eſt devenu votre frere, que peut avoir pour vous ſa préſence de ſi odieux & de ſi triſte? Vous dites que vous lui avez pardonné, que vous l'aimez; mais que pour

éviter tout accident, & de peur que ſa préſence ne vous réveille des idées fâcheuſes, vous trouvez plus sûr de vous l'interdire. Mais quel eſt cet amour que la ſeule préſence de l'objet aimé irrite contre lui, & enflamme de haine & de colere? Vous l'aimez! c'eſt-à-dire, vous ne voudriez pas peut-être lui nuire & le perdre. Mais ce n'eſt pas aſſez; la Religion vous ordonne encore de l'aimer: car pour ne pas vouloir nuire à un ennemi, l'honneur, l'indolence, la moderation, la crainte, le défaut d'occaſion ſuffiſent; mais pour l'aimer, il faut être Chretien: & voilà préciſément ce que vous ne voulez pas être.

Et de bonne foi, voudriez-vous que Dieu vous aimât, à condition qu'il ne vous verroit jamais? Seriez-vous content de ſa bonté & de ſes miſéricordes, s'il vous banniſſoit pour toujours de ſa divine préſence? Car il vous traitera, vous le ſavez, comme vous aurez traité votre frere. Si le Prince lui-même vous défendoit de vous préſenter jamais devant lui, vous croiriez-vous fort avant dans ſes bonnes graces? Vous dites tous les jours qu'un homme eſt diſgracié, quand il ne lui eſt plus permis de paroître devant le maître; & vous venez nous faire valoir que vous aimez votre frere, & qu'il ne vous reſte aucune aigreur contre lui, tandis que ſa ſeule préſence vous déplait & vous irrite!

Et quelle marque moins équivoque peut-on donner de ſon animoſité contre ſon frere, que de ne pouvoir même ſouffrir ſa préſence? c'eſt le dernier excès de l'aigreur & de la haine. Car il eſt des haines plus moderées & plus tranquilles, qui du moins ſe cachent, ſe contraignent, empruntent les dehors de la politeſſe & de la bienſeance; & qui, en refuſant le cœur au devoir, ont aſſez d'empire ſur elles pour donner les apparences au monde. Mais la vôtre eſt à un point qu'elle

ne peut même ſe contraindre ; qu'elle ne connoît ni ménagement, ni bienſéance ; & vous voulez nous perſuader qu'elle n'eſt plus ! vous laiſſez paroître encore les marques les plus violentes de l'animoſité, & vous voulez que nous les regardions comme des ſignes indubitables d'un amour chrétien & ſincere !

Mais d'ailleurs, les Chrétiens ſont-ils faits pour ne pas ſe voir, & s'interdire toute ſociété les uns avec les autres ? Les Chrétiens ! les membres d'un même corps, les enfants d'un même Pere, les diſciples d'un même Maître, les héritiers d'un même royaume, les pierres d'un même édifice, les portions d'une même maſſe ! Les Chrétiens ! la participation d'un même Eſprit, d'une même Rédemption, & d'une même Juſtice ! Les Chrétiens ! ſortis du même ſein, régénérés dans les mêmes eaux, incorporés dans la même Egliſe, rachetés d'un même prix, ſont-ils faits pour ſe fuir, ſe faire un ſupplice de ſe voir, & ne pouvoir ſe ſouffrir les uns les autres ? Toute la Religion nous lie, nous unit enſemble ; les Sacrements auxquels nous participons, les prieres publiques & les actions de graces que nous chantons, le pain de bénédiction que nous offrons, les cérémonies du culte dont nous nous glorifions, l'aſſemblée des Fideles où nous aſſiſtons ; tous ces dehors ne ſont que les ſymboles de l'union qui nous lie enſemble. Toute la Religion elle-même n'eſt qu'une ſainte ſociété, une communication divine de prieres, de ſacrifice, d'œuvres & de mérite. Tout nous raſſemble, tout nous lie, tout ne fait de nos freres & de nous, qu'une famille, qu'un corps, qu'un cœur & qu'une ame ; & vous croyez aimer votre frere, & conſerver avec lui les liens les plus ſacrés de la Religion, tandis que vous rompez même ceux

tendreſſe ſincere, & prête à ſe manifeſter par les œuvres. Vous aimez en Juif & en Phariſien ; mais vous n'aimez pas en Chrétien & en Diſciple de Jeſus-Chriſt. La loi de la charité eſt la loi du cœur ; elle regle les ſentiments, elle change les inclinations, & verſe l'huile de la paix & de la douceur ſur les plaies d'une volonté aigrie & bleſſée ; & vous en faites une loi toute extérieure, une loi phariſaïque & ſuperficielle, qui ne regle que les dehors, qui ne concerte que les manieres, qui s'accomplit par de vaines apparences.

Mais il ne vous eſt pas ordonné ſeulement de ne pas bleſſer envers votre frere les regles de l'honnêteté, & de lui rendre tous les devoirs que la ſociété nous impoſe les uns envers les autres : c'eſt le monde qui vous preſcrit cette loi : ce ſont-là ſes regles & ſes uſages. Mais Jeſus-Chriſt vos ordonne de l'aimer ; & tandis que votre cœur eſt éloigné de lui, en vain accordez-vous les dehors à la bienſéance. Vous refuſez l'eſſentiel à la Religion ; & tout ce que vous avez par-deſſus les pécheurs qui refuſent de voir leurs freres, c'eſt que vous ſavez vous contraindre pour le monde, & vous ne ſavez pas vous faire violence pour le ſalut.

Et certes, mes Freres, ſi les hommes n'étoient unis enſemble que par les liens extérieurs de la ſociété, il ſuffiroit ſans doute de ſe rendre des devoirs extérieurs, & de maintenir ce commerce mutuel de ſoins, de politeſſes & de bienſéances, qui ſont comme toute l'harmonie du corps politique. Mais nous ſommes unis enſemble par les liens ſacrés & intimes de la Foi, de l'Eſpérance, de la Charité, de la Religion. Nous formons au milieu du monde une ſociété toute intérieure & toute ſainte, dont la charité eſt le lien inviſible, & toute ſéparée de la ſociété civile que les Légiſlateurs ont établie. Ainſi, en rem-

pliſſant à l'égard de vos freres, les bienſéances extérieures, vous ſatisfaites aux devoirs de la ſociété civile, mais vous ne rempliſſez pas ceux de la Religion; vous ne troublez pas l'ordre politique, mais vous renverſez l'ordre de la charité; vous êtes un bon citoyen, mais vous n'êtes pas un citoyen du ciel; vous êtes un homme du ſiecle, mais vous n'êtes pas un homme du ſiecle à venir : le monde peut vous abſoudre, & n'en pas demander davantage; mais vous ne faites rien devant Dieu, parce que vous n'êtes pas dans la charité; & votre condamnation eſt certaine. Venez nous dire après cela que vous ne manquerez point aux bienſéances, & que c'eſt tout ce que la Religion exige de nous. Elle n'exige donc que des feintes, que des dehors, que de vaines apparences? Elle n'exige donc rien de vrai, rien de réel, rien qui change le cœur? & le grand précepte de la charité, qui ſeul donne de la réalité à toutes nos œuvres, ne ſeroit donc plus qu'un faux ſemblant, & une vaine hypocriſie?

Auſſi ne nous en croyez point là-deſſus : conſultez le public lui-même. Voyez ſi, malgré toutes les apparences que vous gardez encore avec votre frere, ce n'eſt pas une opinion établie dans le monde, que vous ne l'aimez point; ſi le monde n'agit pas conſéquemment à cette perſuaſion. Voyez ſi vos créatures, ſi tous ceux qui vous approchent & qui vous ſont attachés, n'affectent pas de s'éloigner de votre frere. Voyez ſi tous ceux qui le haïſſent, qui ſont dans des intérêts oppoſés aux ſiens, ne recherchent pas votre amitié, ne forment pas avec vous des liaiſons nouvelles, & ſi cette perſuaſion ne vous donne pas pour amis tous ceux qui ne le ſont pas de votre frere. Voyez ſi ceux qui attendent de vous des graces, ne commencent pas par l'abandonner, & s'ils ne croient pas vous faire leur cour en ne

groſſiſſant plus la ſienne. Vous voyez que le monde vous connoît mieux que vous ne vous connoiſſez vous-même ; qu'il ne prend point le change ſur vos ſentiments ; & que malgré toutes ces vaines apparences envers votre frere, il eſt vrai que vous etes dans la haine & dans la mort, que le monde lui-même penſe ſur cela comme nous ; lui que par-tout ailleurs nous avons toujours à combattre.

Voilà à quoi ſe terminent la plupart des réconciliations qui ſe font tous les jours dans le monde. On ſe revoit, mais on ne ſe réunit pas ; on ſe promet une amitié mutuelle, mais on ne ſe la rend pas ; on ſe rapproche, mais les cœurs demeurent toujours éloignés ; & j'ai eu raiſon de dire que les haines ſont éternelles, & que preſque toutes les réconciliations ſont des feintes ; qu'on pardonne l'offenſe, mais qu'on n'aime jamais l'offenſeur ; qu'on ceſſe de traiter ſon frere comme un ennemi, mais qu'on ne le regarde jamais comme un frere.

Et voilà ce qui ſe paſſe tous les jours à nos yeux. On voit dans le monde des perſonnes publiques, des familles d'un grand nom, garder encore enſemble certaines meſures de bienſéance qu'on ne peut rompre ſans ſcandale, & néanmoins vivre dans des intérêts différents, dans des ſentiments publics & déclarés d'envie, de jalouſie, d'animoſité mutuelle, ſe croiſer, ſe détruire, ſe regarder avec des yeux jaloux ; faire chacun de ſes créatures les partiſans de ſes reſſentiments & de ſon averſion ; partager le monde, la Cour, la ville ; faire de ſes diſſenſions domeſtiques la querelle du public ; & établir cette opinion & ce ſcandale dans le monde, qu'on ne s'aime point, qu'on voudroit ſe détruire mutuellement ; qu'on garde encore, à la vérité, les apparences, mais qu'au fond les intérêts & les affections ſont pour

toujours & ſans retour éloignés. Et cependant de part & d'autre on vit dans une réputation de piété & dans la pratique des bonnes œuvres ; on a des Confeſſeurs diſtingués & d'une grande réputation dans le monde ; & cependant, en ſe rendant encore mutuellement certains devoirs, & vivant d'ailleurs dans un éloignement public & déclaré, on fréquente les Sacrements, on eſt tous les jours dans le commerce des choſes ſaintes, on approche de ſang froid de l'Autel, on ſe préſente frequemment & ſans ſcrupule au Tribunal de la Pénitence ; & loin d'y confeſſer ſa haine devant le Seigneur, & de gémir du ſcandale que le public en reçoit, on y fait des plaintes contre ſon ennemi ; on l'accuſe, loin de s'accuſer ſoi-même ; on fait valoir les devoirs extérieurs qu'on lui rend, comme des marques que le cœur n'eſt point aigri ; que dirai-je ? & les Miniſtres de la Pénitence eux-mêmes, qui auroient dû être les juges de notre hâine, en deviennent ſouvent les apologiſtes, ſe partagent avec le public, entrent dans les animoſités & dans les préventions de leurs pênitents, publient l'équité de leur querelle, & font que le ſeul remede deſtiné à guérir le mal, ne ſert qu'à le revêtir des apparences du bien, & le rendre plus incurable.

Grand Dieu ! vous ſeul pouvez fermer les plaies qu'une orgueilleuſe ſenſibilité a faites à mon cœur, en y nourriſſant des haines injuſtes.

Faites, grand Dieu ! que j'oublie des offenſes légeres, afin que vous puiſſiez oublier les crimes de toute ma vie.

Eſt-ce à moi, ô mon Dieu ! à être ſi ſenſible & ſi inexorable aux plus petits outrages, moi qui ai tant de beſoin que vous uſiez à mon égard d'indulgence & d'une grande miſéricorde ?

Les injures dont je me plains, égalent-elles celles dont j'ai mille fois déshonoré votre grandeur ſuprême ?

Faut-il, grand Dieu, que le ver de terre s'irrite & s'enflamme des moindres mépris, tandis que votre Majeſté ſouveraine ſouffre depuis ſi long-temps & avec tant de bonté ſes rebellions & ſes offenſes ?

Qui ſuis-je, pour être ſi touché des intérêts de ma gloire, moi qui n'oſe jeter les yeux devant vous ſur mon ignominie ſecrete, moi qui mériterois d'être l'opprobre des hommes & le rebut de mon peuple, moi qui n'ai rien de louable, même ſelon le monde, que le bonheur de lui avoir caché mes hontes & mes foibleſſes ; moi que les outrages les plus ſanglants épargneroient encore, & traiteroient avec indulgence ; moi enfin, qui n'ai plus de ſalut à eſpérer, ſi vous n'oubliez vous-même votre propre gloire que j'ai tant de fois outragée ?

Mais non, grand Dieu! vous mettez votre gloire à pardonner au pécheur, & je mettrai la mienne à pardonner à mon frere. Acceptez, Seigneur, ce ſacrifice que je vous fais de mes reſſentiments. Ne jugez pas de ſon prix par les offenſes légeres que j'oublie, mais par l'orgueil qui les avoit groſſies & me les avoit rendu ſi ſenſibles. Et puiſque vous avez promis de remettre nos fautes, dès que nous les remettons à nos freres; accompliſſez, Seigneur, vos promeſſes. C'eſt dans cette eſpérance que j'oſe compter ſur vos miſéricordes éternelles.

Ainſi ſoit-il.

SERMON

POUR

LE PREMIER DIMANCHE DE CARÊME.

Sur la Parole de Dieu.

Non in ſolo pane vivit homo, ſed in omni verbo quod procedit de ore Dei.

L'homme ne vit pas ſeulement de pain, mais de toute parole qui ſort de la bouche de Dieu. Matth. 4. 4.

RIEN ne marque mieux la puiſſance & la ſublimité de la parole de l'Evangile, que les images dont Jeſus-Chriſt ſe ſert pour nous en prédire les effets. Tantôt c'eſt un glaive ſacré qui va ſéparer le pere de l'enfant, l'époux de l'épouſe, le frere de la ſœur, l'homme de lui-même; captiver tout eſprit ſous le joug de la foi, aſſujettir les Céſars, triompher des Sages & des Savants, & élever l'étendard de la Croix ſur les débris des Idoles & des Empires; & par-là nous eſt repréſentée

ſentée ſa force, à laquelle le monde entier n'a pu réſiſter.

Tantôt c'eſt un feu divin porté en un inſtant dans toute la terre, qui va diſſoudre les montagnes, dépeupler les villes, peupler les forêts, réduire en cendres les temples profanes, embraſer les hommes, & les faire courir à la mort comme des inſenſés aux yeux des nations; & ſous ces traits paraboliques nous eſt figurée la promptitude de ſes opérations, & la rapidité de ſes victoires.

Tantôt c'eſt un levain myſtérieux, qui raſſemble & réunit toute la maſſe, qui en lie toutes les portions, qui leur imprime une force & une vertu commune; qui confond les diſtinctions de Juif & de Gentil, de Grec & de Barbare, & leur donne à tous le même nom & le même être: & ici vous comprenez quelle eſt ſa ſainteté & ſa vertu ſecrete, qui a purifié tout l'univers, & de tous les peuples n'en a fait qu'un peuple.

Une autre fois c'eſt une ſemence, qui paroiſſant d'abord ſe perdre ſur la terre, croît enſuite, & multiplie juſqu'au centuple. Et voilà le principe de ſa fécondité, non l'ouvrier qui ſeme, mais l'auteur inviſible qui donne l'accroiſſement.

Mais aujourd'hui Jeſus-Chriſt la compare au pain qui ſert de nourriture à l'homme: *Non in ſolo pane vivit homo*; & par-là il veut nous apprendre que la parole de l'Evangile eſt une nourriture forte & ſolide, pernicieuſe ſouvent à ceux qui la reçoivent dans un cœur malade & corrompu, & utile ſeulement aux ames qui s'en nourriſſent avec une ſainte avidité, & qui portent ici un cœur préparé pour l'entendre.

Pour me renfermer donc dans cette idée, je ne dirai rien des merveilles que cette parole, annoncée par douze pauvres, opéra autrefois dans

tout l'univers. Je paſſerai ſous ſilence la ſainteté de ſa doctrine, la ſublimité de ſes conſeils, la ſageſſe de ſes maximes; & me bornant à l'inſtruction & à ce qui peut vous rendre utile la parole de l'Evangile que nous vous annonçons, je vous apprendrai premiérement, quelles ſont les diſpoſitions qui doivent vous conduire en ce lieu ſaint pour l'entendre; & ſecondement, dans quel eſprit vous devez enſuite l'écouter; deux devoirs non ſeulement négligés, mais inconnus à la plupart des Fideles qui accourent en foule aux pieds de ces chaires chrétiennes, & la ſource la plus commune du peu de fruit de notre miniſtere. Implorons, &c. *Ave, Maria.*

I. PARTIE. CE qui diſtingue les Juſtes des Chrétiens charnels, dit ſaint Auguſtin, n'eſt pas le corps des œuvres extérieures, c'eſt l'eſprit inviſible qui les anime. Les actions de la piété ſont ſouvent communes aux bons & aux méchants; c'eſt la diſpoſition du cœur, qui les diſcerne. Tous courent, dit l'Apôtre, mais tous n'arrivent pas au but, parce que ce n'eſt pas le même eſprit qui les pouſſe.

Or, pour appliquer cette maxime à mon ſujet, de tous les devoirs de la piété chrétienne, il n'en eſt point ſans doute dont les gens du monde & les gens de bien rempliſſent plus également les dehors, que celui de venir écouter la parole de l'Evangile. Tous viennent en foule, comme autrefois les Iſraélites au pied de la montagne ſainte, entendre les paroles de la Loi. L'enceinte de nos Temples peut à peine ſuffire à la multitude des Fideles, l'heure même des Myſteres terribles ne voit pas les autels environnés de tant d'adorateurs, les aſſemblées profanes ceſſent pour venir groſſir l'aſſemblée ſainte au temps de

l'inſtruction ; & les ſiecles qui ont vu refroidir le zele des Chrétiens ſur tous les autres devoirs de la Religion, n'ont pu, ce ſemble, les ralentir ſur celui-ci. Cependant, de tous les miniſteres confiés à l'Egliſe pour la conſommation des Elus, il n'en eſt preſque pas de plus inutile que celui de la parole; & le moyen le plus puiſſant que la Religion ait de tout temps employé pour la converſion des hommes, eſt devenu aujourd'hui la plus foible de ſes reſſources. Vous êtes vous-mêmes, mes Freres, une triſte preuve de cette vérité. Jamais les inſtructions ne furent plus fréquentes qu'elles le ſont de nos jours, & jamais les converſions n'ont été plus rares.

Il importe donc de développer ici les cauſes d'un abus ſi commun & ſi déplorable ; or la premiere eſt ſans doute dans le défaut des diſpoſitions qui doivent vous conduire dans ce lieu ſaint pour y écouter la parole du ſalut. Et certes, ſi ſaint Paul ordonnoit autrefois aux Fideles de s'éprouver avant que de venir manger le pain de vie, s'il leur déclaroit que ne pas le diſcerner des viandes communes, c'étoit ſe rendre coupable du Corps du Seigneur, nous n'avons pas moins raiſon de vous dire que vous devez vous éprouver & préparer votre ame avant que de venir participer à la nourriture ſpirituelle que nous rompons au peuple ; & que ne pas la diſcerner, par la maniere de l'entendre, de la parole des hommes, c'eſt ſe rendre coupable de la parole même de Jeſus-Chriſt.

La premiere diſpoſition que demande de vous la ſainteté de cette parole, lorſque vous venez l'entendre, c'eſt un deſir qu'elle vous ſoit utile. Vous devez dans le ſecret de votre maiſon, avant de venir dans nos Temples, vous adreſſer au pere des lumieres, lui demander qu'il vous donne ces oreilles du cœur, qui ſeules ſont entendre ſa voix

qu'il donne à ſa parole cette vertu, cette onction ſecrete, ces attraits ſi puiſſants & ſi heureux pour la converſion des pécheurs ; qu'il ſurmonte cette inſenſibilité que vous avez juſqu'ici oppoſée à toutes les vérités entendues ; qu'il fixe ces ſenſibilités d'un moment, que vous avez ſi ſouvent éprouvées en nous écoutant, & qui n'ont jamais eu de ſuite pour votre ſalut ; qu'il nous donne à nous-mêmes ce zele, cette ſageſſe, cette dignité, cette plénitude de ſon eſprit, ces lumieres vives, cette véhémence divine, toujours perſuaſive, & qui ne parle jamais en vain ; qu'il forme dans nos cœurs le goût des vérités qu'il met dans nos bouches, qu'il nous rende inſenſibles à vos louanges & à vos cenſures, afin que nous ſoyons plus utiles à vos beſoins ; que le deſir de votre ſalut ſupplée en nous aux talents que la nature nous refuſe ; & que nous honorions notre miniſtere, en ne cherchant pas à vous plaire, mais à vous ſauver.

Et certes, mes Freres, ſi les Iſraélites autrefois ſur le point d'approcher de la montagne de Sinaï, & d'y entendre les paroles de la Loi que l'Ange devoit leur annoncer, furent obligés par l'ordre du Seigneur de ſe purifier, de laver leurs vêtements, & de s'abſtenir même des ſaints devoirs du mariage, pour ſe préparer à cette grande action, & ne rien porter au pied de la montagne qui ne fût digne de la ſainteté de la Loi qu'ils alloient entendre ; n'eſt-il pas plus raiſonnable, dit ſaint Chryſoſtome, lorſque vous venez écouter les paroles divines d'une Loi plus ſainte, d'y apporter du moins les précautions de foi, de piété, de reſpect même extérieur, qui marquent en vous un deſir ſincere de conformer vos mœurs aux maximes que nous allons vous annoncer ? Quoi, mes Freres, les préceptes de Jeſus-Chriſt, les paroles de la vie éternelle, ſeroient-elles en-

tendues avec moins de précaution que les ordonnances d'une Loi figurative ! Eſt-ce parce qu'un Ange ne deſcend plus du ciel pour vous les annoncer ? Mais ne ſommes-nous pas ici comme lui les envoyés de Dieu, & ne vous parlons-nous pas comme lui à ſa place ? L'Ange ſur la montagne portoit-il plus de caracteres de la divinité, que nous en portons ? Il écrivoit la Loi ſur des tables de pierre, la grace de notre miniſtere la grave dans les cœurs. Il promettoit le lait & le miel ; & nous annonçons les biens véritables. Il parloit aux Chefs des Tribus, ces héros qui vainquirent les peuples de Canaan & conquirent leurs villes ; & nous parlons devant les Princes & les Rois de la terre, & devant un Roi encore plus grand par ſa piété, que par ſes conquêtes. Les foudres & les éclairs, qui accompagnoient ſes menaces contre les tranſgreſſeurs de la Loi, renverſoient le peuple frappé de terreur au pied de la montagne ; mais qu'étoit-ce que ces menaces & ces malédictions temporelles, leurs villes démolies, leurs femmes & leurs enfants menés en captivité, ſi vous les comparez au malheur éternel que nous ne ceſſons de prédire aux violateurs de la Loi de Dieu ? Séparez ce que nous ſommes du miniſtere que nous rempliſſons ; qu'y a-t-il ici de moins terrible & de moins reſpectable que ſur la montagne de Sinaï !

Et cependant quelles préparations vous conduiſent à une action ſi ſainte & ſi digne de reſpect ! Une vaine curioſité qu'on veut ſatisfaire, un loiſir inutile qu'on eſt bien-aiſe d'amuſer, un ſpectacle de Religion dont on veut avoir le plaiſir, une coutume qu'on ſuit, parce que le monde l'a reçue, que ſais-je ? le deſir de plaire au Maître, en imitant ſon reſpect pour la parole de l'Evangile, & de s'attirer plutôt ſes regards, que ceux de la miſéricorde divine ? que ſais-je en-

core? des vues peut-être plus criminelles, & dont on n'oseroit parler, de peur d'avilir la gravité de notre ministere. Nul motif de salut ne vous conduit ici, nulle vue de foi ne vous y prépare, nul sentiment de piété ne vous y accompagne; en un mot, venir écouter la parole sainte, n'est pas même pour vous une œuvre de Religion.

Premiere raison de l'inutilité de notre ministere. Car, comment voulez-vous qu'une démarche toute profane serve de disposition à la grace? & que dans cette multitude de Fideles assemblés en ce lieu saint, la bonté de Dieu aille vous discerner de la foule pour ouvrir votre cœur à la parole de vie, vous qui n'avez apporté ici que les dispositions les plus propres à éloigner de vous cette miséricorde? mes Freres, comme la Religion n'a rien de plus grand en un sens que le dépôt de la doctrine & de la vérité, la piété ne connoît rien aussi de plus important, & qui demande des précautions plus religieuses, que de l'écouter & de s'en instruire.

La seconde disposition qui doit vous conduire en ce lieu saint, est une disposition de douleur & de confusion, fondée sur le peu de fruit que vous avez retiré jusqu'ici de tant de vérités entendues. Vous devez rappeller tant de mouvements de componction que le Seigneur a opérés dans vos cœurs par le ministere de la parole; & qui ont toujours été sans succès pour votre salut; tant de pieuses résolutions inspirées en ce lieu, qui sembloient promettre un changement de vie, & qui au sortir ont échoué contre le premier écueil. Car ce qui doit vous effrayer ici davantage, c'est qu'autant de vérités qui n'ont fait sur vous que des impressions passageres, sont autant de témoins qui déposeront contre vous devant le Tribunal de Jesus-Christ; autant de fois que la parole de l'Evangile ne vous a pas touché jusqu'à la

pénitence, autant de fois elle vous a rendu plus indigne d'obtenir la grace du repentir. La foi ne connoît point ici de milieu; & ſi vous n'en êtes pas ſorti changé, vous en êtes toujours ſorti en quelque façon plus coupable, puiſque vous avez ajouté à tous vos autres crimes celui du mépris de la parole ſainte.

Voilà les réflexions qui doivent occuper votre foi; & en tremblant ſur le paſſé, lorſque vous venez dans l'aſſemblée des Fideles, vous devez vous demander à vous-même: Vais-je écouter une parole qui me jugera, ou des vérités qui me délivreront? vais-je offrir à la miſéricorde de Dieu un cœur docile & préparé, ou à ſa juſtice de nouveaux motifs de condamnation contre moi? Depuis ſi long-temps on m'annonce des vérités, dont toute l'indulgence que j'ai pour mes paſſions, ne peut affoiblir la force dans mon eſprit, & qui me font en ſecret convenir malgré moi de l'égarement de mes voies; ai-je fait une ſeule démarche pour en ſortir? Depuis ſi long-temps on m'avertit que le corps du Chrétien eſt le temple de Dieu, en ſuis-je devenu plus chaſte? Depuis ſi long-temps j'entends dire qu'il faut arracher l'œil qui ſcandaliſe, & le jeter loin de ſoi; en ſuis-je venu à ces ſéparations que je connois moi-même ſi indiſpenſables à mon ſalut? Depuis ſi long-temps on me déclare que différer de jour en jour ſa pénitence, c'eſt vouloir mourir dans ſon péché; me trouvai-je plus diſpoſé à ſortir de mon état déplorable, & à commencer tout de bon l'ouvrage de mon ſalut?

Grand Dieu! ne vous laſſerez-vous pas de me donner un cœur ſenſible à des vérités qui me touchent toujours, & qui ne me changent jamais? & ne punirez-vous pas l'abus que je fais de votre parole, en lui ôtant à mon égard cette force que vous lui laiſſez encore pour me rappeller à la pé-

nitence ? Et certes, mes Freres, combien de Fideles qui m'écoutent, ſenſibles autrefois aux vérités que nous annonçons, ne viennent plus aujourd'hui leur offrir qu'un cœur tranquille & endurci ? Ils négligerent ces temps heureux où la grace vouloit encore leur ouvrir cette voie de converſion ; & depuis une ſi longue & ſi funeſte négligence, ils nous écoutent de ſang froid ; & les vérités les plus terribles dans nos bouches ne ſont plus pour eux qu'un airain ſonnant & une cymbale retentiſſante.

Or, je vous demande, mes Freres, ce ſentiment de douleur ſur le peu d'uſage que vous avez fait juſqu'ici de tant d'inſtructions entendues, vous eſt-il même connu ? La ſeule pompe extérieure que vous portez ici, femmes du monde, nous annonce-t-elle cette diſpoſition ? Les mêmes ſoins d'indécence & de vanité qui vous préparent aux ſpectacles profanes, ne vous conduiſent-ils pas à nos inſtructions où le monde eſt condamné ? Y faites-vous quelque différence ! & ne ſemble-t-il pas, ou que nous devons vous y annoncer les maximes inſenſées des théatres, ou que vous n'y venez vous-mêmes que pour inſulter par un appareil indécent, même ſelon le monde, aux ſaintes maximes de l'Evangile !

Mais, que dis-je, mon cher Auditeur ! Loin de vous reprocher tant de vérités juſqu'ici entendues ſans fruit, hélas ! vous vous ſavez peut-être bon gré d'y être inſenſible ; peut-être vous faites-vous une eſpece de force & de vanité déplorable de nous écouter de ſang froid ; vous regardez peut-être comme un bon air & une ſupériorité d'eſprit, que ce qui touche tous les autres, vous laiſſe tout ſeul calme & tranquille ; vous faites peut-être oſtentation de votre inſenſibilité. Il ſemble que ce ſeroit une foibleſſe à vous d'être ſenſible à des vérités qui triompherent autrefois des

Philoſophes & des Céſars ; à des vérités deſcendues du Ciel, & qui portent avec elles des caracteres ſi divins d'élévation & de ſageſſe ; à des vérités qui font tant d'honneur à l'homme, & les ſeules dignes de la raiſon ; à des vérités ſi conſolantes pour le cœur, & ſeules capables de porter la paix & la tranquillité au dedans de nous-mêmes ; à des vérités enfin, qui nous propoſent de ſi grands intérêts, & pour leſquelles on ne peut être indifférent ſans fureur & ſans extravagance. Vous vous vantez du peu de ſuccès de notre zele, & que tous nos diſcours vous laiſſent tels qu'ils vous trouvent ; & vous croyez par-là faire honneur à votre raiſon. Je ne vous dis pas que vous vous vantez d'être dans ce fond de l'abyme, & dans cet état de réprobation, où il n'eſt preſque plus de reſſource, ce qui eſt digne en même temps d'horreur & de pitié ; mais je vous dis que la marque même la plus sûre d'un eſprit frivole & léger, d'une raiſon médiocre & bornée, d'un cœur mal-fait & incapable de grandeur & d'élévation, c'eſt de ne trouver rien qui frappe, qui étonne, qui ſatisfaſſe, qui intéreſſe dans les vérités ſi ſages & ſublimes de la morale de Jeſus-Chriſt.

Car du moins les pécheurs d'un autre caractere conſervent encore un reſte de reſpect, & une certaine ſenſibilité pour la vérité, qui ſubſiſte avec une vie d'ailleurs criminelle, mais qui eſt toujours la marque d'un bon cœur, d'un cœur à qui il reſte encore du goût pour le bien, d'une raiſon ſenſée, qui, quoiqu'entraînée par le monde & par les paſſions, ſait ſe rendre juſtice, ſent encore la force de la vérité qui la condamne, & laiſſe en nous des reſſources de ſalut & de repentir. Ces pécheurs conviennent du moins que nous avons raiſon ; ils ne changent rien à leurs mœurs, il eſt vrai, mais du moins la vérité les touche, les trouble, les agite, excite en eux de foibles de-

firs de ſalut, & des eſpérances d'une converſion à venir : ils ſont fâchés même de ſe trouver trop ſenſibles aux terreurs de la foi; ils craignent preſque de nous entendre, de peur de perdre cette fauſſe tranquillité, qui fait toute la douceur de leurs crimes; ils cherchent, au ſortir de nos diſcours, à ſe diſſiper pour égayer un fonds de trouble & de triſteſſe, que les vérités entendues ont laiſſé dans leur ame; ils vont auſſi-tôt porter au milieu du monde & des plaiſirs, l'aiguillon ſecret que la parole de Dieu a laiſſé dans leur cœur, afin d'y trouver une main flatteuſe qui l'arrache, & qui referme la plaie d'où devoit ſortir leur guériſon; ils craignent qu'on ne briſe leurs fers; ils tournent la tête pour ne pas voir la lumiere qui vient troubler la douceur de leur ſommeil. Ils aiment leurs paſſions, je l'avoue : mais du moins ils n'inſultent pas à la vérité; au contraire, ils rendent gloire à ſa puiſſance, en ſe faiſant des remparts contr'elle : ce ſont des pécheurs foibles, qui craignant de ne pouvoir ſe défendre contre Dieu, le fuient & l'évitent. Mais pour vous, vous vous faites une gloire affreuſe de l'attendre de ſang froid & de ne pas le craindre; vous trouvez de l'élévation & de la philoſophie à vous mettre au deſſus de ces terreurs vulgaires; vous croyez qu'une crainte religieuſe déshonoreroit l'orgueil de votre raiſon; & tandis qu'en ſecret vous êtes l'ame la plus lâche & la plus timide, la plus abattue au premier péril qui vous menace, la moins ferme contre les événements, la plus agitée au gré des eſpérances & des craintes frivoles de la terre, vous vous piquez de courage contre la vérité : c'eſt-à-dire, vous avez tout ce qu'il y a de bas & de vulgaire dans la crainte, & vous rougiſſez d'en avoir ce qu'il y a de grand & de raiſonnable; vous n'avez point de force contre le monde, & vous faites parade d'une valeur inſenſée contre Dieu.

Seconde diſpoſition qui doit vous conduire à nos inſtructions, une douleur ſur le peu de fruit que vous en avez retiré juſqu'ici. La derniere, c'eſt un ſentiment de reconnoiſſance ſur ce moyen de ſalut que Dieu vous ménage en vous conſervant le depôt de la vérité, & continuant au milieu de vous la ſucceſſion des Miniſtres ſeuls autoriſés à vous annoncer la parole ſainte.

En effet, le plus terrible châtiment dont Dieu frappoit autrefois les iniquités de ſon peuple, c'étoit de rendre au milieu d'eux ſa parole rare & précieuſe. Ils parcourront, dit-il dans ſon Prophete, de l'orient à l'occident pour chercher quelqu'un qui leur annonce ma parole, & ils ne le trouveront pas. (*Amos.* 8. 12.) Et non ſeulement il ne ſuſcitoit plus de véritable Prophete dans Iſrael, mais il ne permettoit qu'il s'elevât au milieu de ſon peuple de faux docteurs, qui détournoient les Tribus de ſon culte, & venoient leur prêcher des dieux que leurs peres n'avoient pas connus.

Or, c'eſt une miſéricorde de Dieu bien ſignalée, mes Freres, que malgré les iniquités, qui ſemblent montées à leur comble parmi vous, il vous ſuſcite encore des Prophetes & des Paſteurs qui vous annoncent une parole ſaine & irréprehenſible. C'eſt une protection du Seigneur bien ſinguliere, de n'avoir pas permis que l'erreur ait prévalu ſur la vérité au milieu de nous, comme parmi tant de peuples voiſins de cette Monarchie, & que l'etincelle du ſchiſme & de la nouveauté qui s'eleva le ſiecle paſſé, & qui penſa embraſer toute l'Europe, n'ait pas deſolé tout ſon héritage, & ſuccédé dans nos Gaules, où elle ſembloit avoir pris naiſſance, & où elle avoit déja fait de ſi triſtes progrès, à la foi de nos peres.

Oui, mes Freres, c'eſt ſa bonté toute ſeule

qui a conſervé la paix à ce troupeau, la liberté à notre miniſtere, la ſucceſſion légitime à nos Paſteurs, les uſages anciens & vénérables au culte, le dépôt de la doctrine & de la vérité à nos Egliſes. Combien d'infortunés dans les lieux où l'erreur eſt ſur le trône, trouvent aujourd'hui aux pieds des mêmes chaires où leurs ancêtres avoient oui les paroles de la vie éternelle & l'Evangile de paix, une doctrine de mort, de rébellion & de menſonge! Combien d'ames ſéparées de l'unité, mais diſpoſées à recevoir la vérité & à l'aimer, ne périſſent que parce qu'on leur propoſe l'erreur revêtue des apparences de la vérité, & qu'on ſe ſert pour les perdre de la même docilité qui auroit dû les ſauver!

Eh! qu'avez-vous fait qui méritât que vous fuſſiez diſcernés de tant de nations ſéduites? pourquoi n'avez-vous pas été enveloppés dans la même condamnation! pourquoi avez-vous habité cette heureuſe terre de Geſſen, ſeule éclairée des lumieres du Ciel, tandis que tout le reſte de l'Egypte fut frappé des ténebres? N'eſt-ce pas la miſéricorde de Dieu toute ſeule, qui vous a diſcerné de tant de peuples qui s'applaudiſſent de leurs erreurs & de leur ſchiſme! Vous êtes encore ſous les yeux de vos Paſteurs; vous recevez encore la doctrine des Apôtres des mains de leurs ſucceſſeurs; la vérité coule encore ſur vous d'une ſource pure & divine; les chaires chrétiennes retentiſſent encore de toutes parts des maximes de la foi & de la piété; & la bonté de Dieu vous ménage encore mille moyens de ſalut, en vous conſervant celui de l'inſtruction & de la doctrine.

Cependant venez-vous nous écouter avec un cœur rempli de reconnoiſſance? Regardez-vous comme un bienfait ſignalé de Dieu ſur vous le dépôt de la vérité & de la parole ſainte qu'il vous a

conſervé & qu'on vous annonce encore ? Dites-vous quelquefois avec le Prophete : *Il n'en a pas uſé de même envers tant de nations, auxquelles il ne daigne pas manifeſter ſes jugements & ſes juſtices ?* (Pſ. 147. 9.)

Hélas ! vous ne portez ici qu'un dégoût d'irréligion & de vanité ; les moments les plus ennuyeux ſont ceux que vous employez à écouter des vérités qui devroient faire toute la conſolation de votre vie ; vous êtes fâchés que la Religion du Maître vous en faſſe une eſpece de devoir & de bienſéance Nous ſommes même obligés de reſpecter vos ennuis & vos dégoûts, en mêlant ſouvent à la vérité, des ornements humains qui toujours l'affoibliſſent ; il ſemble que nous venons ici vous parler pour nous ; & vous nous écoutez comme des importuns qui viendroient vous demander des graces. Au milieu d'un ſpectacle profane, vous n'avez point de regret aux moments que des plaiſirs ſi frivoles occupent : c'eſt-là que toutes les penſées d'affaires, de fortune, de famille ceſſent ; & que tout le reſte oublié, l'eſprit né pour des choſes plus ſérieuſes, ſe repaît avidement d'aventures chimériques : c'eſt de-là qu'on ſort toujours plein, occupé, tranſporté des maximes laſcives qu'un théatre criminel a chantées. On en repaſſe les endroits qui ont fait ſur le cœur des impreſſions plus dangereuſes ; on en porte le ſouvenir juſqu'aux pieds des autels. Ces images ſi fatales à l'innocence ne peuvent plus s'effacer ; & au ſortir de la parole, tout ce que vous en avez retenu, ce ſont peut-être les défauts de celui qui vous l'a annoncée.

Mes Freres, Dieu ne punit plus d'une maniere ſenſible le mépris de ſa parole. Il pourroit encore ſans doute tranſporter ſon Evangile au milieu de ces nations barbares qui n'ont jamais entendu parler de lui, & abandonner de nouveau ſon hé-

ritage ; il pourroit tirer du fond de leurs déſerts des peuples féroces & infideles, & leur livrer nos Temples & nos foyers, comme il leur livra autrefois ces Egliſes ſi celebres, que les Tertulliens, les Cypriens, les Auguſtins avoient illuſtrées, & où il ne reſte plus maintenant de trace de Chriſtianiſme, que dans les outrages que Jeſus-Chriſt y reçoit, & dans les fers dont les Fideles y ſont charges : il pourroit ; mais il ſe venge plus ſecrétement, & peut-être plus terriblement. Il vous laiſſe encore le ſpectacle & tout l'appareil extérieur de la prédication de l'Evangile ; mais il en détourne le fruit ſur les ſimples & ſur les ignorants qui habitent les campagnes ; les terreurs de la foi ne ſont plus que pour eux. Il ne retire plus ſes Prophetes du milieu des villes ; mais il leur ôte, ſi j'oſe parler ainſi, la force & la vertu de leur miniſtere ; il frappe ces nuées ſaintes d'aridité & de ſéchereſſe ; il vous en ſuſcite qui vous rendent la vérité belle, mais qui ne vous la rendent pas aimable ; qui vous plaiſent, mais qui ne vous convertiſſent pas ; il laiſſe affoiblir dans nos bouches les ſaintes terreurs de ſa doctrine ; il ne tire plus des tréſors de ſa miſéricorde de ces hommes extraordinaires ſuſcités autrefois dans les ſiecles de nos peres, qui renouvelloient les villes & les Royaumes, qui entraînoient les Grands & le peuple, qui changeoient les palais des Rois en des maiſons de pénitence ; des Bernards & des Vincents Ferriers dans nos Gaules, des Raymonds en Italie, des Dominiques dans toute l'Europe, des Xaviers dans un nouveau monde ; il permet que nous, hommes foibles, ſuccédions à ces hommes apoſtoliques.

Que dirai-je encore ! nous aſſemblons ici, comme autrefois Paul au milieu d'Athenes, des ſpectateurs oiſifs & curieux, qui ne ſe propoſent que d'entendre quelque choſe de nouveau ; tan-

dis que ceux qui évangéliſent vos terres & vos vaſſaux, voient avec conſolation à leurs pieds, comme autrefois Eſdras, des Iſraélites ſimples qui ne peuvent retenir leurs larmes en entendant ſeulement les paroles de la Loi. Nous amuſons le loiſir & l'oiſiveté des Princes & des Grands de la terre, tandis que des Miniſtres ſaints enfantent Jeſus-Chriſt, & recueillent une moiſſon abondante au milieu des campagnes : en un mot, nous diſcourons, & ils convertiſſent. C'eſt ainſi, ô mon Dieu, que vous exercez en ſecret des jugements terribles & ſéveres.

Mais, mes Freres, que ne nous eſt-il permis ici de vous dire ce que Paul & Barnabé diſoient autrefois aux Juifs infideles ! Vous étiez les premiers à qui il falloit annoncer les paroles de ſalut ; mais puiſque vous les rejetez, & que vous vous jugez vous-mêmes indignes de la vie éternelle, nous allons donc vers les nations abandonnées, vers ces pauvres peuples, enſevelis dans l'ignorance, qui cultivent vos terres, & qui recevront avec foi & avec reconnoiſſance la grace que vous rejetez : *Vobis oportebat primùm loqui verbum Dei ; ſed quoniam repellitis illud, & indignos vos judicatis æternæ vitæ, ecce convertimur ad gentes.* (Act. 13. 46.) Ah ! nos travaux ſeroient bien plus utiles, notre joug plus adouci, notre miniſtere plus conſolé : nous ne compterions pas parmi ceux qui nous écoutent des noms célebres dans l'Hiſtoire ; mais nous y compterions les noms de ceux qui ſont écrits dans le ciel : nous n'y verrions pas aſſemblés tous les titres & toutes les hautes dignités qui forment toute la gloire & toute la figure du monde qui paſſe ; mais nous y verrions la foi, la piété, l'innocence, qui font toute la gloire du Chrétien, qui demeure éternellement : nous n'y entendrions pas de vains applaudiſſements donnés au langage de l'homme &

ron à celui de la foi ; mais nous y verrions couler des larmes, qui ſont la louange immortelle de la grace : nos chaires ne ſeroient pas environnées de tant de pompe ; mais nos auditeurs ſeroient un ſpectacle digne des Anges & de Dieu.

Telles ſont les diſpoſitions qui doivent vous préparer à nos inſtructions. Il faut vous inſtruire encore ſur l'eſprit dans lequel vous devez nous entendre.

II. PARTIE. POUR vous inſtruire ſur l'eſprit dans lequel vous devez écouter la parole ſainte, il n'y a qu'à établir d'abord quelle eſt ſon autorité & ſa fin. Son autorité qui eſt divine, demande de vous un eſprit de reſpect & de docilité ; ſa fin qui eſt la converſion des cœurs, un eſprit de foi qui n'y cherche que des lumieres pour ſortir de ſes erreurs, & des remedes pour la guériſon de ſes maux.

Je dis d'abord que ſon autorité eſt divine. Oui, mes Freres, la parole que nous vous annonçons, n'eſt pas notre parole, mais la parole de celui qui nous envoie. Dès qu'il nous a établis dans le ſaint miniſtere par la voie d'une vocation légitime, il veut que vous nous regardiez comme des envoyés qui vous parlent ici de ſa part, & qui ne ſont que prêter leur foible voix à ſa divine parole. Nous portons, il eſt vrai, ce tréſor dans des vaiſſeaux de boue ; mais il n'en perd rien pour cela de ſa majeſté. Semblable à ces vaiſſeaux de terre dont Gedeon ſe ſervit autrefois contre les ennemis du Seigneur, le ſon en peut être vil & mépriſable ; mais la vérité, cette lumiere divine que Dieu a miſe en nous, n'en eſt pas moins deſcendue du ciel, & deſtinée, comme les lampes de Gedeon, à frapper encore aujourd'hui de terreur les ames infidelles.

Or, vous devez premiérement à l'autorité de cette divine parole, une pieuſe docilité, & l'écouter comme diſciples plutôt que comme juges. En effet, ce ſont les regles du culte & de la piété que nous vous expoſons, les déciſions de l'Evangile, les loix de l'Egliſe, les maximes des Saints. Nous ne venons pas vous porter ici nos opinions, nos préjugés, nos penſées : ce n'eſt pas ici une chaire de contention, c'eſt le lieu de la vérité : rien de ce qui peut être contredit ne doit trouver ſa place dans la chaire de la paix & de l'unité : nous n'y parlons qu'au nom de l'Egliſe, & ne ſommes ici que les interpretes de ſa foi & de ſa doctrine.

Cependant, combien de ces hommes ſages à leurs propres yeux, & qui ſe piquent de force & de raiſon, n'y viennent qu'avec un eſprit préparé, & comme en garde contre toutes les terreurs de la parole ſainte ! Ils ne font pas gloire comme les pécheurs dont nous avons déja parlé, d'être inſenſibles à toute vérité ; mais ils regardent notre miniſtere comme un art d'exagération & d'hyperbole : les plus ſaints mouvements du zele ne ſont dans leur eſprit que les tours étudiés d'un artifice humain ; les menaces les plus terribles, des ſaillies d'une vaine éloquence ; les maximes les plus inconteſtables, des diſcours où il entre plus d'uſage que de vérité ; les arrêts les plus capables d'alarmer les conſciences, des façons de penſer dont il eſt permis à chacun de rabattre. C'eſt, mes Freres, la ſituation déplorable où vous vous trouvez ici la plupart. Vous oppoſez ſans ceſſe tout bas à la vérité que nous annonçons, les maximes & les préjuges du monde qui la contrediſent : vous êtes ingénieux à affoiblir au dedans de vous, par des raiſons ſpécieuſes, l'excès prétendu de nos maximes : vous venez ici combattre la vérité, & non pas céder à

ſa force & à ſa lumiere : vous n'y venez, ce ſemble, que pour entrer en conteſtation avec Dieu, infirmer l'éternelle immutabilité de ſa parole, prendre les interêts du menſonge contre la gloire de la vérité, & être les Apologiſtes ſecrets du monde & des paſſions dans le lieu ſaint même deſtiné à les condamner & à les combattre. Ah! ſouffrez du moins qu'elle triomphe, cette vérité, dans ſon Temple : ne lui diſputez pas cette foible victoire, à elle qui a triomphé autrefois de tout l'univers : opprimez-la, à la bonne heure, au milieu du monde, & dans ces aſſemblées de vanité que l'erreur aſſemble, & où l'erreur eſt ſur le trône. N'eſt-ce pas aſſez que vous l'aviez bannie du monde, & qu'elle n'oſe plus s'y montrer ſans s'expoſer à des dériſions & à des cenſures ? Laiſſez-nous du moins la triſte conſolation d'oſer encore la publier à la face de ces autels qu'elle a élevés, & qui doivent du moins lui ſervir d'aſyle.

Vous nous accuſez d'exagérer. Grand Dieu! & vous nous jugerez peut-être un jour, ſur ce que nous affoibliſſons la force & la vertu de votre parole pour ne l'avoir pas aſſez méditée aux pieds des autels ! & vous nous reprocherez peut-être un jour d'avoir accommodé la ſainte ſévérité de votre Evangile, aux indulgences & aux adouciſſements de nos ſiecles ! & vous nous rangerez peut-être un jour parmi les ouvriers d'iniquité, parce que la tiédeur & la négligence de nos mœurs aura ôté à la parole que nous annonçons, cette terreur & cette véhémence divine, qu'elle ne ſauroit trouver que dans une bouche conſacrée par la piété & par la pénitence !

Eh ! quoi, mes Freres, les vérités du ſalut, telles que Jeſus-Chriſt nous les a propoſées, ne ſauroient elles alarmer les conſciences, ſi l'eſprit de homme n'y ajoute des terreurs étrangeres ? Paul exagéroit donc autrefois, lorſque ce Gou-

verneur Romain, malgré l'orgueil d'une fauſſe ſageſſe, & les préjugés d'un culte idolâtre, frémiſſoit, dit S. Luc, en l'entendant parler de la juſtice, de la chaſteté, & du ſpectacle terrible d'un jugement à venir? Paul exagéroit donc, lorſque les habitants des villes venoient ſe frappant la poitrine, fondant en larmes à ſes pieds, & portant au milieu des places publiques les livres laſcifs ou impies, & les autres inſtruments de leurs paſſions, pour en faire un ſacrifice au Seigneur!

Vous nous accuſez d'ajouter de nouvelles terreurs aux paroles de l'Evangile : mais où ſont les conſciences que nous troublons? où ſont les pécheurs que nous alarmons? où ſont les ames mondaines, qui ſaiſies de frayeur au ſortir de nos diſcours, vont ſe cacher au fond des ſolitudes, & expier par de ſaints excès de pénitence, les diſſolutions de leurs mœurs paſſées! Les ſiecles qui nous ont précédé, ont vu ſouvent de ces exemples ; les nôtres en voient-ils encore quelquefois? Ah! plût à Dieu que vous puiſſiez me convaincre d'avoir inſpiré à une ſeule ame ces terreurs ſalutaires, diſoit autrefois ſaint Ambroiſe à quelques ſages mondains de ſon temps, qui l'accuſoit d'exagérer les périls & la corruption du monde, & de faire prendre à trop de filles chrétiennes le parti de la ſainte virginité ; & je puis vous le dire ici avec bien plus de raiſon que ce grand homme : *Utinam convincerer!* (S Ambr de virginit. l. 1. 6. 5.) Plut à Dieu qu'on pût me montrer les ſuites d'une indiſcrétion ſi heureuſe : *Utinam tanti criminis probaretur effectus!* Plût à Dieu que vous euſſiez des exemples à nous reprocher pour juſtifier vos cenſures! *Utinam exemplis potiùs argueretis, quàm ſermonibus cæderetis!* Ah! nous ſouffririons le blâme avec plaiſir, ſi l'on pouvoit nous montrer le ſuccès qu'on nous re-

proche ! *Non vererer invidiam, ſi efficaciam recognoſcerem.*

Hélas ! nous ne ménageons peut-être que trop votre foibleſſe ; nous reſpectons peut-être trop des coutumes qu'un long uſage a conſacrées, de peur de paroître cenſurer les grands exemples qui les autoriſent ; nous n'oſons preſque parler de certains déſordres, de peur que nos cenſures ne paroiſſent plutôt tomber ſur les perſonnes, que ſur les vices ; nous nous contentons de vous montrer de loin des vérités qu'il faudroit vous mettre ſous l'œil, & votre ſalut même ſouffre ſouvent de l'excès de nos precautions & de notre timide prudence. Que dirai-je ! la foibleſſe nous arrache ſouvent des eloges, ou le zele devroit placer des anathêmes & des cenſures ; nous nous laiſſons, comme le monde, éblouir par les noms & par les titres ; ce qui encouragea les Ambroiſes nous affoiblit ; & parce que nous vous devons du reſpect, nous vous refuſons ſouvent la vérité que nous devons encore reſpecter davantage, & après cela, vous nous accuſez d'exagérer, d'outrer les vérités, & d'en former des fantômes de notre façon, pour alarmer ceux qui nous écoutent.

Mais, que nous reviendroit-il d'un artifice ſi indigne de la vérité qui nous eſt confiée ! Ces déclamations outrées & puériles pouvoient convenir à l'éloquence vénale de ces Sophiſtes, qui au milieu des écoles de la Grece, cherchoient à s'attirer des diſciples en vantant la ſageſſe de leur ſecte. Mais pour nous, mes Freres, eh ! nous voudrions pouvoir vous adoucir le joug, loin de le rendre plus peſant ; nous voudrions pouvoir vous faciliter la voie, loin d'y jeter de nouveaux obſtacles. Que ne pouvons-nous, comme le Paſteur de l'Evangile, vous porter nous-mêmes ſur les épaules pour vous épargner les fatigues du chemin ! Pourquoi vous dégoûterions-nous de

l'entrepriſe du ſalut, en vous y repréſentant des difficultés chimériques? c'eſt à nous à vous applanir celles qui s'y trouvent en effet, & à vous tendre la main pour ſoutenir votre foibleſſe.

Meditez la Loi de Jeſus-Chriſt, mes Freres; que dis-je? ouvrez ſeulement l'Evangile, & liſez : alors vous comprendrez que nous tirons un voile de diſcretion ſur la ſévérité de ſes maximes : alors, loin de vous plaindre de nos excès, vous ſuppléerez vous-mêmes à notre ſilence & à nos adouciſſements; & vous vous direz ce que nous craignons de vous dire, parce que vous ne pourriez pas le porter. Grand Dieu! porter ſa croix chaque jour, mépriſer le monde & tout ce qu'il renferme, vivre comme etranger ſur la terre, ne s'attacher qu'à vous ſeul, renoncer à tout ce qui flatte les ſens, ſe renoncer ſans ceſſe ſoi-même, regarder comme heureux ceux qui pleurent ou qui ſont affligés, voilà le précis de votre Loi ſainte. Eh! que peut ajouter l'eſprit humain à la rigueur de cette doctrine? que pourrions-nous vous annoncer de plus triſte & de plus formidable à l'amour propre? Auſſi vos reproches ne ſont qu'un vain langage du monde, & une de ces façons de parler que nul n'approfondit, & que chacun adopte : votre conſcience les dément en ſecret; & quand vous parlez de bonne foi, vous convenez que nous avons raiſon, & que l'Evangile eſt un prédicateur bien plus ſévere & plus effrayant pour le monde & pour ceux qui l'aiment, que nous ne ſaurions jamais l'être nous-mêmes.

Premier devoir qu'exige de vous l'autorité de la parole ſainte, un eſprit de docilité.

Vous devez, en ſecond lieu, à l'autorité de cette parole, un eſprit de ſincérité & d'application ſur vous-même; c'eſt-à-dire, être ici un cenſeur rigoureux de votre propre conſcience;

avoir ſans ceſſe ſous les yeux, d'un côté, l'état de votre ame ; de l'autre, les verités que nous annonçons ; vous meſurer ſur cette regle ; vous approfondir dans cette lumiere ; vous juger par cette loi ; écouter, comme adreſſées à vous ſeul, les ſaintes maximes annoncées à la multitude ; vous regarder comme ſeul ici devant Jeſus-Chriſt qui parle à vous ſeul par notre bouche, & qui peut-être même ne nous envoie ici que pour vous ſeul. Car, mes Freres, nul ne prend ici pour ſoi la vérité qui l'attaque & qui le condamne ; nul ne s'y croit un perſonnage intéreſſé ; il ſemble que nous nous formons à plaiſir des fantômes pour les combattre, & que la réalité du pécheur que nous attaquons ne ſe trouve nulle part. L'impudique ne ſe reconnoît point dans les traits les plus vifs & les plus reſſemblants de ſa paſſion. L'homme chargé d'un bien mal acquis, & peut-être du ſang & de la dépouille des peuples, condamne avec nous cette injuſtice dans les autres, & ne voit pas qu'il ſe juge lui-même. Le Courtiſan dévoré d'ambition, & qui ſacrifie tous les jours à cette idole la conſcience & la probité, convient de la baſſeſſe de cette paſſion dans ſes ſemblables, & la regarde comme une vertu, ou comme la grande ſcience de la Cour pour lui-même. Chacun s'enviſage toujours par certains côtés favorables, qui l'empêchent de ſe reconnoître tel qu'il eſt. Nous avons beau, pour ainſi dire, le montrer au doigt ; on trouve toujours en ſoi certains traits adoucis qui changent la reſſemblance. On ſe dit tout bas à ſoi-même : Je ne ſuis pas cet homme. Et tandis que le public nous applique peut-être des vérités ſi reſſemblantes, ſeuls, ou nous réuſſiſſons à nous y méconnoître, ou nous n'y découvrons peut-être que les défauts de nos freres ; nous cherchons à nos propres portraits des reſſemblances étrangeres : nous

ſommes ingénieux à détourner ſur les autres le coup que la vérité n'avoit porté que ſur nous; la malignité des applications eſt le ſeul fruit que nous retirons de la peinture que la chaire fait de nos vices, & nous jugeons témérairement nos freres, où nous aurions dû nous juger nous-mêmes. Et c'eſt ainſi, ô mon Dieu, que les hommes corrompus abuſent de tout, & que la lumiere même de la vérité ferme leurs yeux ſur leurs propres égarements, & ne les ouvre que pour voir dans les autres, ou ce qui n'eſt pas, ou ce qu'elle auroit dû leur cacher!

Tels ſont les devoirs qu'exige de vous l'autorité de la parole ſainte : venons à ceux qui ſont attachés à ſa fin. Sa fin, mes Freres, vous le ſavez, c'eſt la converſion des cœurs, l'établiſſement de la vérité, la deſtruction de l'erreur & du péché, la ſanctification du nom de Jeſus-Chriſt; tout y eſt grand, tout y eſt ſérieux, tout y eſt digne de la plus ſublime fonction de la hiérarchie; & de-là il eſt aiſé de conclure que vous devez nous écouter avec un eſprit de reſpect religieux qui ne mépriſe pas la ſimplicité de nos diſcours, & avec un eſprit de foi qui n'y cherche rien d'humain, rien de frivole, rien qui ne réponde à l'excellence & à la dignité de ſa fin.

Je dis un eſprit de reſpect religieux, qui ne mépriſe pas la ſimplicité de nos diſcours : car quelque éclairé que vous ſoyez d'ailleurs, vous ne devez pas vous faire de vos prétendues lumieres un titre pour négliger les inſtructions que l'Egliſe donne aux Fideles. Auguſtin, déja ſi célebre à Milan par ſes talents & par ſon eloquence, ne dédaignoit pas d'aſſiſter aſſidument aux inſtructions publiques du grand Ambroiſe. L'onction de l'Eſprit vous apprendra toujours ici ce que vous ignorez peut-être encore. *Si vous avez la ſcience qui enfle, vous vous affermiſſez dans

a charité qui édifie. Si votre eſprit n'y apprend rien de nouveau, votre cœur y ſentira peut-être des choſes nouvelles ; vous y apprendrez du moins que votre ſavoir n'eſt rien, ſi vous ignorez la ſcience du ſalut ; que vous n'êtes qu'une nuée ſans eau, élevé, à la vérité, par vos talents & par vos connoiſſances, ſur le reſte des hommes, mais vuide de grace, & le jouet des vents & des paſſions devant Dieu ; & qu'enfin, une ame ſimple & pure apprendra tout en un inſtant dans le ſein de Dieu, & ſera transformée de clarté en clarté ; au lieu que vous, après une vie entiere de veilles & de travail, & un amas inutile de connoiſſances & de lumieres, n'aurez peut-être pour partage que les ténebres éternelles.

Quel abus, mes Freres, de ſe bannir de ces aſſemblées ſaintes, ſous prétexte qu'on en ſait aſſez, & peut-être auſſi qu'on eſt aſſez inſtruit des devoirs de la piété dont on fait profeſſion depuis long-temps, & que des lectures chrétiennes & un peu de réflexion dans la retraite, menent plus loin, & ſont plus utiles que tous nos diſcours ! Mais, mon cher Auditeur, ſi vous faites profeſſion de la piété & de la juſtice, quelle plus douce conſolation pouvez-vous avoir, que d'entendre publier les merveilles du Seigneur, les ordonnances de ſa Loi ſainte, des vérités que vous aimez, que vous pratiquez, & dont vous devez ſouhaiter que la connoiſſance ſoit donnée à tous les hommes ? Quel ſpectacle plus conſolant pour vous, que de voir vos freres aſſemblés ici aux pieds de l'autel, attentifs à la parole de vie, éloignés des ſpectacles du monde & des occaſions du péché, formant de ſaints deſirs, ouvrant leurs cœurs à la voix de Dieu, concevant peut-être les prémices de l'Eſprit ſaint, & les commencements de leur pénitence, de pouvoir vous unir à eux pour obtenir du Pere des miſéricordes

qu'il

qu'il acheve dans leur ame l'ouvrage du ſalut qu'il a commencé d'y opérer?

Ce n'eſt pas que la méditation des divines Ecritures ne fourniſſe à la piété chrétienne des reſſources conſolantes. Mais le Seigneur attache à la vertu de notre miniſtere, & à la vocation légitime, des graces que vous ne trouverez pas ailleurs. Les vérités les plus ſimples dans la bouche des Paſteurs, ou de ceux qui vous parlent à leur place, tirent de la grace de leur miſſion une force qu'elles n'ont pas toutes ſeules; le même livre d'Iſaïe, qui, lu dans un char par cet Officier de la Reine d'Ethiopie, étoit pour lui un livre fermé, & amuſoit ſon loiſir ſans éclairer ſa foi, développé par Philippe, devint à l'inſtant pour lui une parole de vie & de ſalut. Et enfin, vous devez cet exemple à vos freres, cette édification à l'Egliſe, ce reſpect à la parole de Jeſus-Chriſt, cette uniformité à l'Eſprit de paix & d'unité qui nous lie. Eh! banniſſez-vous, à la bonne heure, de ces aſſemblées profanes & criminelles, où la piété toujours gémiſſante, étrangere, contrainte: mais c'eſt ici ſa place; c'eſt l'aſſemblée des Saints, puiſque ce n'eſt que pour les former que notre miniſtere a été établi, & ſe perpétue encore dans l'Egliſe.

J'ai dit, en ſecond lieu, un eſprit de foi; & cette diſpoſition en renferme deux: un amour pour la parole ſainte indépendant des talents de l'homme qui vous l'annonce; un goût formé par la Religion, qui ne vienne pas pour y chercher de vains ornements, mais les vérités ſolides du ſalut; c'eſt-à-dire, ne l'écouter ni avec un eſprit de cenſure, ni avec un eſprit de curioſité.

Et en effet, votre amour pour la parole de Jeſus-Chriſt doit vous aveugler, pour ainſi dire, ſur les défauts de ceux qui vous l'annoncent; vous devez la trouver belle, divine, digne de

tous vos hommages dans une bouche même impolie & groſſiere : ſous quelque couleur qu'on vous la préſente, revêtue d'ornements pompeux, ou ſimple & négligée, pourvu que vous en reconnoiſſiez encore les traits céleſtes, elle a les mêmes droits ſur votre cœur. Et certes perd-elle quelque choſe de ſa ſainteté pour paſſer par des canaux moins brillants & moins riches? Que le Seigneur parlât autrefois à travers un buiſſon vil & mépriſable aux yeux, ou ſur une nuée de gloire ; qu'il rendît ſes oracles au milieu du déſert & dans un Tabernacle couvert de peaux d'animaux, ou dans le Temple de Salomon, le plus magnifique qui ait jamais été elevé à la gloire de ſon nom, ſa parole ſainte y perdroit-elle quelque choſe de ſa dignité ? & comme c'étoit le même Seigneur qui parloit par-tout, la foi d'Iſraël y faiſoit-elle quelque différence !

Cependant, parmi tous ceux qui nous écoutent, il en eſt peu aujourd'hui qui ne s'érigent en juges & en cenſeurs de la parole ſainte. On ne vient ici que pour décider du mérite de ceux qui l'annoncent, pour faire des paralleles inſenſés, pour prononcer ſur la différence des jours & des inſtructions : on ſe fait honneur d'être difficile ; on paſſe ſans attention ſur les vérités les plus étonnantes, & qui ſeroient d'un plus grand uſage pour ſoi ; & tout le fruit qu'on retire d'un diſcours chrétien, ſe borne à en avoir mieux remarqué les défauts que tout autre. De ſorte qu'on peut appliquer à la plupart de nos Auditeurs, ce que Joſeph devenu le Sauveur de l'Egypte, diſoit par pure feinte à ſes freres : Ce n'eſt pas pour chercher le froment & la nourriture, que vous êtes venus ici ; c'eſt comme des eſpions qui venez remarquer les endroits foibles de cette contrée : *Exploratores eſtis ; ut videatis infirmiora terræ, veniſtis.* (Gen. 42. 8.)

Ce n'eſt pas pour vous nourrir du pain de la parole, & chercher des ſecours & des remedes utiles à vos maux, que vous venez nous écouter; c'eſt pour trouver où placer quelques vaines cenſures, & vous faire honneur de nos défauts, qui ſont peut-être une punition terrible de Dieu ſur vous, lequel refuſe à vos crimes des ouvriers plus accomplis, qui auroient pu vous rappeller à la pénitence : *Exploratores eſtis; ut videatis infirmiora terræ, veniſtis.*

Mais de bonne foi, mes Freres, quelque foible que ſoit notre langage, n'en diſons-nous pas toujours aſſez pour vous confondre, pour diſſiper vos erreurs, & pour vous faire convenir en ſecret des égaremens que vous ne pouvez vous juſtifier à vous-mêmes? Faut-il des talents ſi ſublimes pour vous dire que les fornicateurs, les avares, & les hommes ſans miſéricorde, n'entreront jamais dans le royaume de Dieu; que ſi vous ne faites pénitence, vous périrez; & qu'il ne ſert de rien d'être poſſeſſeur du monde entier, ſi l'on vient à perdre ſon ame! N'eſt-ce pas la ſimplicité même qui fait toute la force de ces divines vérités? & dans la bouche du plus obſcur de tous les Miniſtres ſeroient-elles moins effrayantes!

Et d'ailleurs, s'il étoit permis de nous recommander ici nous-mêmes, comme le diſoit autrefois l'Apôtre à des Fideles ingrats, plus attentifs à cenſurer la ſimplicité de ſon extérieur & de ſon langage, & ſa figure mépriſable, comme il dit lui-même, aux yeux des hommes, que touchés des fatigues & des périls infinis qu'il avoit eſſuyés pour leur annoncer l'Evangile, & les convertir à la foi; s'il étoit permis, nous vous dirions : mes Freres, nous ſoutenons pour vous tout le poids d'un miniſtere pénible; nos ſoins, nos veilles, nos prieres, les travaux infinis qui

nous conduiſent à ces chaires chrétiennes, n'ont point d'autre objet que votre ſalut : eh ! ne méritons-nous pas du moins que vous reſpectiez nos peines ? le zele qui ſouffre tout pour vous aſſurer le ſalut, peut-il jamais devenir le triſte ſujet de vos dériſions & de vos cenſures ? Demandez à Dieu, à la bonne heure, pour la gloire de l'Egliſe & pour l'honneur de ſon Evangile, qu'il ſuſcite à ſon peuple des ouvriers puiſſants en parole : de ces hommes que l'onction ſeule de l'Eſprit de Dieu rend éloquents, & qui annoncent l'Evangile d'une maniere digne de ſon élévation & de ſa ſainteté. Mais quand nous manquons, que votre foi ſupplée à nos diſcours ; que votre piété rende à la vérité dans vos cœurs ce qu'elle perd dans notre bouche ; & par vos dégoûts injuſtes, n'obligez pas les Miniſtres de l'Evangile à recourir, pour vous plaire, aux vains artifices d'une éloquence humaine, à briller plutôt qu'à inſtruire, & à deſcendre chez les Philiſtins, comme autrefois les Iſraélites, pour aiguiſer leurs inſtruments deſtinés à cultiver la terre ; je veux dire, à chercher dans les ſciences profanes, ou dans le langage d'un monde ennemi, des ornements étrangers pour embellir la ſimplicité de l'Evangile ; & donner aux inſtruments & aux talents deſtinés à faire croître & fortifier la ſemence ſainte, un brillant & une ſubtilité qui en émouſſe la force & la vertu, & qui met un faux éclat à la place du zele & de la vérité : *Deſcendebat ergo omnis Iſrael ad Philiſtiim, ut exacueret unuſquiſque vomerem ſuum, & ligonem.* (1. Reg. 13. 20)

Et voilà, mes Freres, le dernier défaut oppoſé à cet eſprit de foi ; un eſprit de curioſité. Vous ne diſtinguez pas aſſez la ſainte gravité de notre miniſtere, de cet art vain & frivole, qui ne ſe propoſe que l'arrangement du diſcours & la gloire de l'éloquence : vous n'aſſiſtez à nos diſ-

cours que comme autrefois Auguſtin encore pécheur aſſiſtoit à ceux d'Ambroiſe. Ce n'étoit pas, dit cet illuſtre pénitent, pour y apprendre de la bouche de l'homme de Dieu, les ſecrets de la vie éternelle que je cherchois depuis ſi long-temps, ni pour y trouver des remedes aux plaies honteuſes & invétérées de mon ame, que vous ſeul connoiſſiez, ô mon Dieu; c'étoit pour examiner ſi ſon éloquence répondoit à ſa grande réputation, & ſi ſes diſcours ſoutenoient les applaudiſſements que lui donnoit tout ſon peuple. Les vérités qu'il annonçoit, ne m'intéreſſoient point: je n'étois touché que de la beauté & de la douceur du diſcours: *Rerum autem incurioſus & contemptor adſtabam, & delectabar ſuavitate ſermonis.* (Conf lib. 5. 13.)

Et telle eſt encore aujourd'hui la ſituation déplorable d'une infinité de Fideles qui nous écoutent, leſquels chargés de crimes comme Auguſtin, liés comme lui des paſſions les plus honteuſes, loin de venir chercher ici des remedes à leurs maux, viennent y chercher de vains ornements qui amuſent les malades ſans les guérir, qui font que nous plaiſons au pécheur, mais qui ne font pas que le pécheur ſe déplaiſe à lui-même. Ils viennent, ce ſemble, nous dire ce que les habitants de Babylone diſoient autrefois aux Iſraélites captifs: Chantez-nous les cantiques de Sion: *Hymnum cantate nobis de canticis Sion.* (Pſ. 136. 3.) Ils viennent chercher l'harmonie & l'agrément dans les vérités ſérieuſes de la morale de Jeſus-Chriſt, dans les ſoupirs de la triſte Sion étrangere & captive, & veulent que nous penſions à flatter l'oreille en publiant les menaces & les maximes ſéveres de l'Evangile: *Hymnum cantate nobis de canticis Sion.*

O vous, qui m'écoutez, & que ce diſcours regarde, rentrez un moment en vous-mêmes;

votre ſort eſt comme déploré aux yeux de Dieu ; vos plaies invétérées ne laiſſent preſque plus d'eſpoir de guériſon ; vos maux preſſent, le temps eſt court ; Dieu, laſſé de vous ſouffrir depuis ſi long-temps, va enfin vous frapper & vous ſurprendre : voilà les malheurs éternels que nous vous prédiſons, & qui arrivent tous les jours à vos ſemblables. Vous n'êtes pas loin de l'accompliſſement : nous vous montrons le glaive terrible du Seigneur ſuſpendu ſur votre tête & prêt à tomber ſur vous ; & loin de frémir ſur les ſuites de votre deſtinée, & prendre des meſures pour vous dérober au glaive qui vous menace, vous vous amuſez à examiner s'il brille & s'il a de l'éclat ; & vous cherchez dans les terreurs même de la prédiction, les beautés puériles d'une vaine éloquence. Grand Dieu ! que le pécheur paroît mépriſable & digne de riſée, quand on l'enviſage dans votre lumiere.

Car, mes Freres, ſommes-nous donc ici ſur une tribune profane pour ménager avec des paroles artificieuſes les ſuffrages d'une aſſemblée oiſive ; ou dans la chaire chrétienne & à la place de Jeſus-Chriſt, pour vous inſtruire, pour vous reprendre, pour vous ſanctifier au nom & ſous les yeux de celui qui nous envoie ? Eſt-ce ici une diſpute de gloire, un exercice d'eſprit & d'oiſiveté, ou le plus ſaint & le plus important miniſtere de la foi Eh ! pourquoi venez-vous vous arrêter à nos foibles talents, & chercher des qualités humaines où Dieu ſeul parle & agit ? Les inſtruments les plus vils ne ſont-ils pas les plus propres à la puiſſance de ſa grace ? Les murs de Jéricho ne tombent-ils pas, quand il lui plaît, au bruit des plus fragiles trompettes ? Eh ! que nous importe de vous plaire, ſi nous ne vous changeons pas ? que nous ſert d'être éloquent, ſi vous êtes toujours pécheurs ? quel fruit nous

revient-il de vos louanges, ſi vous n'en retirez vous-mêmes aucun de nos inſtructions? Notre gloire, c'eſt l'établiſſement du regne de Dieu dans vos cœurs : vos larmes toutes ſeules, bien mieux que vos applaudiſſements, peuvent faire notre éloge, & nous ne voulons point d'autre couronne que vous-mêmes & votre ſalut éternel. *Ainſi ſoit-il.*

SERMON

POUR LE LUNDI

DE LA PREMIERE SEMAINE DE CARÊME:

Sur la vérité d'un avenir.

Ibunt hi in ſupplicium æternum, Juſti autem in vitam æternam.

Ceux-ci iront dans le ſupplice éternel, & les Juſtes dans la vie éternelle. Matth. 25. 46.

VOILA, mes Freres, à quoi ſe termineront enfin les deſirs, les eſpérances, les conſeils & les entrepriſes des hommes; voilà où viendront enfin échouer les vaines réflexions des ſages & des eſprits forts, les doutes & les incertitudes éternelles des incrédules, les vaſtes projets des conquérants, les monuments de la gloire humaine, les ſoins de l'ambition, les diſtinctions des talents, les inquiétudes de la fortune, la proſpérité des Empires, & toutes les révolu-

lutions frivoles de la terre. Tel ſera le dénouement redoutable, qui nous développera enfin les myſteres de la Providence ſur les diverſes deſtinées des enfants d'Adam, & qui juſtifiera ſa conduite dans le gouvernement de l'univers. Cette vie n'eſt donc qu'un inſtant rapide, & le commencement d'un avenir éternel. Des tourments qui ne finiront plus, ou les délices d'une felicité immortelle, partageront enfin le ſort de tous les hommes; & l'une de ces deux deſtinées doit être la nôtre.

Cependant l'image de ce grand ſpectacle, qui avoit pu autrefois effrayer la férocité des tyrans, ébranler la fermeté des philoſophes, troubler la molleſſe & les voluptés des Céſars, adoucir les peuples les plus barbares, former tant de martyrs, peupler les déſerts, & ſoumettre tout l'univers au joug de la Croix; cette image ſi effrayante n'eſt preſque plus deſtinée aujourd'hui qu'à alarmer la timidité du ſimple peuple; ces grands objets ſont devenus des peintures vulgaires qu'on n'oſe preſque plus expoſer à la fauſſe délicateſſe des puiſſants & des ſages du monde; & tout le fruit que nous retirons d'ordinaire de ces ſortes de diſcours, c'eſt de faire demander au ſortir de-là, ſi tout ſe paſſera comme nous l'avons dit.

Car, mes Freres, nous vivons dans des temps où la foi de pluſieurs a fait naufrage, où une affreuſe philoſophie, comme un venin mortel, ſe répand en ſecret, & entreprend de juſtifier les abominations & les vices contre la foi des peines & des récompenſes futures. Cette plaie a paſſé des palais des Grands juſques dans le peuple; & par-tout la piété des Juſtes eſt bleſſée par les diſcours de l'irréligion & les maximes du libertinage.

Et certes, mes Freres, je ne ſuis pas ſurpris,

gue des hommes diſſolus doutent d'un avenir, & tâchent de combattre ou d'affoiblir une vérité capable de troubler leurs voluptés criminelles. Il eſt affreux d'attendre un malheur éternel. Le monde n'a point de plaiſir à l'épreuve d'une penſée ſi funeſte ; auſſi le monde a de tout temps eſſayé de l'effacer du cœur & de l'eſprit des hommes. Il ſent bien que la foi d'un avenir eſt un frein incommode aux paſſions humaines, & qu'il ne réuſſira jamais à faire des voluptueux tranquilles & determinés, qu'il n'en ait fait auparavant des incrédules.

Otons donc, mes Freres, à la corruption du cœur humain un appui ſi monſtrueux & ſi fragile ; prouvons aux ames diſſolues, qu'elles ſurvivront à leurs déſordres, que tout ne meurt pas avec le corps ; que cette vie finira leurs crimes, mais non pas leurs malheurs ; & pour mieux confondre l'impiété, attaquons-la dans les vains prétextes ſur leſquels elle s'appuie.

Premiérement, qui ſait, nous dit l'impie, ſi tout ne meurt pas avec nous ! cette autre vie dont on nous parle, eſt-elle bien ſûre ! qui en eſt revenu pour nous dire ce qui s'y paſſe !

Secondement, eſt-il digne de la grandeur de Dieu, diſent-ils encore, de s'abaiſſer à ce qui ſe paſſe parmi les hommes ? que lui importe que des vers de terre comme nous, s'égorgent, ſe trompent, ſe déchirent, vivent dans les plaiſirs ou dans la tempérance ? n'eſt-ce pas un orgueil à l'homme de croire qu'un Dieu ſi grand s'occupe de lui ?

Enfin, quelle apparence, ajoutent-ils, que Dieu ayant fait naître l'homme tel qu'il eſt, il puniſſe comme des crimes, des penchants de plaiſirs que nous trouvons en nous, & que la nature nous a donnés ? Voilà toute la philoſophie des ames voluptueuſes ; l'incertitude d'un avenir,

la grandeur de Dieu qu'une vile créature ne peut offenſer ; la foibleſſe née avec l'homme, & à qui il ſeroit injuſte d'en faire un crime.

Prouvons donc d'abord, contre l'incertitude des impies, que la vérité d'un avenir eſt juſtifiée par les plus pures lumieres de la raiſon ; en ſecond lieu, contre l'idée indigne qu'ils ſe forment de la grandeur de Dieu, que cette vérité eſt juſtifiée par ſa ſageſſe & par ſa gloire ; enfin, contre le prétexte tiré de la foibleſſe de l'homme, qu'elle eſt juſtifiée par le jugement même de ſa propre conſcience. La certitude d'un avenir, la néceſſité d'un avenir, le ſentiment ſecret d'un avenir ; voilà tout mon diſcours.

O Dieu ! ne regardez pas l'outrage que les blaſphêmes de l'impiété font à votre gloire, regardez ſeulement, &, voyez de quoi la raiſon que vous n'éclairez plus, eſt capable. Reconnoiſſez dans les égarements monſtrueux de l'eſprit humain, toute la ſévérité de votre juſtice, lorſqu'elle l'abandonne ; afin que plus j'expoſerai ici les blaſphêmes inſenſés de l'impie, plus il devienne à vos yeux un objet digne de votre pitié, & des richeſſes de votre miſéricorde. *Ave Maria.*

I. PARTIE. IL eſt triſte ſans doute d'avoir à juſtifier devant les Fideles la vérité la plus conſolante de la foi, de venir prouver à des hommes à qui l'on a annoncé Jeſus-Chriſt, que leur être n'eſt pas un aſſemblage bizarre & le triſte fruit du haſard ; qu'un Ouvrier ſage & tout-puiſſant a préſidé à notre formation & à notre naiſſance ; qu'un ſouffle d'immortalité anime notre boue ; qu'une portion de nous-mêmes nous ſurvivra ; & qu'au ſortir de cette maiſon terreſtre, notre ame retournera dans le ſein de Dieu d'où elle étoit ſortie, & ira habiter la région eternelle des

vivants, où il ſera rendu à chacun ſelon ſes œuvres.

C'eſt par cette vérité que Paul commença d'annoncer la foi devant l'Aréopage. (*Act.* 17. 29. 31. Nous ſommes la race immortelle de Dieu, diſoit-il à cette aſſemblée de Sages, & il a établi un jour pour juger l'univers. C'eſt par-là que les hommes apoſtoliques jeterent les premiers fondements de la doctrine du ſalut parmi les nations infidelles & corrompues. Mais pour nous, mes Freres, qui arrivons à la fin des ſiecles, après que la plenitude des nations eſt entrée dans l'Egliſe; que tout l'univers a cru, que tous les myſteres ont été éclaircis, toutes les prophéties accomplies, Jeſus-Chriſt glorifié, la voie du ciel ouverte & frayée; nous qui paroiſſons dans les derniers temps, où le jour du Seigneur eſt bien plus proche, que lorſque nos peres crurent; hélas! quel devroit être notre miniſtere, ſinon de diſpoſer les Fideles à cette grande attente, & de leur apprendre à ſe tenir prêts pour paroître devant Jeſus-Chriſt qui va venir, loin de combattre encore ces maximes monſtrueuſes & inſenſées, que la premiere prédication de l'Evangile avoit effacées de l'univers.

L'incertitude prétendue d'un avenir eſt donc le premier fondement de la ſécurité des ames incrédules. On ne ſait ce qui ſe paſſe dans cet autre monde dont on nous parle, diſent-ils; aucun des morts n'en eſt revenu pour nous le dire; peut être n'y a-t-il rien au-delà du trépas: jouiſſons donc du préſent, & laiſſons au haſard un avenir, ou qui n'eſt point, ou du moins qu'on ne veut pas que nous connoiſſions.

Or, je dis que cette incertitude eſt ſuſpecte dans le principe qui la produit, inſenſée dans les raiſons ſur leſquelles elle s'appuie, affreuſe dans ſes conſéquences; ne me refuſez pas votre attention.

Suſpecte dans le principe qui la produit. Car, mes Freres, comment s'eſt formée dans l'eſprit de l'impie cette incertitude ſur l'avenir? il n'y a qu'à remonter à l'origine d'une opinion, pour ſavoir ſi les intérêts de la vérité ou des paſſions l'ont établie ſur la terre.

L'impie porta en naiſſant les principes de Religion naturelle communs à tous les hommes : il trouva écrite dans ſon cœur une loi qui défendoit la violence, l'injuſtice, la perfidie, & tout ce qu'on ne peut pas ſouffrir ſoi-même : l'éducation fortifia ces ſentiments de la nature : on lui apprit à connoître un Dieu, à l'aimer, à le craindre : on lui montra la vertu dans les regles ; on la lui rendit aimable dans les exemples ; & quoiqu'il trouvât en lui des penchants oppoſés au devoir, lorſqu'il lui arrivoit de s'y laiſſer emporter, ſon cœur prenoit en ſecret le parti de la vertu contre ſa propre foibleſſe.

Ainſi vécut d'abord l'impie ſur la terre ; il adora avec le reſte des hommes un Etre ſuprême ; il reſpecta ſes Loix ; il redouta ſes châtiments ; il attendit ſes promeſſes. D'où vient donc qu'il n'a plus connu de Dieu ; que les crimes lui ont paru des polices humaines, l'enfer un préjugé, l'avenir une chimere, l'ame un ſouffle qui s'eteint avec le corps? par quel degré eſt-il parvenu à ces connoiſſances ſi nouvelles & ſi ſurprenantes? par quelles voies a-t-il pu réuſſir à ſe défaire de ſes anciens préjugés ſi établis parmi les hommes, & ſi conformes aux ſentiments de ſon cœur, & aux lumieres de ſa raiſon? a-t-il examiné? a-t-il conſulté? a-t il pris toutes les précautions ſérieuſes que demandoit l'affaire la plus importante de ſa vie? s'eſt-il retiré du commerce des hommes pour laiſſer plus de loiſir aux réflexions & à l'étude? a-t-il purifié ſon cœur, de peur que les paſſions ne lui fiſſent prendre le

change ? De quelles attentions n'a-t-on pas beſoin, pour revenir des premiers ſentiments dont l'ame avoit été d'abord imbue !

Ecoutez-le, mes Freres, & adorez ici la juſtice de Dieu ſur ces hommes corrompus ; qu'il livre à la vanité de leurs penſées. A meſure que ſes mœurs ſe ſont dereglées, les regles lui ont paru ſuſpectes : à meſure qu'il s'eſt abruti, il a tâché de ſe perſuader que l'homme étoit ſemblable à la bête. Il n'eſt devenu impie, qu'en ſe fermant toutes les voies qui pouvoient le conduire à la vérité ; en ne faiſant plus de la Religion une affaire ſérieuſe ; en ne l'examinant que pour la déshonorer par des blaſphêmes & des plaiſanteries ſacrileges ; il n'eſt devenu impie, qu'en cherchant à s'endurcir contre les cris de ſa conſcience, & ſe livrant aux plus infames voluptés. C'eſt par cette voie qu'il eſt parvenu aux connoiſſances rares & ſublimes de l'incrédulité ; c'eſt à ces grands efforts qu'il doit la découverte d'une vérité, que le reſte des hommes juſqu'à lui, avoit ou ignorée, ou déteſtée.

Voilà la ſource de toute incrédulité ; le déréglement du cœur. Oui, mes Freres, trouvez-moi, ſi vous le pouvez, des hommes ſages, véritables, chaſtes, réglés, tempérants, qui ne croient point de Dieu, qui n'attendent point d'avenir, qui regardent les adulteres, les abominations, les inceſtes, comme les penchants & les jeux d'une nature innocente. Si le monde a vu des impies qui ont paru ſages & tempérants, c'étoit, ou qu'ils cachoient mieux leurs déſordres, pour donner plus de credit à leur impiété ; ou la ſatiete du plaiſir qui les avoit menés à cette fauſſe temperance : la debauche avoit été la premiere ſource de leur irreligion : leur cœur etoit corrompu, avant que leur foi fît naufrage ; ils avoient intérêt de croire que tout meurt avec le corps,

avant que d'être parvenus à ſe le perſuader ; & un long uſage du plaiſir avoit bien pu les dégoûter du crime, mais non pas leur rendre la vertu plus aimable.

Quelle conſolation pour nous, mes Freres, qui croyons qu'il faille renoncer aux mœurs, à la probité, à la pudeur, à tous les ſentiments de l'humanité, avant que de renoncer à la foi, & n'être plus homme pour n'être plus Chrétien !

Voilà donc l'incertitude de l'impie déja ſuſpecte dans ſon principe ; mais, en ſecond lieu, elle eſt inſenſée dans les raiſons ſur leſquelles elle s'appuie.

Car, mes Freres, pour prendre le parti étonnant de ne rien croire, & d'être tranquille ſur tout ce qu'on nous dit d'un avenir éternel, il faudroit ſans doute des raiſons bien déciſives & bien convainquantes. Il n'eſt pas naturel que l'homme haſarde un intérêt auſſi ſérieux que celui de ſon éternité, ſur des preuves légeres & frivoles ; encore moins naturel qu'il abandonne là-deſſus les ſentiments communs, la foi de ſes peres, la Religion de tous les ſiecles, le conſentement de tous les peuples, les préjugés de ſon éducation, s'il n'y a été comme forcé par l'évidence de la vérité. A moins que l'impie ne ſoit bien sûr que tout meurt avec le corps, rien n'approche de ſa fureur & de ſon extravagance. Or, en eſt-il bien aſſuré ? Quelles ſont les grandes raiſons qui l'ont déterminé à prendre ce parti affreux ? On ne ſait, dit-il, ce qui ſe paſſe dans cet autre monde dont on nous parle ; le juſte meurt comme l'impie, l'homme comme la bête ; & nul ne revient pour nous dire lequel des deux avoit eu tort. Preſſez encore, & vous ſerez effrayé de voir la foibleſſe de l'incrédulité : des diſcours vagues, des doutes uſés, des incertitudes éternelles, des ſuppoſitions chimériques, ſur leſquelles on ne voudroit pas riſ-

quer le malheur ou le bonheur d'un ſeul de ſes jours, & ſur leſquels on haſarde une éternité toute entiere.

Voilà les raiſons inſurmontables que l'impie oppoſe à la foi de tout l'univers ; voilà cette évidence qui l'emporte dans ſon eſprit, ſur tout ce qu'il y a de plus évident & de mieux établi ſur la terre. On ne ſait ce qui ſe paſſe dans cet autre monde dont on nous parle ! O homme ! ouvrez ici les yeux Un doute ſeul ſuffit pour vous rendre impie, & toutes les preuves de la Religion ne peuvent ſuffire pour vous rendre fidele ! Vous doutez s'il y a un avenir, & vous vivez par avance comme s'il n'y en avoit point ! Vous n'avez pour fondement de votre opinion, que votre incertitude, & vous nous reprochez la foi comme une crédulité populaire !

Mais je vous prie, mes Freres, de quel côté eſt ici la crédulité ? Eſt-elle du côté de l'impie, ou du côté du Fidele ? le Fidele croit un avenir ſur l'autorité des divines Ecritures, c'eſt-à-dire, le Livre, ſans contredit, qui mérite le plus de créance ; ſur la dépoſition des hommes apoſtoliques ; c'eſt-à-dire, des hommes juſtes, ſimples, miraculeux, qui ont répandu leur ſang pour rendre gloire à la vérité, & à la doctrine deſquels la converſion de l'univers a rendu un temoignage qui s'élevera juſqu'à la fin des ſiecles contre l'impie ; ſur l'accompliſſement des prophéties, c'eſt-à-dire, le ſeul caractere de vérité que l'impoſture ne peut imiter ; ſur la tradition de tous les ſiecles, c'eſt-à-dire, ſur des faits qui depuis la naiſſance du monde, ont paru certains à tout ce que l'univers a eu de plus grands hommes, de juſtes plus reconnus, de peuples plus ſages & plus polis ; en un mot, ſur des preuves du moins vraiſemblables. L'impie ne croit point d'avenir ſur un ſimple doute, ſur un pur ſoupçon. Qui le

ſait, nous dit-il ? qui en eſt revenu ? Il n'a aucune raiſon ſolide, déciſive pour combattre la vérité d'un avenir. Car, qu'il la publie, & nous nous y rendrons. Il ſe défie ſeulement qu'il n'y a rien après cette vie, & là-deſſus il le croit.

Or, je vous demande, qui eſt ici le crédule ? Eſt-ce celui qui a pour fondement de ſa croyance, ce qu'il y a du moins de plus vraiſemblable parmi les hommes, & de plus propre à faire impreſſion ſur la raiſon ; ou celui qui s'eſt déterminé à croire qu'il n'y a rien, ſur la foibleſſe d'un ſimple doute ? Cependant l'impie croit faire plus d'uſage de ſa raiſon que le Fidele ; il nous regarde comme des hommes foibles & crédules, & il ſe conſidere lui-même comme un homme ſupérieur & élevé au deſſus des prejugés vulgaires, & que la raiſon ſeule, & non l'opinion publique, détermine. O Dieu ! que vous êtes terrible, lorſque vous livrez le pécheur à ſon aveuglement ; & que vous ſavez bien tirer votre gloire des efforts même que vos ennemis font pour la combattre !

Mais je vais encore plus loin. Quand même, dans le doute que ſe forme l'impie ſur l'avenir, les choſes ſeroient égales, & que les vaines incertitudes qui le rendent incrédule, balanceroient les vérités ſolides & évidentes qui nous promettent l'immortalité ; je dis que dans une égalité même de raiſons, il devroit du moins deſirer que le ſentiment de la foi ſur la nature de nos ames, fût véritable ; un ſentiment qui fait tant d'honneur à l'homme, qui lui apprend que ſon origine eſt céleſte, & ſes eſpérances éternelles ; il devroit ſouhaiter que la doctrine de l'impiété fût fauſſe ; une doctrine ſi triſte, ſi humiliante pour l'homme ; qui le confond avec la bête ; qui ne le fait vivre que pour le corps ; qui ne lui donne ni fin, ni deſtination, ni eſpérance ; qui borne ſa

deſtinée à un petit nombre de jours rapides, inquiets, douloureux, qu'il paſſe ſur la terre : toutes choſes égales, une raiſon née avec quelque élévation, aimeroit encore mieux ſe tromper en ſe faiſant honneur, qu'en ſe déclarant pour un parti ſi ignominieux à ſon être. Quelle ame a donc reçu l'impie des mains d'une nature peu favorable, pour aimer mieux croire dans une ſi grande inégalité de raiſons, qu'il n'eſt fait que pour la terre, & ſe regarder avec complaiſance, comme un vil aſſemblage de boue, & le compagnon du bœuf & du taureau ? Que dirai-je, mes Freres? quel monſtre dans l'univers doit être l'impie, de ne ſe défier même du ſentiment commun, que parce qu'il eſt trop glorieux à ſa nature, & de croire que la vanité toute ſeule des hommes l'a introduit ſur la terre, & leur a perſuadé qu'ils étoient immortels ?

Mais non, mes Freres, ces hommes de chair & de ſang ont raiſon de refuſer l'honneur que la Religion fait à leur nature, & de ſe perſuader que leur ame eſt toute de boue, & que tout meurt avec le corps. Des hommes ſenſuels, impudiques, efféminés, qui n'ont plus d'autre frein, qu'un inſtinct brutal; plus d'autre regle, que l'emportement de leurs deſirs ; plus d'autre occupation, que de réveiller, par de nouveaux artifices, la cupidité déja aſſouvie : des hommes de ce caractere ne doivent pas avoir beaucoup de peine à croire qu'ils n'ont en eux aucun principe de vie ſpirituelle ; que le corps eſt tout leur être ; & comme ils imitent les mœurs des bêtes, ils ſont pardonnables de s'en attribuer la nature. Mais qu'ils ne jugent pas de tous les hommes par eux-mêmes ; il eſt encore ſur la terre des ames chaſtes, pudiques, tempérantes : qu'ils ne tranſportent pas dans la nature les penchants honteux de leur volonté ; qu'il ne dégradent pas l'humanité

toute entiere, pour s'être indignement dégradés eux-mêmes ; qu'ils cherchent leurs ſemblables parmi les hommes ; & ſe trouvant preſque ſeuls dans l'univers, ils verront qu'ils ſont plutôt les monſtres, que les ouvrages ordinaires de la nature.

D'ailleurs, non ſeulement l'impie eſt inſenſé, parce que dans une égalité même de raiſon, ſon cœur & ſa gloire devroient le décider en faveur de la foi, mais encore ſon propre intérêt. Car, mes Freres, on l'a déja dit ; que riſque l'impie en croyant ? quelle ſuite fâcheuſe aura ſa crédulité, s'il ſe trompe ? Il vivra avec honneur, avec probité, avec innocence ; il ſera doux, affable, juſte, ſincere, religieux, ami généreux, époux fidele, maître équitable ; il modérera des paſſions qui auroient fait tous les malheurs de ſa vie ; il s'abſtiendra des plaiſirs & des excès qui lui euſſent préparé une vieilleſſe douloureuſe, ou une fortune dérangée ; il jouira de la réputation de la vertu, & de l'eſtime des peuples ; voilà ce qu'il riſque. Quand tout finiroit avec cette vie, ce ſeroit-là le ſeul ſecret de la paſſer heureuſe & tranquille ; voilà le ſeul inconvénient que j'y trouve. S'il n'y a point de récompenſe éternelle, qu'aura-t-il perdu en l'attendant ? Il a perdu quelques plaiſirs ſenſuels & rapides, qui l'auroient bientôt, ou laſſé par le dégoût qui les ſuit, ou tyranniſé par les nouveaux deſirs qu'ils allument ; il a perdu l'affreuſe ſatisfaction d'être, pour l'inſtant qu'il a paru ſur la terre, cruel, dénaturé, voluptueux, ſans foi, ſans mœurs, ſans conſcience, mépriſé peut-être, & déshonoré au milieu de ſon peuple. Je n'y vois pas de plus grand malheur ; il retombe dans le néant, & ſon erreur n'a point d'autre ſuite.

Mais s'il y a un avenir, mais s'il ſe trompe en refuſant de croire, que ne riſque-t-il pas ? La

perte des biens éternels ; la poſſeſſion de votre gloire, ô mon Dieu ! qui devoit le rendre à jamais heureux. Mais ce n'eſt-là même que le commencement de ſes malheurs ; il va trouver des ardeurs dévorantes, un ſupplice ſans fin & ſans meſure, une éternité d'horreur & de rage. Or, comparez ces deux deſtinées ; quel parti prendra ici l'impie ? Riſquera-t-il la courte durée de quelques jours ? riſquera-t-il une éternité toute entiere ? S'en tiendra-t-il au préſent qui doit finir demain, & où il ne ſauroit même être heureux ? Craindra-t-il un avenir qui n'a plus d'autres bornes que l'éternité, qui ne doit finir qu'avec Dieu même ? Quel eſt l'homme ſage, qui, dans une incertitude même égale, oſât ici balancer ? & quel nom donnerons-nous à l'impie, qui n'ayant pour lui que des doutes frivoles, & voyant du côte de la foi, l'autorité, les exemples, la preſcription, la raiſon, la voix de tous les ſiecles, le monde entier, prend ſeul le parti affreux de ne point croire, meurt tranquille, comme s'il ne devoit plus vivre ; laiſſe ſa deſtinée éternelle entre les mains du haſard, & va tenter mollement un ſi grand événement ? O Dieu ! eſt-ce donc-là un homme conduit par une raiſon tranquille, ou un furieux qui n'attend plus de reſſource que de ſon déſeſpoir ? L'incertitude de l'impie eſt donc inſenſée dans les raiſons ſur leſquelles elle s'appuie.

Mais, en dernier lieu, elle eſt encore affreuſe dans ſes conſéquences. Et ici ſouffrez que je laiſſe les grandes raiſons de doctrine ; je ne veux parler qu'à la conſcience de l'incrédule, & m'en tenir aux preuves de ſentiment.

Or, ſi tout doit finir avec nous, ſi l'homme ne doit rien attendre après cette vie, & que ce ſoit ici notre patrie, notre origine, & la ſeule félicité que nous pouvons nous promettre, pourquoi n'y ſommes-nous pas heureux ? Si nous ne naiſſons

que pour les plaiſirs des ſens, pourquoi ne peuvent-ils nous ſatisfaire, & laiſſent-ils toujours un fonds d'ennui & de triſteſſe dans notre cœur? Si l'homme n'a rien au deſſus de la bête, que ne coule-t-il ſes jours comme elle, ſans ſouci, ſans inquiétude, ſans dégoût, ſans triſteſſe, dans la félicité des ſens & de la chair? Si l'homme n'a point d'autre bonheur à eſpérer qu'un bonheur temporel, pourquoi ne le trouve-t-il nulle part ſur la terre? d'où vient que les richeſſes l'inquiétent; que les honneurs le fatiguent; que les plaiſirs le laſſent; que les ſciences le confondent, & irritent ſa curioſité, loin de la ſatisfaire; que la réputation le gêne & l'embarraſſe; que tout cela enſemble ne peut remplir l'immenſité de ſon cœur, & lui laiſſe encore quelque choſe à deſirer? Tous les autres êtres, contents de leur deſtinée, paroiſſent heureux, à leur maniere, dans la ſituation où l'Auteur de la nature les a placés: les aſtres, tranquilles dans le firmament, ne quittent point leur ſéjour pour aller éclairer une autre terre; la terre réglée dans ſes mouvements, ne s'élance pas en haut pour aller prendre leur place; les animaux rampent dans les campagnes, ſans envier la deſtinée de l'homme qui habite les villes & les palais ſomptueux; les oiſeaux ſe réjouiſſent dans les airs; ſans penſer s'il y a des créatures plus heureuſes qu'eux ſur la terre; tout eſt heureux, pour ainſi dire, tout eſt à ſa place dans la nature; l'homme ſeul eſt inquiet, & mécontent; l'homme ſeul eſt en proie à ſes deſirs, ſe laiſſe déchirer par des craintes, trouve ſon ſupplice dans ſes eſpérances, devient triſte & malheureux au milieu de ſes plaiſirs: l'homme ſeul ne rencontre rien ici-bas où ſon cœur puiſſe ſe fixer.

D'où vient cela? ô homme! ne ſeroit-ce point parce que vous êtes ici-bas déplacé; que vous

êtes fait pour le Ciel ; que votre cœur eſt plus grand que le monde ; que la terre n'eſt pas votre patrie ; & que tout ce qui n'eſt pas Dieu, n'eſt rien pour vous? Répondez ſi vous pouvez, ou plutôt interrogez votre cœur, & vous ſerez fidele.

En ſecond lieu, ſi tout meurt avec le corps, qui eſt-ce qui a pu perſuader à tous les hommes, de tous les ſiecles & de tous les pays, que leur ame étoit immortelle? d'où a pu venir au genre humain cette idée étrange d'immortalité? un ſentiment ſi éloigné de la nature de l'homme, puiſqu'il ne ſeroit né que pour les fonctions des ſens, auroit-il pu prévaloir ſur la terre? Car ſi l'homme, comme la bête, n'eſt fait que pour le temps, rien ne doit être plus incompréhenſible pour lui, que la ſeule idée d'immortalité. Des machines pêtries de boue, qui ne devroient vivre, & n'avoir pour objet qu'une félicité ſenſuelle, auroient-elles jamais pu ſe donner, ou trouver en elles-mêmes, de ſi nobles ſentiments, & des idées ſi ſublimes! Cependant cette idée ſi extraordinaire eſt devenue l'idée de tous les hommes ; cette idée oppoſée même aux ſens, puiſque l'homme, comme la bête, meurt tout entier à nos yeux, s'eſt établie ſur toute la terre; ce ſentiment, qui n'auroit pas dû même trouver un inventeur dans l'univers, a trouvé une docilité univerſelle parmi tous les peuples; les plus ſauvages, comme les plus cultivés; les plus polis, comme les plus groſſiers; les plus infideles, comme les plus ſoumis à la Foi.

Car, remontez juſqu'à la naiſſance des ſiecles, parcourez toutes les nations, liſez l'hiſtoire des Royaumes & des Empires, écoutez ceux qui reviennent des iſles les plus éloignées; l'immortalité de l'ame a toujours été, & eſt encore la croyance de tous les peuples de l'univers. La con-

noiſſance d'un ſeul Dieu a pu s'effacer ſur la terre ; ſa gloire, ſa puiſſance, ſon immenſité ont pu s'anéantir, pour ainſi dire, dans le cœur & dans l'eſprit des hommes ; des peuples entiers & ſauvages peuvent vivre encore ſans culte, ſans religion, ſans Dieu dans ce monde ; mais ils attendent tous un avenir ; mais le ſentiment de l'immortalité de l'ame n'a pu s'effacer de leur cœur ; mais ils ſe figurent tous une region que nos ames habiteront après notre mort ; & en oubliant Dieu, ils n'ont pu ne pas ſe ſentir eux-mêmes.

Or, d'où vient que des hommes ſi différents d'humeur, de culte, de pays, de ſentiments, d'intérêts, de figure même, & qui à peine paroiſſent entr'eux de même eſpece, conviennent tous pourtant en ce point, & veulent tous être immortels ? Ce n'eſt pas ici une colluſion ; car comment ferez-vous convenir enſemble les hommes de tous les pays & de tous les ſiecles ? Ce n'eſt pas un préjugé de l'éducation ; car les mœurs, les uſages, le culte, qui d'ordinaire ſont la ſuite des préjugés, ne ſont pas les mêmes parmi tous les peuples ; le ſentiment de l'immortalité leur eſt commun à tous. Ce n'eſt pas une ſecte ; car outre que c'eſt la religion univerſelle du monde, ce dogme n'a point eu de chef & de protecteur ; les hommes ſe le ſont perſuadés eux-mêmes, ou plutôt la nature le leur a appris ſans le ſecours des maîtres ; & ſeul depuis le commencement des choſes, il a paſſé des peres aux enfants, & s'eſt toujours maintenu ſur la terre. O vous, qui croyez être un amas de boue, ſortez donc du monde, où vous vous trouvez ſeul de votre avis ; allez donc chercher dans une autre terre des hommes d'une autre eſpece, & ſemblables à la bête ; ou plutôt, ayez horreur de vous-même de vous trouver comme ſeul dans l'univers, de vous révolter contre toute la nature, de déſa-

vouer votre propre cœur ; & reconnoiſſez dans un ſentiment commun à tous les hommes, l'impreſſion commune de l'Auteur qui les a tous formés !

Enfin, & je finis avec cette derniere raiſon ; la ſociété univerſelle des hommes, les loix qui nous uniſſent les uns aux autres, les devoirs les plus ſacrés & les plus inviolables de la vie civile, tout cela n'eſt fondé que ſur la certitude d'un avenir. Ainſi, ſi tout meurt avec le corps, il faut que l'univers prenne d'autres loix, d'autres mœurs, d'autres uſages, & que tout change de face ſur la terre. Si tout meurt avec le corps, les maximes de l'équité, de l'amitié, de l'honneur, de la bonne foi, de la reconnoiſſance, ne ſont donc plus que des erreurs populaires ; puiſque nous ne devons rien à des hommes qui ne nous ſont rien, auxquels aucun nœud commun de culte & d'eſpérance ne nous lie, qui vont demain retomber dans le néant, & qui ne ſont déja plus. Si tout meurt avec nous, les doux noms d'enfant, de pere, d'ami, d'époux, ſont donc des noms de théatre, & de vains titres qui nous abuſent; puiſque l'amitié, celle même qui vient de la vertu, n'eſt plus un lieu durable ; que nos peres qui nous ont précédés, ne ſont plus ; que nos enfants ne ſeront point nos ſucceſſeurs ; car le néant, tel que nous devons être un jour, n'a point de ſuite ; que la ſociété ſacrée des noces n'eſt plus qu'une union brutale, d'où par un aſſemblage bizarre & fortuit, ſortent des êtres qui nous reſſemblent, mais qui n'ont de commun avec nous que le néant.

Que dirai-je encore ? ſi tout meurt avec nous, les annales domeſtiques, & la ſuite de nos ancêtres n'eſt donc plus qu'une ſuite de chimeres, puiſque nous n'avons plus d'aïeux, & que nous n'aurons point de neveux ; les ſoins du nom & de

de la poſtérité ſont donc frivoles ; l'honneur qu'on rend à la mémoire des hommes illuſtres, une erreur puérile, puiſqu'il eſt ridicule d'honorer ce qui n'eſt plus ; la religion des tombeaux, une illuſion vulgaire ; les cendres de nos peres & de nos amis, une vile pouſſiere qu'il faut jeter au vent, & qui n'appartient à perſonne ; les dernieres intentions des mourants, ſi ſacrées parmi les peuples les plus barbares, le dernier ſon d'une machine qui ſe diſſout ; & pour tout dire, en un mot, ſi tout meurt avec nous, les loix ſont donc une ſervitude inſenſée ; les Rois & les Souverains, des fantômes que la foibleſſe des peuples a élevés ; la Juſtice, une uſurpation ſur la liberté des hommes ; la loi des mariages, un vain ſcrupule ; la pudeur, un préjugé ; l'honneur & la probité, des chimeres ; les inceſtes, les parricides, les perfidies noires, des jeux de la nature, & des noms que la politique des Légiſlateurs a inventés.

Voilà où ſe réduit la philoſophie ſublime des impies ; voilà cette force, cette raiſon, cette ſageſſe qu'ils nous vantent éternellement. Convenez de leurs maximes, & l'univers entier retombe dans un affreux chaos ; & tout eſt confondu ſur la terre ; & toutes les idées du vice & de la vertu ſont renverſées ; & les loix les plus inviolables de la ſociété s'évanouiſſent ; & la diſcipline des mœurs périt ; & le gouvernement des Etats & des Empires n'a plus de regle ; & toute l'harmonie du corps politique s'écroule ; & le genre humain n'eſt plus qu'un aſſemblage d'inſenſés, de barbares, d'impudiques, de furieux, de fourbes, de dénaturés, qui n'ont plus d'autre loi que la force ; plus d'autre frein, que leurs paſſions & la crainte de l'autorité ; plus d'autre lien, que l'irréligion & l'indépendance ; plus d'autre Dieu qu'eux-mêmes. Voilà le monde des impies ; & ſi ce plan affreux de république vous plaît, for-

mez, ſi vous le pouvez, une ſociété de ces hommes monſtrueux. Tout ce qui nous reſte à vous dire, c'eſt que vous êtes digne d'y occuper une place.

Qu'il eſt donc digne de l'homme, mes Freres, d'attendre une deſtinée éternelle, de regler ſes mœurs ſur la Loi & de vivre, comme devant un jour rendre compte de ſes actions devant celui qui peſera les eſprits, & qui ſurprendra les ſages dans leur ſageſſe !

L'incertitude de l'impie eſt donc ſuſpecte dans ſon principe, inſenſée dans ſes raiſons, affreuſe dans ſes conſequences Mais après vous avoir montré que rien n'eſt plus oppoſé à la droite raiſon que le doute qu'il ſe forme ſur l'avenir, achevons de le confondre dans ſes prétextes ; & montrons que rien n'eſt plus oppoſé à l'idée d'un Dieu ſage, & au ſentiment de la propre conſcience.

II. PARTIE. IL eſt ſans doute étonnant, mes Freres, que l'impie cherche dans la grandeur de Dieu même une protection à ſes crimes ; & que ne trouvant rien au dedans de lui qui puiſſe juſtifier les horreurs de ſon ame ; il prétende trouver dans la majeſté redoutable de l'Etre ſuprême, une indulgence qu'il ne peut trouver dans la corruption même de ſon cœur.

En effet, eſt-il digne de la grandeur de Dieu, dit l'impie, de s'amuſer à ce qui ſe paſſe parmi les hommes ; de compter leurs vices ou leurs vertus ; d'étudier juſqu'à leurs penſées, & à leurs deſirs frivoles & infinis ? Les hommes, des vers de terre, qui diſparoiſſent ſous la majeſté de ſes regards, valent-ils la peine qu'il les obſerve de ſi près ? & n'eſt-ce pas penſer trop humainement d'un Dieu qu'on nous fait ſi grand, que de

lui donner une occupation qui ne ſeroit pas même digne de l'homme !

Mais avant de faire ſentir toute l'extravagance de ce blaſphême, remarquez, je vous prie, mes Freres, que c'eſt l'impie lui-même qui dégrade ici la grandeur de Dieu, & le rend ſemblable à l'homme. Car, Dieu a-t-il beſoin d'obſerver les hommes de près, pour être inſtruit de leurs actions & de leurs penſées ? lui faut-il des ſoins & des attentions pour voir ce qui ſe paſſe ſur la terre ? N'eſt-ce pas en lui que nous ſommes, que nous vivons, que nous agiſſons ? & pouvons-nous éviter ſes regards, ou peut-il lui-même les fermer à nos crimes ? Quelle folie donc à l'impie de ſuppoſer que ce qui ſe paſſe ſur la terre deviendroit un ſoin & une occupation pour la Divinité, ſi elle vouloit y prendre garde ! Son unique occupation eſt de ſe connoître & de jouir d'elle-même.

Cette réflexion ſuppoſée, je réponds premiérement : S'il eſt de la grandeur de Dieu, de laiſſer les biens & les maux ſans châtiment & ſans récompenſe, il eſt donc égal d'être juſte, ſincere, officieux, charitable, ou cruel, fourbe, perfide, dénaturé : Dieu n'aime donc pas davantage la vertu, la pudeur, la droiture, la Religion, que l'impudicité, la mauvaiſe foi, l'impiété, le parjure ; puiſque le juſte & l'impie, le pur & l'impur, auront le même ſort, & qu'un anéantiſſement éternel va bientôt les égaler & les confondre pour toujours dans l'horreur du tombeau !

Que dis-je, mes Freres ? Dieu ſemble même ſe déclarer ici-bas en faveur de l'impie contre l'homme de bien. Il éleve l'impie comme le cedre du Liban ; il le comble d'honneurs & de richeſſes ; il favoriſe ſes deſirs ; il facilite ſes projets : car les impies ſont preſque toujours les heu-

reux de la terre. Au contraire, il ſemble oublier le juſte ; il l'humilie ; il l'afflige ; il le livre à la calomnie & à la puiſſance de ſes ennemis : car l'affliction & l'opprobre ſont d'ordinaire ici-bas le partage des gens de bien. Quel monſtre de Divinité, ſi tout finit avec l'homme, & s'il n'y a point d'autres maux & d'autres biens à eſpérer que ceux de cette vie ! Eſt-elle donc la protectrice des adulteres, des ſacrileges, des crimes les plus affreux ; la perſécutrice de l'innocence, de la pudeur, de la piété, des vertus les plus pures ? Ses faveurs ſont donc le prix du crime, & ſes châtiments la ſeule récompenſe de la vertu ? Quel dieu de ténebres, de foibleſſe, de confuſion, & d'iniquité ſe forme l'impie !

Quoi ! mes Freres, il ſeroit de ſa grandeur de laiſſer le monde qu'il a créé, dans un déſordre ſi univerſel ; de voir l'impie prévaloir preſque toujours ſur le juſte ; l'innocent détrôné par l'uſurpateur ; le pere devenu la victime de l'ambition d'un fils denaturé ; l'époux expirant ſous les coups d'une épouſe barbare & infidelle ? Du haut de ſa grandeur, Dieu ſe feroit un délaſſement bizarre de ces triſtes événements ſans y prendre part ? Parce qu'il eſt grand, il ſeroit ou foible, ou injuſte, ou barbare ? Parce que les hommes ſont petits, il leur ſeroit permis d'être, ou diſſolus ſans crime, ou vertueux ſans mérite ?

O Dieu ! ſi c'étoit là le caractere de votre Etre ſuprême ; ſi c'eſt vous que nous adorons ſous des idées ſi affreuſes ; je ne vous reconnois donc plus pour mon pere, pour mon protecteur, pour le conſolateur de mes peines, le ſoutien de ma foibleſſe, le rémunérateur de ma fidélité ! Vous ne ſeriez donc plus qu'un tyran indolent & bizarre, qui ſacrifie tous les hommes à ſa vaine fierté, & qui ne les a tirés du néant, que

pour les faire ſervir de jouet à ſon loiſir ou à ſes caprices !

Car enfin, mes Freres, s'il n'y a point d'avenir, quel deſſein donc digne de ſa ſageſſe, Dieu auroit-il pu ſe propoſer en créant les hommes ? Quoi ! il n'auroit point eu d'autres vues en les formant, qu'en formant la bête ? L'homme, cet être ſi noble, qui trouve en lui de ſi hautes penſées, de ſi vaſtes deſirs, de ſi grands ſentiments ; ſuſceptible d'amour, de vérité, de juſtice ; l'homme, ſeul de toutes les créatures, capable d'une deſtination ſérieuſe, de connoître & d'aimer l'Auteur de ſon être ; cet homme ne ſeroit fait que pour la terre, pour paſſer un petit nombre de jours, comme la bête, en des occupations frivoles, ou des plaiſirs ſenſuels ? il rempliroit ſa deſtinée, en rempliſſant un rôle ſi mépriſable ? il n'auroit paru ſur la terre que pour y donner un ſpectacle ſi riſible, & ſi digne de pitié ? & après cela il retomberoit dans le néant, ſans avoir fait aucun uſage de cet eſprit vaſte, & de ce cœur élevé que l'Auteur de ſon être lui avoit donné ? O Dieu ! où ſeroit ici votre ſageſſe, de n'avoir fait un ſi grand ouvrage que pour le temps, de n'avoir montré des hommes à la terre, que pour faire des eſſais badins de votre puiſſance, & délaſſer votre loiſir par cette variété de ſpectacles ! *Numquid enim vanè conſtituiſti omnes filios hominum ?* (Pſ. 88. 48.) Le dieu des impies n'eſt donc grand, que parce qu'il eſt plus injuſte, plus capricieux, & plus mépriſable que l'homme ? Suivez ces idées, & ſoutenez-en, ſi vous pouvez, toute l'extravagance.

Qu'il eſt donc digne de Dieu, mes Freres, de veiller ſur cet univers ; de conduire les hommes qu'il a créés, par des loix de juſtice, de vérité, de charité, d'innocence : de faire de la raiſon & de la vertu, le lien & le fondement des ſociétés

humaines ! Qu'il eſt digne de Dieu, d'aimer dans ſes créatures les vertus qui le rendent lui-même aimable ; de haïr en elles les vices qui défigurent en elles ſon image ; de ne pas confondre pour toujours le juſte avec l'impie ; de rendre heureuſes avec lui les ames qui n'ont vécu que pour lui ; de livrer à leur propre malheur celles qui ont cru trouver une félicité hors de lui ! Voilà le Dieu des Chrétiens ; voilà cette divinité ſage, juſte, ſainte, que nous adorons ; & l'avantage que nous avons ſur l'impie, c'eſt que c'eſt-là le Dieu d'un cœur innocent & d'une raiſon épurée ; le Dieu que toutes les créatures nous annoncent ; que tous les ſiecles ont invoqué ; que les Sages même du paganiſme ont reconnu, & dont la nature a gravé profondément l'idée au fond de notre être.

Mais puiſque ce Dieu eſt ſi juſte, doit-il punir comme des crimes, des penchants de plaiſirs nés avec nous, & qu'il nous a lui-même donnés ? Dernier blaſphême de l'impiété, & derniere partie de ce diſcours : j'abrege & je finis.

Mais premiérement, qui que vous ſoyez qui nous tenez ce langage inſenſé, ſi vous prétendez juſtifier toutes vos actions par les penchants qui vous y portent ; ſi tout ce que nous deſirons, devient légitime ; ſi nos inclinations doivent être la ſeule regle de nos devoirs ; ſur ce pied-là vous n'avez qu'à regarder la fortune de votre frere avec un œil d'envie, afin qu'il vous ſoit permis de l'en dépouiller ; ſa femme, avec un cœur corrompu, pour être autoriſé à violer la ſainteté du lit nuptial, malgré les droits les plus ſacrés de la ſociété & de la nature. Vous n'avez qu'à vous défier d'un ennemi, pour être en droit de le perdre ; qu'à porter impatiemment l'autorité d'un pere, ou la ſévérité d'un maître, pour tremper vos mains dans leur ſang ; vous n'avez, en un

mot, qu'à porter en vous les penchants de tous les vices, pour vous les permettre tous; & comme chacun en retrouve en soi les semences funestes, nul ne sera excepté de cet affreux privilege. Il faut donc à l'homme pour se conduire, d'autres loix que ses penchants, & une autre regle que ses desirs.

Les siecles païens eux-mêmes reconnurent la nécessité d'une philosophie; c'est-à-dire, d'une lumiere supérieure aux sens, qui en réglât l'usage, & fit de la raison un frein aux passions humaines. La nature toute seule les conduisit à cette vérité, & leur apprit que l'aveugle instinct ne devoit pas être le seul guide des actions de l'homme; il faut donc que cet instinct, ou ne vienne pas de la premiere institution de la nature, ou qu'il en soit un dérangement, puisque toutes les loix qui ont paru dans le monde n'ont été faites que pour le modérer; que tous ceux qui dans tous les siecles ont eu la réputation de sages & de vertueux, n'en ont pas suivi les impressions; que parmi tous les peuples, on a toujours regardé comme des monstres & l'opprobre de l'humanité, ces hommes infames qui se livroient sans réserve & sans pudeur à la brutale sensualité, & que cette maxime une fois établie, que nos penchants & nos desirs ne sauroient être des crimes, la société ne peut plus subsister, les hommes doivent se séparer pour être en sûreté, aller habiter les forêts, & vivre seuls comme des bêtes.

D'ailleurs, rendons justice à l'homme, ou plutôt à l'Auteur qui l'a formé. Si nous trouvons en nous des penchants de vice & de volupté, n'y trouvons-nous pas aussi des sentiments de vertu, de pudeur & d'innocence? si la loi des membres nous entraîne vers les plaisirs des sens, ne portons-nous pas une autre loi écrite dans nos cœurs,

qui nous rappelle à la chaſteté & à la tempérance ? Or, entre ces deux penchants, pourquoi l'impie décide-t-il, que celui qui nous pouſſe vers les ſens, eſt le plus conforme à la nature de l'homme ? Eſt-ce parce qu'il eſt le plus violent ? mais ſa violence ſeule prouve ſon déréglement ; & ce qui vient de la nature doit être plus moderé. Eſt-ce parce qu'il eſt toujours le plus fort ? mais il eſt des ames juſtes & fidelles en qui il eſt toujours ſoumis à la raiſon. Eſt-ce parce qu'il eſt le plus agréable ? mais une preuve que ce plaiſir n'eſt pas fait pour rendre l'homme heureux, c'eſt que le dégoût le ſuit de près, & que de plus pour l'homme de bien, la vertu a mille fois plus de charmes que le vice. Eſt-ce enfin, parce qu'il eſt plus digne de l'homme ? vous n'oſeriez le dire, puiſque c'eſt par-là qu'il ſe confond avec la bête. Pourquoi décidez-vous donc en faveur des ſens contre la raiſon ; & voulez-vous qu'il ſoit plus conforme à l'homme de vivre en bête, que d'être raiſonnable !

Enfin, ſi tous les hommes étoient corrompus, & ſe livroient tous aveuglément, comme les animaux ſans raiſon, à leur inſtinct brutal, & à l'empire des ſens & des paſſions, vous auriez peut-être raiſon de nous dire que ce ſont-là des penchants inſéparables de la nature, & de trouver dans l'exemple comme une excuſe à vos déſordres. Mais regardez autour de vous ; ne trouvez-vous plus de Juſtes ſur la terre ? Il ne s'agit pas ici de ces vains diſcours que vous faites ſi ſouvent contre la piété, & dont vous ſentez vous-même l'injuſtice : parlez de bonne foi, & rendez gloire à la vérité. N'eſt-il plus d'ames chaſtes, fidelles, timorées, qui vivent dans la crainte du Seigneur, & dans l'obſervance de ſa Loi ſainte ? D'où vient donc que vous n'avez pas ſur vos paſſions le même empire que ces Juſtes ? n'ont-

Ils pas hérité de la nature les mêmes penchants que vous ? les objets des paſſions ne réveillent-ils pas dans leur cœur les mêmes ſentiments que dans le vôtre ? ne portent-ils pas en eux les ſources des mêmes miſeres ? Qu'ont les Juſtes par-deſſus vous, que la force & la fidélité qui vous manque ?

O homme, vous imputez à Dieu une foibleſſe qui eſt l'ouvrage de vos propres déréglements ; vous accuſez l'Auteur de la nature des déſordres de votre volonté. Ce n'eſt pas aſſez de l'outrager, vous voulez le rendre reſponſable de vos outrages ; & vous prétendez que le fruit de vos crimes devienne le titre de votre innocence ! De quelles chimeres un cœur corrompu n'eſt-il pas capable de ſe repaître, pour ſe juſtifier à lui-même ſa honte & l'infamie de ſes vices ?

Dieu eſt donc juſte, mes Freres, lorſqu'il punit les tranſgreſſions de ſa Loi. Et que l'impie ne ſe diſe pas ici à lui-même, que la récompenſe du Juſte ſera donc la réſurrection à une vie immortelle ; & la punition du pécheur, l'anéantiſſement éternel de ſon ame ; car voilà la derniere reſſource de l'impiété.

Mais quelle punition ſeroit-ce pour l'impie de n'être plus ? il ſouhaite cet anéantiſſement ; il ſe le propoſe comme ſa plus douce eſpérance ; il vit tranquille au milieu de ſes plaiſirs dans cette agréable attente. Quoi ! le Dieu juſte puniroit le pécheur en lui faiſant une deſtinée au gré de ſes propres deſirs ? Ah ! ce n'eſt pas ainſi que Dieu punit. Car que peut trouver l'impie de ſi triſte à retomber dans le néant ? Seroit-ce d'être privé de ſon Dieu ? mais il ne l'aime point ; il ne le connoît point ; il n'en veut point ; & ſon Dieu, c'eſt lui-même. Seroit-ce de n'être plus ? mais quoi de plus doux pour un monſtre, qui ſait qu'il ne ſauroit plus vivre au

delà du trépas, que pour ſouffrir & expier les horreurs d'une vie abominable ? Seroit-ce d'avoir perdu les plaiſirs du monde, & tous les objets de ſes paſſions ? mais quand on n'eſt plus, on n'aime plus. Imaginez, ſi vous le pouvez, un ſort plus heureux pour l'impie ; & ce ſeroit-là enfin le doux terme de ſes débauches, de ſes horreurs & de ſes blaſphêmes.

Non, mes Freres, l'eſpérance de l'impie périra, mais ſes crimes ne périront pas avec lui ; ſes tourments ſeront auſſi éternels que ſes plaiſirs l'auroient été, s'il eût été maître de ſa deſtinée. Il auroit voulu pouvoir s'éterniſer ſur la terre dans l'uſage des voluptés ſenſuelles ; la mort a borné ſes crimes, mais elle n'a pas borné ſes deſirs criminels. Le juſte Juge qui ſonde les cœurs, proportionnera donc le ſupplice à l'offenſe ; des flammes immortelles à des plaiſirs qu'on eût ſouhaité immmortels, & l'éternité elle-même ne ſera qu'une juſte compenſation, & une égalité de peine : *Ibunt hi in ſupplicium æternum, juſti autem in vitam æternam.* (Matth. 25. 46.)

Que conclure de ce diſcours ? que l'impie eſt à plaindre de chercher dans une affreuſe incertitude ſur les vérités de la foi, la plus douce eſpérance de ſa deſtinée ; qu'il eſt à plaindre de ne pouvoir vivre tranquille qu'en vivant ſans foi, ſans culte, ſans Dieu, ſans confiance ; qu'il eſt à plaindre, s'il faut que l'Evangile ſoit une fable ; la foi de tous les ſiecles, une crédulité ; le ſentiment de tous les hommes, une erreur populaire ; les premiers principes de la nature & de la raiſon, des préjugés de l'enfance ; le ſang de tant de Martyrs, que l'eſpérance d'un avenir ſoutenoit dans les tourments, un jeu concerté pour tromper les hommes ; la converſion de l'univers, une entrepriſe humaine ; l'accompliſſement des prophéties, un coup de haſard ; en un mot, s'il faut

que tout ce qu'il y a de mieux établi dans l'univers ſe trouve faux, afin qu'il ne ſoit pas éternellement malheureux. Quelle fureur de pouvoir ſe ménager une ſorte de tranquillité au milieu de tant de ſuppoſitions inſenſées !

O homme ! je vous montrerai une voie plus sûre de vous calmer. Craignez cet avenir que vous vous efforcez de ne pas croire : ne nous demandez plus ce qui ſe paſſe dans cette autre vie dont on vous parle : mais demandez-vous ſans ceſſe à vous-même ce que vous faites dans celle-ci : calmez votre conſcience par l'innocence de vos mœurs, & non par l'impiété de vos ſentiments ; mettez votre cœur en repos, en y appellant Dieu, & non pas en doutant s'il vous regarde. La paix de l'impie n'eſt qu'un affreux déſeſpoir : cherchez votre bonheur, non en ſecouant le joug de la foi, mais en goûtant combien il eſt doux ; pratiquez les maximes qu'elle vous preſcrit, & votre raiſon ne refuſera plus de ſe ſoumettre aux myſteres qu'elle vous ordonne de croire. L'avenir ceſſera de vous paroître incroyable, dès que vous ceſſerez de vivre comme ceux qui bornent toute leur félicité dans le court eſpace de cette vie. Alors, loin de le craindre, cet avenir, vous le hâterez par vos deſirs ; vous ſoupirerez après ce jour heureux où le Fils de l'homme, le pere du ſiecle futur, viendra punir les incrédules, & conduire dans ſon royaume tous ceux qui auront vécu dans l'attente de la bienheureuſe immortalité. *Ainſi ſoit-il.*

SERMON

POUR LE MARDI

DE LA PREMIERE SEMAINE DE CARÊME.

Sur le reſpect dans les Temples.

Intravit Jeſus in Templum Dei, & ejiciebat omnes vendentes & ementes in Templo.

Jeſus entra dans le Temple, & il en chaſſa tous ceux qui y vendoient & qui y achetoient. Matth. 21. 12.

D'où vient aujourd'hui à Jeſus-Chriſt, mes Freres, cet air de zele & d'indignation qu'il laiſſe éclater ſur ſon viſage ? Eſt-ce donc-là ce Roi pacifique qui devoit paroître dans Sion accompagné de ſa ſeule douceur ? Nous l'avons vu établi Juge ſur une femme adultere ; & il ne l'a pas même condamnée. Nous avons vu à ſes pieds la Péchereſſe de la Cité ; & il lui a pardonné avec bonté ſes déſordres & ſes ſcandales. Ses Diſciples voulurent faire deſcendre le feu du

ciel ſur une ville ingrate & infidelle ; mais il leur reprocha de ne pas connoître encore l'Eſprit nouveau de clémence & de charité qu'il eſt venu porter ſur la terre. Il vient même d'accorder des larmes aux malheurs qui menacent Jéruſalem, cette ville criminelle, la meurtriere des Prophetes, qui va ſceller l'arrêt de ſa réprobation, par la mort injuſte qu'elle fera bientôt ſouffrir à celui que Dieu avoit envoyé pour être ſon libérateur. Par-tout il a paru compatiſſant & miſéricordieux ; & l'excès de ſa douceur l'a fait même appeller l'ami des pécheurs & des publicains.

Quels ſont donc les outrages qui triomphent aujourd'hui de toute ſa clémence, & qui arment ſes mains bienfaiſantes de la verge de la fureur & de la juſtice ? On profane le Temple ſaint ; on déshonore la Maiſon de ſon Pere ; on change le lieu de la priere & l'aſyle ſacré des pénitents, en une retraite de voleurs, & en une maiſon de trafic & d'avarice : voilà ce qui met des foudres dans ſes yeux, qui ne voudroient laiſſer tomber ſur les pécheurs que des regards de miſéricorde. Voilà ce qui l'oblige à finir un miniſtere d'amour & de réconciliation par une démarche de ſévérité & de colere, toute ſemblable à celle par laquelle il l'avoit commencé. Car remarquez, mes Freres, ce que Jeſus-Chriſt fait ici en terminant ſa carriere, il l'avoit déja fait, lorſque après trente ans de vie cachée, il entra la premiere fois dans Jéruſalem pour y commencer ſa miſſion & faire l'œuvre de ſon Pere. On eût dit qu'il avoit oublié lui-même cet eſprit de douceur & de longanimité qui devoit diſtinguer ſon miniſtere de celui de l'ancienne alliance, & ſous lequel il étoit anonncé par les Prophetes.

Il ſe paſſoit ſans doute dans cette ville bien d'autres ſcandales que ceux qu'on voyoit dans le Temple, & qui n'étoient pas moins dignes du

zele & des châtiments du Sauveur : mais comme ſi la gloire de ſon Pere en eût été moins bleſſée, il peut les diſſimuler pour un temps, & en différer la punition. Il n'éclate pas d'abord contre l'hypocriſie des Phariſiens, & la corruption des Scribes & des Pontifes ; mais il ne peut différer le châtiment des profanateurs de ſon Temple ; ſon zele là-deſſus ne peut ſouffrir de délai ; & à peine eſt-il entré dans Jéruſalem, qu'il court dans ce lieu ſaint venger l'honneur de ſon Pere qu'on y outrage, & la gloire de ſa maiſon qu'on déshonore.

De tous les crimes, en effet, mes Freres, qui outragent la grandeur de Dieu, je n'en vois guere de plus dignes de ſes châtiments, que les profanations de ſes Temples ; & elles ſont d'autant plus criminelles, que les diſpoſitions que la Religion demande de nous quand nous y aſſiſtons, doivent être plus ſaintes.

Car, mes Freres, puiſque nos Temples ſont un nouveau ciel où Dieu habite avec les hommes, ils demandent de nous les mêmes diſpoſitions que celles des bienheureux dans le Temple céleſte : c'eſt-à-dire, que l'autel de la terre étant le même que celui du ciel, & l'Agneau qu'on y immole & qui s'offre, étant le même, les diſpoſitions de ceux qui l'environnent, doivent être ſemblables. Or, la premiere diſpoſition des bienheureux devant le Trône de Dieu, & l'Autel de l'Agneau, eſt une diſpoſition de pureté & d'innocence : *Sine macula enim ſunt ante Thronum Dei.* (Apoc. 14. 9.) La ſeconde, une diſpoſition de religion & d'anéantiſſement intérieur : *Et ceciderunt in conſpectu Throni in facies ſuas.* (Ibid. 7. 11.) Enfin, la derniere, une diſpoſition même de décence & de modeſtie dans la parure : *Amicti ſtolis albis.* (Ibid. 7.) Trois diſpoſitions qui renferment tous les ſentiments de foi

qui doivent nous accompagner dans nos Temples ; une diſpoſition de pureté & d'innocence ; une diſpoſition d'adoration & d'anéantiſſement intérieur ; une diſpoſition même de décence & de modeſtie extérieure dans la parure. Invoquons le Saint-Eſprit, &c. *Ave, Maria.*

I. PARTIE. L'UNIVERS entier eſt un Temple que Dieu remplit de ſa gloire & de ſa préſence. Quelque part que nous ſoyons, dit l'Apôtre, il eſt toujours près de nous, nous vivons en lui ; nous agiſſons en lui ; nous ſommes en lui. Si nous nous élevons dans les cieux, il y eſt ; ſi nous creuſons dans les abymes, nous l'y trouverons ; ſi nous montons ſur les ailes des vents, & que nous traverſions les mers, c'eſt ſa main qui nous guide ; & il eſt des iſles éloignées, où on ne le connoît pas, comme des royaumes & des régions qui l'invoquent.

Cependant les hommes lui ont conſacré dans tous les temps des lieux qu'il a honorés d'une préſence ſpéciale. Les Patriarches lui dreſſerent des autels en certains endroits où il leur avoit apparu. Les Iſraélites dans le déſert, regarderent le Tabernacle comme le lieu où réſidoit ſans ceſſe ſa gloire & ſa préſence ; & arrivés enſuite à Jéruſalem, ils ne l'invoquerent plus avec la ſolemnité des encenſements & des victimes, que dans le Temple auguſte que Salomon lui fit depuis élever. Ce fut le premier Temple que les hommes conſacrerent au Dieu véritable. C'étoit le lieu le plus ſaint de l'univers ; l'unique où il fût permis d'offrir au Seigneur des dons & des ſacrifices. De tous les endroits de la terre, les Iſraélites étoient obligés d'y venir adorer ; captifs dans les royaumes étrangers, ils tournoient ſans ceſſe vers le lieu ſaint, leurs regards,

leurs vœux & leurs hommages ; au milieu de Babylone, Jéruſalem & ſon Temple étoient toujours la ſource de leur joie, de leurs regrets, & l'objet de leur culte & de leurs prieres ; & Daniel aima mieux s'expoſer à la fureur des lions, que de manquer à ce devoir de piété, & ſe priver de cette conſolation. Souvent même Jéruſalem avoit vu des Princes infideles, attirés par la ſainteté & la réputation de ſon Temple, venir rendre des hommages à un Dieu qu'ils ne connoiſſoient pas ; & Alexandre lui-même, frappé de la majeſté de ce lieu & de l'auguſte gravité de ſon vénérable Pontife, ſe ſouvint qu'il étoit homme, & baiſſa ſa tête orgueilleuſe devant le Dieu des armées qu'on y adoroit.

A la naiſſance de l'Evangile, les maiſons des Fideles furent d'abord des Egliſes domeſtiques. La cruauté des tyrans obligeoit ces premiers diſciples de la foi à chercher des lieux obſcurs & cachés, pour ſe dérober à la fureur des perſécutions, y célébrer les ſaints Myſteres, & invoquer le nom du Seigneur. La majeſté des cérémonies n'entra dans l'Egliſe qu'avec celle des Céſars : la Religion eut ſes Davids & ſes Salomons, qui rougirent d'habiter des Palais ſuperbes, tandis que le Seigneur n'avoit pas où repoſer ſa tête : de ſomptueux édifices s'éleverent peu à peu dans nos villes : le Dieu du ciel & de la terre rentra, ſi le j'oſe dire, dans ſes droits ; & les Temples même, où le démon avoit été ſi long-temps invoqué, lui furent rendus comme à leur légitime maître, conſacrés à ſon culte, & devinrent ſa demeure.

Mais ce ne ſont plus ici des Temples vuides, ſemblables à celui de Jéruſalem, où tout ſe paſſoit en ombre & en figure. Le Seigneur habitoit encore alors dans les cieux, dit le Prophete, & ſon Trône étoit encore au deſſus des nuées :

mais depuis qu'il a daigné paroître ſur la terre, converſer avec les hommes, & nous laiſſer dans les bénédictions myſtiques le gage réel de ſon corps & de ſon ſang réellement contenus ſous ces ſignes ſacrés, l'autel du ciel n'a plus aucun avantage ſur le nôtre; la victime que nous y immolons, c'eſt l'Agneau de Dieu; le pain auquel nous y participons, c'eſt la nourriture immortelle des Anges & des Eſprits bienheureux; le vin myſtique que nous y buvons, eſt ce breuvage nouveau dont on s'enivre dans le Royaume du Pere celeſte; le cantique ſacré que nous y chantons, eſt celui que l'harmonie du ciel fait ſans ceſſe retentir autour du Trône de l'Agneau; enfin, nos Temples ſont ces nouveaux cieux que le Prophete promettoit aux hommes. Nous n'y voyons pas à découvert, il eſt vrai, tout ce que l'on voit dans la céleſte Jéruſalem; car nous ne voyons ici-bas qu'à travers un voile, & comme en énigme: mais nous le poſſédons, nous le goûtons, & le ciel n'a plus rien au deſſus de la terre.

Or, je dis, mes Freres, que nos Temples étant un nouveau ciel que le Seigneur remplit de ſa gloire & de ſa préſence, l'innocence & la pureté eſt la premiere diſpoſition qui nous donne droit d'y venir paroître, comme aux Bienheureux, dans le Temple éternel; *Sine macula enim ſunt ante Thronum Dei*; parce que le Dieu devant lequel nous paroiſſons, eſt un Dieu ſaint.

En effet, mes Freres, la ſainteté de Dieu répandue dans tout l'univers, eſt un des plus grands motifs que la Religion nous propoſe, pour nous porter à marcher par-tout devant lui dans la pureté & dans l'innocence. Comme toutes les créatures ſont ſanctifiées par la réſidence intime de la divinité qui habite en elles, & que tous les lieux ſont pleins de ſa gloire, & de ſon immen-

ſité, les divines Ecritures nous avertiſſent ſans ceſſe de reſpecter par-tout la préſence de Dieu, qui nous voit & qui nous regarde ; de n'offrir par-tout à ſes yeux, rien qui puiſſe bleſſer la ſainteté de ſes regards ; & de ne pas ſouiller par nos crimes, la terre qui toute entiere eſt ſon temple & la demeure de la gloire. Le pécheur qui porte une conſcience impure, eſt donc une eſpece de profanateur, indigne de vivre ſur la terre ; parce qu'il déshonore par-tout, par l'état ſeul de ſon cœur corrompu, la préſence du Dieu ſaint qui eſt ſans ceſſe près de lui, & qu'il profane tous les lieux où il porte ſes crimes, parce qu'ils ſont tous ſanctifiés par l'immenſité du Dieu qui les remplit & qui les conſacre.

Mais ſi la préſence de Dieu répandue ſur toute la terre, eſt une raiſon qui nous oblige de paroître par-tout purs & ſans tache à ſes yeux, ſans doute les lieux qui dans cet univers lui ſont particuliérement conſacrés, nos Temples ſaints, où la Divinité elle-même réſide corporellement, pour ainſi dire, demandent à plus forte raiſon, que nous y paroiſſions purs & ſans tache, de peur de déshonorer la ſainteté de Dieu, qui les remplit & qui les habite.

Auſſi, mes Freres, lorſque le Seigneur eut permis à Salomon d'élever à ſa gloire ce Temple ſi fameux par ſa magnificence, & ſi vénérable par l'éclat de ſon culte & la majeſté de ſes cérémonies, que de précautions ſéveres ne prit-il pas, de peur que les hommes n'abuſaſſent de la bonté qu'il avoit de ſe choiſir une demeure ſpéciale au milieu d'eux, & qu'ils n'oſaſſent y paroître en ſa préſence couverts de taches & de ſouillures ! que de barrieres ne mit-il point entre lui & l'homme, pour ainſi dire ! & en s'approchant de nous, quel intervalle ſa ſainteté ne laiſſa-t-elle point entre le lieu qu'elle rempliſſoit

de ſa préſence, & les vœux des peuples qui venoient l'invoquer ?

Oui, mes Freres, écoutez-le. Dans l'enceinte de ce vaſte édifice que Salomon conſacra à la majeſté du Dieu de ſes peres, le Seigneur ne choiſit pour ſa demeure, que le lieu le plus reculé & le plus inacceſſible ; c'etoit-là le Saint des Saints, c'eſt-à-dire, le ſeul lieu de ce Temple immenſe qu'on regarda comme la demeure & le Temple du Seigneur ſur la terre. Et encore, que de précautions terribles en défendoient l'entrée ? Une enceinte extérieure & fort éloignée l'environnoit ; & là ſeulement les Gentils & les étrangers qui vouloient s'inſtruire de la Loi, pouvoient aborder. Secondement, une autre enceinte auſſi fort éloignée le cachoit encore ; & là les ſeuls Iſraélites avoient droit d'entrer, encore falloit-il qu'ils ne fuſſent ſouillés d'aucune tache, & qu'ils euſſent pris ſoin de ſe purifier par la vertu des jeûnes & des ablutions preſcrites, avant que d'oſer approcher d'un lieu, ſi loin encore du Saint des Saints. Troiſiémement, une autre enceinte plus avancée le ſéparoit encore du reſte du Temple ; & là les ſeuls Prêtres entroient chaque jour pour offrir des ſacrifices, & renouveller les pains ſacrés expoſés ſur l'autel. Tout autre Iſraélite qui eût oſé en approcher, la Loi vouloit qu'on le lapidât comme un profanateur & un ſacrilege ; & un Roi même d'Iſraël, & le téméraire Ozias, qui crut pouvoir, à la faveur de ſa dignité royale, y venir offrir de l'encens, fut à l'inſtant couvert de lepre, dégradé de ſa royauté, & ſéparé pour le reſte de ſes jours de toute ſociété & de tout commerce avec les hommes. Enfin, après tant de barrieres & de ſéparations, ſe préſentoit le Saint des Saints ; ce lieu ſi terrible & ſi caché, couvert d'un voile impénétrable, inacceſſible à tout mortel, à tout

Juſte, à tout Prophete, à tout Miniſtre même du Seigneur, excepté au ſeul Souverain Pontife; encore n'avoit-il droit de s'y préſenter qu'une fois dans l'année, après mille précautions ſéveres & religieuſes, & portant dans ſes mains le ſang de la victime qui ſeule ouvroit les portes de ce lieu ſacré.

Et cependant, que renfermoit ce Saint des Saints, ce lieu ſi formidable & ſi inacceſſible? Les tables de la Loi, la manne, la verge d'Aaron; des figures vuides, & les ombres de l'avenir. Le Dieu ſaint lui-même, qui y rendoit quelquefois ſes oracles, n'y réſidoit pas encore comme dans le Sanctuaire des Chrétiens, dont les portes s'ouvrent indifféremment à tout Fidele.

Or, mes Freres, ſi la bonté de Dieu, dans une Loi d'amour & de grace, n'a plus mis ces barrieres terribles entre lui & nous, s'il a détruit ce mur de ſéparation qui l'éloignoit ſi fort de l'homme, & permis à tout Fidele de s'approcher du Saint des Saints, où il habite maintenant lui-même, ce n'eſt pas que ſa ſainteté exige moins de pureté & d'innocence de ceux qui viennent ſe préſenter devant lui. Son deſſein a été ſeulement de nous rendre plus purs, plus ſaints & plus fideles, & nous faire ſentir quelle doit être la ſainteté du Chrétien, puiſqu'il eſt obligé de ſoutenir tous les jours aux pieds de l'autel & du Sanctuaire terrible, la préſence du Dieu qu'il invoque & qu'il adore.

Et voilà pourquoi un Apôtre appelle tous les Chrétiens, une nation ſainte, *Gens ſancta*; (1. Petr. 2. 9.) parce qu'ils ont tous droit de venir ſe préſenter à l'autel ſaint: une race choiſie, parce qu'ils ſont tous ſéparés du monde & de tout uſage profane, conſacrés au Seigneur, & uniquement deſtinés à ſon culte & à ſon ſervice, *Genus electum*; (Ibid.) & enfin un Sacerdoce

royal, parce qu'ils participent tous en un ſens au Sacerdoce de ſon Fils, le Grand-Prêtre de la Loi nouvelle ;-& que le privilege accordé autrefois au ſeul ſouverain Pontife, d'entrer dans le Saint des Saints, eſt devenu comme le droit commun & journalier de chaque Fidele, *Regale Sacerdotium.* (Ibid.)

C'eſt donc la ſainteté ſeule de notre baptême & de notre conſécration qui nous ouvre ces portes ſacrées. Si nous ſommes des Chrétiens impurs, nous ſommes en quelque ſorte déchus de ce droit : nous n'avons plus de part à l'autel ; nous ne ſommes plus dignes de l'aſſemblée des Saints, & le Temple de Dieu n'eſt plus pour nous.

Nos Temples, mes Freres, ne devroient donc être que la maiſon des Juſtes. Tout ce qui s'y paſſe ſuppoſe la juſtice & la ſainteté dans les ſpectateurs ; les Myſteres que nous y célébrons, ſont des Myſteres ſaints & redoutables, & qui demandent des yeux purs ; l'Hoſtie qu'on y offre, eſt la réconciliation des Pénitents, ou le pain des forts & des parfaits ; les Cantiques ſacrés qu'on y entend, ſont les gémiſſements d'un cœur touché, ou les ſoupirs d'une ame chaſte & fidelle. Et voilà pourquoi l'Egliſe prend ſoin de purifier même tout ce qui doit paroître ſur l'autel : elle conſacre par des paroles de bénédiction les pierres même de ces édifices ſaints, comme pour les rendre dignes de ſoutenir la préſence & les regards du Dieu qui les habite : elle expoſe aux portes de nos Temples une eau ſanctifiée par ſes prieres, & recommande aux Fideles d'en répandre ſur leurs têtes avant d'entrer dans ce lieu ſaint, comme pour achever de les purifier de quelques légeres ſouillures qui pourroient leur reſter encore ; de peur que la ſainteté du

Dieu devant qui ils viennent paroître, n'en ſoit bleſſée.

Autrefois même l'Egliſe n'accordoit point dans l'enceinte de ſes murs ſacrés des tombeaux aux corps des Fideles ; elle ne recevoit point dans ce lieu ſaint les dépouilles de leur mortalité : les ſeuls reſtes précieux des Martyrs avoient droit d'y être placés ; elle ne croyoit pas que le Temple de Dieu, que ce nouveau ciel qu'il remplit de ſa préſence & de ſa gloire, dût ſervir d'aſyle aux cendres de ceux qu'elle ne comptoit pas encore au nombre des Bienheureux.

Les pénitents publics eux-mêmes étoient exclus durant long-temps de l'aſſiſtance aux ſaints Myſteres. Proſternés aux portes du Temple, couverts de cendres & de cilices, l'aſſemblée même des Fideles leur étoit d'abord interdite comme à des anathèmes : ce n'étoient que leurs larmes & leurs macérations, qui leur ouvroient enfin ces portes ſacrées. Auſſi, quelle joie, lorſqu'après avoir long-temps gémi & demandé leur réconciliation, ils ſe retrouvoient dans le Temple parmi leurs freres ; ils revoyoient ces autels, ce Sanctuaire, ces mémoires des Martyrs, ces Miniſtres occupés avec tant de recueillement aux Myſteres redoutables ; ils entendoient leurs noms prononcés à l'autel avec ceux des Fideles, & chantoient avec eux des hymnes & des cantiques ! Quelles larmes de joie & de religion ne répandoient-ils pas alors ! quel regret de s'être privés ſi long-temps d'une ſi douce conſolation ! Un ſeul jour, ô mon Dieu ! paſſé dans votre maiſon ſainte, s'écrioient-ils ſans doute avec le Prophete, conſole plus le cœur, que des années entieres paſſées dans les plaiſirs, & dans les tentes des pécheurs ! Tels étoient autrefois les Temples des Chrétiens. Loin de ces murs ſacrés, diſoit alors à haute

voix le Miniſtre, du haut de l'autel à toute l'aſſemblée des Fideles, loin de ces murs ſacrés, les immondes, les impurs, les ſectateurs des démons, les adorateurs des idoles, les ames cent fois revenues à leur vomiſſement, les partiſans du menſonge & de la vanité : *Foris canes, & venefici, & impudici, & homicidæ, & idolis ſervientes, & omnis qui amat & facit mendacium.* (Apoc. 22. 15.)

L'Egliſe, il eſt vrai, ne fait plus ce diſcernement ſevere. La multitude des Fideles & la dépravation des mœurs l'ayant rendu impoſſible, elle ouvre indifféremment les portes de nos Temples aux Juſtes & aux pécheurs ; elle tire le voile de ſon Sanctuaire devant même des yeux profanes ; & ſes Miniſtres n'attendent plus que les pécheurs & les immondes ſoient ſortis pour commencer les Myſteres redoutables. Mais l'Egliſe ſuppoſe, que ſi vous n'êtes pas juſte en venant ici paroître devant la majeſté d'un Dieu ſi ſaint, vous y portez du moins des deſirs de juſtice & de pénitence : elle ſuppoſe, que ſi vous n'êtes pas encore tout-à-fait purifié de vos crimes, vous en êtes du moins touché ; que vous venez en gémir aux pieds des autels ; & que votre confuſion & le regret ſincere de vos fautes, vont commencer ici votre juſtification & votre innocence.

Ce ſont donc vos deſirs d'une vie plus chrétienne, ſi vous êtes pécheurs, qui ſeuls peuvent vous autoriſer & vous donner droit de venir paroître ici dans le lieu ſaint ; & ſi vous n'y venez pas gémir ſur vos crimes, & que vous en portiez la volonté & l'affection actuelle & déterminée juſqu'aux pieds de l'Autel, l'Egliſe, à la vérité, qui ne voit pas les cœurs & qui n'en juge pas, ne vous ferme pas ces portes ſacrées ; mais Dieu vous rejette inviſiblement. Vous êtes à ſes

yeux un anathême & un excommunié, qui n'avez plus de droit à l'autel & aux ſacrifices ; qui venez ſouiller par votre ſeule préſence, la ſainteté des Myſteres terribles ; prendre votre place dans un lieu qui ne vous appartient plus, & d'où l'Ange du Seigneur, qui veille à la porte du Temple, vous chaſſe inviſiblement, comme il chaſſa autrefois le premier pécheur de ce lieu d'innocence & de ſainteté, que le Seigneur ſanctifioit par ſa préſence.

Et en effet, mes Freres, ſe ſentir coupable des crimes les plus honteux, & venir paroître icidans le lieu le plus ſaint de la terre ; y venir paroître devant Dieu, ſans être touché du moins de honte & de douleur, ſans penſer du moins aux moyens de ſortir d'un état ſi déplorable, ſans le ſouhaiter du moins, & former quelques ſentiments de Religion; porter juſqu'aux pieds de l'autel des corps & des ames ſouillées; forcer les yeux de Dieu même, pour ainſi-dire, de ſe familiariſer avec le crime, ſans lui témoigner du moins la douleur qu'on a de paroître ainſi devant lui couvert de confuſion & d'opprobre, ſans lui dire du moins, comme Pierre : *Retirez-vous de moi, Seigneur, parce que je ſuis un homme pécheur ;* (Luc. 5. 8.) ou, comme le Prophete : *Détournez, Seigneur, votre viſage de mes iniquités, & créez en moi un cœur pur,* (Pſ. 50. 11. 12.) afin que je ſois digne de paroître ici en votre préſence : c'eſt profaner le Temple de Dieu, outrager ſa gloire & ſa majeſté, & la ſainteté de ſes Myſteres.

Car, mon cher Auditeur, qui que vous ſoyez qui venez y aſſiſter, vous venez offrir ſpirituellement avec le Prêtre le ſacrifice redoutable : vous y venez préſenter à Dieu le ſang de ſon Fils comme le prix de vos péchés ; vous y venez appaiſer ſa juſtice par la dignité & l'excellence de ces offrandes ſaintes, & lui repréſenter le droit que

vous

vous avez à ſes miſéricordes, depuis que le ſang de ſon Fils vous a purifié, & que vous ne formez plus en un ſens avec lui, qu'un même Prêtre & une même victime. Or, dès que vous y paroiſſez avec un cœur corrompu & endurci, ſans aucun ſentiment de foi, & ſans aucun deſir de réſipiſcence, vous deſavouez le miniſtere du Prêtre qui offre à votre place ; vous déſavouez les prieres qu'il fait monter vers le Seigneur, par leſquelles vous le conjurez par la bouche du Prêtre, de jeter des regards propices ſur ces offrandes ſaintes qui ſont ſur l'autel, &de les accepter comme le prix & l'abolition de vos crimes : vous inſultez à l'amour de Jeſus-Chriſt lui-même, qui renouvelle le plus grand ſacrifice de votre rédemption, & qui vous offre à ſon Pere, comme une portion de cette Egliſe pure & ſans tache, qu'il a lavée dans ſon ſang : vous inſultez à la piété de l'Egliſe, qui, vous croyant uni à ſa foi & à ſa charité, vous met dans la bouche, par les cantiques dont elle accompagne les ſaints Myſteres, des ſentiments de Religion, de douleur & de pénitence : vous trompez enfin la foi & la piété des Juſtes qui ſont là préſents, & qui vous regardant comme ne formant avec eux qu'un même cœur, un même eſprit, & un même ſacrifice, s'uniſſent à vous & offrent au Seigneur votre foi, vos deſirs, vos prieres comme leur bien propre. Vous êtes donc là comme un anathême, ſéparé de tout le reſte de vos freres ; un impoſteur, qui déſavouez en ſecret tout ce qui ſe paſſe en public, & qui venez inſulter la Religion, & ne prendre aucune part à la rédemption & au ſacrifice de Jeſus-Chriſt, dans le temps même qu'il en renouvelle la mémoire, & qu'il en offre le prix à ſon Pere.

Que conclure de-là, mes Freres ? qu'il faut ſe bannir de nos Temples & des ſaints Myſte-

res, lorſqu'on eſt pécheur. A Dieu ne plaiſe..... ah ! c'eſt alors qu'il faut venir chercher ſa délivrance dans ce lieu ſaint ; c'eſt alors qu'il faut y venir ſolliciter aux pieds des autels les miſéricordes du Seigneur toujours prêt à y exaucer les pécheurs : c'eſt alors qu'il faut ſe faire un ſecours de tout ce que la Religion offre ici à la foi, pour exciter en nous quelques ſentiments de piété & de repentir. Et où irions-nous, mes Freres, lorſque nous avons été aſſez malheureux que de tomber dans la diſgrace de Dieu ? & quelle autre reſſource pourroit-il nous reſter ? Ce n'eſt qu'ici où les pécheurs peuvent encore trouver un aſyle : ici coulent les eaux vivifiantes des Sacrements, qui ſeules ont la force de purifier leurs conſciences : ici ſont élevés des tribunaux de miſéricorde, aux pieds deſquels on remet leurs péchés, & on les délivre de leurs chaînes : ici s'offre pour eux le ſacrifice de propitiation, ſeul capable d'appaiſer la juſtice de Dieu, que leurs crimes ont irritée : ici les vérités du ſalut portées dans leur cœur, leur inſpirent la haine du péché, & l'amour de la juſtice : ici leur ignorance eſt éclairée, leurs erreurs diſſipées, leur foibleſſe ſoutenue, leurs bons deſirs fortifiés : ici, en un mot, à tous leurs maux, la Religion offre des remedes. Ce ſont donc les pécheurs, qui doivent fréquenter plus ſouvent ces Temples ſaints; & plus leurs plaies ſont envieillies & déſeſpérées, plus ils doivent s'empreſſer d'en venir chercher ici la guériſon.

Telle eſt la premiere diſpoſition d'innocence & de pureté que demande ici de nous, comme des Bienheureux dans le ciel, la préſence d'un Dieu ſaint : *Sine macula enim ſunt ante thronum Dei.* (Apoc. 14. 5.)

Mais ſi le ſeul état de crime ſans remords, ſans aucun deſir de changement, & avec une volonté actuelle d'y perſévérer, eſt une maniere

d'irrévérence, qui profane la ſainteté de nos Temples & de nos Myſteres ; que ſera-ce, grand Dieu ! de choiſir ces lieux ſaints & l'heure des Myſteres terribles pour venir y inſpirer des paſſions honteuſes, pour s'y permettre des regards impurs, pour y former des deſirs criminels, pour y chercher des occaſions que la bienſéance toute ſeule empêche de chercher ailleurs, pour y retrouver peut-être des objets que la vigilance de ceux qui nous éclairent, éloigne de tous les autres lieux ? Que ſera-ce de faire ſervir ce que la Religion a de plus ſaint, de facilité au crime; de choiſir votre préſence, grand Dieu ! pour couvrir le ſecret d'une paſſion impure, & de faire de votre Temple ſaint, un rendez-vous d'iniquité, un lieu plus dangereux que ces aſſemblées de péché, d'où la Religion bannit les Fideles ! Quel crime de venir crucifier de nouveau Jeſus-Chriſt dans le lieu même où il s'offre tous les jours pour nous à ſon Pere ! Quel crime d'employer, pour faciliter notre perte, l'heure même où s'operent les Myſteres du ſalut & de la rédemption de tous les hommes ! Quelle fureur de venir choiſir les yeux de ſon Juge, pour le rendre témoin de nos crimes, & faire de ſa préſence le ſujet le plus affreux de notre condamnation ! Quel abandon de Dieu, & quel caractere de réprobation, de changer les aſyles ſacrés de notre réconciliation, en des occaſions de déréglement & de licence !

Grand Dieu, lorſqu'on vous outragea ſur le Calvaire où vous étiez encore un Dieu ſouffrant, les tombeaux s'ouvrirent autour de Jéruſalem, les morts reſſuſciterent, comme pour venir reprocher à leurs neveux l'horreur de leur ſacrilege. Ah ! ranimez donc les cendres de nos peres qui attendent dans ce Temple ſaint la bienheureuſe immortalité, faites ſortir leurs cadavres de ces

tombeaux pompeux que notre vanité leur a élevés ; & qu'enflammes d'une ſainte indignation contre des irrévérences qui vous crucifient de nouveau, & qui profanent l'aſyle ſacré des dépouilles de leur mortalité, ils paroiſſent ſur ces monuments ; & puiſque nos inſtructions & nos menaces ſont inutiles, qu'ils viennent eux-mêmes reprocher à leurs ſucceſſeurs leur irréligion & leurs ſacrileges. Mais ſi la terreur de votre préſence, ô mon Dieu ! n'eſt pas capable de les contenir dans le reſpect ; quand les morts reſſuſciteroient, comme vous le diſiez vous-même, ils n'en ſeroient ni plus religieux, ni plus fideles.

Mais ſi la préſence d'un Dieu ſaint demande ici, comme des Bienheureux dans le ciel, une diſpoſition de pureté & d'innocence ; la préſence d'un Dieu terrible & plein de majeſté, en demande une de frayeur & de recueillement, ſeconde diſpoſition marquée par le profond anéantiſſement des Bienheureux dans le Temple céleſte : *Et ceciderunt in conſpectu Throni in facies ſuas.* (Apoc. 7. 11.)

II. PARTIE. DIEU eſt eſprit & vérité ; & c'eſt en eſprit & en vérité, qu'il veut principalement qu'on l'honore. Cette diſpoſition d'anéantiſſement profond, que nous lui devons dans nos Temples, ne conſiſte donc pas ſeulement dans la poſture extérieure de nos corps, elle renferme encore, comme celle des Bienheureux dans le ciel, un eſprit d'adoration, de louange, de priere, d'action de graces, *Benedictio, & claritas, & gratiarum actio ;* (Apoc. 7. 12.) & c'eſt-là cet eſprit de religion & d'anéantiſſement que Dieu demande de nous dans le Temple ſaint, ſemblable à celui des Bienheureux dans le Temple céleſte :

Et ceciderunt in conſpectu Throni in facies ſuas. (Ibid.)

Je dis un eſprit d'adoration ; car comme c'eſt ici où Dieu manifeſte ſes merveilles & ſa grandeur ſuprême, & où il deſcend du ciel pour recevoir nos hommages, le premier ſentiment qui doit ſe former en nous, lorſque nous entrons dans ce lieu ſaint, eſt un ſentiment de terreur, de ſilence & de recueillement profond, d'anéantiſſement intérieur à la vue de la majeſté du Très-haut, & de notre propre baſſeſſe; n'être occupés que de Dieu qui ſe montre à nous, ſentir tout le poids de ſa gloire & de ſa préſence; recueillir toute notre attention, toutes nos penſées, tous nos deſirs, toute notre ame pour en faire hommage, & la mettre toute entiere aux pieds du Dieu que nous adorons ; oublier toutes les grandeurs de la terre ; ne voir plus que lui, n'être occupés que de lui ; & par notre profond anéantiſſement, avouer, comme les Bienheureux dans le ciel, que lui ſeul eſt puiſſant, ſeul immortel, ſeul grand, ſeul digne de tout notre amour & de nos hommages.

Mais hélas, mes Freres ! où ſont dans nos Temples ces ames reſpectueuſes, qui, ſaiſies d'une ſainte terreur à la vue de ces lieux ſacrés, ſentent tout le poids de la majeſté du Dieu qui les habite, & ne trouvent point d'autre ſituation, pour ſoutenir l'éclat de ſa préſence, que l'immobilité d'un corps anéanti, & la profonde religion d'une ame qui adore ! Où ſont ceux que la grandeur de Dieu toute ſeule occupe, & qui perdent ici de vue toutes celles de la terre ? Diſons-le hardiment devant un Roi dont le profond reſpect aux pieds des autels honore la Religion ; on vient dans ce Temple ſaint, non pas honorer le Dieu qui l'habite, mais s'honorer ſouvent ſoi-même d'un vain extérieur de piété, & le faire

ſervir à des vues & à des intérêts que la piété ſincere condamne ; on vient fléchir le genou, comme Naaman le fléchiſſoit devant l'autel profane, pour s'attirer les regards & ſuivre l'exemple du Prince qui adore ; on vient y chercher un autre Dieu que celui qui paroît ſur nos autels, faire ſa cour à un autre maître, qu'au Maître ſuprême ; y chercher d'autres graces que les graces du Ciel ; & s'y attirer les regards d'un autre rémunérateur, que du Rémunérateur immortel. Au milieu même d'une foule d'adorateurs, il eſt dans ſon Temple un Dieu inconnu, comme il étoit autrefois au milieu d'Athenes la païenne. Tous les regards ſont ici pour le Prince, qui n'en a lui-même que pour Dieu ; tous les vœux s'adreſſent à lui ; & ſon profond anéantiſſement aux pieds des autels, loin de nous apprendre à reſpecter ici le Seigneur devant lequel un grand Roi lui-même, qui porte, pour ainſi dire, l'univers, courbe ſa tête, & oublie toute ſa grandeur, nous apprend ſeulement à nous ſervir de ſa religion & des faveurs dont il honore la vertu, pour en emprunter les apparences, & nous élever par-là à de nouveaux degrés de grandeur ſur la terre. O mon Dieu ! n'eſt-ce pas là ce que vous annonciez à vos Diſciples, que viendroient des temps où la foi ſeroit éteinte, où la piété deviendroit un trafic honteux, & où les hommes, vivant ſans dieu ſur la terre, ne vous connoîtroient plus que pour vous faire ſervir à leurs cupidités injuſtes ?

Cette diſpoſition d'anéantiſſement renferme encore un eſprit de priere ; car plus nous ſommes frappés ici de la grandeur & de la puiſſance du Dieu que nous adorons, plus nos beſoins infinis nous avertiſſent de recourir à lui, de qui ſeul nous pouvons en obtenir la délivrance & le remede. Auſſi le Temple eſt la maiſon de priere, où cha-

cun doit venir expoſer au Seigneur ſes plus ſecretes miſeres; où on l'appaiſe ſur les calamités publiques par des vœux communs, où les Miniſtres aſſemblés levent les mains pour les péchés du peuple; & où les yeux du Seigneur ſont toujours ouverts à nos beſoins, & ſes oreilles attentives à nos cris.

Ce n'eſt pas qu'on ne puiſſe le prier en tout lieu, comme dit l'Apôtre; mais le Temple eſt l'endroit où il ſe rend plus propice, & où il nous a promis d'être toujours préſent, pour exaucer nos vœux, & recevoir nos hommages. Oui, mes Freres, c'eſt ici où nous devons venir gémir avec l'Egliſe ſur les ſcandales qui l'affligent, ſur les diviſions qui la déchirent, ſur les périls qui l'environnent, ſur l'endurciſſement des pécheurs, ſur le refroidiſſement de la charité parmi les Fideles; nous y venons ſolliciter avec elle les miſéricordes du Seigneur ſur ſon peuple, ſa protection ſur cette Monarchie, où le titre auguſte de la foi honore ſes ſouverains, & ſur le Prince qui en eſt & le protecteur & le modele; lui demander la ceſſation des guerres & des fléaux publics, l'extinction des ſchiſmes & des erreurs, la connoiſſance & l'amour de la juſtice & de la vérité pour les pécheurs, la perſévérance pour les Juſtes. Vous devez donc y venir avec un eſprit attentif & recueilli, un cœur préparé, & qui n'offre rien aux yeux de Dieu, qui puiſſe éloigner les graces que l'Egliſe ſollicite pour vous; & y paroître avec un extérieur de ſuppliant, & dont le ſeul ſpectacle prie & adore.

Cependant, mes Freres, tandis que les Miniſtres autour de l'autel levent ici les mains pour vous, qu'ils demandent la proſpérité de vos maiſons, l'abondance de vos campagnes, le ſuccès de vos armes, la conſervation de vos proches & de vos enfants qui s'expoſent pour le ſa-

lut de l'Etat, la fin des guerres, des diſſenſions, & de tous les malheurs qui nous affligent; qu'ils demandent les remedes de vos chûtes, & les ſecours de votre foibleſſe; tandis qu'ils parlent au Dieu ſaint en votre faveur, vous ne daignez pas même accompagner leurs prieres de votre attention & de votre reſpect. Vous déshonorez la ſainte gravité des gémiſſements de l'Egliſe par un eſprit de diſſipation, & par des indécences qui conviendroient à peine à ces lieux criminels où vous entendez des chants profanes; & toute la différence que vous y faites, c'eſt qu'une harmonie laſcive vous applique & vous touche, & qu'ici vous ſouffrez impatiemment la ſainte harmonie des divins cantiques; & qu'il faut pour vous y rendre attentifs, employer les mêmes agréments, & ſouvent les mêmes bouches, qui corrompent tous les jours les cœurs ſur des théatres impurs & laſcifs.

Auſſi, mes Freres, au lieu que les prieres publiques devroient arrêter le bras du Seigneur, depuis long-temps levé ſur nos têtes; au lieu que les ſupplications demandées par le Prince, & ordonnées par les Paſteurs, & qui retentiſſent de toutes parts dans nos Temples, devroient, comme autrefois, ſuſpendre les fléaux du ciel, nous ramener des jours ſéreins & tranquilles, réconcilier les peuples & les Rois, & faire deſcendre la paix du ciel ſur la terre: hélas! les jours mauvais durent encore, les temps de trouble, de deuil & de déſolation ne finiſſent pas, la guerre & la fureur ſemblent avoir établi pour toujours leur demeure parmi les hommes, l'épouſe déſolée redemande ſon époux, le pere affligé attend en vain ſon enfant, le frere eſt ſéparé de ſon frere, nos ſuccès même répandent le deuil parmi nous; & nous ſommes obligés de pleurer nos propres victoires. D'où vient cela,

mes Freres ! ah ! c'eſt que les prieres de l'Egliſe, les ſeules ſources des graces que Dieu répand ſur les Royaumes & ſur les Empires, ne ſont plus écoutées ; & que vous forcez le Seigneur d'en détourner ſes oreilles & ſes yeux, par les irrévérences dont vous les accompagnez, & qui les rendent inutiles à la terre.

Mais non ſeulement, mes Freres, vous devez paroître ici comme des Suppliants & dans un eſprit de priere, puiſque c'eſt ici où le Seigneur répand ſes faveurs & ſes graces, comme c'eſt encore ici où tout vous renouvelle le ſouvenir de celles que vous avez reçues, vous devez encore y porter un eſprit de reconnoiſſance & d'action de graces, puiſque de quelque côté que vous jetiez les yeux, tout vous y rappelle le ſouvenir des bienfaits de Dieu, & le ſpectacle de ſes miſéricordes éternelles ſur votre ame.

Et premiérement, c'eſt ici où, dans le Sacrement qui nous régénere, vous êtes devenus Fideles ; c'eſt ici où la bonté de Dieu, en vous aſſociant par le baptême à l'eſpérance de Jeſus-Chriſt, vous a diſcernés de tant de barbares qui ne le connoiſſent pas ; de tant d'hérétiques, qui le connoiſſant, ne le glorifient pas comme il faut ; c'eſt ici où vous avez engagé votre foi au Seigneur ; on y conſerve encore ſous l'autel vos promeſſes écrites. Ici eſt le Livre de l'alliance que vous avez contractée avec le Dieu de vos peres ; vous ne devez donc plus y paroître, que pour ratifier les engagements de votre baptême, & pour remercier le Seigneur du bienfait ineſtimable qui vous a aſſocié à ſon peuple, & honoré du nom de Chrétien ; vous devez conſerver une tendreſſe & un reſpect d'enfant, pour le ſein heureux où vous êtes nés en Jeſus-Chriſt, & la gloire de cette Maiſon doit être la vôtre.

Que faites-vous donc, lorſqu'au lieu de porter

aux pieds des autels vos actions de graces à la vue d'un bienfait ſi ſignalé, vous venez les déshonorer par vos irrévérences ? Vous êtes un enfant dénaturé, qui profanez le lieu de votre naiſſance ſelon la foi ; un Chrétien perfide, qui venez rétracter vos promeſſes devant les autels même qui en furent témoins ; qui venez rompre le traité ſur le lieu ſacré où il fut conclu, vous effacer du livre de vie où votre nom étoit écrit avec ceux des Fideles, abjurer la Religion de Jeſus-Chriſt ſur ces fonts même où vous l'aviez reçue, étaler les pompes du ſiecle aux pieds de l'autel où vous y aviez ſolemnellement renoncé, & faire profeſſion de mondanité où vous l'aviez faite de Chriſtianiſme.

Ce n'eſt pas tout. C'eſt dans le lieu ſaint, en ſecond lieu, où ſont élevés de toutes parts des Tribunaux de réconciliation & de miſéricorde, où vous avez mis ſi ſouvent le dépôt honteux de tant d'infidélités dont vous avez ſouillé la grace de votre baptême, & baiſſé humblement la tête ſous la main ſacrée qui vous a juſtifié par la vertu du ſaint Miniſtere. C'eſt ici où Jeſus-Chriſt vous a dit mille fois par la bouche de ſes Miniſtres : Mon fils, vos péchés vous ſont remis : allez, & ne péchez plus déſormais, de peur qu'il ne vous arrive pis. C'eſt ici où fondant en larmes, vous lui avez dit ſi ſouvent : Mon Pere, j'ai péché contre le ciel & devant vous. Or, mes Freres, là même où vous avez trouvé tant de fois la grace du pardon, non ſeulement vous oubliez le bienfait, mais vous venez y recommencer de nouvelles offenſes ; là même où vous avez déteſté tant de regards funeſtes à votre innocence, vous venez les renouveller ; là même enfin, où vous avez paru tant de fois pénitent, vous paroiſſez encore mondain & profane ! Ah ! loin d'y venir relire ſur ces Tribunaux ſacrés les dé-

ſordres de votre vie, loin d'y venir renouveller à leur aſpect ces promeſſes de pénitence, ces ſentiments de componction, ces mouvements de honte & de confuſion, dont ils ont été ſi ſouvent dépoſitaires; vous y venez la tête levée, les yeux errants çà & là, pleins peut-être de crime & d'adultere, comme parle un Apôtre, renouveller en leur préſence les mêmes infidélités que vos larmes y avoient expiées, & les rendre ſpectateurs publics des mêmes prévarications dont ils avoient été les confidents ſecrets & les heureux remedes!

Que dirai-je encore, mes Freres? Le Temple eſt, en troiſieme lieu, la Maiſon de la doctrine & de la vérité; & c'eſt ici où, par la bouche des Paſteurs, l'Egliſe vous annonce les maximes du ſalut, & les myſteres du Royaume des cieux cachés à tant de nations infidelles; nouveau motif de reconnoiſſance pour vous. Mais hélas! c'eſt plutôt un nouveau ſujet de condamnation; & ici même, où du haut de ces chaires chrétiennes nous vous diſons tous les jours, de la part de Jeſus-Chriſt, que les impurs ne poſſéderont pas le Royaume de Dieu, vous venez y former des deſirs profanes; ici même où l'on vous avertit que vous rendrez compte d'une parole oiſeuſe, vous vous en permettez de criminelles; ici même enfin, où nous ne vous annonçons que malheur à celui qui ſcandaliſe, vous y devenez vous-même une pierre d'achoppement & de ſcandale. Auſſi, mes Freres, pourquoi croyez-vous que la parole de l'Evangile, que nous prêchons aux Princes & aux Grands de la terre, ne ſoit plus qu'un airain ſonnant, & que notre miniſtere ſoit preſque devenu inutile? Il ſe peut faire que nos foibleſſes ſecretes mettent obſtacle au fruit & au progrès de l'Evangile, & que Dieu ne béniſſe pas un miniſtere dont les Miniſtres ne ſont pas

agréables à ſes yeux; mais outre cette raiſon humiliante pour nous, & que nous ne pouvons pourtant ni vous diſſimuler, ni nous diſſimuler à nous-mêmes; c'eſt ſans doute la profanation des Temples, & la maniere indécente & peu reſpectueuſe dont vous vous y aſſemblez pour nous y écouter, qui acheve d'ôter ſa force & ſa vertu à la parole dont nous ſommes les Miniſtres. Le Seigneur, éloigné de ce lieu ſaint par vos profanations, n'y donne plus l'accroiſſement à nos travaux, & n'y répand plus les graces, qui ſeules font fructifier ſa doctrine & ſa parole; il ne regarde plus ces aſſemblées, autrefois ſaintes, que comme une aſſemblée de mondains, de voluptueux, d'ambitieux, de profanateurs. Et comment voulez-vous qu'il n'en détourne pas ſes regards, & que la parole de ſon Evangile y fructifie? Réconciliez premièrement avec lui par vos hommages, par votre recueillement & votre piété, ces Maiſons de vérité & de doctrine, alors il ſuppléera même à nos défauts, il ouvrira vos cœurs à nos inſtructions, & ſa parole ne retournera pas à lui vuide.

Et certes, mes Freres, que ſervent les dédicaces des Temples, & les prieres ſi ſolemnelles que l'Egliſe employe pour les conſacrer, ſi vous les profanez tous les jours en y aſſiſtant, & ſi vous effacez de ces murs les caracteres de ſainteté & de grace que les bénédictions du Pontife y avoient laiſſées, & qui attiroient ſur les aſſiſtants les regards propices du Dieu qu'on y invoque? Mais enfin, un dernier motif qui rend encore vos irrévérences plus criminelles, & plus honteuſes à la Religion; c'eſt dans le Temple, où vous venez offrir, en un ſens avec le Prêtre, le ſacrifice redoutable, renouveller l'oblation de la Croix, & préſenter à Dieu le ſang de

ſon Fils comme le prix de vos péchés. Or, mes Freres, pendant que des Myſteres ſi auguſtes ſe celébrent, durant ces moments redoutables où le Ciel s'ouvre ſur nos autels, dans un temps où ſe traite l'affaire de votre ſalut entre Jeſus-Chriſt & ſon Pere, pendant que le ſang de l'Agneau coule ſur l'Autel pour vous laver de vos ſouillures, que les Anges du ciel tremblent & adorent, que la gravité des Miniſtres, la majeſté des cérémonies, la piété même des vrais Fideles, que tout inſpire la terreur, la reconnoiſſance & le reſpect, à peine fléchiſſez-vous le genou, à peine regardez-vous l'Autel ſaint, où des Myſteres ſi heureux pour vous ſe conſomment; vous n'êtes même dans le Temple qu'avec contrainte, vous meſurez la durée & la longueur du ſacrifice ſalutaire, vous comptez les moments d'un temps ſi précieux à la terre, & ſi plein de merveilles & de graces pour les hommes. Vous qui êtes ſi embarraſſé de votre temps, qui le perdez en une inutilité éternelle, & qui ne ſavez preſque quel uſage en faire; vous vous plaignez de la ſainte gravité du Miniſtre, & de la circonſpection avec laquelle il traite les choſes ſaintes? Eh! vous exigez que vos eſclaves vous ſervent avec tant de reſpect & de précaution; & vous voudriez qu'un Prêtre revêtu de toute ſa dignité, qu'un Prêtre repréſentant Jeſus-Chriſt, & faiſant ſon office de Médiateur & de Pontife auprès de ſon Pere, traitât les Myſteres ſaints avec précipitation, & déshonorât la préſence du Dieu qu'il ſert & qu'il immole, par une célérité ſcandaleuſe? Dans quel temps, ô mon Dieu! ſommes-nous venus? & falloit-il s'attendre que vos bienfaits les plus précieux, les plus ſignalés, deviendroient à charge aux Chrétiens de nos ſiecles?

Hélas! les premiers Fideles, qui aux différen-

tes heures de la journée s'aſſembloient dans le Temple ſaint, ſous les yeux du Paſteur, pour y célébrer les louanges du Seigneur, dans des hymnes & des cantiques, & qui ne ſortoient preſque pas de ces demeures ſacrées, ne s'en éloignoient qu'à regret, pour vaquer aux affaires du ſiecle & aux devoirs de leur état. Qu'il étoit beau, mes Freres, de voir dans ce temps heureux l'aſſemblée ſainte des Fideles dans la Maiſon de priere, chacun à la place qui convenoit à ſon état; d'un côté, les Solitaires, les ſaints Confeſſeurs, les ſimples Fideles; de l'autre, les Vierges, les Veuves, les femmes engagées ſous le joug du mariage, tous attentifs aux Myſteres ſaints, tous voyant couler avec des larmes de joie & de religion, ſur l'Autel, le ſang de l'Agneau encore fumant, pour ainſi dire, & depuis peu crucifié à leurs yeux; priant pour les Princes, pour les Céſars, pour leurs perſécuteurs, pour leurs freres, s'entr'exhortant au martyre, goûtant la conſolation des divines Ecritures expliquees par leurs ſaints Paſteurs, & retraçant dans l'Egliſe de la terre, la joie, la paix, l'innocence, & le profond recueillement de l'Egliſe du Ciel! Que les tentes de Jacob étoient alors belles & éclatantes, quoique l'Egliſe fût encore dans l'oppreſſion & dans l'obſcurité; & que les ennemis de la foi, les Prophetes même des idoles, en voyant leur bel ordre, leur innocence & leur majeſté, avoient de peine à leur refuſer leur admiration & leurs hommages! Hélas! & aujourd'hui les moments rapides que vous conſacrez ici à la Religion, & qui devroient ſanctifier le reſte de vos journées, en deviennent ſouvent eux-mêmes les plus grands crimes.

Enfin, mes Freres, à toutes ces diſpoſitions intérieures de priere, d'adoration, de reconnoiſſance, que la ſainteté de nos Temples exige

de vous, il faut encore ajouter la modeſtie extérieure, & la decence des ornements & des parures; derniere diſpoſition des Bienheureux dans le Temple celeſte : *Amicti ſtolis albis;* (Apoc. 7. 9.) mais je n'en dis qu'un mot.

Et en effet, faudroit-il même que nous fuſſions obligés de vous inſtruire là-deſſus, femmes du monde ! car c'eſt vous principalement que cet endroit de mon diſcours regarde. A quoi bon tout cet appareil, je ne dis pas ſeulement de faſte & de vanité, mais d'immodeſtie & d'impudence, avec lequel vous venez paroître dans cette maiſon de larmes & de prieres ? Venez-vous y diſputer à Jéſus-Chriſt les regards & les hommages de ceux qui l'adorent ! Venez-vous inſulter aux Myſteres qui operent le ſalut des Fideles, en cherchant à corrompre leur cœur aux pieds même des Autels où ces Myſteres s'offrent pour eux ! Voulez-vous qu'il n'y ait pas un lieu ſur la terre, le Temple même, l'aſyle de la Religion & de la piété, où l'innocence puiſſe être à couvert de vos nudités profanes & laſcives ? Le monde ne vous fournit-il pas aſſez de théatres impurs, aſſez d'aſſemblées de plaiſirs, où vous pouvez faire gloire d'être une pierre de ſcandale à vos freres ? Vos maiſons même ouvertes à la diſſipation & à la joie, ne ſuffiſent-elles pas pour vous y montrer avec une indécence qui n'auroit convenu autrefois qu'à des maiſons de crime & de débauche; & qui fait que ne vous reſpectant pas vous-mêmes, on perd pour vous ce reſpect dont la politeſſe de la nation a toujours été ſi jalouſe, parce que la pudeur ſeule eſt eſtimable ? *Numquid domos non habetis ad manducandum & bibendum !* (1. Cor. 11. 22.) comme le reprochoit autrefois S. Paul aux Fideles Faut-il que le Temple ſaint ſoit encore ſouillé par vos immodeſties ! Ah ! quand vous paroiſſez dans les palais

où le Souverain ſe trouve, vous marquez par la dignité & par la décence d'un habillement grave & ſérieux, le reſpect que vous devez à la majeſté de ſa préſence ; & devant le Souverain du ciel & de la terre, vous venez paroître ſans précaution, ſans décence, ſans pudeur ; & vous portez ſous ſes yeux une effronterie qui bleſſe même des yeux ſages & raiſonnables ? Vous venez troubler l'attention des Fideles qui avoient cru trouver ici un lieu de paix & de ſilence, & un aſyle contre tous les objets de la vanité ; troubler même le profond recueillement & la ſainte gravité des Miniſtres appliqués autour de l'autel, & bleſſer par l'indécence de vos parures, la pureté de leurs regards attentifs aux choſes ſaintes.

Auſſi l'Apôtre vouloit que les femmes chrétiennes fuſſent couvertes d'un voile dans le Temple, à cauſe des Anges, c'eſt-à-dire, des Prêtres qui y ſont ſans ceſſe préſents devant Dieu, & dont l'innocence & la pureté doivent égaler celle des Eſprits céleſtes. Il eſt vrai que par-là vous nous avertiſſez, ô mon Dieu ! quelle doit être dans nos Temples la ſainte gravité & le recueillement inviolable de vos Miniſtres ; que c'eſt à nous à porter ici gravée ſur notre front la ſainte terreur des Myſteres que nous offrons, & le ſentiment vif & intime de votre préſence ; que c'eſt à nous à inſpirer ici le reſpect au peuple qui nous environne, par le ſeul ſpectacle de notre modeſtie ; que c'eſt à nous à ne pas paroître autour de l'autel, occupés au ſaint Miniſtere, plus ennuyés ſouvent, plus inappliqués, plus précipités que la multitude même qui y aſſiſte ; & à ne pas autoriſer leurs irrévérences par les nôtres. Car, ô mon Dieu ! la déſolation du lieu ſaint a commencé par le Sanctuaire même ; le reſpect des peuples ne s'y eſt affoibli, que parce que la ſainte gravité du culte & la majeſté des cérémo-

nies ne l'a plus ſoutenu ; & votre Maiſon n'a commencé à devenir un lieu de diſſipation & de ſcandale, que depuis que vos Miniſtres eux-mêmes en ont fait une maiſon de trafic, d'ennui & d'avarice. Mais nos exemples, en autoriſant vos profanations, ne les excuſent pas, mes Freres.

Et en effet, il ſemble que Dieu ne les a jamais laiſſé impunies. Les indécences honteuſes des enfants d'Héli, qui avoient durant ſi long-temps profané ſa maiſon, furent ſuivies des plus triſtes calamités : l'Arche ſainte devint la proie des Philiſtins : elle fut placée à côté de Dagon dans un temple infame : la gloire d'Iſraël fut flétrie ; le Seigneur ſe retira du milieu de ſon peuple ; la lampe de Judas s'éteignit ; le Pontife manqua, & Jacob ſe trouva tout-à-coup ſans autel & ſans ſacrifice.

N'en doutons pas, mes Freres, que les malheurs du ſiecle paſſé, la fureur des héréſies, le renverſement des autels, la démolition de tant de Temples auguſtes, n'aient été les ſuites funeſtes des profanations & des irrévérences de nos peres. Il étoit juſte que le Seigneur abandonnât des Temples où il avoit été ſi long-temps outragé. Craignons, mes Freres, de préparer à nos neveux les mêmes calamités, en imitant les déſordres de ceux qui nous ont précédés. Craignons que le Seigneur irrité n'abandonne enfin un jour ces Temples que nous profanons, & qu'ils ne deviennent à leur tour la proie de l'erreur & l'aſyle de l'héréſie. Que ſais-je même s'il ne commence pas déja à nous préparer ces malheurs, en permettant que la pureté de la ſimplicité de la foi s'altere dans les eſprits, en multipliant ces hommes ſages à leurs propres yeux, & ſi communs en ce ſiecle, qui meſurent tout ſur les lumieres d'une foible raiſon, qui voudroient voir

clair dans les ſecrets de Dieu, & qui, loin de faire de la Religion le ſujet de leur culte & de leurs actions de graces, en font le ſujet de leurs doutes & de leurs cenſures ! Vous êtes terrible dans vos jugements, ô mon Dieu ! & quelquefois vos punitions ſont d'autant plus rigoureuſes, qu'elles ont été plus lentes & plus tardives.

Rappellons donc, mes Freres, tous ces grands motifs de Religion ; portons dans ce lieu ſaint une piété tendre & attentive, un eſprit de piété, de componction, de recueillement, d'action de graces, d'adoration & de louanges ; ne ſortons jamais de nos Temples ſans en remporter quelque nouvelle grace, puiſque c'eſt ici le Trône de miſéricorde d'où elles ſe répandent ſur les hommes : n'en ſortez jamais ſans un nouveau goût pour le Ciel, ſans de nouveaux deſirs de finir vos égarements, & de vous attacher uniquement à Dieu ; ſans envier le bonheur de ceux qui le ſervent, qui peuvent l'adorer ſans ceſſe aux pieds de l'Autel, & que leur état & leurs fonctions conſacrent particuliérement à ce ſaint Miniſtere. Dites-lui, comme cette Reine étrangere diſoit autrefois à Salomon : Bienheureux vos ſerviteurs, qui ſont toujours préſents devant vous, & qui n'ont point d'autre demeure que votre maiſon ſainte : *Beati ſervi tui, qui ſtant coram te ſemper* ! (3. Reg. 10. 8. (Et ſi les devoirs de votre état ne vous permettent pas de venir ici adorer le Seigneur aux différentes heures de la journée, où ſes Miniſtres s'aſſemblent pour le louer ; ah ! du moins tournez ſans ceſſe vers le lieu ſaint, comme autrefois les Iſraélites, vos vœux & vos deſirs. Que nos Temples ſoient la plus douce conſolation de vos peines, le ſeul aſyle de vos afflictions, la ſeule reſſource de vos beſoins, le délaſſement le plus sûr des gênes, des bienſéances, & des aſſu-

jettiſſements pénibles du monde : en un mot, trouvez-y les commencements de cette paix inaltérable, dont vous ne trouverez la plénitude & la conſommation qu'avec les Bienheureux dans le Temple éternel de la céleſte Jéruſalem.

Ainſi ſoit-il.

AVIS

Sur le Sermon ſuivant.

ON trouvera au troiſieme Dimanche de Carême un autre Sermon ſur la Rechute, intitulé : De l'Inconſtance dans les voies du Salut. *Celui-ci a été compoſé le premier. Le P. Maſſillon jugeant enſuite qu'il n'avoit pas donné aſſez d'étendue aux vérités renfermées dans la ſeconde Partie, y travailla de nouveau ; & des trois ſubdiviſions qu'elle contient, il en forma les trois Points qui compoſent le Sermon* De l'Inconſtance dans les voies du Salut. *Nous n'avons pourtant pas cru devoir ſupprimer celui-ci, pour ne pas perdre la premiere Partie, où l'on trouve des vérités très-utiles, & traitées avec cette onction que la plume du P. Maſſillon ſavoit répandre ſur tout ce qu'il écrivoit.*

SERMON

POUR

LE MERCREDI

DE LA PREMIERE SEMAINE

DE CARÊME.

Sur la Rechûte.

Et fiunt noviſſima hominis illius pejora prioribus.

Et le dernier état de cet homme devient pire que le premier. Matth. 12. 45.

QUELLE peinture effrayante notre Evangile nous trace-t-il de la Rechûte, mes très-chers Freres ; de ce péché ſi commun, qui n'alarme plus les conſciences, & avec lequel preſque tout le monde s'eſt familiariſé, parce qu'il paroît être devenu l'état ordinaire des Chrétiens ! Nous n'imaginons rien de plus horrible que le ſort d'un homme poſſédé du démon, livré à la diſcrétion & à toute la fureur de cet ennemi du genre hu-

main, & n'étant plus, à proprement parler, que l'inſtrument infortuné de ſa malice & de ſa corruption Ah! s'il en faut croire notre divin Maître, le ſort d'une ame infidelle, qui, après être ſortie de ſes premiers égarements, après avoir goûté le don celeſte, ſe laiſſe rentraîner dans les voies du péché qu'elle avoit quittées, & retourne à ſon vomiſſement, eſt tout autrement déplorable: ce n'eſt plus d'un ſeul démon, dont elle eſt poſſédée; elle eſt livrée à ſept autres démons plus méchants que le premier, qui s'en emparent; & qui la regardant comme leur conquête, en font leur demeure, & s'y établiſſent pour n'en plus ſortir: *Et intrantes habitant ibi.* (Matth. 12. 45.)

C'eſt cette derniere circonſtance qui doit nous faire trembler, mes très-chers Freres, & qui fait dire à notre divin Sauveur, que le dernier état de cet homme devient pire que le premier: *Et fiunt noviſſima hominis illius pejora prioribus*; car elle nous fait entendre que la rechûte eſt comme un ſigne & un préjugé de notre réprobation; & qu'il eſt bien rare que nous revenions à Dieu, lorqu'après l'avoir quitté, nous ſommes retournés à la créature.

Et ſi vous me demandez, Chrétiens, qu'a donc la rechûte de ſi horrible, & pourquoi il eſt ſi difficile de ſe relever après être retombé; en voici les raiſons: écoutez-les, vous dont la fidélité envers Dieu juſqu'ici ne s'eſt point démentie, afin qu'elles vous ſervent de préſervatif contre un ſi grand malheur: & vous dont les mœurs n'ont peut-être roulé juſqu'à préſent que ſur ces alternatives de réconciliation & de crime, qui faites tant de démarches de converſion, & toujours autant de pas en arriere; & qui loin d'être effrayés ſur votre état, vous raſſurez ſur ces retours paſſagers vers Dieu, écoutez-les auſſi, ces raiſons, & voyez ſi l'affreuſe tranquil-

lité dans laquelle vous vivez, eſt bien fondée.

Je dis que le péché de rechûte imprime en nous comme un caractere de réprobation, & que rarement on s'en releve : pourquoi ? parce que c'eſt un de ces vices que rien n'excuſe, & duquel on a tout à craindre. En premier lieu, rien n'excuſe un pécheur de rechûte, parce que ſon péché n'eſt plus ni ſurpriſe, ni foibleſſe, ni ignorance, mais l'ingratitude la plus odieuſe, la perfidie la plus noire, le mépris le plus affecté. En ſecond lieu, on a tout à craindre du péché de rechûte, parce que d'ordinaire il conduit à l'impénitence & à un état fixe & tranquille de crime. Deux motifs dont je vais me ſervir aujourd'hui pour vous faire trembler ſur l'état du pécheur qui retombe ; l'énormité du péché de rechûte, le danger du péché de rechûte. C'eſt le moins excuſable, & le plus dangereux de tous les crimes. Implorons, &c. *Ave*, *Maria*.

I. PARTIE. COMME l'action de graces eſt le devoir le plus eſſentiel de la créature envers le Créateur, & l'hommage dont le ſouverain Bienfaiteur des hommes paroît le plus jaloux, l'ingratitude eſt le vice le plus injuſte, & dont ſa bonté eſt d'ordinaire la plus bleſſée. Or, mon cher Auditeur, ſi après vous être relevé dans ce ſaint temps par la grace des Sacrements, vous allez retomber encore & rentrer dans vos anciens égarements, non ſeulement vous êtes un ingrat, mais vous êtes un ingrat dans les circonſtances les plus odieuſes, & je vous prie de les remarquer avec moi.

En premier lieu, plus le bienfait dont on vous avoit favoriſé, étoit grand, plus l'ingratitude qui le fait oublier eſt noire. Or, mon cher Auditeur, quel bienfait plus ſignalé, que celui de votre délivrance, lorſque frappé de l'horreur de vos cri-

mes vous êtes venu les déceler aux pieds des autels, & promettre à Dieu une vie plus retirée ? Rappellez-vous l'état déplorable d'où la grace vint vous tirer. Vous étiez un enfant de colere, un membre de l'antechriſt, un monſtre d'iniquité. Vous étiez chargé de mille anathêmes, qui devoient vous rendre éternellement ennemi de Dieu: vous n'aviez plus de part à l'eſpérance des Chrétiens : vous étiez déja jugé, & votre condamnation étoit certaine. Votre malheur pouvoit-il être plus terrible ? Mais oppoſez à cet état déplorable, la ſituation où la grace des Sacrements vous a établi : vous êtes devenu l'enfant de Dieu, l'héritier du ciel & des promeſſes futures, le membre vivant de Jeſus-Chriſt : votre ame embellie de juſtice, eſt devenue la demeure de l'Eſprit ſaint : vous avez reçu la charité ; ce don qui ne paſſera pas ; ce don plus eſtimable que toutes les grandeurs de la terre ; ce don avec lequel vous avez tous les autres dons ; & ſans lequel, quand vous ſeriez ſur le trône, vous n'êtes rien vous-même. Que peut-on ajouter à la magnificence de ce bienfait ? Une vie entiere de reconnoiſſance pourroit-elle aſſez le payer ? Ah ! les Saints, dans le ſéjour de la gloire, en rendront d'éternelles actions de graces; & l'éternité elle-même leur paroîtra courte pour un hommage ſi juſte & ſi conſolant.

Et vous, mon cher Auditeur, à peine mettez-vous quelque intervalle entre le bienfait & l'ingratitude. Une faveur qui ne ſubſiſte plus, réveille moins la reconnoiſſance, il eſt vrai ; & l'éloignement du bienfait peut quelquefois faire oublier le Bienfaiteur. Mais ici les dons de la grace ſont encore vivants dans votre ame ; vous ne les éteindrez qu'avec votre infidélité ; ces dons ſont même éternels par leur nature, & vous auriez pu les conſerver toujours, ſi vous ſaviez connoître le don de Dieu, & ne pas détruire ce

que

que ſa main miſéricordieuſe vient d'édifier en vous.

Mais quand la grandeur du bienfait ne vous rendroit pas le plus ingrat de tous les pécheurs, rappellez, en ſecond lieu, la maniere dont il vous a été accordé. Dans quel péril étiez-vous, ame infidelle, lorſque Dieu vous a touchée! Hélas! vous le ſavez, dans le fond de l'abyme & de la diſſolution, prête à tomber dans le dernier degré d'inſenſibilite, d'où il n'eſt plus de retour; & vous périſſiez peut-être ſans reſſource, s'il vous eût, dans cette conjoncture, refuſé ſa grace. Quel temps a-t-il choiſi pour vous l'accorder? Ah! la circonſtance peut-être du crime même; ç'a été un retour vif ſur l'infamie & la courte durée du plaiſir que vous veniez de préferer à votre Dieu: dans ce moment affreux où il devoit lancer ſur vous tous les foudres, il n'a fait pleuvoir ſur votre ame qu'une roſée de grace. Eſt-il rien de ſi touchant que le bienfait d'un ennemi, dans le temps même qu'on l'outrage! Que ſe paſſoit-il dans votre cœur, lorſqu'il a daigné vous regarder avec des yeux de miſéricorde? Etiez-vous fort heureux dans vos plaiſirs, & en état de vous paſſer de lui; livré à ces dégoûts amers qui ſuivent les paſſions; abandonné des créatures que vous aviez preférées au Créateur; laſſé des plaiſirs, & ne trouvant plus que d'affreux remords dans le crime? ç'a été dans cet état où délaiſſé des faux dieux en qui vous aviez mis votre eſpérance, il s'eſt ſenti ému de tendreſſe pour vous; il vous a viſité dans votre affliction; il eſt devenu votre conſolateur, & il a été l'ami de votre adverſité. Ah! pouvoit-il choiſir des circonſtances plus tendres pour vous faire eſtimer ſon bienfait, & vous intéreſſer à une reconnoiſſance & à une fidélité éternelle? Et cependant, à la premiere lueur de fortune ou de plaiſir que le monde va

faire briller à vos yeux, vous retournerez ſous ſes étendards ; vous oublierez le bienfait & votre Bienfaiteur lui-même ; vous lui ferez comprendre que vous ne vous êtes adreſſé à lui, que lorſque le monde ne vouloit pas de vous, & le chaſſerez encore indignement de votre ame. Fut-il ingratitude plus digne de tous les ſupplices ?

Je ne parle pas, en troiſieme lieu, du grand nombre de crimes que le Seigneur vous a pardonnés. Quelle conſcience êtes vous venu préſenter au ſacré Tribunal ? Vous en avez vu frémir d'horreur le Miniſtre de Jeſus-Chriſt ; & vous-même n'avez pu ſans pâlir à ſes pieds de ſaiſiſſement & de confuſion, en ſoutenir le ſpectacle. Depuis ſi long-temps vos jours & vos moments n'étoient plus marqués que par les chûtes les plus honteuſes : cependant le Seigneur n'a pas voulu ſupputer avec vous. Mille ans ne ſont qu'un jour à ſes yeux, dit le Prophete ; & des millions de péchés, dont vous étiez coupable, n'ont plus été devant lui, que comme un ſeul péché qu'il vous a remis à l'inſtant : dès-lors toutes vos fautes ont été comme ſi elles n'avoient jamais été ; ſa bonté les a ſcellées dans un ſac, & jetées au fond de la mer ; il les a effacées du Livre de mort, où elles avoient été gravées en caracteres immortels Plus il avoit oublié d'offenſes, ah! plus ſans doute vous deviez conſerver le ſouvenir de ſa bonté, & en éviter de nouvelles ; mais vous allez retomber. Eh! qu'allez-vous faire, mon Frere ! Comme votre ingratitude ne ſauroit être plus odieuſe, les ſuites de votre faute ne pourroient être plus funeſtes ; vous allez faire comme revivre par ce retour tous vos anciens déſordres ; vous allez ratifier par ce nouveau péché tous vos péchés d'autrefois. Ah ! il en étoit de vos crimes paſſés avant le moment fatal qui vous verra retomber, comme de ces oſſements ſecs & arides

dont le Prophete Ezéchiel vit les plaines de Babylone couvertes. Le champ de votre ame étoit couvert de ces triſtes débris, & de ces reſtes inanimés de vos anciens déſordres; ils étoient morts aux yeux de Dieu; ſa grace toute-puiſſante avoit donné le coup fatal à tous ces monſtres; ils dormoient dans votre cœur d'un ſommeil éternel; mais le conſentement ingrat que vous allez donner à une nouvelle offenſe, va être le ſignal funeſte qui les rappellera tous à la vie. A ce ſouffle de mort ſorti du fond de votre corruption, vous les ſentirez tous ſe ranimer au dedans de vous, & reprendre leur force & leur vigueur premiere: *Inſuffla ſuper interfectos iſtos, & reviviſcant.* (Ezech. 37. 9) Une armée de monſtres va reſſuſciter dans votre cœur; ces os arides vont redevenir des ennemis furieux, puiſſants, formidables; & le champ de votre ame va encore en être couvert, déſolé & ravagé comme autrefois: *Steteruntque ſuper pedes ſuos exercitus grandis nimis valde.* (Ibid.) Grand Dieu! quelle eſt donc la malignité d'une ſeule offenſe, de redonner, pour ainſi dire, l'ame & la vie à ce qui n'étoit plus, & de vous faire preſque révoquer vos graces! (*Rom. 11. 29.*)

Ce n'eſt pas, mes Freres, que les dons de Dieu ne ſoient ſans repentir, & qu'un péché pardonné puiſſe jamais être imputé. Mais la malice de la rechûte eſt telle, que premiérement, l'acte par lequel vous retombez, eſt comme un nouveau conſentement donné à tous vos premiers vices; vous rétractez vos larmes & votre douleur; vous vous repentez de vous être repenti; vous dites à Dieu dans la préparation de votre cœur: Seigneur, oubliez mes larmes & mes proteſtations; je les ai oubliées moi-même; je vous rends le pardon que vous m'aviez accordé; reprenez vos graces & vos bienfaits, je vais reprendre mes voies anciennes; & Dieu, qui juge de l'homme par la

ſituation de ſon cœur, commence à vous imputer ce que vous ceſſez de haïr & de pleurer vous-même. Secondement, la malice de la rechûte eſt telle, qu'elle reveille & reproduit, pour ainſi dire, en vous toute la corruption que vos anciens déſordres avoient miſe dans votre cœur, & qu'elle vous rend toute ſeule autant de foibleſſe, autant d'inſenſibilité pour le ſalut, autant d'éloignement de Dieu, autant de rapidité pour le mal, que tous vos crimes paſſés enſemble avoient pu vous en inſpirer. Troiſiémement enfin, qu'elle ajoute à ce premier état de corruption où vous étiez, la circonſtance d'une nouvelle chûte; c'eſt-à-dire, un nouveau degré ſi monſtrueux de miſere & de foibleſſe, que mille crimes reitérés, avant votre réconciliation & votre rechûte, ne vous auroient pas mené plus loin, ni enfoncé plus avant dans l'abyme déplorable. Voilà les horreurs de l'ingratitude & les ſuites terribles d'une ſeule faute.

En ſecond lieu, à l'ingratitude, le pécheur qui retombe ajoute la perfidie. Il viole une foi donnée au Dieu terrible, & donnée dans le lieu ſaint à la face des autels, & dont tous les Eſprits céleſtes ont été ſpectateurs; une alliance ſcellée de tout ce que la Religion a de plus ſacré & de plus auguſte, confirmée par le ſang de l'agneau & par les ſolemnités les plus irrévocables; il trahit des promeſſes jurées entre les mains d'un Miniſtre de la réconciliation, qui les avoit reçues au nom de Jeſus-Chriſt. Ce n'étoient point ici de ces ſerments dont la précipitation peut excuſer le violement; il les avoit faits avec maturité, & après s'être même long-temps defendu contre la grace qui les demandoit de lui Et après l'appareil auguſte qui vient d'accompagner cette grande action, après avoir juré une fidélité éternelle à ſon Dieu au pied des autels, à la face du ciel & de

la terre, il viole ſa foi, il manque à ſa promeſſe. Eh ! vous vous piquez de fidélité envers les créatures, mon cher Auditeur ; vous êtes religieux dans vos paroles, & vous voulez qu'on vous croie tel ; & envers votre Dieu, vous ne rougiſſez pas d'être perfide ? & la probité & la bonne foi, en traitant avec votre Pere & votre Seigneur, ne vous paroît pas une vertu ſi eſtimable, & vous ne trouvez rien de noir à être ſi ſouvent lâche, infidele & ſans honneur à ſes yeux ! Ah ! il ſe plaignoit autrefois dans ſon Prophete, que le pécheur ne le diſtinguoit point de l'homme : *Exiſtimaſti, inique, quòd ero tui ſimilis* ; (Pſ. 49. 21.) mais c'eſt ce que je vous demande aujourd'hui ; traitez avec lui comme vous traitez avec les hommes ; & faites-vous du moins une gloire d'être dans la Religion comme vous êtes dans la ſociété, franc, ſincere, fidele, incapable de trahir votre foi, & de violer la religion de vos promeſſes. Eſt-ce pour les hommes ſeulement que vous avez reçu du Ciel un cœur noble, généreux, bien fait, incapable d'une lâcheté ! pourquoi n'en ferez-vous point d'uſage pour celui qui vous l'a donné ! Et vous ſur-tout qui m'écoutez, mon cher Auditeur, votre perfidie eſt d'autant plus criminelle, que vos promeſſes de fidélité ont été accompagnées de plus de marques de douleur & de bonne foi : car, ſouffrez que je vous rappelle ici ces moments heureux, où touché de repentir, vous êtes venu répandre l'amertume de votre cœur aux pieds des Tribunaux ſacrés. Que de ſoupirs ! que de regrets ſinceres ſur le paſſé ! que de proteſtations tendres d'une éternelle fidélité pour l'avenir ! De quel air touchant vous plaigniez-vous à Dieu de l'avoir connu ſi tard ! Combien de fois lui avez-vous redit au ſortir des pieds du Prêtre, & après vous être déchargé du fardeau de vos crimes, que ce

moment de pénitence étoit le plus doux & le plus heureux de votre vie, & qu'au fond, vous n'aviez jamais été tranquille ſans lui ! Infidele ! & après tout ce tendre appareil de réconciliation, vous allez de nouveau lui déclarer la guerre ; vous allez oublier des promeſſes que vos larmes & vos ſoupirs tout ſeuls auroient dû rendre ſacrées, quand le reſpect dû au maître à qui vous les avez faites, n'auroit pas ſuffi pour vous empêcher de les violer ? Ah ! les pierres de ce Temple, qui ont été les témoins de vos ſoupirs & de vos proteſtations, s'éleveront contre vous devant le Seigneur, dit un Prophete ; ces Tribunaux ſacrés qui viennent d'être les dépoſitaires de vos ſerments, de vos larmes & de vos crimes, paroîtront un jour en préſence de l'univers aſſemblé : *Lapis de pariete clamabit ; & lignum, quod intra junctúram ædificiorum eſt, reſpondebit.* (Habac. 2. 11.) Vous y reconnoîtrez gravés en caracteres immortels, vos larmes, vos ſoupirs, vos proteſtations, vos promeſſes de fidélité ; & l'on vous condamnera par votre propre bouche.

Vous avez ſans doute frémi, mon cher Auditeur, toutes les fois que racontant l'hiſtoire des ſouffrances du Sauveur, on vous a parlé de la perfidie du diſciple qui le livra ; le nom de ce monſtre n'eſt jamais venu frapper vos oreilles qu'avec de nouvelles horreurs : mais votre rechûte après les gémiſſements de la pénitence, me paroît bien plus noire ; car nous ne liſons pas du moins que Judas eût fait à Jeſus-Chriſt de grandes proteſtations de fidélité. L'Evangile en rapporte de preſque tous les autres diſciples : *Allons & mourons avec lui*, diſoit Thomas. (*Joan.* 11. 16.) *Seigneur, montrez-nous votre Pere, & cela nous ſuffit*, ainſi parloit Philippe. (*Ibid.* 14. 8.) *Quand tous les autres vous abandonneroient*, diſoit Pierre, *je ne vous abandonnerois pas.* (*Matth.* 26. 33.) Judas

ſeul ne parle nulle part,& du moins par ce ſilence affecté & par cette froide indifférence, nous prépare comme de loin à ſa perfidie. Mais vous, mon cher Auditeur, ah ! vous avez amuſé Jeſus-Chriſt par tous les dehors de la plus fervente fidélité ; vous l'avez appellé votre bien-aimé, comme l'épouſe; votre libérateur, comme la fidelle Sion ; votre portion, votre héritage, le Dieu de votre cœur, comme un Roi pénitent ; & cependant ce ne devoient être là que les preludes de votre perfidie. Ah ! que vous êtes devenue vile & mépriſable à ſes yeux, ame infidelle, en revenant à vos premieres voies : *Quàm vilis facta es nimis, iterans vias tuas !* (Jerem. 1. 36.)

En troiſieme lieu, à l'ingratitude & à la perfidie, ajoutez encore le mépris. *Si je rétablis ce que j'avois détruit*, dit S. Paul, *je me déclare prévaricateur* ; (Galat. 2. 18.) c'eſt-à-dire, tranſgreſſeur affecté de la Loi. Vous ne retournez à Satan, qu'après avoir goûté & examiné tout ce qu'il y a d'avantageux dans le ſervice de Jeſus-Chriſt ; qu'après avoir comparé la douceur & la gloire de ſon joug, à la honte & à la ſervitude du péché. Le parallele fait, les avantages des deux côtés balancés, le ciel mis en comparaiſon avec la terre, l'iniquité avec la juſtice, les plaiſirs des ſens avec ceux de la grace, Jeſus-Chriſt avec Bélial, vous allez vous déclarer pour ce dernier ; vous allez prononcer, qu'il eſt plus grand, plus aimable, plus digne d'être ſervi que votre Dieu. O Dieu ! quel outrage fait à votre gloire ; vous que tout partage même bleſſe ; vous que toute égalité même d'amour & d'hommage inſulte !

En effet, mes Freres, tout ce qui peut rendre un mépris criminel, ſe trouve dans celui-ci. Ce ne ſera pas un choix aveugle, & qui puiſſe trouver ſon excuſe dans l'ignorance : vous avez vu, vous avez connu, vous avez eſſayé des deux

partis. Ce ne ſera pas un choix indifférent, & où l'on puiſſe alléguer la ſurpriſe : ah ! vous étiez inſtruit, & de votre propre foibleſſe, & du péril des occaſions, & une malheureuſe expérience ne vous avoit rendu que trop habile là-deſſus. Enfin, ce ne ſera point un choix tranquille, ſans remords, ſans le cri ſecret de la conſcience, comme lorſque vous tombiez avant votre pénitence. Ah ! vous frémirez avant que de paſſer outre ; votre cœur s'y refuſera preſque lui-même ; le ſouvenir de la grace que vous aviez reçue dans votre réconciliation, & que vous aurez indignement profanée, ne ſe préſentera à vous qu'avec mille frayeurs ſecretes.

Et c'eſt ce que S. Cyprien reprochoit autrefois aux Fideles qui avoient eu le malheur de retomber dans l'idolâtrie durant la perſécution. Avant votre régénération en Jeſus-Chriſt, mes chers Freres, leur diſoit-il, vous offenſiez un Dieu que vous n'aviez jamais connu ; vous adoriez vos idoles ſans remords ; & cette funeſte ſécurité pouvoit diminuer aux yeux de Dieu l'horreur de vos hommages ; mais lorſqu'ébranlés par les menaces du tyran, vous avez été conduits au Capitole, & qu'il a fallu approcher de l'autel ſacrilege : *Quando ad Capitolium ventum eſt* ; (Cypr. de lapſ.) ah ! frappés du ſouvenir de la grace, qui depuis peu vous avoit appellés à la lumiere de l'Evangile, & retirés des déréglements de vos premieres mœurs ; ſaiſis de l'énormité d'une apoſtaſie qui alloit rendre inutiles tous les travaux de votre pénitence, & tous les dons que vous aviez reçus avec la foi en Jeſus-Chriſt ; vos pas ont commencé à chanceler, *labavit greſſus* ; vos regards, à ſe troubler, *caligavit aſpectus* ; vos entrailles, à ſe ſoulever, *tremuerunt viſcera* ; vos mains, à retomber ſous leur propre poids, & à ſe refuſer au déteſtable miniſtere des encenſe-

ments, *brachia conciderunt*; votre langue tremblante ſur le point de renoncer à Jeſus-Chriſt, s'eſt arrêtée, & n'a prononcé qu'avec peine les paroles de blaſphêmes, *lingua hæſit*; en un mot, on vous a vus approcher de l'autel, où l'on vous conduiſoit pour immoler aux idoles, tremblants, abattus, comme ſi l'on vous y eût conduits pour y être immolés vous-mêmes : *Ara illa quò moriturus acceſſit, rogus illi fuit.* Telle ſera votre perplexité, ame infidelle qui m'écoutez, ſur le point d'une rechûte. Et, reprend ſaint Cyprien, malgré ces lumieres vives qui vous découvroient l'horreur de votre apoſtaſie, vous vous êtes proſternés devant l'idole, & vous avez déclaré à la face du ciel & de la terre, que Jeſus-Chriſt étoit un impoſteur, & que vous n'aviez rien de commun avec lui. Ah! mes Freres, continuoit cet éloquent Evêque, & je pourrois vous le dire à mon tour, que n'aviez-vous été juſques ici dans les ténebres de votre premiere ignorance! pourquoi avez-vous connu le Seigneur de gloire? il vous auroit été bien plus avantageux de n'être jamais entrés dans les voies de la juſtice, que de retourner en arriere après les avoir connues. Pourquoi vous avons-nous découvert nous-mêmes la vanité des idoles! vous ne ſeriez que des aveugles, & vous êtes des contempteurs de Jeſus-Chriſt; vous ne ſeriez que des adorateurs inſenſés du démon, & vous êtes des blaſphémateurs affectés du Dieu véritable.

Mais en quoi, mes Freres, le mépris du pécheur, qui va retomber, me paroît laiſſer moins d'eſpérance de pardon; c'eſt qu'une rechûte ſi prompte & ſi ſoudaine, eſt une marque preſque infaillible du peu de ſincérité des démarches qu'il vient de faire pour ſe réconcilier avec Dieu; c'eſt une preuve preſque certaine, qu'il n'a donné à Jeſus-Chriſt le baiſer de paix, que pour le trahir;

en un mot, qu'il n'a reçu les Sacrements que pour les profaner. En effet, mes Freres, se repentir, & retomber auſſi-tôt ; venir ſe purifier, & ſe ſouiller encore de nouveau ; eſt-ce être pénitent, ou plutôt n'eſt-ce pas être moqueur ? Or, il y a quelque choſe de ſi inſultant pour Dieu, qu'une vile créature s'humilie extérieurement devant lui, qu'elle lui demande grace, qu'elle lui faſſe des proteſtations réitérées de fidelité, & qu'en même temps elle l'outrage dans ſon cœur ; elle lui préfere les objets les plus indignes ; elle le renonce pour ſon Seigneur & pour ſon Maître ; en un mot, elle dément tout haut ce qu'elle dit tout bas ; qu'après un tel outrage, le ſein de la miſéricorde divine doit lui être fermé pour toujours.

Mais, dira-t-on, eſt-ce que la rechûte n'eſt jamais précédée d'une converſion ſincere ? Je ſais, mes Freres, que le Sacrement de Pénitence ne fixe pas l'inſtabilité du cœur humain ; qu'il ne déracine pas ce fonds de corruption que la ſeule immortalité abſorbera, comme diſoit Paul ; & je ne prétends point dire ici abſolument qu'on ait profané la pénitence, dès qu'on redevient pécheur après avoir été pénitent. Mais en premier lieu, lorſqu'on eſt ſorti véritablement juſtifié du pied des autels, & que la grace ſanctifiante, qui ſuit le Sacrement, a créé dans l'homme un cœur nouveau, on ne paſſe pas dans un inſtant d'un état de juſtice à un état de péché. La grace de la ſanctification laiſſe dans l'ame des penchants & des impreſſions durables, comme l'habitude du vice. On peut retomber, je l'avoue : mais ce n'eſt qu'après une ſuite de jours & d'années ; après que le temps a inſenſiblement refroidi la charité ; après que mille infidelités ſecretes ont préparé l'ame à une chûte nouvelle, & diſpoſé l'Eſprit de Dieu à l'abandonner. Or, voyez, mon cher

Auditeur, ſi c'eſt-là l'image de vos rechûtes, & ſi la grace du Sacrement conduit votre innocence fort loin.

En ſecond lieu, outre la grace ſanctifiante, des ſecours qui ont dû vous faciliter la pratique, vous recevez encore dans le Sacrement des graces de converſion, qui ſont les ſuites de la premiere; de vos devoirs; vous donner de nouvelles forces contre le vice, & vous ſoutenir dans les occaſions; & cependant vous vous retrouvez le même au ſortir du Tribunal. On voit dans les mêmes circonſtances, les mêmes chûtes: la préſence d'un objet triomphoit de votre foibleſſe; elle en triomphe encore: une occaſion injuſte de gain ſéduiſoit votre avarice; elle la ſéduit encore: une complaiſance vous rendoit infidele à votre devoir; elle vous le rend encore. On ne voit pas que vous évitiez ces entretiens, ces lieux, ces aſſemblées, ces plaiſirs qui ſont pourtant de toutes vos confeſſions: vous n'en cultivez pas moins des liaiſons toujours fatales à votre innocence: vous n'en rabattez rien d'un jeu qui eſt devenu la plus importante occupation de votre vie: vous n'en retranchez rien à des dépenſes, dont des créanciers, des domeſtiques & les pauvres eux-mêmes ſouffrent; rien à un ſommeil, où dans l'inutilité de vos penſées, & la molleſſe de votre lit, vous laiſſez repoſer votre imagination ſur des images toujours dangereuſes à votre ame: rien à une vie inutile qui vous damne. On ne voit, ni précaution pour l'avenir, ni meſures pour le paſſé: les macérations, les veilles, & tout l'appareil de la pénitence, vous ne les connoiſſez même pas: la priere, le recueillement, la retraite, & tous ces ſecours ſi néceſſaires à la piété, vous les négligez: en un mot, vous êtes encore le même, & le pénitent en vous reſſemble parfaitement au pécheur. Ah! ce n'eſt donc pas le doigt de Dieu

qui avoit chaſſé le démon de votre cœur : ſi cela étoit, dit Jeſus-Chriſt dans l'Evangile, le Royaume de Dieu ſeroit établi au dedans de vous : *Si in digito Dei ejicio dæmonia, profectò pervenit in vos regnum Dei.* (Luc. 11. 20.) Quand vous avez guéri une ame, ô mon Dieu! il paroît que votre main toute-puiſſante s'en eſt mêlée : vos miracles & les transformations de votre grace ſont durables, & ne reſſemblent point à ces preſtiges des impoſteurs, qui échappent à la vue au moment même qu'on les voit paroître.

La pénitence véritable, mes Freres, eſt un nouvel état du cœur qui change nos actions, & corrige nos penchants. C'eſt un nouveau goût qui nous rend le péché amer, & le don céleſte agréable ; c'eſt un nouvel amour qui nous fait aimer ce que nous avions mépriſé, & mépriſer ce que nous avions aimé : c'eſt une douleur efficace qui renonce en effet au péché ; une douleur juſte qui le punit ; une douleur ſurnaturelle qui le déteſte, dans l'idée que Dieu lui-même en a ; enfin, une douleur prudente qui n'a jamais pris aſſez de meſures pour l'éviter. Jugez ſur cette peinture, vous qui retombez ſans ceſſe, ſi vos pénitences ſont véritables, & ſi vous ſortez du Tribunal, profanateur ou pénitent.

Je n'oſerois le dire ici, mes Freres, ſi les Saints ne l'avoient dit avant moi ; ils ont tous regardé la pénitence de ces pécheurs qui retombent ſans ceſſe, comme des dériſions publiques des Sacrements, comme des attentats ſemblables à ceux des infideles qui venoient dans nos Temples fouler aux pieds les Myſteres ſaints, ou qui ſur des théatres infames en expoſoient la véritable repréſentation aux railleries des ſpectateurs. Auſſi, de leur temps, un Fidele qui, après s'être purifié dans les exercices laborieux de la pénitence publique, retomboit une ſeconde fois, n'étoit plus

admis au nombre des pénitents publics. Ce n'eſt pas qu'on déſeſpérât de ſon ſalut : mais outre qu'on craignoit que le remede, devenu trop commun, ne devînt mépriſable ; ah ! on ſuppoſoit qu'un Fidele qui, après les pleurs & les travaux de la premiere pénitence, retomboit encore, n'avoit été qu'un impoſteur, un fantôme de pénitent, & qu'ainſi c'étoit expoſer le ſang de Jeſus-Chriſt, que de l'offrir à un pécheur qui avoit pu en abuſer. Il n'étoit pas ju ques aux figures de la Loi, qui n'annonçaſſent cette terrible vérité. Celui dont la lepre, après avoir été une fois guérie, repouſſoit encore, étoit obligé de venir reparoître devant le Prêtre qui l'avoit guéri, & on le déclaroit immonde pour le reſte de ſes jours, c'eſt-à-dire, anathême, ſéparé de l'autel & des ſacrifices, & du commerce de ſes freres : *Immunditia condemnabitur.* (Levit. 13. 8.)

Mon Dieu ! & on uſoit de cette ſévérité, après une ſeule rechûte ! on ſe défioit d'une pénitence qui avoit pu être ſuivie d'une ſeconde infidélité : eh ! jugez, mes chers Auditeurs, ce que les Saints auroient penſé des vôtres, & ce que l'Egliſe en penſe encore aujourd'hui : jugez des plaintes que vous faites quelquefois contre les Miniſtres des Sacrements, qui vous retrouvant toujours infidele, n'oſent plus enfin vous délier qu'après de longues épreuves, de peur de jeter le Saint aux chiens. Ah ! je ſais que nous ne devons point agraver le joug ; qu'on n'eſt pas moins maudit de Dieu, lorſqu'on ajoute un ſeul iota à ſa Loi par un excès de rigueur, que lorſqu'on l'en retranche par une lâcheté criminelle ; & qu'il ne faut pas fournir aux pécheurs par une oſtentation de ſévérité, des prétextes de s'éloigner des choſes ſaintes. Mais faut-il ouvrir à l'inſtant les tréſors du Sanctuaire à des profanes qui les ont mille fois ſouillés ? faut-il con-

fier ſans précaution le ſang de Jeſus-Chriſt à des perfides qui l'ont mille fois livré ? faut-il ajouter foi à des promeſſes ſi ſouvent violées? Ne devons-nous pas quelquefois, comme Elie, fermer le ciel ſur les adorateurs de Baal, qui boitent des deux côtés, & qui en venant invoquer le Seigneur dans une ſolemnité, vont encore au ſortir de-là ſacrifier à l'idole? Ne faut-il pas, comme Eliſée, ſavoir arrêter quelquefois l'huile de la grace & la vertu des Sacrements, lorſqu'on ne nous préſente que des vaſes pleins; je veux dire, des cœurs toujours prévenus des mêmes paſſions ! Eh ! que ſerions-nous, en vous accordant un pardon que Dieu vous refuſe, que multiplier vos crimes & vous charger d'une nouvelle malédiction ! Ah ! plût au Ciel, ame infidelle qui m'écoutez, que vous euſſiez trouvé tous les Tribunaux fermés à vos rechûtes honteuſes, & que vos déréglements n'euſſent point rencontré un aſyle dans l'indulgence même du Sanctuaire; on ne vous verroit plus dans les mêmes miſeres & dans les mêmes foibleſſes depuis tant d'années que vous venez vous en accuſer. Vous ne ſeriez plus couverte de cette lepre que vous avez preſque portée dès l'enfance ; ſi, comme la ſœur de Moïſe, vous euſſiez trouvé un Légiſlateur ſage & ſévere, qui, ſans égard au rang que vous tenez dans votre peuple, ſans acquieſcer à la chair & au ſang, vous eût ſéparée du Tabernacle ſaint & du camp du Seigneur, juſqu'à ce que votre humiliation & votre douleur vous euſſent diſpoſée à recevoir la guériſon, & à venir préſenter vos offrandes avec le reſte des Fideles. Une ſeule confeſſion faite à un Prêtre ſaint & éclairé, vous auroit renouvellée ; & vous voilà encore la même, après tant de Sacrements & de démarches inutiles de pénitence.

Mais, que dis-je, la même ? Ah ! vous avez

ajouté à des déſordres qui n'ont jamais été pardonnés, parce que vous ne vous en êtes jamais repentie comme il faut; vous y avez encore ajouté la circonſtance affreuſe d'un grand nombre de ſacrileges. Mais il eût donc mieux valu, me direz-vous, demeurer toujours endurcie dans mon habitude, & ne faire jamais d'efforts pour en ſortir? Sans doute, il eût mieux valu demeurer pécheur, que venir profaner le ſang de Jeſus-Chriſt. Mais n'aviez-vous point d'autres moyens pour éviter le ſacrilege? ne pouviez vous pas vous diſpoſer par une ſincere pénitence à approcher dignement de l'autel? eſt-ce une alternative inévitable, ou d'abuſer des choſes ſaintes, ou de s'en éloigner? Ah! ce ne ſont pas les remedes divins, qu'il faut fuir; ce ſont les paſſions, qu'il faut vaincre: ce n'eſt pas en devenant impie, qu'il faut éviter les profanations; c'eſt en uſant avec pieté des graces de l'Egliſe: ce n'eſt point en ſecouant le joug, qu'il faut devenir meilleur; c'eſt en obſervant la loi avec les diſpoſitions avec leſquelles elle veut être obſervée: ce n'eſt point en diſant avec l'impie: Puiſque la Loi eſt une occaſion de chûte, pourquoi me condamne-t-on lorſque je ne l'obſerve pas? mais c'eſt en diſant avec une ame touchée: J'ai lavé mes pieds, comment les ſalirois-je encore? (*Cant.* 5. 3.) vous avez briſé mes liens, Seigneur; on ne me verra plus en reſſerrer les funeſtes nœuds: vous m'avez retiré des portes de l'enfer; je n'y deſcendrai plus, de peur que mon dernier état ne ſoit pire que le premier. En effet, mes Freres, non ſeulement la rechûte eſt un vice que rien n'excuſe, à cauſe de l'ingratitude, de la perfidie & du mépris qu'elle renferme: c'eſt encore un vice dont le pécheur a tout à craindre, à cauſe de l'impénitence & de l'état tranquille de crime où elle le conduit tôt ou tard.

II. PARTIE. RIEN n'eſt ſi vrai, mes Freres, que les rechûtes finiſſent enfin par un état fixe & tranquille de crime; & vous n'en douterez plus, ſi vous voulez faire avec moi trois réflexions qui ſont les preuves inconteſtables de cette grande vérité. La premiere, que les reſſources du ſalut qui operent d'ordinaire la converſion des autres pécheurs, deviennent inutiles à celui qui retombe. La ſeconde, que, ſuppoſé même qu'il pût en faire uſage, Dieu ſe laſſe de les lui accorder. La troiſieme, que la bonté même de Dieu, ne ſe laſſant pas, la malignité particuliere du péché de rechûte, jointe au caractere du cœur humain, doit néceſſairement conduire le pécheur à l'endurciſſement. Renouvellez, je vous prie, votre attention.

En premier lieu, les voies ordinaires dont Dieu ſe ſert pour convertir un pécheur, ſont les nouvelles lumieres dont il le favoriſe. Une ame eſt éclairée comme par un rayon ſoudain ſorti du ſein de Dieu même, ſur ſes devoirs, ſur ſes infidélités, ſur la vanité des choſes d'ici-bas, ſur la réalité des biens à venir; alors le pécheur ſurpris, s'indigne de la groſſiéreté de ſes erreurs paſſées, & ſuit la vérité qui ſe préſente. Mais à votre égard, mon cher Auditeur, vous qui après avoir été touché de Dieu dans ce ſaint temps, reviendrez à vos premieres voies, cette reſſource de ſalut eſt déſormais inutile. Car je vous demande; que pourront la voix de Dieu & les vérités de la foi vous découvrir de nouveau? vous avez vu clair dans les maximes ſaintes, dans les illuſions du monde, dans les vérités terribles d'un avenir; ce ne ſont plus là pour vous de nouvelles lumieres; vous n'en ſerez plus ébloui, frappé, renverſé; & du moins elles ont perdu pour vous

la ſurpriſe, & l'effet de la nouveauté ſi heureux dans les autres pécheurs. Et certes, que vous apprendront-elles? Que le monde eſt un abus! vous le diſiez vous-même dans vos moments de componction. Que Dieu ſeul mérite d'être ſervi! vous le proteſtiez il n'y a qu'un jour au pied de ces autels. Que le ſalut doit être la grande affaire du Chrétien! vous en conveniez devant Jeſus-Chriſt. Que le péché eſt le ſeul malheur qui puiſſe arriver à l'homme! vous étiez ſurpris de l'avoir juſques-là ignoré, ſi vivement vous le voyiez alors. Qu'a donc de nouveau Dieu même à vous apprendre! Il peut encore vous éclairer; je le ſais: mais ſemblable à un homme qui marche en plein midi, vous ne ferez pas même attention à cette nouvelle lumiere; vous vous êtes familiariſé, & avec elle, & avec vos paſſions; vous avez réconcilié dans votre cœur la clarté & les ténebres. Ah! auparavant un ſeul rayon de grace, une ſeule vérité montrée, eût gagné votre cœur; aujourd'hui les lumieres les plus vives ne feront plus d'impreſſion ſur un eſprit accoutumé à voir. La premiere fois que les Iſraélites virent durant la nuit la colonne lumineuſe qui devoit les précéder, la nouveauté du ſpectacle les frappa; ils craignirent la majeſté du Dieu qui réſidoit au milieu d'eux; la terreur, l'admiration, le reſpect les rendit dociles aux ordres de Moïſe. Mais quand ils furent une fois retombés dans leurs murmures; ah! cette lumiere céleſte eut beau reparoître, ce ne fut plus pour eux qu'un ſpectacle ordinaire qui ne changea rien à leurs mœurs. Et voilà l'effet que produiront ſur vous les vérités du ſalut, & les lumieres du Ciel déſormais accoutumées.

Une ſeconde reſſource de ſalut pour les autres pécheurs, c'eſt le goût de la grace, c'eſt une nouvelle conſolation qui ſuit les commencements de la juſtice, un attrait divin qui emporte le cœur.

Mais vous, ame infidelle, qui avez éprouvé ces ſaintes impreſſions, qui avez dit au Seigneur, comme cet Apôtre : Seigneur, il fait bon ici avec vous, que pourra vous offrir de doux une nouvelle & ſainte vie, que vous n'ayiez déja goûté ! Un ſeul devoir de piété accompli avec onction, un ſeul ſentiment tendre de ſalut, triomphe ſouvent de la dureté d'un pécheur : mais pour vous, ah ! vous vous êtes fait un cœur accoutumé à ſentir, à ſoupirer, à gémir, & après cela, à retomber ; vous avez une de ces ames tendres, nées avec quelques ſentiments de religion, qui ſont touchées de tout, & qui ne le ſont jamais comme il faut. Ce n'eſt pas l'endurciſſement qui vous damnera ; c'eſt une ſenſibilité de conſcience qui vous amuſe, & ne vous corrige point. Si vous aviez un cœur de pierre comme ces pécheurs tranquilles, endurcis, un coup de la grace pourroit du moins le frapper, le briſer, l'amollir ; mais vous avez un cœur tout de cire, dit le Prophete, ſur lequel les dernieres impreſſions ſont toujours les plus vives ; facile à émouvoir, difficile à fixer ; vif dans un moment de grace, plus vif encore dans un moment de plaiſir. Ah ! mon cher Auditeur, ſi vous ſaviez quel eſt le danger de votre état, & qu'il y a peu à eſpérer pour votre ſalut, vous frémiriez. Je ne veux pas vous jeter dans le déſeſpoir ; mais je vous dis, en tremblant moi-même, que les converſions des ames qui vous reſſemblent ſont très-rares, & preſque impoſſibles ; l'arrêt de Jeſus-Chriſt là-deſſus eſt terrible. Celui, dit-il, qui, après avoir mis la main à la charrue, regarde derriere lui, n'eſt point propre au Royaume de Dieu : *Non eſt aptus Regno Dei.* (Luc. 9. 62.) Jeſus-Chriſt ne dit pas, il perd le droit qu'il avoit au Royaume de Dieu, il ſe met en danger d'en être exclus pour toujours : non ; mais il n'eſt

point propre, *non eſt aptus ;* c'eſt-à-dire, ſes inclinations, ſon fonds, le caractere particulier de ſon cœur, le rend inhabile au ſalut. Quand on dit qu'un homme n'eſt point propre aux ſciences, à l'epée, à la robe, c'eſt-à-dire, qu'il a apporté en naiſſant des défauts incompatibles avec les fonctions de cet état, & que certainement il n'y réuſſiroit pas. Et voilà ce que dit Jeſus-Chriſt du pécheur de rechûte par rapport au ſalut ; que de tous les caracteres, il n'en eſt point de moins propre au Royaume de Dieu : *Non eſt aptus Regno Dei.*

Un impudique peut être touché ; & David fit pénitence de ſon adultere. Un impie peut être frappé de Dieu, & ſentir le poids de la majeſté qu'il avoit blaſphêmée ; & Manaſſès dans les chaînes adore le Dieu de ſes peres dont il avoit renverſé les autels. Un Publicain peut renoncer à ſes injuſtices ; & Zachée, après avoir reſtitué ce qu'il avoit ravi, répand libéralement ſon propre bien dans le ſein des pauvres. Les perſonnes engagées dans le monde & dans les plaiſirs, peuvent tout-à-coup être éclairées ; & Magdelaine, aux pieds de Jeſus-Chriſt, pleure des péchés que ſon amour efface encore plus heureuſement que ſes larmes Mais un Achab, qui, averti par Elie, tantôt ſe couvre de cendres & de cilice, puis retourne à Bethel ſacrifier à Baal, & revient encore, & au Prophete & à ſes faux dieux ; mais un Sédécias, qui, touché de temps en temps des remontrances de Jérémie, l'envoie chercher en ſecret, le conſulte ſur la volonté du Seigneur, & au ſortir de-là retombe dans ſon aveuglement, fait jeter le Prophete dans une foſſe, & le rappelle enſuite pour le conſulter encore, & l'outrager le lendemain : mais un Saül, qui tantôt touché de l'innocence de David : Vous êtes plus juſte que moi, lui dit-il ; & un moment

après le cherche encore pour le perdre : ah ! on ne lit nulle part qu'ils aient fait pénitence, & l'Ecriture nous les repréſente par-tout comme des Princes réprouvés & haïs de Dieu.

D'où vient cela, mes Freres ? c'eſt que la piété chrétienne ſuppoſe un eſprit mûr, qui ſait prendre ſon parti ; une fermeté de raiſon capable d'une réſolution ; & qui, la droite voie une fois connue, y entre & ne s'en détourne pas aiſément : elle ſuppoſe une ame forte, qui peut être au deſſus d'un dégoût, d'un obſtacle, d'un péril, de ſa propre foibleſſe : une ame généreuſe, qui ſait mepriſer un plaiſir ; ſenſée, qui ne ſe conduit, ni par goût, ni par ſentiment, ni par caprices, mais par des regles de foi & de prudence : en un mot, pour former une ame chretienne, il faut quelque choſe de grand, d'élevé, de ſolide, & qui ſoit au deſſus des foibleſſes vulgaires. Or, vos rechûtes ne partent que d'une inégalité de raiſon, qui ne ſait pas ſe déterminer ; d'une foibleſſe de cœur, qui plie au premier obſtacle d'une inconſtance d'eſprit qui flotte toujours, pour qui la nouveauté a des charmes inévitables ; qui s'ennuie bientôt d'un même parti de vie, & qui n'eſt ingénieux qu'à ſe juſtifier à ſoi-même ſes changements. Vous paroiſſez ſenſé aux yeux des hommes, parce que la vanité ſoutient vos démarches extérieures. Mais jugez de vous-même par rapport à Dieu, par votre conduite intérieure & cachée : vous êtes le plus léger de tous les hommes ; vous êtes une de ces nuées ſans eau que les vents agitent à leur gré, dit ſaint Jude ; (*Ep. Jud. V.* 12. *&* 13.) un de ces aſtres errants, qui n'ont jamais de route aſſurée ; une mer inconſtante & orageuſe, qui, après jeté des cadavres hors de ſon ſein, s'enfle encore, & va les reprendre ſur les mêmes bords où elle venoit de les laiſſer : *Fluctus feri maris*,

deſpumantes ſuas confuſiones. Mais que prétends-je ici, mon cher Auditeur, en vous prouvant que vous n'êtes point propre au royaume de Dieu? vous décourager? vous diſſuader de travailler à votre ſalut? à Dieu ne plaiſe; mais vous faire trembler ſur des rechûtes qui ſont comme le triſte préjuge de votre réprobation.

Je n'ajoute pas ici que la reſſource des Sacrements ſi utiles aux autres pécheurs, eſt inutile aux pécheurs dont je parle; c'eſt une vérité déja démontrée. Nos ſoins dans le Tribunal ſont ſouvent heureux ſur des ames criminelles, qui juſques-là avoient vécu dans un oubli entier de Dieu. Mais vous, mon cher Auditeur, vous n'y apportez que des larmes inſtruites à mentir, comme dit un Pere, & des vices déja mille fois déteſtés; vous traînez le poids de vos crimes de Tribunal en Tribunal; on vous voit à chaque nouvelle rechûte, chercher un nouveau Confeſſeur, pour vous épargner la honte qui accompagneroit l'aveu des mêmes foibleſſes; & vous faites gémir les Miniſtres du Seigneur, que vous n'êtes venu, ce ſemble, inſtruire de vos honteuſes fragilités, que pour leur laiſſer, en les abandonnant enſuite, plus de loiſir de les déplorer devant Dieu. Quelle reſſource de ſalut peut-il donc vous reſter? La connoiſſance de vos devoirs! perſonne ne les connoît mieux que vous. Le goût de la piété, & les ſentiments de la grace! jamais cœur n'y fut plus ſenſible que le vôtre. L'uſage des Sacrements? ah! vos maux ſont accoutumés déſormais à ces divins remedes. Grand Dieu! qui connoiſſez ceux qui vous appartiennent, & qui les avez marqués ſur le front d'un ſceau ineffaçable, comptez-vous dans ce nombre beaucoup de ces ames dont je parle? Tremblez donc, mon Frere, ſi vous êtes ſage; & demeurez ferme dans la voie ſainte, ſi la grace des Sacre-

ments vous y a établi, de peur que le Seigneur ne ſe retire de vous, & que vous ne retombiez enfin pour ne plus vous relever.

Seconde réflexion, qui prouve que les rechûtes finiſſent tôt ou tard par un état fixe & tranquille de crime. Dieu ſe laſſe de ſuivre les pas d'un pécheur qui retombe ſans ceſſe, & de lui tendre ſi ſouvent une main favorable; cette ſenſibilité qui vous reſte encore pour les vérités du ſalut, s'éteindra; ces retours qui ne peuvent vous laiſſer tranquille dans le crime, ſe calmeront; ces graces qui vous rappellent encore quelquefois, ne ſeront plus accordées. Je le diſois, il y a peu de temps, rien n'éloigne Dieu d'une ame, comme lorſque le pécheur prend plaiſir de réparer ſans ceſſe l'ouvrage du démon, & d'édifier tous les jours de nouveau ce que la grace venoit de detruire en lui. Il eſt écrit dans les Livres ſaints, que celui qui voulut relever les murs de Jéricho, que le Seigneur avoit démolis au ſeul bruit des trompettes des Prêtres de Juda, fut frappé d'une malédiction éternelle. Ah! quand une fois la parole retentiſſante de l'Evangile, figurée par les trompettes de Juda, dans la bouche des Miniſtres ſaints, a détruit dans un cœur la criminelle Jéricho que le démon y avoit élevée, la miſéricorde de Dieu s'indigne que le pécheur ingrat oſe la relever ſur ſes propres ruines, & une malédiction terrible eſt d'ordinaire la peine de cet attentat.

Et au fond, quel ſujet aurez-vous de vous plaindre, quand Dieu en uſera envers vous avec cette juſte ſévérité? N'eſt-il pas le maître de ſes dons? Mais d'ailleurs ne vous a-t-il pas attendu aſſez long-temps à pénitence? Quelles voies n'a-t-il pas tentées pour fixer les viciſſitudes éternelles de votre cœur? Les afflictions? il vous en a ménagé. Les maladies? vous en avez été frappé.

La perfidie des perſonnes ſur leſquelles vous comptiez ? vous l'avez éprouvée. L'amertume des plaiſirs ? il en a répandu à pleines mains ſur les vôtres. Des lumieres vives ? des remords cuiſants ? helas ! c'eſt d'où vous ſont venus ces intervalles de pénitence qui ont partagé vos déſordres Eh ! ne faut-il donc pas enfin, qu'il ait ſes moments de juſtice, comme il a ſes moments de miſéricorde, & qu'après avoir attendu ſi longtemps avec bonte, ſi l'arbre cultivé, arroſé, portera enfin du fruit, il le mauditſe enfin, retrouvant encore au retour tous ſes ſoins inutiles ?

Mais quand même Dieu ne ſe retireroit pas du pécheur qui retombe, la malignité toute ſeule de la rechûte & le caractere du cœur humain, devroient conduire l'ame à l'état dont je parle. En effet, il en eſt des rechûtes de l'ame, comme de celles du corps ; on vous l'a dit, & vous le ſavez ; elles finiſſent d'ordinaire par une extinction entiere & irrevocable de la vie. La premiere fois qu'on tombe, on trouve encore des reſſources dans la force de l'âge, dans la vigueur du tempérament ; & le retour eſt facile : mais à meſure que vous retombez, le corps s'uſe, la ſanté s'affoiblit, la nature ſuccombe, & toute attaque preſque devient mortelle. Ainſi dans la vie chrétienne, on ſe releve aiſement d'une premiere chûte ; la foi, pas encore éteinte ; les inclinations de la grace, encore ſenſibles ; la ſanté de l'ame, pas tout-à-fait affoiblie ; tout cela peut faciliter un retour au pécheur ; mais vous retombez : ah ! les lumieres peu à peu s'éteignent, la force de l'ame s'uſe, les dons de la grace dépériſſent ; & enfin vous retombez ſi ſouvent, que vous retombez pour ne plus vous relever, & que l'ame demeure comme accablée ſous le poids d'une derniere chûte.

En voulez-vous voir dans les Livres ſaints une image bien terrible & bien naturelle, & y lire la triſte deſtinée d'une ame qui retombe ? Rappellez-vous l'hiſtoire de l'idole de Dagon : elle tombe devant l'Arche ; les Prêtres des Philiſtins effrayés accourent ; leurs ſoins cette fois ſont heureux, ils relevent l'idole à l'inſtant ; ſes pieds, ſes mains ſont encore à leur place ; & cette premiere chûte ne l'a pas miſe hors d'état d'être de nouveau placée ſur l'autel. Mais Dagon retombe ; ah ! les Prêtres accourus à ce nouvel accident, s'efforcent en vain de le relever ; Dagon eſt triſtement étendu par terre, immobile pour toujours à la place où il eſt tombé ; la tête & les deux mains ſéparées du tronc, ce n'eſt plus qu'une maſſe informe, qui ne laiſſe aucun eſpoir qu'on puiſſe la relever, & une figure mutilée, qui n'eſt plus propre qu'au feu : *Porro Dagon ſolus truncus remanſerat in loco ſuo.* (1. Reg. 5. 5.)

Voilà, mon cher Auditeur, voilà votre hiſtoire. Vos premieres chûtes n'avoient pas détruit & briſé, pour ainſi dire, en vous l'image celeſte du Créateur ; les puiſſances de votre ame étoient encore en état ; vous n'étiez pas entiérement ſéparé de Jeſus-Chriſt, votre divin chef, & les ſoins de ſes Miniſtres, vous euſſent relevé & rétabli dans votre premiere place. Mais vous allez encore retomber ; ah ! l'image du Créateur va enfin ſe briſer ; Jeſus-Chriſt, votre divin chef, va ſe ſéparer de vous pour toujours ; vous tomberez pour ne plus vous relever ; vous ne ſerez plus qu'un tronc informe, qu'on ne peut plus remettre à ſa place, & dont la deſtinée ne peut plus être qu'un feu éternel : *Porrò Dagon ſolus truncus remanſerat in loco ſuo.*

Ah ! mes Freres, tel eſt le caractere des rechûtes ; la derniere ajoute toujours quelque choſe à celle qui l'a précédée ; vous retombez toujours avec

avec quelque nouvelle circonſtance qui vous enfonce d'un degré dans le précipice ; ce ſont comme des plaies journalieres qui en rouvrent une ancienne déja fermée, en aigriſſent le mal, & le rendent enfin incurable.

Ah ! c'eſt alors, mes Freres, que le démon eſt paiſible poſſeſſeur d'une ame : *In pace ſunt ea quæ poſſidet* ; (Luc. 11. 21.) outre qu'il y eſt rentré avec ſept eſprits encore plus méchants que lui, dit l'Evangile, il eſt bien plus fort & plus en état de ſe maintenir dans ſa nouvelle poſſeſſion, que lorſqu'il en fut chaſſé la premiere fois, parce qu'il eſt plus inſtruit ; il reconnoît les endroits de votre ame par où Jeſus-Chriſt avoit accoutumé d'y rentrer, & de l'en chaſſer honteuſement ; il a étudié les inclinations de votre cœur qui conſervoient encore quelque intelligence avec la grace : ah ! c'eſt-là qu'il ſe retranche, pour ainſi dire ; ce ſont-là les avenues qu'il fortifie & qu'il rend inacceſſibles. Ainſi vous étiez touché autrefois à l'approche d'une ſolemnité, vous ne le ſerez plus. Une mort ſoudaine vous alarmoit, vous la verrez ſans y faire de réflexions. Les diſcours de piété vous trouvoient toujours ſenſible ; on tonneroit, que vous n'entendrez plus La ſeule préſence d'un homme de bien faiſoit naître en vous des deſirs ſecrets de vertu ; vous ſerez le premier à parler avec dériſion de la ſainteté de ſes exemples. Vous aviez encore retenu certaines pratiques de piété qui réveilloient votre foi, vous vivrez ſans joug & ſans regle, & voilà comme votre dernier état deviendra pire que le premier. Vous aviez encore autrefois des jours marqués pour les Sacrements, vous faiſiez de temps en temps quelque effort pour rompre vos vicieuſes inclinations ; mais depuis que Dieu s'eſt retiré, & que l'eſprit impur a rentré dans votre ame, ous entaſſez monſtre ſur monſtre ; pas le plus

petit retour ſur vous-même, plus d'autre trouble que ceux qui vous viendront de vos paſſions traverſées ; plus d'autre crainte que de manquer d'occaſions de crime ; plus d'autre viciſſitude dans votre cœur, que la naiſſance de quelque nouvelle paſſion ; plus de dégoût que pour la pieté & la juſtice. Auſſi nous voyons tous les jours qu'il n'eſt pas de pécheurs plus extrêmes dans leurs déſordres, que ceux qui, après avoir fait quelque temps profeſſion de piété, & ſuivi des routes ſaintes, ſe rengagent dans les plaiſirs, & ſe rendent au monde & à ſes charmes ; il ſemble que Dieu, indigné de leur apoſtaſie, maudit ces ames inconſtantes & légeres ; qu'il les frappe de vertige & d'aveuglement ; qu'il les livre à un ſens réprouvé & à toute la corruption de leurs deſirs : ce ne ſont plus des pécheurs ; ce ſont des monſtres ſans foi, ſans religion, ſans pudeur, ſans aucun frein qui les retienne ; non, la piété ne dégénere jamais en vice médiocre. La manne, cette viande formée dans le ciel, lorſqu'elle venoit à ſe corrompre ſur la terre, dit l'Ecriture, répandoit alentour une puanteur inſupportable, & ce pain céleſte n'étoit plus qu'un amas de vers & de pourriture : *Scatere cœpit vermibus, atque computruit.* (Exod. 16. 20.) Ah ! voilà le ſort d'une ame qui, elevée dans le ciel par une ſincere converſion, en tombe, pour ainſi dire, par un indigne retour, & vient ſe corrompre ſur la terre ; ce n'eſt plus qu'un ſpectacle d'horreur, ce n'eſt plus qu'un ſépulcre plein d'infection ; elle n'exhale plus qu'une odeur de mort, fatale à tous ceux qui l'approchent ; & il n'eſt pas de corruption, dit un Prophete, pire que la ſienne : *Corrumpetur putredine peſſimâ.* (Mich. 2. 10.)

Recueillons, mon cher Auditeur, avant que de finir, toutes ces vérités importantes : en

voici le fruit. Etes-vous debout ? prenez garde de ne pas retomber : ſouvenez-vous que vous portez le tréſor de la grace recouvrée dans un vaiſſeau de terre ; fuyez l'apparence du mal, priez beaucoup, défiez-vous de vous-même, apprenez dans vos chûtes paſſées le moyen de les éviter, & tirez le bien du mal à l'exemple de Dieu même : quand on a été pécheur, le retour au vice eſt ſi aiſé & le pas ſi gliſſant, que les précautions, pour éviter ce malheur, ne ſauroient être exceſſives. Mais vivez-vous encore dans ces alternatives de grace & de péché ? ah ! déclarez-vous enfin ; c'eſt aſſez balancer entre le ciel & la terre. Si Baal eſt dieu, adorez-le tout ſeul, à la bonne heure ; mais ſi le Seigneur eſt le Dieu véritable, n'adorez plus que lui ſeul auſſi. Pourquoi ces efforts pour revenir à lui, & ces foibleſſes qui vous en ſéparent ? pourquoi ces révolutions journalieres du crime & de la vertu dans votre cœur ? pourquoi ces plaiſirs & ces larmes ? Ah ! ou eſſuyez ces larmes pour toujours, & recevez votre conſolation en ce monde, ou n'y pourſuivez plus d'autres plaiſirs que ceux de la grace & de l'innocence ; fixez-vous enfin. Je ne parle ici que pour l'intérêt même de votre repos. Quelle vie pénible, que ces viciſſitudes éternelles de vice & de vertu ! vous le ſavez : éternellement combattu, & par ces troubles amers qui vous rappellent à l'innocence, & par ces penchants infortunés qui vous entraînent dans le crime ; toujours occupé, ou à pleurer vos foibleſſes, ou à ſurmonter des remords ; jamais heureux, ſoit dans le vice, où vous ne trouvez point de paix ; ſoit dans la vertu, où vous ne pouvez vous faire une ſituation durable. Ayez donc pitié de votre ame, mon cher Auditeur ; établiſſez enfin une paix ſolide dans votre conſcience, profitez de ces traits de miſéricorde que Dieu

lance encore ſur votre cœur : peut-être touchez-vous à cette derniere rechûte qui doit enfin déterminer par le prix de l'endurciſſement, toutes les ingratitudes de votre vie ; & que, comme un arbre mort, vous allez reſter pour toujours ſur le côté que vous tomberez. Fixez donc dans le bien toutes les agitations de votre ame ; afin que fondé & enraciné dans la charité, vous ne ſoyez plus un homme temporel, & que vous puiſſiez un jour aller recueillir dans le ciel, la couronne d'immortalité deſtinée à ceux qui perſéverent juſqu'à la fin.

Ainſi ſoit-il.

SERMON

POUR LE JEUDI

DE LA PREMIERE SEMAINE

DE CARÊME.

Sur la Priere.

Miſerere meî, Domine, Fili David.

Seigneur, Fils de David, ayez pitié de moi. Matth. 15. 22.

TEL eſt le gémiſſement d'une ame touchée de ſes miſeres, & qui s'adreſſe au ſouverain Médecin, dans la miſéricorde duquel tout ſeul elle eſpere en trouver le remede. C'étoit autrefois la priere d'une femme Cananéenne, qui vouloit obtenir du Fils de David la guériſon de ſa fille. Perſuadée de ſa puiſſance, & attendant tout de ſa bonté pour les malheureux, elle ne connoît pas de moyen plus ſûr de ſe le rendre propice, que

le cri de ſa douleur, & le ſimple récit de ſon infortune. Et c'eſt le modele de priere que l'Egliſe nous propoſe aujourd'hui, pour nous animer & nous apprendre à prier; c'eſt-à-dire, nous rendre plus aimable & plus familier, ce devoir le plus eſſentiel à la piété chrétienne.

Car, mes Freres, prier, c'eſt la condition de l'homme, c'eſt le premier devoir de l'homme, c'eſt l'unique reſſource de l'homme, c'eſt toute la conſolation de l'homme, c'eſt tout l'homme, pour parler le langage de l'Eſprit ſaint.

Oui, mes Freres, ſi le monde entier, au milieu duquel nous vivons, n'eſt qu'une tentation continuelle; ſi toutes les ſituations où nous nous trouvons, & tous les objets qui nous environnent, paroiſſent d'accord avec notre corruption, ou pour nous affoiblir, ou pour nous ſéduire; ſi les richeſſes nous corrompent, l'indigence nous aigrit, la proſpérité nous éleve, l'affliction nous abat, les affaires nous diſſipent, le repos nous amollit, les ſciences nous enflent, l'ignorance nous égare, les commerces nous répandent trop au dehors, la ſolitude nous laiſſe trop à nous-mêmes, les plaiſirs nous ſéduiſent, les œuvres ſaintes nous enorgueilliſſent, la ſanté réveille les paſſions, la maladie nourrit, ou la tiédeur, ou les murmures; en un mot, ſi depuis la chûte de la nature, tout ce qui eſt en nous ou autour de nous, eſt pour nous un nouveau péril; dans une ſituation ſi déplorable, ô mon Dieu! quel eſpoir de ſalut pourroit-il encore reſter à l'homme, ſi du fond de ſa miſere il ne faiſoit monter ſans ceſſe des gémiſſements vers le Trône de votre miſéricorde, afin que vous daigniez vous-même venir à ſon ſecours; mettre un frein à ſes paſſions indomtées, éclairer ſes erreurs, ſoutenir ſa foibleſſe, adoucir ſes tentations, abréger les heures du combat, & le relever de ſes chûtes?

Le Chrétien eſt donc un homme de priere ; ſon origine, ſa ſituation, ſa nature, ſes beſoins, ſa demeure, tout l'avertit qu'il faut prier. L'Egliſe elle-même, où la grace de la régénération l'a incorporé, ici-bas etrangere, y eſt toujours gémiſſante & plaintive ; elle ne reconnoît ſes enfants que par les ſoupirs qu'ils pouſſent ſans ceſſe vers leur patrie ; & le Chrétien qui ne prie pas, ſe retranche lui-même de l'aſſemblée des Saints, & eſt pire qu'un infidele.

D'où vient donc, mes Freres, qu'un devoir ſi eſſentiel & ſi conſolant même pour l'homme, eſt aujourd'hui ſi négligé ? D'où vient qu'on le regarde, ou comme un devoir triſte & ennuyeux, ou comme le partage ſeulement des ames retirées ; de ſorte que nos inſtructions ſur la priere n'intéreſſent preſque pas ceux qui nous écoutent, perſuadés qu'elles conviennent plus aux Cloîtres qu'à la Cour ?

D'où vient cet abus, mes Freres, & cet oubli ſi univerſel de la priere dans le monde ? De deux prétextes que je veux aujourd'hui combattre : premiérement, on ne prie pas, parce qu'on ne ſait pas prier, dit-on, & qu'on y perd ſon temps ; ſecondement, on ne prie pas, parce qu'on ſe plaint qu'on ne trouve dans la priere que des égarements d'eſprit, qui la rendent inſipide & inſoutenable. Premier prétexte tiré de l'ignorance où l'on eſt ſur la maniere dont il faut prier. Second prétexte pris dans les dégoûts & les difficultés de la priere. Il faut donc premiérement, vous apprendre à prier, puiſque vous ne le ſavez pas. Il faut en ſecond lieu, vous faciliter l'uſage de la priere, puiſque vous y trouvez tant de peine & de difficulté. Implorons, &c.

I. PARTIE. LES préceptes que je vous preſcris, diſoit autrefois le Seigneur à ſon peuple, ne ſont pas au deſſus de vos forces, ni inacceſſibles à la portée de votre eſprit ; ce ne ſont pas des ſecrets cachés dans le ciel, de ſorte que vous puiſſiez dire : Mais qui de nous pourra s'élever juſques-là pour les découvrir & pour les comprendre ? ni des connoiſſances qu'on ne trouve qu'au-delà des mers, de peur que vous ne me diſiez : Comment pourrons-nous les traverſer pour nous en inſtruire ? Ce ſont des devoirs qui ſont à votre portée, & tout proche de vous ; qui peuvent s'accomplir dans votre bouche & dans votre cœur ; de ſorte que vous n'avez plus d'excuſe à m'oppoſer, ſi vous vous diſpenſez de leur obſervance : *Sed juxta te eſt ſermo in ore tuo, & in corde tuo, ut facias illum.* (Deut. 30. 14.)

Or, ce que le Seigneur dit en général de tous les préceptes de la Loi ſainte, qu'il n'en faut pas chercher la connoiſſance hors de nous, & qu'ils s'accompliſſent tous dans notre cœur & dans notre bouche ; nous pouvons le dire plus particuliérement du précepte de la priere, qui eſt comme le premier & le plus néceſſaire de tous.

Cependant, ce qu'on oppoſe le plus ordinairement dans le monde à ce devoir, c'eſt qu'on ne ſait que dire à Dieu quand on vient ſe préſenter à la priere, & que l'oraiſon eſt un ſecret où juſqu'ici on n'a pu rien comprendre. Je dis donc que ce prétexte prend ſa ſource dans trois diſpoſitions injuſtes : la premiere, c'eſt qu'on ſe trompe dans l'idée qu'on ſe forme de la priere ; la ſeconde, c'eſt qu'on ne ſent pas aſſez ſes miſeres & ſes beſoins ; la troiſieme, c'eſt qu'on n'aime point ſon Dieu.

Je dis premiérement, qu'on ſe trompe dans l'i-

dée qu'on ſe forme de la priere. En effet, mes Freres, la priere n'eſt pas un effort de l'eſprit, un arrangement d'idées, une pénétration profonde des myſteres & des conſeils de Dieu, c'eſt un ſimple mouvement du cœur, c'eſt un gémiſſement de l'ame vivement touchée à la vue de ſes miſeres, c'eſt un ſentiment vif & ſecret de nos beſoins & de notre foibleſſe, & une humble confiance, qu'il expoſe à ſon Seigneur, pour en obtenir la delivrance & le remede. La priere ne ſuppoſe pas dans l'ame qui prie, de grandes lumieres, des connoiſſances rares, un eſprit plus élevé & plus cultivé que celui des autres hommes; elle ſuppoſe ſeulement plus de foi, plus de componction, plus de deſir d'être délivrée de ſes tentations & de ſes miſeres. La priere n'eſt pas un ſecret ou une ſcience qu'on apprenne des hommes, un art & une méthode inconnue, ſur laquelle il ſoit beſoin de conſulter des maîtres habiles pour en ſavoir les regles & les préceptes. Les moyens, les maximes qu'on a voulu nous donner là-deſſus en nos jours, ſont ou des voies ſingulieres qu'il ne faut jamais propoſer pour modele, ou les ſpéculations vaines d'un eſprit oiſeux, ou un fanatiſme qui mene à tout, & qui, loin d'édifier l'Egliſe, a mérité ſes cenſures, a fourni aux impies des dériſions contr'elle, & au monde de nouveaux prétextes de mépris & de dégoûts de la priere. La priere eſt un devoir ſur lequel nous naiſſons tous inſtruits; les regles de cette ſcience divine ne ſont écrites que dans nos cœurs; & l'Eſprit de Dieu eſt le ſeul maître qui l'enſeigne.

Une ame ſainte & innocente, qui eſt pénétrée de la grandeur de Dieu, frappée de la terreur de ſes jugements, touchée de ſes miſéricordes infinies; qui ne ſait preſque que s'anéantir en ſa préſence, confeſſer dans la ſimplicité de ſon cœur

ſes bontés & ſes merveilles, adorer les ordres de ſa providence ſur elle, accepter devant lui les croix & les peines, que la ſageſſe de ſes conſeils lui impoſe ; qui ne connoît pas de priere plus ſublime, que de ſentir devant Dieu toute la corruption de ſon cœur, gémir ſur ſa dureté, & ſur ſon oppoſition à tout bien, lui demander avec une foi vive, qu'il la convertiſſe, qu'il détruiſe en elle cet homme de péché qui, malgré ſes plus fermes réſolutions, lui fait faire tous les jours tant de faux pas dans les voies de Dieu ; une ame de ce caractere eſt mille fois plus inſtruite ſur la ſcience de la priere, que les maîtres & les docteurs eux-mêmes, & peut dire avec le Prophete : *Super omnes docentes me intellexi.* (Pſ. 118. 99.) Elle parle à ſon Dieu comme un ami à un ami, elle s'afflige de lui avoir déplu, elle ſe reproche de n'avoir pas encore la force de renoncer à tout pour lui plaire, elle ne s'éleve pas dans la ſublimité de ſes penſées, elle laiſſe parler ſon cœur, elle s'abandonne à toute ſa tendreſſe devant l'objet qu'elle aime uniquement. Dans le temps même que ſon eſprit s'égare, ſon cœur veille & parle pour elle, ſes dégoûts même deviennent une priere par les ſentiments qui ſe forment alors dans ſon cœur ; elle s'attendrit, elle ſoupire, elle ſe déplaît, elle eſt à charge à elle-même, elle ſent la peſanteur de ſes liens, elle ſe ranime comme pour s'en dégager & les rompre, elle renouvelle mille fois ſes proteſtations de fidelité, elle rougit & ſe confond, de promettre toujours, & de ſe retrouver toujours infidelle : voilà tout le ſecret, & toute la ſcience de ſa priere. Et qu'y a-t-il là qui ne ſoit à portée de toute ame fidelle ?

Qui avoit inſtruit à prier notre pauvre femme Cananéenne ? une étrangere, une fille de Tyr & de Sidon, qui ignoroit les merveilles de la Loi, & les oracles des Prophetes ; qui n'avoit pas en-

core entendu de la bouche du Sauveur, les paroles de la vie éternelle; qui étoit encore aſſiſe dans les ténebres de l'ignorance & de la mort; elle prie cependant, elle ne s'adreſſe pas aux Apôtres, pour apprendre d'eux les regles de la priere; ſon amour, ſa confiance, le deſir d'être exaucée, lui apprennent à prier; ſon cœur touché fait tout le merite & toute la ſublimité de ſa priere.

Et certes, ſi pour prier il falloit s'élever à ces états ſublimes d'oraiſon, où Dieu éleve quelques ames ſaintes; s'il falloit être ravi, comme Paul, juſques dans le ciel, pour y entendre ces ſecrets ineffables que Dieu ne découvre point à l'homme, & qu'il n'eſt pas permis à l'homme lui-même de réveler; ou comme Moïſe, ſur la montagne ſainte, être placé ſur une nuée de gloire, & voir Dieu face à face; c'eſt-à-dire, s'il falloit être arrivé à ce degré d'union intime avec le Seigneur, où l'ame, comme ſi elle étoit déja dépouillée de ſon corps, s'éleve juſques dans le ſein de Dieu même; contemple à loiſir, ſes perfections infinies; oublie, pour ainſi dire, ſes membres qui ſont ſur la terre; n'eſt plus troublée, ni même divertie par les fantômes des ſens; eſt fixée & comme abſorbée dans la contemplation des merveilles & des grandeurs de Dieu; & participant déja à ſon eternité, ne compteroit un ſiecle entier paſſé dans cet état heureux, que comme un inſtant court & rapide; ſi, dis-je, pour prier, il falloit être favoriſé de ces dons rares & excellents de l'Eſprit ſaint, vous pourriez nous dire, comme ces nouveaux fideles dont parle ſaint Paul, que vous ne les avez pas reçus, & que vous ignorez même quel eſt l'Eſprit qui les communique.

Mais la priere n'eſt pas un don particulier réſervé à certaines ames privilegiées; c'eſt un

devoir commun impoſé à tout Fidele; ce n'eſt pas ſeulement une vertu de perfection, & réſervée à certaines ames plus pures & plus ſaintes; c'eſt une vertu indiſpenſable, comme la charité; néceſſaire aux parfaits comme aux imparfaits; à la portée des ſavants, comme des ignorants; ordonnée aux ſimples, comme aux plus éclairés; c'eſt la vertu de tous les hommes, c'eſt la ſcience de tout Fidele, c'eſt la perfection de toute créature. Tout ce qui a un cœur & qui peut aimer l'Auteur de ſon être, tout ce qui a une raiſon capable de connoître le néant de la créature & la grandeur de Dieu, doit ſavoir l'adorer, lui rendre graces, recourir à lui; l'appaiſer, lorſqu'il eſt irrité; l'appeller, lorſqu'il eſt éloigné; le remercier, lorſqu'il favoriſe; s'humilier, lorſqu'il frappe; lui expoſer des beſoins, ou lui demander des graces.

Auſſi, lorſque les Diſciples demandent à Jeſus-Chriſt, qu'il leur apprenne à prier: *Doce nos orare*; (Luc. 11.) il ne leur découvre pas la hauteur, la ſublimité, la profondeur des Myſteres de Dieu; il leur apprend ſeulement que pour prier, il faut regarder Dieu comme un Pere tendre, bienfaiſant, attentif; s'adreſſer à lui avec une familiarité reſpectueuſe, avec une confiance mêlée de crainte & d'amour; lui parler le langage de notre foibleſſe & de nos miſeres; ne prendre des expreſſions que dans notre cœur; ne vouloir pas nous élever juſqu'à lui, mais le rapprocher plutôt de nous; lui expoſer nos beſoins, implorer ſon ſecours, ſouhaiter que tous les hommes l'adorent & le béniſſent, qu'il vienne établir ſon regne dans tous les cœurs; que le ciel & la terre ſoient ſoumis à ſes volontés ſaintes, que les pécheurs rentrent dans les voies de la juſtice, que les infideles arrivent à la connoiſſance de la vérité, qu'il nous remette nos offenſes,

qu'il nous préſerve de nos tentations, qu'il tende la main à notre foibleſſe, qu'il nous délivre de nos miſeres. Tout eſt ſimple, mais tout eſt grand dans cette divine priere; elle rappelle l'homme à lui-même; & pour en ſuivre le modele, il ne faut que ſentir ſes beſoins, & en ſouhaiter la délivrance.

Et voilà pourquoi j'ai dit que la ſeconde diſpoſition injuſte d'où partoit le prétexte fondé ſur ce qu'on ne ſait pas prier, eſt qu'on ne ſent pas aſſez les beſoins infinis de ſon ame. Car, je vous prie, mes Freres, faut-il apprendre à un malade à demander ſa guériſon; à un homme preſſé de la faim, à ſolliciter la nourriture; à un infortuné battu de la tempête, & ſur le point d'un triſte naufrage, à implorer du ſecours? Hélas! la néceſſité toute ſeule ne fournit-elle pas alors des expreſſions? Ne trouve-t-on pas dans le ſentiment tout ſeul des maux qu'on endure, cette éloquence vive, ces mouvements perſuaſifs, ces remontrances preſſantes qui en ſollicitent le remede? Un cœur qui ſouffre, a-t-il beſoin de maître pour ſavoir comment il faut ſe plaindre? Tout parle en lui, tout exprime ſa douleur, tout annonce ſa peine, tout ſollicite ſon ſoulagement, ſon ſilence même eſt éloquent.

Vous-même, qui vous plaignez que vous ne ſavez comment vous y prendre pour prier; dans vos afflictions temporelles, dès qu'une infirmité fâcheuſe menace votre vie, qu'un événement inattendu met vos biens & votre fortune en péril, qu'une mort prochaine eſt ſur le point de vous enlever une perſonne, ou chere, ou néceſſaire; alors vous levez les mains au ciel; vous y faites monter des gémiſſements & des prieres; vous vous adreſſez au Dieu qui frappe, & qui guérit; vous ſavez prier alors; vous n'allez pas chercher hors de votre cœur des leçons & des regles,

pour apprendre à lui expoſer votre peine ; ni conſulter des maîtres habiles, pour ſavoir ce qu'il faut lui dire : vous n'avez beſoin que de votre douleur ; vos maux tout ſeuls ont ſu vous inſtruire.

Ah ! mes Freres, ſi nous ſentions les miſeres de notre ame, comme nous ſentons celles de notre corps ; ſi notre ſalut éternel nous intéreſſoit autant qu'une fortune de boue, ou une ſanté fragile & périſſable, nous ſerions habiles dans l'art divin de la priere ; nous ne nous plaindrions pas que nous n'avons rien à dire en la préſence d'un Dieu à qui nous avons tant à demander ; il ne faudroit pas donner la gêne à notre eſprit, pour trouver de quoi nous entretenir avec lui ; nos maux parleroient tout ſeuls ; notre cœur s'échapperoit malgré nous-mêmes en de ſaintes effuſions, comme celui de la mere de Samuel devant l'Arche du Seigneur ; nous ne ſerions plus maîtres de notre douleur & de nos larmes ; & la plus sûre marque que nous n'avons point de foi, & que nous ne nous connoiſſons pas nous-mêmes, c'eſt que nous ne ſavons que dire au Seigneur dans l'intervalle d'une courte priere.

Et certes, mes Freres, ſe peut-il faire, que dans la miſérable condition de cette vie humaine ; environnés, comme nous ſommes, de tant de périls ; pétris nous-mêmes de tant de foibleſſes ; ſur le point à tous moments d'être ſeduits par les objets de la vanité, corrompus par les illuſions des ſens, entraînés par la force des exemples ; en proie à la tyrannie de nos penchants, à l'empire de notre chair, à l'inconſtance de notre cœur, aux inégalités de notre raiſon, aux caprices de notre imagination, aux variations éternelles de notre humeur ; abattus par les diſgraces, enflés par la proſpérité, amollis par l'abondance, aigris par la neceſſité, emportés par les coutumes, ébranlés par les événements, flattés

par les louanges, révoltés par les mépris; toujours en balance entre nos paſſions & nos devoirs, entre nous-mêmes & la Loi de Dieu : ſe peut-il faire que dans une ſituation ſi déplorable, nous ſoyons en peine, que demander au Seigneur, que lui dire, lorſque nous venons à paroître en ſa preſence : O mon Dieu ! pourquoi l'homme n'eſt-il donc moins miſérable ? ou que ne connoît-il mieux ſes miſeres !

Ah ! ſi vous nous diſiez, mon cher Auditeur, que dans la priere vous ne ſavez par où commencer : ſi vous nous diſiez que vos beſoins ſont infinis ; vos miſeres & vos paſſions ſi multipliées, que vous n'auriez jamais fait, ſi vous vouliez les expoſer toutes au Seigneur : ſi vous nous diſiez, que plus vous approfondiſſez votre cœur, plus vos plaies ſe développent, plus vous découvrez en vous de corruption & de déſordres ; & que déſeſpérant de pouvoir raconter au Seigneur le détail infini de vos foibleſſes, vous lui préſentez votre cœur tout entier ; vous laiſſez parler vos maux pour vous-même ; vous faites de votre confuſion, de votre humiliation & de votre ſilence, tout l'art de votre priere ; & que pour avoir trop à lui dire, vous ne lui dites rien ; ſi vous parliez ce langage, vous parleriez le langage de la foi, le langage d'un Roi pénitent, qui, n'oſant plus, à la vue de ſes chûtes, parler à ſon Dieu dans la priere, diſoit : Seigneur, je me ſuis tu en votre préſence ; mon humiliation & ma confuſion ont parlé pour moi : *Obmutui, & humiliatus ſum.* (Pſ. 38. 3.) Et alors, dans ce ſilence de honte & de componction, la douleur de mes crimes s'eſt renouvellée : *Et dolor meus renovatus eſt.* (Ibid. 4.) Mon cœur pénétré de mes ingratitudes & de vos miſéricordes, s'eſt ſenti enflammé d'un nouvel amour pour vous : *Concaluit cor meum intra me, & in meditatione mea*

exardeſcet ignis. Et tout ce que j'ai pu vous dire, ô mon Dieu ! dans la profonde humiliation où me tenoit devant vous la vue de mes miſeres, c'eſt que tout l'homme n'eſt qu'un abyme de foibleſſe, de corruption, de vanité & de menſonge : *Locutus ſum in linguâ meâ. Verumtamen univerſa vanitas, omnis homo vivens.* (Ibid. 5. 6.) Voilà le ſilence de componction que forme devant Dieu la véritable priere.

Mais de vous venir plaindre que vous n'avez plus rien à dire quand vous voulez prier : eh quoi, mon cher Auditeur ! vos crimes paſſés du moins, lorſque vous venez vous préſenter devant Dieu, ne vous offrent-ils rien à craindre de ſes jugements, ou à demander à ſa miſéricorde ? Quoi ! toute votre vie a été peut-être un abyme de déſordres ; vous avez abuſé de tout, de la grace, de vos talents, de votre raiſon, de vos biens, de vos dignités, de toutes les créatures ; vous avez paſſé la plus belle partie de vos jours dans l'oubli de Dieu, dans l'égarement du monde & des paſſions ; vous avez avili votre cœur par des attachements injuſtes, ſouillé votre corps, révolté vos ſens, déréglé votre imagination, affoibli vos lumieres, éteint même ce que des inclinations naturelles avoient mis d'heureux en votre ame ; & ce ſouvenir ne vous fournit rien devant Dieu ? & il ne vous inſpire pas comment il faut recourir à lui pour obtenir le pardon de tant de crimes ? & vous n'avez rien à dire à un Dieu que vous avez ſi long-temps outragé ! O homme, il faut donc, ou que votre ſalut ſoit ſans reſſource, ou que vous ayiez d'autres reſſources pour l'obtenir, que celles de la clemence & de la miſéricorde divine.

Mais je vais plus loin, mon cher Auditeur. Si vous menez une vie chrétienne ; ſi revenu du monde & des plaiſirs, vous êtes enfin entré dans

es voies du ſalut, vous êtes encore plus injuſte le vous plaindre que vous ne trouvez rien à dire u Seigneur dans vos prieres. Quoi! la grace inguliere qu'il vous a faite d'ouvrir vos yeux, e vous déſabuſer du monde, de vous retirer du ond de l'abyme; ce bienfait ſi rare, & refuſé à ant de pécheurs, ne forme-t-il aucun ſentiment e reconnoiſſance dans votre cœur quand vous tes à ſes pieds? ce ſouvenir peut-il vous laiſſer roid & inſenſible? la préſence de votre Bienfaieur ne réveille-t-elle en vous rien de tendre, ous qui vous piquez de n'avoir jamais oublié n bienfait, & qui faites tant valoir la tendreſſe : l'excès de votre gratitude envers les créatures?

D'ailleurs, ſi vous ſentez ces penchants infis, qui, malgré votre changement de vie, s'opoſent encore en vous à la Loi de Dieu; cette eine que vous avez encore à faire le bien; cette ente malheureuſe que vous trouvez encore en ous pour faire le mal; ces deſirs d'une vertu lus parfaite, qui n'ont jamais de ſuite; ces réolutions qui vous retrouvent toujours infidele; s occaſions où vous vous retrouvez toujours le ême; ces devoirs auxquels votre cœur offre ujours la même répugnance; en un mot, ſi ous ſentez ce fonds inépuiſable de foibleſſe & corruption, qui vous reſte encore après votre nverſion, & qui alarme ſi fort votre vertu, n ſeulement vous aurez de quoi parler au Seineur dans la priere, mais toute votre vie ſera ne priere continuelle. Tous les périls qui meceront votre foibleſſe, tous les événements ui ébranleront votre foi, tous les objets qui réilleront les plaies anciennes de votre cœur, us les mouvements ſecrets qui vous avertiront e l'homme de péché vit toujours en vous, vous ront ſoupirer en ſecret vers celui de qui vous attendez la délivrance. Vous prierez en tout

lieu, comme dit l'Apôtre : tout vous rappellera à Dieu, parce que tout vous fournira des retours chrétiens ſur vous-même.

D'ailleurs, mon cher Auditeur, quand vos propres miſeres ne pourroient pas remplir le vuide de vos prieres, occupez-vous-y des maux de l'Egliſe ; des diſſenſions des Paſteurs ; de l'eſprit de ſchiſme & de révolte qui ſemble ſe former dans le Sanctuaire ; du relâchement des Fideles ; de la dépravation des mœurs ; du triſte progrès de l'incredulité ; de l'extinction de la foi parmi les hommes. Gémiſſez ſur les ſcandales dont vous êtes tous les jours témoins ; plaignez-vous au Seigneur, comme le Prophete, que tous l'ont abandonné ; que chacun cherche ſes propres intérêts ; que le ſel même de la terre s'eſt affadi ; & que la piété eſt devenue un gain. Demandez au Seigneur, pour la conſommation de ſes Elus & pour l'accompliſſement de ſes deſſeins ſur ſon Egliſe, des Princes religieux, des Paſteurs fideles, des Docteurs humbles & éclairés, des Guides inſtruits & déſintéreſſés, des Solitaires fervents, des Vierges pures & édifiantes ; la paix des Egliſes ; l'extirpation des erreurs ; le retour de tant de peuples que l'eſprit de l'héréſie a ſéduits, & qui ont ſubſtitué des doctrines nouvelles à la Religion de leurs peres.

Que dirai-je encore ! Demandez-lui la converſion de vos proches, de vos amis, de vos ennemis, de vos protecteurs, de vos maîtres ; la converſion de ces ames à qui vous avez été vous-même un ſujet de chûte & de ſcandale ; de celles que vous avez vous-même autrefois éloignées de la piété, par vos dériſions & par vos cenſures ; de celles qui ne doivent peut-être qu'à l'impieté de vos diſcours paſſés, leur irréligion & leur libertinage ; de celles dont vos exemples ou vos ſollicitations ont autrefois, ou perverti la

ertu, ou ſéduit la foibleſſe. Eſt-ce que ces grands bjets, ſi triſtes, ſi intéreſſants, ne ſauroient fourir un moment d'attention à votre eſprit, ou uelque ſenſibilité à votre cœur ? Tout ce qui ous environne, vous apprend à prier ; tous les bjets, tous les événements que vous voyez au-our de vous, vous ménagent des occaſions nou-elles de vous élever à Dieu : le monde ; la re-raite, la Cour, la ville, les Juſtes, les pécheurs, s événements publics & domeſtiques, le mal-eur des uns, ou la proſpérité des autres ; tout e qui s'offre à vos yeux, vous fournit des ſujets e gémiſſement, de priere, d'actions de graces. out inſtruit votre foi, tout excite votre zele ; ut contriſte votre piété ; tout rappelle votre re-onnoiſſance : & au milieu de tant de ſujets de rier, vous ne ſavez comment fournir à un inſ-nt de priere ? & entouré de tant d'occaſions de ous élever à Dieu, vous n'avez plus rien à re, quand vous venez paroître en ſa préſence ? h ! mes Freres, que Dieu eſt loin d'un cœur ui a tant de peine à s'entretenir avec lui, & l'on aime peu un maître & un ami, à qui on ne ouve jamais rien à dire !

Et voilà la derniere & la principale raiſon, qui it que nous ſommes inhabiles à la priere. On ne it point prier & parler à ſon Dieu, parce qu'on e l'aime pas. Quand on aime, le cœur ſait bien-t comment il faut s'y prendre pour s'entrete-r & pour toucher ce qu'il aime ; il ne va pas ercher bien loin ce qu'il doit dire : hélas ! il ne uroit même dire tout ce qu'il ſent. Rétabliſſons rdre dans notre cœur, mes Freres ; ſubſti-ons Dieu à la place du monde ; alors notre eur ne ſe trouvera plus étranger devant le Sei-eur. C'eſt le déréglement de nos affections tout ul, qui fait notre incapacité de prier : on ne it pas demander des biens éternels que l'on

n'aime pas ; on ne ſait pas méditer des vérités que l'on ne goûte pas ; on n'a rien à dire à un Dieu que l'on ne connoît preſque pas ; on ignore comment ſolliciter des graces que l'on ne ſouhaite pas : on ne ſait pas faire inſtance pour obtenir la délivrance des paſſions qu'on ne hait pas : en un mot, la priere eſt le langage de l'amour ; & nous ne ſavons pas prier, parce que nous ne ſavons pas aimer.

Mais dépend-il de nous, me direz-vous, d'avoir le goût de la priere ? & comment prier avec des dégoûts & des égarements d'eſprit, dont on n'eſt pas le maître, & qui la rendent inſoutenable ? Second prétexte tiré des dégoûts & des difficultés de la priere.

II. PARTIE. UN des plus grands déſordres du péché, eſt ſans doute cet éloignement & ce dégoût naturel que nous avons de la priere. L'homme innocent auroit fait toutes ſes délices de s'entretenir avec ſon Dieu ; toutes les créatures auroient été comme un livre ouvert, où il auroit ſans ceſſe médité ſes œuvres & ſes merveilles : les impreſſions des ſens ſoumiſes à ſa raiſon, n'auroient jamais pu le diſtraire malgré lui, de la douceur & de la familiarité de ſa divine préſence : toute ſa vie eût été une contemplation continuelle de la vérité, & il n'eût été heureux dans ſon innocence, que parce que le Seigneur ſe ſeroit ſans ceſſe communiqué à lui, & qu'il ne l'eût jamais perdu de vue.

Il faut donc que l'homme ſoit bien corrompu, & que le péché ait fait en nous d'étranges changements, pour nous faire une peine de ce qui devroit être notre félicité. Il n'eſt que trop vrai cependant, que nous portons preſque tous dans le fond de notre nature, ce dégoût & cet éloignement de la priere ; & que c'eſt le prétexte le

plus univerſel qu'on oppoſe à l'accompliſſement le ce devoir ſi eſſentiel à la piéte chrétienne Les perſonnes même à qui la pratique de la vertu levroit avoir rendu l'uſage de la priere plus doux & plus familier, ſe plaignent tous les jours des légoûts & des égarements éternels qu'elles éprou-ent dans ce ſaint exercice ; de ſorte que le re-gardant, ou comme un devoir onéreux, ou comme ne gêne inutile, elles en abregent les moments, & croient être quittes d'un joug & d'un aſſujet-iſſement, quand elles voient finir ce temps d'en-ui & de contrainte.

Or, je dis que rien n'eſt plus injuſte que de 'éloigner de la priere, à cauſe des dégoûts & es égarements d'eſprit qui nous la rendent pé-ible & déſagréable ; parce que ces dégoûts & es égarements prennent leur ſource, premiére-ient, ou dans notre tiédeur & nos infidélités ; :condement, ou dans le peu d'uſage que nous vons de la priere ; troiſiémement enfin, ou dans a ſageſſe de Dieu même qui nous éprouve, & ui veut purifier notre cœur, en nous refuſant our quelque temps les conſolations ſenſibles de a priere.

Oui, mes Freres, la premiere ſource & la lus commune des dégoûts & des aridités de nos rieres, c'eſt la tiédeur & l'infidélité de notre e. C'eſt en effet une injuſtice, de prétendre ie nous puiſſions porter à la priere un eſprit rein & tranquille ; une imagination calme & bre de tous les vains fantômes qui l'agitent ; un eur touché & diſpoſé à goûter la préſence de n Dieu, tandis que toute notre vie, quoique ailleurs vertueuſe aux yeux des hommes, ſera ie diſſipation éternelle ; que nous vivrons au ilieu des objets les plus propres à remuer l'i-agination, à faire en nous de ces impreſſions ves qui ne s'effacent plus ; en un mot, que nous

conſerverons dans notre cœur mille attachements injuſtes, qui ne nous paroiſſent pas abſolument criminels, mais qui nous troublent, nous partagent, nous occupent, & qui affoibliſſent en nous, ou même qui nous ôtent tout-à-fait le goût de Dieu & des choſes éternelles.

Helas! mes Freres, ſi des ames les plus retirées & les plus ſaintes; ſi des Solitaires pénitents; ſi un Antoine au fond des déſerts; ſi un Jérôme, extenué par des macérations continuelles & par des etudes laborieuſes; ſi un Benoît, purifié par une longue retraite & par une vie toute céleſte, trouvoient encore dans le ſeul ſouvenir de leurs mœurs paſſées, des images fâcheuſes qui venoient juſques dans le fond de leurs ſolitudes, troubler la douceur & la tranquillité de leurs prieres; prétendons-nous que dans une vie réguliere, je le veux, mais toute pleine d'agitation, d'occaſions qui nous entraînent, d'objets qui nous diſſipent, de tentations qui nous troublent, de diſcours qui nous ébranlent, de plaiſirs qui nous amolliſſent, de craintes ou d'eſpérances qui nous agitent, nous nous trouverons tout d'un coup dans la priere de nouveaux hommes purifiés de toutes ces images qui viennent de ſouiller notre eſprit, libres de tous ces attachements qui viennent de partager & de corrompre peut-être notre cœur, calmés de toutes ces agitations qui viennent de faire ſur notre ame des impreſſions ſi violentes & ſi dangereuſes; & qu'oubliant pour un moment le monde entier & tous ces vains objets que nous venons de laiſſer, & que nous portons encore tous dans notre ſouvenir & dans notre cœur, nous nous trouverons tout d'un coup élevés devant Dieu à la méditation des choſes céleſtes, pénétrés de l'amour des biens éternels, pleins de componction pour mille infidelités que nous aimons encore, & d'une

tranquillité d'eſprit & de cœur, que la retraite la plus profonde & le détachement le plus rigoureux, ne donnent pas quelquefois eux-mêmes ! Ah ! mes Freres, que nous ſommes injuſtes, & que les plaintes que nous faiſons ſans ceſſe contre les devoirs de la piété, ſe tourneront un jour en de terribles reproches contre nous-mêmes !

Et pour approfondir encore cette vérité, & entrer dans un détail qui vous la rende plus ſenſible ; vous vous plaignez, premiérement, que votre eſprit incapable d'un inſtant d'attention dans la priere, s'y égare ſans ceſſe & vous échappe malgré vous-même. Mais comment voulez-vous l'y trouver attentif & recueilli, ſi tout ce que vous faites, le diſtrait & le diſſipe ; ſi dans le détail de la conduite, vous ne vous rappellez jamais à vous-même ; ſi vous ne vous accoutumez point à ce recueillement intérieur, à cette vie de foi, qui, au milieu même des diſſipations du monde, trouve des ſources de réflexions ſaintes ? Pour trouver un eſprit recueilli dans la priere, il faut l'y porter ; il faut que le commerce même des pécheurs, lorſqu'on eſt obligé de vivre au milieu d'eux ; que la vue de leurs paſſions, de leurs inquiétudes, de leurs craintes, de leurs eſpérances, de leurs joies, de leurs chagrins, de leur miſere, fourniſſe à notre foi des réflexions & des retours vers Dieu, qui nous préparent au recueillement & à la tranquillité de la priere. Alors, au ſortir même du monde & des converſations mondaines, où le devoir tout ſeul vous aura engagé, vous n'aurez pas de peine à vous aller recueillir devant Dieu, & d'oublier à ſes pieds les vaines agitations dont vous venez d'être témoin. Au contraire, les vues de la foi que vous y aurez conſervées, l'aveuglement des mondains que vous y aurez déploré en ſecret, vous fera trouver de nouvelles douceurs aux

pieds de Jeſus-Chriſt ; vous vous y délaſſerez avec conſolation de l'ennui des diſſipations & des inutilités mondaines ; vous y gémirez avec un nouveau goût ſur la folie des hommes, qui courent avec tant de fureur après la fumée, après un bonheur qui les fuit & qu'ils ne trouvent jamais, parce que le monde, où ils le cherchent, ne ſauroit le donner : vous y remercierez plus vivement le Seigneur, de vous avoir éclairé, & diſcerné avec tant de bonté, malgré vos crimes, de cette multitude qui doit périr : vous y verrez comme dans un nouveau jour, le bonheur des ames qui le ſervent, & qui détrompées de la vanité, ne vivent plus que pour la vérité.

Vous vous plaignez, ſecondement, que votre cœur inſenſible dans la priere, n'y ſent rien de vif pour ſon Dieu, & ne trouve en lui qu'un dégoût affreux qui la lui rend inſupportable. Mais comment voulez-vous que votre cœur, tout occupé des choſes de la terre, plein d'attachements injuſtes, de goût pour le monde, d'amour de vous-même, de projets d'élévation, de deſirs peut-être de plaire ; comment voulez-vous qu'un cœur prévenu de tant d'affections terreſtres, trouve encore en lui quelque ſenſibilité pour les choſes du Ciel ? Tout y eſt rempli, occupé par les créatures ; où voulez-vous que Dieu trouve ſa place ! On ne ſauroit goûter en même temps Dieu & le monde. Auſſi, dès que les Iſraélites, après avoir paſſé le Jourdain, eurent goûté des fruits de la terre ; la manne, dit l'Ecriture, ceſſa de tomber ; comme s'ils n'avoient pu participer en même temps à cette nourriture du ciel & à celle de la terre : *Defecitque manna poſtquam comederunt de frugibus terræ.* (Joſ. 5. 22.)

L'amour du monde, dit S. Auguſtin, comme une fievre dangereuſe, répand ſur le cœur une amertume univerſelle, qui nous rend inſipides

&

& dégoûtants les biens invisibles & éternels. Ainsi vous ne portez jamais à la priere qu'un dégoût insurmontable : ah ! c'est une marque que votre cœur est malade ; qu'une fievre secrete & inconnue, peut-être à vous-même, le fait languir, le mine & le dégoûte ; qu'un amour étranger l'occupe. Remontez à la source de vos dégoûts pour Dieu, & pour tout ce qui a rapport à lui, & voyez si vous ne la trouverez pas dans les attachements injustes de votre cœur : voyez si vous ne tenez pas encore trop à vous-même, aux soins de la parure, à l'amour de votre personne, à des amitiés frivoles, à des animosités dangereuses, à des envies secretes, à des desirs d'élévation, à tout ce qui vous environne ; voilà la source du mal : appliquez-y le remede ; prenez chaque jour quelque chose sur vous-même ; travaillez sérieusement à purifier votre cœur vous goûterez alors les douceurs & les consolations de la priere ; alors le monde n'occupantplus vos affections, vous trouverez Dieu plus aimable : on aime bientôt vivement ce qu'on aime uniquement.

Et certes, rendez gloire ici à la vérité : n'est-il pas vrai que les jours où vous avez vécu avec plus d'attention sur vous-même, les jours où vous avez fait au Seigneur quelques sacrifices de vos goûts, de votre paresse, de votre humeur, de vos aversions ; n'est-il pas vrai que ces jours-là vous avez prié avec plus de paix, plus de consolation, plus de joie ! On retrouve avec bien plus de plaisir les yeux d'un Maître à qui l'on vient de donner des marques éclatantes de fidélité ; au lieu qu'on souffre devant lui, quand on sent qu'il a mille justes reproches à nous faire ; on s'y déplaît, on y est contraint & gêné, on se cache devant lui, comme le premier pécheur, on ne lui parle plus avec cette effusion de cœur, & cette confiance qu'inspire une conscience pure &

qui n'a rien à ſe reprocher ; & l'on compte les moments où l'on eſt obligé de ſoutenir la contrainte & l'ennui de ſa divine préſence.

Auſſi, lorſque Jeſus-Chriſt nous ordonne de prier, il commence par nous ordonner de veiller : *Vigilate, & orate.* (Matth. 26. 41.) Il veut nous faire entendre par-là, que la vigilance eſt la ſeule préparation à la priere ; que pour aimer à prier, il faut veiller ; & que les goûts & les conſolations ne ſont accordées dans la priere, qu'au recueillement & aux ſacrifices de la vigilance : *Vigilate, & orate.* Je ſais que ſi vous ne priez pas, vous ne ſauriez veiller ſur vous & vivre ſaintement ; mais je ſais auſſi que ſi vous ne vivez pas avec cette vigilance qui fait vivre ſaintement, vous ne ſauriez jamais prier avec goût & avec conſolation. La priere nous obtient la grace de la vigilance, il eſt vrai ; mais il eſt encore plus vrai, que la vigilance ſeule peut nous attirer le don & l'uſage de la priere : *Vigilate, & orate.*

Et de-là, mes Freres, il eſt aiſé de conclure, que quand la vie du monde, même la plus innocente, c'eſt-à-dire, quand les plaiſirs, les jeux éternels, les diſſipations, les amuſements des théatres, que vous appellez innocents, n'auroient point d'autre inconvénient, que de vous rendre inhabiles à la priere ; quand cette vie du monde, que vous juſtifiez tant, n'auroit rien de plus criminel, que de vous dégoûter de la priere, de deſſécher votre cœur, de diſſiper votre imagination, d'affoiblir votre foi, & de laiſſer le trouble & l'agitation dans votre eſprit ; quand nous ne jugerions de la ſûreté de cet état, que par ce que vous nous dites tous les jours vous-même, que vous ne ſavez comment vous y prendre pour prier, & que la priere eſt pour vous d'un dégoût & d'un ennui, que vous ne pouvez ſoutenir ; je dis que pour cela ſeul, la vie du

monde la plus innocente, eſt une vie de péché & de réprobation; une vie pour laquelle il n'y a point de ſalut : car le ſalut n'eſt promis qu'à la priere ; le ſalut n'eſt poſſible que par le ſecours de la priere, le ſalut n'eſt accordé qu'à la perſévérance de la priere : donc toute vie qui met un obſtacle eſſentiel à la priere, ne doit rien prétendre au ſalut. Or, qu'une vie de diſſipation, de jeu, de plaiſir, de ſpectacle, mette un obſtacle eſſentiel à la priere, qu'elle mette dans notre cœur, dans notre imagination, dans nos ſens, un dégoût invincible pour la priere, une diſſipation incompatible avec l'eſprit de priere ; vous le ſavez, vous vous en plaignez tous les jours, vous vous ſervez même de ce prétexte pour ne pas prier; & de-là concluez qu'il n'y a point de ſalut pour la vie du monde même la plus innocente ; puiſque par-tout où la priere eſt impoſſible, le ſalut l'eſt auſſi. Premiere raiſon des dégoûts & des égarements de nos prieres, la tiédeur & l'infidélité de notre vie.

La ſeconde, c'eſt le peu d'uſage que nous avons de la priere. Nous prions avec dégoût, parce que nous prions rarement Car, premiérement, c'eſt l'uſage de la priere tout ſeul, qui calmera peu à peu votre eſprit, qui en bannira inſenſiblement les images du monde & de la vanité, qui diſſipera tous ces nuages qui forment les dégoûts & les égarements de vos prieres. Secondement, il faut demander long-temps avant que d'obtenir, preſſer, ſolliciter, importuner: les douceurs & les conſolations de la priere ſont le fruit & la récompenſe de la priere même. Troiſiémement, il eſt néceſſaire qu'il y ait de la familiarité, afin que le plaiſir s'y trouve. Si vous priez rarement, le Seigneur ſera toujours pour vous un Dieu étranger & inconnu, pour ainſi dire, devant qui vous ſerez dans une eſpece de

gêne & de contrainte ; avec qui vous n'aurez jamais ces effuſions de cœur, cette douce confiance, cette ſainte liberté que la familiarité toute ſeule donne, & qui fait tout le plaiſir de ce divin commerce. Dieu veut être connu, pour être aimé. Le monde perd à être approfondi, il n'a de riant que la ſurface & le premier coup d'œil. Entrez plus avant, ce n'eſt plus que vuide, vanité, chagrin, agitation & miſere. Mais le Seigneur! il faut le connoître & le goûter à loiſir, dit le Prophete, pour ſentir tout ce qu'il a d'aimable: *Guſtate, & videte quoniam ſuavis eſt Dominus.* (Pſ. 33.) Plus vous le connoiſſez, plus vous l'aimez ; plus vous vous uniſſez à lui, plus vous ſentez qu'il n'y a de véritable bonheur ſur la terre, que celui de le connoître & de l'aimer: *Guſtate, & videte quoniam ſuavis eſt Dominus.*

C'eſt donc l'uſage de la priere tout ſeul, qui peut nous rendre la priere aimable. Auſſi nous voyons que la plupart des perſonnes qui ſe plaignent des dégoûts & des égaremens de leurs prieres, prient rarement ; croient avoir ſatisfait à ce devoir eſſentiel, quand elles ont donné rapidement au Seigneur quelques moments de diſſipation & de contrainte ; l'abandonnent au premier inſtant de dégoût, ne font aucun effort pour y aſſujettir leur eſprit ; & loin de regarder l'oppoſition invincible qu'elles ont à la priere, comme une raiſon qui la leur rend plus néceſſaire, elles la regardent comme une excuſe légitime qui les en diſpenſe.

Mais comment, direz-vous, trouver le temps dans le monde de faire un uſage ſi long & ſi fréquent de la priere ? Vous ne trouvez pas le temps de prier, mon cher Auditeur ? Mais pourquoi le temps vous eſt-il donné, que pour demander à Dieu qu'il oublie vos crimes, qu'il vous regarde avec des yeux de miſéricorde, & qu'il vous mette

un jour au nombre de ſes Saints ? Vous n'avez pas le temps de prier ? Mais vous n'avez donc pas le temps d'être Chrétien ? car un homme qui ne prie pas, eſt un homme qui n'a point de Dieu, point de culte, point d'eſpérance. Vous n'avez pas le temps de prier ? mais la priere eſt le commencement de tout bien : & ſi vous ne priez pas, vous n'avez pas encore fait une ſeule œuvre pour la vie éternelle. Ah ! mes Freres, manquons-nous de temps pour ſolliciter les graces de la terre, pour importuner le maître, pour obſéder ceux qui ſont en place, pour donner aux plaiſirs ou à la pareſſe ? Que de moments inutiles ! que de jours ennuyeux & à charge, par la triſteſſe toute ſeule que l'oiſiveté traîne après elle ! que de temps perdu à de vaines bienſéances, à des entretiens oiſeux, à des jeux interminables, à des aſſujettiſſements ſtériles, à courir après des chimeres qui s'éloignent toujours plus de nous ! Grand Dieu ! & l'on manque de temps pour vous demander le Ciel, pour appaiſer votre colere & attirer vos miſéricordes éternelles ! Qu'on fait peu de cas de ſon ſalut, ô mon Dieu ! quand on n'a pas le temps de demander à votre miſéricorde qu'elle nous ſauve ! & qu'on eſt à plaindre de trouver tant de moments pour le monde, & de n'en pas trouver un ſeul pour l'éternité ! Seconde raiſon des dégoûts & des égarements de nos prieres ; le peu d'uſage de la priere même.

Il eſt vrai, mes Freres, que cette raiſon n'eſt pas ſi générale, qu'on ne voie ſouvent les ames les plus fidelles à la priere, éprouver conſtamment ces dégoûts & ces égarements dont je parle : mais je dis qu'alors ces dégoûts viennent de la ſageſſe de Dieu qui veut les purifier, & qui ne les conduit par cette voie, que pour accomplir ſes deſſeins éternels de miſéricorde ſur elles ; derniere raiſon : qu'ainſi, loin de ſe rebuter de

ce que la priere leur offre de triſte & de déſagréable, elles doivent y perſévérer avec plus de fidelité que ſi le Seigneur y répandoit ſur elles des conſolations ſenſibles & abondantes.

Premiérement, parce que vous devez regarder ces dégoûts, comme la juſte peine de vos infidélités paſſées. N'eſt-il pas raiſonnable que Dieu vous faſſe expier les voluptés criminelles de votre vie mondaine, par les dégoûts & les amertumes de la piété? La foibleſſe du tempérament ne vous permet peut-être pas de punir par des macérations corporelles, l'égarement de vos premieres mœurs: n'eſt-il pas juſte que Dieu y ſupplée par les peines & les afflictions intérieurés de l'eſprit? Voudriez-vous qu'il vous fît paſſer en un inſtant des plaiſirs du monde à ceux de la grace; des viandes de l'Egypte, au lait & au miel de la terre de promeſſe, ſans vous avoir fait éprouver auparavant les aridités & les fatigues du déſert; & en un mot, qu'il ne châtiât, ſi j'oſe parler ainſi, les délices du crime, que par celles de la vertu?

Secondement, vous vous êtez ſi long-temps refuſé à Dieu, malgré les plus vives inſpirations de ſa grace, qui vous rappelloient à la vérité & à la lumiere; vous l'avez ſi long-temps laiſſé heurter à la porte de votre cœur, avant que de l'en rendre le maître; vous avez tant diſputé, combattu, balancé, différé, avant que de vous donner à lui; n'eſt-il pas juſte qu'il vous laiſſe ſolliciter quelque temps, avant de ſe donner à vous avec toutes les conſolations de ſa grace? Les delais & les retardements du Seigneur ſont la juſte peine des vôtres.

Mais, quand ces raiſons ſeroient moins ſolides, que ſavez-vous ſi Dieu ne veut point vous rendre par-là cet exil, & l'eloignement où nous vivons de lui, plus haïſſable, & vous faire ſoupirer plus ardemment après cette patrie éter-

nelle, où la vérité, vue à découvert, nous paroîtra toujours aimable, parce que nous la verrons toujours telle qu'elle eſt? Que ſavez-vous s'il ne veut point par-là vous inſpirer plus de componction de vos crimes paſſés, en vous faiſant ſentir à tous les moments l'oppoſition & le dégoût qu'ils ont laiſſés dans votre cœur pour la vérité & pour la juſtice! Que ſavez-vous enfin, ſi par ces dégoûts, Dieu ne veut pas achever de purifier tout ce qu'il peut y avoir encore de trop humain dans votre piété? s'il ne veut pas établir votre vertu ſur la vérité qui eſt toujours la même, & non pas ſur le goût qui change ſans ceſſe; ſur les regles qui ſont éternelles, & non pas ſur les conſolations qui ſont paſſageres; ſur la foi qui ſacrifie conſtamment les choſes viſibles aux inviſibles, & non pas ſur la ſenſibilité, qui laiſſe au monde le même empire preſque qu'a la grace ſur notre cœur? Une piété toute de goût ne va pas loin, ſi la vérité ne la ſoutient & ne l'affermit. Il eſt dangereux de faire dépendre ſa fidélité des diſpoſitions ſenſibles d'un cœur, qui n'eſt jamais un inſtant le même, & ſur qui tous les objets font des impreſſions nouvelles. Les devoirs qui ne plaiſent que lorſqu'ils conſolent, ne plaiſent pas long-temps; & la vertu, qui n'eſt que dans le goût, ne ſauroit ſe ſoutenir, parce qu'elle ne tient qu'à nous-mêmes.

Car, après tout, ſi vous ne cherchez que Dieu tout ſeul dans vos prieres, qu'il vous conduiſe par des dégoûts ou par des conſolations, pourvu que la voie par où il vous mene, vous conduiſe à lui; comme elle eſt la plus ſûre pour vous, elle doit vous paroître préférable à toutes les autres. Si vous ne priez, que pour attirer plus de ſecours du Ciel ſur vos beſoins & ſur vos foibleſſes; la foi vous apprenant que la priere accompagnée même de ces dégoûts & de ces aridités, obtient

les mêmes graces, produit les mêmes effets, & qu'elle eſt auſſi agréable à Dieu, que celle où ſe trouvent des conſolations plus ſenſibles; que dis-je! qu'elle peut devenir même plus agréable au Seigneur par l'acceptation des peines que vous y ſouffrez; la foi vous l'apprenant, vous devez être auſſi fidele à la priere, que ſi elle vous offroit des attraits ſenſibles. Autrement ce ne ſeroit pas Dieu que vous chercheriez, mais vous-même; ce ne ſeroient pas les biens éternels, mais des conſolations vaines & paſſageres; ce ne ſeroient pas les remedes de la foi, mais les appuis de votre amour propre.

Ainſi, qui que vous ſoyez qui m'écoutez ici, imitez la femme Cananéenne: ſoyez fidele à la priere; & dans l'accompliſſement de ce devoir, vous trouverez le ſecours & la facilité de tous les autres. Si vous êtes pécheur, priez: ce n'eſt que par-là que le Publicain & la Pécheresſe de l'Evangile obtinrent des ſentiments de componction, & la grace d'une parfaite pénitence; & la priere eſt la ſeule ſource & la ſeule voie de la juſtice. Si vous êtes juſtes, priez encore: la perſévérance dans la foi & dans la piété n'eſt promiſe qu'à la priere; & ce n'eſt que par-là que Job, que David, que Tobie, ont perſévéré juſqu'à la fin. Si vous vivez au milieu des pécheurs, & que le devoir ne vous permette pas de vous dérober au ſpectacle de leurs déréglements & de leurs exemples, priez: plus les périls ſont grands, plus la priere devient néceſſaire; & les trois enfants au milieu des flammes, & Jonas dans le ſein d'un monſtre, ne trouverent leur ſûreté que dans la priere. Si les engagements de votre naiſſance ou de votre état vous attachent à la Cour des Rois, priez: Eſther, dans la Cour d'Aſſuérus; Daniel, dans celle de Darius; les Prophetes, dans les Palais des Rois d'Iſraël, ne

durent qu'à la priere la vie & le ſalut. Si vous vivez dans la retraite, priez : la ſolitude elle-même devient un écueil, ſi l'entretien continuel avec le Seigneur ne nous défend contre nous-mêmes ; & Judith dans le ſecret de ſa maiſon, & la veuve Anne dans le Temple, & les Antoines au fond des déſerts, ne trouverent que dans la priere, le fruit & la ſûreté de leur retraite. Si vous êtes établi dans l'Egliſe pour inſtruire les peuples, priez : vos prieres toutes ſeules feront toute la force & tout le ſuccès de votre miniſtere ; & les Apôtres ne convertirent l'univers, que parce qu'ils ne s'étoient réſervé pour leur partage que la priere & la prédication de l'Evangile : *Nos verò orationi, & miniſterio verbi inſtantes erimus.* (Act. 6. 4.) Enfin, qui que vous ſoyez, encore une fois, dans la proſpérité, ou dans l'indigence ; dans la joie, ou dans l'affliction ; dans le trouble, ou dans la paix ; dans la ferveur, ou dans le découragement ; dans le deſir, ou dans les voies de la juſtice ; avancé dans la vertu, ou encore dans les premieres démarches de la pénitence, priez : la priere eſt la ſûreté de tous les états, la conſolation de toutes les peines, le devoir de toutes les conditions, l'ame de la piété, le ſoutien de la foi, le grand fondement de la Religion, & toute la Religion elle-même. O mon Dieu ! répandez donc ſur nous cet eſprit de grace & de priere, qui devoit être le caractere le plus marqué de votre Egliſe, & le partage d'un peuple nouveau ; & purifiez nos cœurs & nos levres, afin que nous puiſſions vous offrir des louanges pures, des ſoupirs fervents, & des vœux dignes des biens éternels que vous avez promis ſi ſouvent à ceux qui vous les auront demandés comme il faut. *Ainſi ſoit-il.*

AVIS

Sur le Sermon ſuivant.

VOici encore un Sermon ſur la Priere : il n'a point d'Exorde, parce que nous n'en avons point trouvé dans le manuſcrit du Pere Maſſillon ; auſſi nous nous ſommes contentés de mettre la Diviſion au commencement. Le Sermon qui précede ſera tort à celui-ci ; on ne laiſſera pas néanmoins d'y trouver bien des traits dignes de l'éloquence de l'Auteur.

SECOND SERMON

POUR LE JEUDI DE LA PREMIERE SEMAINE DE CARÊME.

Sur la Priere.

DIVISION. Ne demander que ce qu'il faut dans la Priere, & le demander comme il faut.

I. PARTIE. LA néceſſité & les avantages de la priere reviennent ſi ſouvent dans les Livres ſaints, & l'homme lui-même porte cette vérité ſi vivement empreinte dans le fond de ſon être & dans la foibleſſe de ſes penchants, qu'il paroît preſque inutile d'en venir ici inſtruire les Fideles En effet, mes Freres, s'il y a au deſſus de nous un

Etre ſuprême, Auteur de cet univers que nous habitons, qui le ſoutient par la force de ſa parole, & qui veut être connu & adoré de ſes créatures; le premier devoir de l'homme eſt de lever les yeux au ciel, de reconnoître le Seigneur à qui il appartient, de lui faire hommage de tout ce qu'il eſt, de lui rapporter ce qu'il en a reçu, & d'établir avec lui un ſaint commerce d'amour, d'adoration, de ſervitude & d'action de graces. Qu'eſt-ce donc qu'un homme qui reconnoiſſant cet Etre ſuprême, ne le prie pas? C'eſt un infortuné qui n'a point de Dieu, qui vit tout ſeul dans l'univers; qui ne tient à aucun être hors de lui; qui retombant ſur ſon propre cœur, n'y trouve que lui-même, c'eſt-à-dire, ſes peines, ſes dégoûts, ſes inquiétudes, ſes terreurs, avec quoi il puiſſe s'entretenir: c'eſt un infortuné qui n'attend rien au-delà du tombeau; qui borne ici-bas tous ſes deſirs & toutes ſes eſpérances; qui ſe regarde comme une vapeur que le haſard a formée, prête à s'évanouir & à ſe perdre pour toujours dans les eſpaces immenſes du néant; qui ne ſe croit formé que pour les jours rapides qu'il paroît ſur la terre; qui vit dans l'univers comme un homme que le haſard auroit jeté tout ſeul dans une iſle reculée & inacceſſible, où il ſeroit ſans maître, ſans ſouverain, ſans ſoin, ſans diſcipline, ſans attendre de reſſource, ſans ſe promettre une meilleure deſtinée, ſans fatiguer le Ciel par des vœux inutiles, ſans porter ſes vœux & ſes ſouhaits au-delà du vaſte abyme qui l'environneroit, & ſans chercher d'autre adouciſſement à l'infortune de ſa condition, qu'une molle indolence. Tel eſt l'homme qui ne s'entretient jamais avec le Seigneur qui l'a fait.

En ſecond lieu, ſi nous ne pouvons pas de nous-mêmes former un ſeul deſir digne des re-

gards de Dieu ; ſi des penchants violents & continuels précipitent ſans ceſſe notre cœur vers les plaiſirs illicites ; ſi toutes nos voies ſont ſemées d'écueils & inveſties d'ennemis inviſibles ; ſi les richeſſes nous corrompent, la proſpérité nous éleve, l'affliction nous abat, les affaires nous diſſipent, le repos nous amollit, les ſciences nous enflent, l'ignorance nous égare, les commerces nous ſéduiſent, la ſolitude nous nuit, la ſanté réveille les paſſions, la maladie nourrit, ou la tiédeur ou les murmures ; en un mot, ſi depuis notre chûte, tout ce qui nous environne eſt pour nous, ou piege, ou erreur, ou tentation : dans une ſituation ſi périlleuſe, eh ! quel eſpoir de ſalut pourroit-il encore reſter à l'homme, s'il n'appelloit ſon Dieu à ſon ſecours : ſi du fond de notre miſere nous ne faiſions ſans ceſſe monter des gémiſſements vers le ciel, afin que le Seigneur vienne lui-même mettre un frein à nos paſſions indomtées, fixer nos inconſtances, éclairer nos erreurs, ſoutenir nos foibleſſes, réveiller nos langueurs, écarter nos périls, adoucir les tentations, abréger les heures du combat, & nous relever de nos chûtes ? Oui, mes Freres, la priere eſt la ſource de toutes les graces, & le remede de tous nos beſoins. Si l'aiguillon de ſatan révolte la chair contre l'eſprit, c'eſt-là que l'infirmité ſe fortifie. Si la figure du monde nous amuſe & nous éblouit, c'eſt-là que la foi ſe perfectionne. Si les occaſions nous entraînent malgré nos plus vives réſolutions, c'eſt-là que la fidelité eſt donnée. Si les ſollicitudes du ſiecle, ou ralentiſſent notre ferveur, ou diſſipent nos ſens, c'eſt-là que la piété ſe renouvelle, & qu'on retrouve le recueillement. Si l'inconſtance du cœur toute ſeule nous fait éprouver ces moments dangereux de dégoût dans le ſervice du Seigneur, c'eſt-là que le goût du don céleſte ſe

réveille, & qu'on ſent combien le Seigneur eſt doux. Si les maximes des inſenſés & les erreurs du monde ont affoibli dans notre eſprit les vérités du ſalut ; c'eſt-là que les lumieres croiſſent, & que tous ces vains fantômes que l'eſprit de tenebres avoit élevés au milieu de nous, ſont diſſipes Si nous ne pouvons pas être avec nous-mêmes ; ſi la retraite nous paroît affreuſe ; ſi les jeux, les aſſemblees, les plaiſirs, ſont devenus des amuſements inévitables à l'ennui qui nous perſecute, ah ! c'eſt-là que nous apprendrons à nous paſſer du monde, à ne pouvoir nous ſouffrir, & à trouver avec Dieu ſeul nos plus cheres delices. Si les croix, les larmes, les amertumes d'une vie chretienne, alarment notre foibleſſe, & nous empêchent de nous convertir au Seigneur ; c'eſt-là que l'innocence s'offre à nous avec tous ſes charmes, que le ſein de la gloire s'ouvre, que les tribulations paſſageres ne paroiſſent plus rien au prix des biens à venir qui doivent les couronner. Si nous gemiſſons ſous le poids de nos chaînes, c'eſt-là qu'une main inviſible nous fortifie peu à peu. Si nous ſommes au fond de l'abyme & de la diſſolution, & ſi nos iniquités, comme une pierre fatale, ſemblent en avoir fermé l'entrée & nous ôter tout eſpoir de ſecours ; c'eſt-là qu'un rayon de lumiere commence à percer dans l'horreur de ces tenebres, & qu'une voix celeſte ſe fait entendre juſques dans le ſéjour de la mort. Si nous nous trouvons dans ces nouvelles agitations de la pénitence où la grace & la cupidité diſputent encore notre cœur, où l'on eſt ébranlé, mais non pas encore vaincu ; touché, mais non pas converti ; ah ! c'eſt-là que la victoire s'acheve, que les irréſolutions ſe fixent, & que le Seigneur demeure le maître. Si la perfidie ou l'injuſtice nous ont dépouilles de nos biens & de nos dignités, & renverſé nos

plus belles eſpérances; c'eſt-là que dans le ſecret de la retraite où une affreuſe diſgrace nous a jetés, on trouve un ami plus ſolide que celui qu'on a perdu, un maître plus puiſſant que celui qu'on ſervoit, des récompenſes plus sûres que celles qu'on attendoit Si la calomnie nous a noirci, c'eſt-là qu'on ſe conſole avec celui qui nous connoît tous, des jugements injuſtes des hommes Si la maladie nous afflige; c'eſt-là que le Seigneur verſe de l'huile ſur nos plaies Si nous avons perdu un pere, un époux, un protecteur; c'eſt-là qu'il commence à nous tenir lieu de tout. Les hommes, qui ne peuvent remplacer nos pertes, ne peuvent auſſi conſoler notre douleur. Ce ſont des conſolateurs impuiſſants qui nous fatiguent, loin de nous ſoulager; qui nous exhortent à la patience, mais qui ne peuvent la porter juſques dans notre cœur; & ſi vous ne priez pas, toutes vos afflictions ſont ſans reſſource. En un mot, mettez-vous dans quelle ſituation qu'il vous plaira, la priere l'adoucit, ſi elle eſt triſte; ou la facilite, ſi elle eſt pénible; ou l'affermit, ſi elle eſt chancelante; ou la préſerve, ſi elle eſt expoſée. Mais quand nos intérêts tout ſeuls ne nous feroient pas de la priere l'exercice le plus doux & le plus conſolant de la foi; quand même dans l'exil où nous vivons, éloignés de notre Dieu, aſſujettis à tant de miſeres, eſclaves de tant de néceſſités, livrés à tant de foibleſſes, nous pourrions trouver hors de lui quelque plaiſir véritable & quelque adouciſſement à nos maux; ne faut-il pas l'adorer, puiſque nous ſommes ſon ouvrage, & que c'eſt lui qui nous a tirés du ſein de nos meres, & qui n'a ceſſé depuis d'ajouter de nouveaux bienfaits à celui-là! Avons-nous des devoirs plus eſſentiels que de lui rendre ſans ceſſe des actions de graces, puiſqu'il eſt le rémunérateur de nos peines, le juge éternel de nos actions! Ne faut-il

pas intéreſſer ſa miſéricorde à notre ſalut, appaiſer ſa juſtice ſur nos crimes paſſés, & le prier de ne point s'en ſouvenir dans ſa colere ?

Enfin, mes Freres, le Chrétien eſt un homme de priere ; ſon origine, ſa ſituation, ſa nature, ſes eſpérances, ſa demeure, tout l'avertit qu'il faut prier. L'Egliſe elle-même, où la grace de l'Evangile nous a incorporés, ici-bas étrangere, n'eſt qu'une triſte colombe captive dans Babylone ; toujours gémiſſante & plaintive, elle ne reconnoît ſes enfants que par les ſoupirs qu'ils pouſſent ſans ceſſe vers la patrie ; & le Chrétien qui ne prie pas, ſe retranche lui-même de l'aſſemblée des Saints, & eſt pire qu'un infidele.

Mais plus la priere eſt néceſſaire & utile, plus il importe de prier comme il faut. Les avantages de ce devoir ſi eſſentiel à la vie chrétienne, ſont attachés à la maniere dont on l'accomplit ; & vous ne priez pas, ſi vous priez mal. La foi eſt donc, dit ſaint Auguſtin, la premiere condition & comme la ſource de la priere chrétienne : *Fides, fons orationis.* Or la foi, lorſqu'elle prie, commence par nous faire haïr tout ce qui déplaît en nous au Dieu que nous voulons appaiſer ; elle ne demande que les dons qui peuvent nous rendre agréables à ſes yeux ; elle s'en remet pour les faveurs temporelles, & les autres dons qui ne doivent point demeurer, aux deſſeins éternels que le Seigneur a formés ſur nos deſtinées ; également prête à le bénir, ſoit qu'il nous en favoriſe, ſoit qu'il nous les refuſe ; c'eſt-à-dire, qu'elle eſt ſincere, déſintéreſſée, ſoumiſe.

Or remarquez, je vous prie, avec moi ces trois conditions dans la priere de notre ſainte Cananéenne. Premiérement, elle commence à ſortir de ſa contrée & du milieu d'un peuple qui étoit maudit : *Egreſſa à finibus illis ;* (Matth. 15.

22.) elle éloigne ſon cœur de tout ce qui peut éloigner d'elle les regards de ſon Libérateur ; elle laiſſe là les idoles que ſes peres lui avoient appris à adorer, & ne compte plus ſur leur foible protection ; ſa fille même mourante, cruellement tourmentée & à qui même ſes ſoins & ſa préſence euſſent été ſi néceſſaires, ne l'arrête pas : elle n'attend pas, comme la femme de Samarie, que le Fils de David vienne la chercher au milieu de ſon peuple & de ſes déſordres ; elle renonce d'abord aux dieux de Canaan, & aux égarements de ſes premieres voies, & court reconnoître le deſiré des nations, le deſtructeur de l'empire de ſatan, & celui en qui la malédiction prononcée contre la poſtérité de Cham, devoit être levée : *Egreſſa à finibus illis.* Or, uſons-nous de ces précautions, mes Freres, lorſque nous venons nous préſenter à Jeſus-Chriſt dans la priere ? ſortons-nous du milieu de nos idoles & de notre peuple ? Il nous ordonne de ſecouer l'iniquité qui eſt dans nos mains, avant que d'oſer les lever vers lui. *Si iniquitatem quæ eſt in manu tua, abſtuleris à te ..... tunc levare poteris faciem tuam abſque macula.* (Job. 11. 14. 15.) Puiſque nous allons demander, il ne faut rien expoſer aux yeux de notre Bienfaiteur, qui puiſſe arrêter ſes graces ; puiſque nous devons adorer, nous ne devons rien conſerver dans notre cœur, qui démente nos hommages ; puiſque nous allons nous humilier de nos fautes, il ne faut pas apporter encore l'affection criminelle devant notre juge. Il faut du moins haïr nos plaies, ſi nous ne pouvons pas encore couper juſqu'au vif pour les guérir ; il faut du moins gémir ſur notre miſere, ſi nous ne pouvons pas encore obtenir de notre foibleſſe cet effort généreux qui doit nous en délivrer. Toute priere doit donc partir d'un commencement imparfait de pénitence, & être une

démarche de converſion : toute priere doit donc, ou changer le cœur, ou être né d'un deſir de changement : autrement vous ne priez pas ; vous venez inſulter la ſainteté de l'Etre ſuprême. Et cependant, mes Freres, nous portons tous les jours juſques ſous la majeſté des regards de Dieu, des liens honteux, des deſirs de crime, des haines cruelles, des projets chimériques de fortune ; nous le prions de nous remettre nos offenſes, & nous ne nous en repentons pas, ou peut-être en méditons-nous de nouvelles ; nous le conjurons de nous delivrer de la tentation, & nous aimons d'y ſuccomber ; nous ſouhaitons que ſon nom ſoit ſanctifié, & nous ſommes dans le deſſein de l'outrager encore ; nous lui demandons que ſon Royaume nous ſoit donné, & nous voulons encore être du nombre de ces fornicateurs, de ces injuſtes, de ces adulteres, qui ne le poſſéderont pas ; en un mot, nous deſirons que ſa volonté s'accompliſſe, & nous refuſons de lui obeir. Sont-ce là, ô mon Dieu, des ſuppliants qui demandent des graces ? des coupables qui attendent leur pardon ? des indigents qui vous repréſentent leur miſere ? ou des profanes qui vous inſultent ? Et que voyez-vous dans ces prieres, qui ne ſollicite vos foudres, loin d'attirer vos faveurs ? Devant votre majeſté même, on s'entretient avec ſes paſſions, au lieu de les faire taire du moins en votre préſence, & l'on ſort quelquefois de la priere le cœur plus échauffé, l'eſprit plus occupé d'un deſſein, d'une entrepriſe, d'une paſſion, qu'on n'y eſt entré. La ſeule choſe dont on eſt vuide, ô mon Dieu ! c'eſt de vos vérités & de votre grace.

Mais ce n'eſt pas aſſez de ne rien porter ſous les yeux de Dieu dans la priere, qui puiſſe éloigner les graces que nous venons demander ; il faut, que la foi regle & purifie nos demandes ;

ſeconde condition de la priere chrétienne marquée dans la conduite de notre ſainte Femme de l'Evangile ; Seigneur, Fils de David, ayez pitié de moi : *Miſerere meî, Domine, Fili David.* (Matth. 15. 22.) Et ici, mes Freres, ſouffrez que je faſſe deux réflexions. La premiere, c'eſt qu'elle ne dit pas, remarque S. Chryſoſtome : Guériſſez ma fille; mais ayez pitié de moi : ſes propres beſoins s'offrent à elle les premiers dans ſa priere ; elle ſent ſon ame ſous la tyrannie d'un démon inviſible dont la délivrance lui paroît plus importante que celle du corps de ſa fille : ainſi elle demande d'abord le Royaume de Dieu & ſa juſtice, perſuadée que tout le reſte lui ſera donné comme par ſurcroît. Voilà la regle, mon cher Auditeur ; mais la ſuivez-vous ? dans les calamités qui vous affligent, commencez-vous à invoquer la miſéricorde du Seigneur ſur les miſeres cachées de votre ame, ou ſur les maux temporels qui vous accablent au dehors ? Demandez-vous premiérement, la charité qui demeure toujours, avant que de demander d'autres dons moins excellents & qui ſeront détruits avec vous ? & votre converſion vous intéreſſe-t-elle plus vivement que vos malheurs ? Lorſqu'un revers de fortune, ou plutôt un ordre ſecret de la Providence, vous eut fait décheoir de cet état de proſpérité, où votre naiſſance & les biens de vos ancêtres vous avoient placé ; quelle fut la premiere voix que votre cœur affligé fit monter vers le Seigneur ? Délivrez-moi, lui diſiez-vous, de ceux qui me perſécutent : de ſa grace, de votre ſalut, de vos ennemis domeſtiques, il n'en étoit point queſtion. Lorſque cet époux, cet ami, ce maître, à la vie duquel votre fortune étoit attachée, furent ſur le point de vous être enlevés, & que tout ſecours humain devenu inutile, il fallut lever les yeux au ciel, & mettre

dans le Seigneur toute votre eſpérance ; que lui offrites-vous d'abord ? les calamités prêtes de fondre ſur vous, à prévenir ? ou les crimes qui vous les avoient attirées, à expier ? Lorſque ſa main ſe fut appeſantie ſur votre propre perſonne, & que des maux longs & cruels eurent éteint peu à peu votre jeuneſſe & votre ſanté ; quels remedes demandiez-vous au ſouverain Médecin ! & tandis que les infirmités de votre chair vous trouvoient ſi ſenſible, connoiſſiez-vous ſeulement celles de votre ame ? Que vous auriez peu de ſuppliants, ô mon Dieu ! ſi vous n'aviez à diſtribuer que des dons céleſtes & des tréſors ſpirituels ! Mais je me trompe, mes Freres ; ce n'eſt pas le Seigneur que vous invoquez, puiſque vous deſirez quelqu'autre choſe que lui-même : vous invoquez la ſanté, la proſpérité, la gloire, puiſque vous ne vous adreſſez à lui que pour obtenir quelqu'un de ces dons ; vous le cherchez comme ces Juifs charnels, à cauſe des pains terreſtres qu'il multiplie ; & votre priere n'eſt qu'une demande injuſte d'un bien périſſable, que vous faites à l'Auteur de tous les biens.

La ſeconde réflexion, c'eſt que la véritable priere nous rappelle ſans ceſſe à nous-mêmes, & ſous prétexte de nous élever, ne permet pas qu'on s'oublie : *Fils de David, ayez pitié de moi.* Car, prier, c'eſt connoître ſa miſere ; c'eſt avouer à ſon Dieu ſon injuſtice ; c'eſt ſoupirer après la grace d'une parfaite délivrance. Prier, c'eſt vouloir anéantir en nous tout ce qui déplaît à l'Etre ſuprême : c'eſt s'animer à lui être déſormais plus fidele ; c'eſt ſe confondre à la vue de ſes bienfaits & de notre ingratitude ? Prier, c'eſt oppoſer nos mœurs à la loi ſainte, les redreſſer ſans ceſſe ſur cette regle, en retrancher ſans pitié tout ce qui s'y trouve contraire ; c'eſt avancer dans la pratique des vertus chrétiennes. En un

mot, la priere eſt la perfection de nos mœurs. Eh ! mes Freres, l'homme corrompu comme il eſt, pêtri d'orgueil, de ſenſualité, d'ignorance, & ſujet à tant de foibleſſes, quelques progrès qu'il ait fait dans la vertu, peut-il ſe permettre des vœux devant ſon Dieu, que pour lui-même ? peut-il ſe propoſer d'autre ſujet de ſa priere que lui-même, & les beſoins infinis de ſon ame ? peut-il lui reſter aſſez de loiſir, pour entrer dans de vaines ſpéculations où il ſe perd ? la priere eſt-elle donc un effort de l'eſprit, ou le langage du cœur ? & adore-t-on jamais ſon Dieu d'une maniere plus digne de lui, que lorſque, proſterné ſous la majeſté de ſes regards, la vile créature reconnoît qu'elle n'eſt que cendre & pouſſiere en ſa préſence ? Le pécheur ne doit tenir à ſon Dieu que ce langage : *Fils de David, ayez pitié de moi.* Dans ce ſentiment eſt renfermée toute la ſublimité de ſa priere ; c'eſt ainſi qu'il adore ſon Seigneur, qu'il l'aime, qu'il eſpere en lui, qu'il reconnoît ſes bienfaits, & qu'il confeſſe ſon impuiſſance.

En troiſieme lieu, la foi de notre Cananéenne lui inſpire dans ſa priere une réſignation parfaite à la volonté de ſon Libérateur ; elle ſe contente de lui dire : Ma fille eſt cruellement tourmentée par le démon ; *Filia mea malè à dæmonio vexatur.* (Ibid.) Elle n'ajoute pas, dit S. Chryſoſtome : Délivrez-la, Seigneur ; elle n'impoſe aucune loi à ſa miſéricorde. On ne l'entend pas crier, comme cet Officier de l'Evangile : Venez, Seigneur, & guériſſez mon ſerviteur ; comme cet Aveugle de Jéricho : Seigneur, faites que je voie ; comme cette mere des enfants de Zébédée : Dites que mes deux enfants ſoient aſſis, l'un à votre droite & l'autre à votre gauche ; contente d'avoir découvert le ſujet de ſa douleur, elle s'en remet du reſte à la ſageſſe & à la clémence du Fils de

David, & laiſſe à la ſeule diſpoſition de ſa volonté, les ſuites de ſa deſtinée : *Filia mea malè à dæmonio vexatur.* Ainſi Dieu veut qu'on le prie, mes Freres ; il eſt plus éclairé ſur nos beſoins que nous-mêmes ; car d'ordinaire nous ne ſavons ce que nous lui demandons : ſouvent nous exigeons de lui des faveurs, que ſa juſtice nous accorde comme des peines, parce qu'il s'indigne que nous ne comptions ſa volonté pour rien dans nos prieres ; que nous reſpections ſi peu les ordres éternels de ſa providence ſur nous, & que nous voulions faire à ſa ſageſſe une loi de la bizarrerie de nos deſirs. Cependant, mon cher Auditeur, c'eſt ici le défaut le plus univerſel de nos prieres ; l'accompliſſement de ſa volonté ſainte n'eſt preſque jamais la regle de nos vœux & de nos demandes. Lorſqu'il vous a frappé dans vos biens, ou dans votre perſonne, lui avez-vous dit : Seigneur, ſi cet état d'affliction me rend plus agréable à vos yeux, & me met dans une heureuſe impuiſſance de vous déplaire, laiſſez-moi des maux ſi précieux ! Eſt-ce ainſi que vous l'avez prié ! Ah ! vous n'avez pas eu aſſez de larmes & de ſoupirs pour lui demander le retour de la ſanté ou de la fortune. Mais qu'eſt-il arrivé ? il vous a exaucé, & les ſuites ne vous ont que trop fait connoître qu'il vous avoit puni en vous exauçant, & qu'il avoit été un Dieu cruel en vous devenant propice : vous avez fait ſervir aux plaiſirs & aux égarements des paſſions, cette ſanté qu'il vous a rendue, & les biens où vous êtes rentré, n'ont été entre vos mains que les triſtes inſtruments de vos crimes. Lorſque ſa main ſe fut étendue ſur cet enfant, qu'une tendreſſe déréglée vous rendoit ſi cher, & que vous regardiez comme l'unique ſucceſſeur de vos grands biens, & le ſeul appui de vos eſpérances ; vous contentâtes-vous de lui dire comme la ſainte mere

de notre Evangile : Seigneur, mon enfant eſt cruellement tourmenté ; ſon ſort eſt entre vos mains ; vous voyez mon affliction ; vous prévoyez ſa deſtinée ; n'ayez aucun égard à mes deſirs s'ils ne s'accordent pas avec vos conſeils éternels ! *Filia mea malè à dæmonio vexatur.* Ah ! vous ne ſaviez demander au Seigneur que ſa vie, & la prolongation de ſes jours ; il la lui rendit, cette vie ; il les prolongea, ces jours ; & mille chagrins amers dont ſes mœurs licencieuſes ont depuis contriſté votre tendreſſe, & ſa révolte peut-être dénaturée contre vous-même, & l'oubli du reſpect & de la piété paternelle, vous ont appris que vous ne méritiez pas alors d'être refuſé ; que votre priere n'étoit pas aſſez ſoumiſe & aſſez pure, pour être exaucée ; & que le bienfait dont il conſoloit l'excès de votre douleur, en étoit le plus terrible châtiment. Comme nous ignorons, mes Freres, ſi le Seigneur veut nous ſanctifier par la voie des afflictions ou de la proſpérité, de la ſanté ou de la maladie, de la réputation ou des opprobres, nous devons dans nos prieres le conjurer d'accomplir ſes deſſeins éternels ſur nous, de nous mener par le ſentier qu'il nous a préparé dès le commencement des ſiecles ; & ne lui demander les faveurs temporelles, qu'autant que ſa ſageſſe les trouvera favorables à notre ſalut. Pour les biens de la grace, la converſion du cœur, la délivrance des paſſions, la fidélité dans les occaſions, la perſévérance dans la vertu ; ah ! demandons-les ſans condition & ſans réſerve : la volonté du Seigneur, dit l'Apôtre, eſt toujours que nous ſoyons ſaints ; & nous ne pouvons ſolliciter avec trop d'inſtance, ce que nous ne ſaurions jamais trop tôt obtenir. Mais c'eſt ici où chacun s'abuſe ; & où pour juſtifier des prieres intéreſſées & charnelles, on confond les intérêts du ſalut avec ceux

de l'amour propre : on s'imagine dans des maladies habituelles, que ſi le Seigneur nous rendoit la ſanté, nous ſerions moins tiedes dans ſon ſervice; plus en état d'entrer dans de bonnes œuvres, plus propres à nous appliquer à l'affaire de l'éternité ; & là-deſſus, on ne ceſſe de lui demander la délivrance de ſes maux. On ſe perſuade dans la diſgrace, que ſi l'on jouiſſoit encore d'une fortune riante, on ſoulageroit les malheureux, on favoriſeroit les gens de bien, on ſoutiendroit les intérêts des peuples, on mettroit à couvert la foibleſſe & l'innocence, de l'injuſtice & de l'oppreſſion ; & là-deſſus, on ſe permet mille deſirs pour le retour de la fortune & de la proſpérité. On croit, dans la décadence des affaires, qu'une ſituation plus tranquille nous laiſſeroit plus de loiſir de travailler au ſalut ; & là-deſſus, on ne ceſſe de dire au Seigneur : N'abandonnez pas, ô mon Dieu ! ceux qui veulent vous ſervir & vous glorifier dans vos dons. Illuſions, mes Freres ; l'état où la Providence nous place, eſt toujours le plus propre à notre ſalut ; plus même cet état nous déplaît, plus la grace y trouve de moyens de ſanctification : demander au Seigneur qu'il nous en tire, ſous prétexte de le ſervir ailleurs plus fidellement, c'eſt vouloir excuſer à ſes yeux l'uſage peu chrétien que nous en faiſons. Mais ce ſeroit peu de ne demander que ce qu'il faut dans la priere ; nous devons le demander comme il faut, & c'eſt ſur quoi l'exemple de notre ſainte Cananéenne va encore nous inſtruire.

II. PARTIE. On ne prie pas quand ce n'eſt pas le cœur qui prie, dit S. Auguſtin ; & Dieu n'écoute que le cœur. Or, le langage du cœur eſt toujours fervent & embraſé; le cœur ne connoît point la tiédeur & la nonchalance : premiere inſtruction renfermée dans l'hiſtoire de notre Evangile. La ſainte

ſainte Femme perſuadée qu'elle parloit au Maître des cœurs ; que la multitude des paroles ne convenoit qu'aux adorateurs des dieux de Tyr & de Sidon, & qu'un ſeul ſentiment d'une foi vive plaiſoit plus au Dieu véritable, que le diſcours le plus abondant, ne laiſſe preſque parler que ſa tendreſſe & ſa douleur. Elle crie, à la vérité, *clamavit ;* mais le cri inviſible de ſon cœur eſt encore plus puiſſant : elle pleure ; mais ſes larmes ne ſont qu'une foible expreſſion de ſa peine : elle touche les aſſiſtants par le ſpectacle de ſa déſolation ; mais ſon cœur offre aux yeux de Jeſus-Chriſt un cœur mille fois plus touchant : ſa ferveur fait tout le mérite de ſa priere. En effet, mes Freres, lorſque nous paroiſſons devant notre Dieu, tiedes, languiſſants, inattentifs ; que nous expoſons nos beſoins comme des beſoins étrangers ; qu'il ſemble que l'affaire que nous traitons, n'eſt pas la nôtre ; que nous laiſſons parler notre langue ſans y joindre les mouvements religieux d'un cœur touché, que faiſons-nous ? nous choiſiſſons les yeux de Dieu pour le rendre témoin des égarements d'un eſprit oiſeux & des tiédeurs d'un cœur infidele ; nous venons nous mettre en ſa préſence pour lui dire que nous ne l'aimons pas ; nous nous proſternons à ſes pieds pour ne penſer point à lui, & ne nous entretenir qu'avec les créatures ; en un mot, nous l'irritons dans le lieu de propitiation, & changeons en crime l'exercice le plus utile & le plus conſolant de la foi. Car, premiérement, mes Freres, ce qui rend la ferveur ſi eſſentielle à la priere, eſt la majeſté de celui que nous prions : les hommages tiedes ſont indignes de lui ; & s'il maudit celui qui fait ſon ouvrage avec négligence, quel autre acte de religion eſt plus ſon ouvrage que la priere ? Secondement, le prix des graces que nous demandons. Quoi ! nous ſollici-

tous des biens éternels, les promeſſes de la vie future, le don ineſtimable de la perſévérance, la poſſeſſion immortelle de Dieu : eh ! peut-on demander languiſſamment des biens ſi précieux ? n'eſt-ce pas déclarer, ou qu'on n'en eſt point touché, ou qu'on n'y prétend point ? & le cœur tout entier peut-il ſuffire à les deſirer ? Ah ! ſur tout le reſte nous trouvons en nous tant de vivacité ; il ſemble que pour nous rendre froids & languiſſants, il ſuffit de nous preſenter devant notre Dieu & de penſer aux biens véritables. Troiſiemement enfin, la nature même de la priere. C'eſt un commerce tendre avec votre Dieu : pouvez-vous y être tout de glace ? c'eſt la conſidération de ſes perfections infinies ! pouvez-vous les contempler ſans en être touché ? c'eſt une attention ſur tous les biens dont il vous a favoriſé ; qu'y a-t-il qui intéreſſe plus un bon cœur que le ſouvenir des graces reçues ? c'eſt un gémiſſement ſur vos fautes paſſées ; peut-on rappeller avec indifférence devant ce que l'on aime, les infidelités dont on a été coupable à ſon égard ? Tout nous apprend donc à prier avec ferveur ; & ſans cette condition, la priere n'eſt plus, ou qu'un mépris du Seigneur, ou qu'une occupation inutile d'un eſprit oiſeux & immortifié.

En ſecond lieu, notre Femme de Tyr ne veut devoir la grace qu'elle ſollicite, qu'à la ſeule miſéricorde du Fils de David ; & l'humilité de ſa priere répond à la vivacité de ſa foi. Elle n'allégue rien en ſa propre faveur, ni le courage qui l'a fait ſortir du milieu de ſa nation, ni la foi qui l'a portée à laiſſer là ſes idoles, & venir chercher un Etranger ; elle ne veut point d'autre mérite pour toucher Jeſus-Chriſt, que ſa propre miſere ; *Fils de David, ayez pitié de moi.* On la met au nombre des plus vils animaux ; & elle trouve dans cet opprobre même une nouvelle raiſon de

confiance : on lui préfere les brebis d'Iſraël ; & elle ſouſcrit à cette ignominie Elle n'allegue point, pour excuſer ſes ſuperſtitions paſſées, & adoucir le titre odieux qu'on lui donne, les engagements de la naiſſance où il entre ſi peu de choſe de notre part, & qui ſont ſon malheur plutôt que ſon crime : elle n'oppoſe point à la préférence dont Jeſus-Chriſt honore les Juifs, leur ingratitude, leur envie, leur endurciſſement qui les rend encore plus coupables que les habitants de Tyr & de Sidon. L'humilité eſt ſimple, & ne voit que ſon propre néant. En effet, mes Freres, rien n'éloigne de nous les graces du Ciel, comme de chercher en nous-mêmes les raiſons de la libéralité divine. Au commencement de la converſion, on jette quelquefois ſur ſoi dans la priere des yeux de complaiſance devant la ſainteté du Dieu qu'on adore; ſur un naturel heureux qui nous a toujours préſervés de quantité d'excès, lors même que nous ſuivions les voies du crime ; ſur un fonds de religion & de crainte de Dieu, qui dans le temps même de nos déſordres, nous inſpiroit je ne ſais quel reſpect pour la piété & pour ceux qui la pratiquoient, & une ſecrete horreur pour ces hommes de péché, qui font d'une impiété & du mépris des choſes ſaintes, l'aſſaiſonnement d'une débauche. On rappelle en ſecret l'idée de ces pécheurs pour en faire honneur à celle qu'on ſe forme de ſoi-même, & on dit, ſans y penſer, aux pieds des autels, comme le Phariſien : Je ne ſuis pas fait comme le reſte des hommes. Sommes-nous plus avancés dans la vertu ? loin de bénir la main qui a rompu nos chaînes, nous croyons trouver dans notre juſtice les raiſons que le Seigneur a eues de nous diſcerner de tant de pécheurs qui s'égarent, & de nous appeller à ſes voies ſaintes. Ainſi, lorſque dans nos afflictions nous nous adreſſons au Seigneur, ah ! ne ſe mê-

lons preſque toujours dans nos demandes le ſouvenir de ce que nous avons fait pour lui ; il ſemble que nous demandons une juſtice, plutôt qu'une grace. Nous expoſons avec complaiſance à ſes yeux, comme les Apôtres, une barque & quelques filets abandonnés, c'eſt-à-dire, les œuvres les plus legeres faites en ſon nom : nous lui diſons dans le ſecret du cœur : Ne nous rendrez-vous rien pour cela ! *Quid ergò erit nobis !* (Matth. 19. 27.) On repaſſe ſur une aumône, ſur une œuvre de miſéricorde, ſur une pratique de piété ; & tandis que d'une main nous étalons nos calamités, de l'autre nous préſentons nos mérites. Nous mettons dans une balance, comme Job, nos juſtices & notre affliction ; & nous perdons ſouvent dans la priere le fruit des mérites paſſés, où l'on auroit dû en acquérir de nouveaux. Ce n'eſt pas qu'on ſe glorifie groſſiérement devant le Seigneur ; on ne lui dit pas tout haut : Vous devez, Seigneur, à ma fidélité quelque reconnoiſſance ; mes œuvres ſaintes ſeroient-elles effacées à vos yeux, vous, devant qui tout eſt vivant ! ah ! c'eſt dans le malheur qui m'afflige, que je dois ſentir que ce n'eſt pas en vain qu'on vous ſert. On ne le dit pas tout haut ; mais on ſe le dit tout bas à ſoi-même : on n'étale pas ouvertement ſes mérites ; mais on les laiſſe entrevoir. On ſe couvre de ſes juſtices ; on n'enviſage la majeſté du Très-haut qu'à travers ce voile flatteur de nos propres juſtices, ſans ſe ſouvenir que Moïſe ſur la montagne levoit le voile, lorſqu'il parloit au Seigneur, comme pour lui mieux expoſer ſes miſeres, & ne s'en ſervoit qu'en ſe tournant vers le peuple, & pour ſe cacher, ce ſemble, à lui-même le ſouvenir des actions héroïques, & des prodiges qu'il avoit opérés au milieu de ſes freres. Le pécheur n'a jamais de meilleur titre pour obtenir des graces, que ſon in-

dignité, & la clémence d'un Dieu qui ne lui doit que le châtiment de ſes crimes.

A la ferveur & à l'humilité de ſa priere la ſainte Cananéenne ajoute en dernier lieu la perſévérance. D'abord Jeſus-Chriſt n'avoit répondu que par un ſilence froid & accablant à ſes ſupplications ſi ſoumiſes, ſi humbles, ſi ferventes : *Qui non reſpondit ei verbum.* Elle a abandonné ſes dieux, ſon peuple, ſa fille même mourante, pour venir à lui, & il n'avoit pas daigné la regarder : elle lui expoſe ſa douleur d'une maniere ſi vive, ſi tendre, ſi pleine de foi, ſi capable de toucher les cœurs. Les aſſiſtants en ſont attendris, & Jeſus Chriſt tout ſeul la voit d'un œil indifférent, lui qui devoit pleurer ſur Jéruſalem rebelle ; lui que la confuſion ſeule d'une femme adultere trouva ſi indulgent & ſi miſéricordieux ; lui qui ſe repréſentoit à ſes Diſciples ſous la figure d'un Paſteur tendre, occupé à chercher à travers les montagnes les brebis égarées ; lui-même refuſe ſes ſoins & ſa tendreſſe à celle-ci qui vient à lui d'une région ſi éloignée. Tant de foi, tant de démarches, tant de larmes ne devoient-elles être payées que d'un ſilence ſi déſolant ? & quelle autre foi n'eût point été rebutée d'une rigueur ſi peu attendue ? *Qui non reſpondit ei verbum.* Cependant cette Femme forte perſévere ; ſa grande ame ne plie point. Juſqu'ici elle n'avoit oſé ſe préſenter au Sauveur, & s'étoit contentée d'élever ſa voix de loin : *Dimitte eam, quia clamat poſt nos* ; mais à meſure qu'elle eſt refuſée, elle avance, & les rigueurs ſont les ſeuls attraits dont Jeſus-Chriſt ſe ſert pour l'attirer. Mais que veut-elle dire enfin en ſe proſternant aux pieds de Jeſus-Chriſt ? Vient-elle, piquée d'une ſecrete jalouſie, lui rappeller le ſouvenir de tant de prodiges qu'il a opérés ailleurs ? lui dire, comme les habitants de Nazareth : Le bruit public

nous a inſtruits de ce que vous avez fait à Capharnaüm. Vient-elle recueillir ce que ſon affliction lui laiſſe encore des forces, & par tout ce que l'amour maternel peut inſpirer de plus tendre & de plus éloquent, faire un dernier effort pour toucher celui qu'elle veut ſe rendre propice? Que pouvoit-on attendre de plus d'une femme infidelle? Cependant voyez-la aux pieds du Sauveur, comme elle adore en ſilence les conſeils éternels dirigés ſur elle : *At illa venit, & adoravit eum, dicens : Domine, adjuva me :* comme elle ſouſcrit en ſecret aux diſpoſitions ſéveres de ſa pénitence; comme elle s'humilie ſous la main puiſſante qui la frappe. Tranquille ſur le ſort de ſa fille, elle n'en parle plus; elle l'a miſe depuis long-temps entre les mains de ſon Libérateur : ce n'eſt plus la délivrance de ſon affliction qu'elle demande; c'eſt la force de pouvoir la ſoutenir : *Domine, adjuva me* : Seigneur, ſoutenez-moi. Elle ſe refuſe même des plaintes, la ſeule conſolation des malheureux : elle étouffe tout ce que la tendreſſe d'une mere a de plus vif; elle fait rentrer ſes deſirs dans les ordres de celui qu'elle adore; elle ſe croit indigne d'être exaucée, ſeulement parce qu'elle ne l'eſt pas; & tout ce qu'elle ſollicite, c'eſt une ame encore plus forte que ſa douleur : *Domine, adjuva me* : Seigneur, ſoutenez-moi : ne rendez pas la ſanté à ma fille, puiſque votre juſtice & mon infidélité s'y oppoſent : mais arrachez de mon cœur la tendreſſe que je ſens encore pour elle : *Domine, adjuva me.* Qui n'eût cru que cette derniere démarche auroit enfin triomphé des retardements du Sauveur? cependant elle n'attire à cette Femme ſi conſtante, que des reproches rigoureux : Il n'eſt pas juſte, lui dit-on, de prendre le pain des enfants & de le donner aux chiens. Mais un mépris ſi outrageant ne la bleſſe point; les inſtances re-

doublent avec les difficultés ; & l'obſtination de ſa perſévérance arrache, pour ainſi dire, des mains de Jeſus-Chriſt, une grace ſi long-temps différée : *O femme*, s'écrie-t-il, ne pouvant s'empêcher de louer tout haut ce qu'il admiroit depuis long-temps en ſecret ; *votre foi eſt grande ! qu'il vous ſoit fait comme vous deſirez*. Double inſtruction pour nous, mes Freres, ſur la perſévérance dans nos prieres. Souvent le Seigneur ne nous exauce point. Il nous laiſſe dans l'affliction dont nous demandons qu'il nous retire, dans les foibleſſes ſous leſquelles nous gémiſſons, dans les tentations d'où nous ſortons toujours à demi vaincus. Alors nous ceſſons de demander ; il nous paroît inutile de lui réitérer des vœux qu'il n'exauce pas ; plus tranquilles même quelquefois dans nos paſſions, après en avoir demandé en vain la délivrance, nous croyons n'avoir rien oublié de notre côté, & que déſormais c'eſt à la grace à faire le reſte. Mais je ne vous dis pas que peut-être vous n'êtes pas exaucés, parce que vous demandez mal ; que votre priere porte avec elle-même les raiſons du refus de Dieu ; & qu'il faut en corriger les défauts, & non pas en interrompre la pratique. Je ne vous dis pas que dans une vie toute mondaine, vous ſollicitez peut-être des graces qui ne ſont que la récompenſe de la retraite, de la pénitence & de la priere ; que vous demandez le don précieux de la continence & de la chaſteté ; tandis que vos commerces, vos lectures, vos entretiens vous conduiſent à la perdre ; la patience dans vos afflictions, vous qu'une recherche éternelle de vos aiſes a ſi peu juſques-là accoutumé à ſouffrir ; le goût de la vertu, vous en qui des mœurs tiedes & ſenſuelles éteignent toutes les graces ; la fidélité dans les occaſions, vous qui ne veillez pas ſur votre cœur, & qui négligez toutes les pré-

cautions les plus néceſſaires à la piété chrétienne. Ah ! je ne ſuis point ſurpris ſi Jeſus-Chriſt vous répond alors, comme aujourd'hui à la Cananéenne : *Qu'il n'eſt pas bon de prendre le pain des enfants pour le jeter aux chiens*, & que les faveurs que vous ſollicitez ne ſont pas le partage des pécheurs comme vous, & ſont réſervées à la fidélité des ames juſtes : *Non eſt bonum.* Je ſuppoſe que vous demandiez comme il faut, & je dis que vous êtes injuſte de vous rebuter, lorſqu'on ne vous exauce point. Eh ! quoi, mon cher Auditeur, le ſalut vous paroît-il trop vil pour être demandé plus d'une fois ? En demeurez-vous à une ſeule démarche pour les choſes que vous ſouhaitez vivement ? & que font les obſtacles dans vos prétentions temporelles, que piquer & réveiller davantage vos deſirs ? Vous comptez vos démarches avec Jeſus-Chriſt ; mais les compte-t-il lui-même avec vous ? après que vous l'avez tant de fois rejeté, ne revient-il pas encore ſe préſenter à la porte de votre cœur, auſſi empreſſé de votre ſalut, lorſqu'il vous appelle à la onzieme heure du jour, qu'il l'étoit en vous appellant à la premiere ? Ah ! ſi après quelques inſpirations de ſa grace, il ſe fût retiré tout-à-fait de vous ; ſi ſeulement, pour n'avoir rien à ſe reprocher ſur votre perte, il ſe fût contenté de vous avertir une fois, & qu'il vous eût laiſſé enſuite entre les mains de votre corruption, où en ſeriez-vous ? O homme ! pouvez-vous demander trop ſouvent l'unique bien qui vous ſoit néceſſaire ? & ignorez-vous que votre Dieu veut être preſſé, ſollicité, importuné, & que ſa grace, comme ſon royaume, eſt le prix de la ſeule violence ? D'ailleurs, Dieu vous refuſe ; mais c'eſt pour vous obliger de le prier plus longtemps. Il connoît le caractere de votre cœur ; ſi vous n'aviez rien à ſouhaiter de ſa libéralité, vous ne

vous adreſſeriez jamais à lui ; ſi une fois il vous avoit exaucé, le bienfait vous feroit oublier le Bienfaiteur. Dieu vous refuſe : mais que ſavez-vous ſi votre priere elle-même n'eſt pas plus agréable à Dieu que la vertu que vous lui demandez ? s'il n'aime pas mieux entendre vos gémiſſements ſur votre impatience & ſur vos foibleſſes, que vous voir plus patient & plus fidele ? ſi la componction que vous lui offrez de votre défaut dans la priere, ne vous purifie pas plus à ſes yeux que l'amendement de ce défaut même ? Mais enfin, que ſavez-vous ſi vous ne vous êtes point rebuté, lorſque vous étiez ſur le point d'obtenir ce que vous demandiez, & que le Seigneur n'attendoit plus qu'une nouvelle inſtance ? Vous avez prié, & il n'a point eu d'oreilles pour vous ; vous avez crié derechef, il s'eſt tû : encore une fois, la voix de votre cœur eſt montée de nouveau vers le Seigneur, & ç'a été en vain : alors vous en êtes demeuré là, comme ce Roi d'Iſraël, après qu'il eut frappé trois fois la terre d'un javelot : mais que ne pourſuiviez-vous, comme repondit le Prophete Eliſée à ce Prince imprudent : *Si vous euſſiez frappé cinq fois, c'en étoit fait de l'Aſſyrie, & vous auriez remporté une victoire entiere ſur vos ennemis.* (4. Reg. 1. 3. 19.) Dieu avoit marqué le moment de ſa grace à une nouvelle demande ; vos premiers vœux l'avoient déja diſpoſé, & il n'étoit plus queſtion que d'achever votre ouvrage : vous vous êtes découragé, lorſque vous étiez ſur le point de recueillir le fruit de vos peines : *Si percuſſiſſes quinquies* : encore un peu de perſévérance, vous obteniez ce que vous demandiez ; encore un coup frappé à la porte, on vous l'eût ouverte ; encore un nouvel effort, vous triomphiez de la lenteur de Dieu même ; & vous perdez en vous rebutant les graces que vous aviez déja meritées, & celles que vous étiez fur

le point d'attirer ſur vous. Une ſeule réflexion que je vous prie ici de faire, c'eſt qu'il ne ſuffit pas de continuer ſimplement & de ne pas ſe décourager ; il faut redoubler ſes efforts. Après qu'on a demandé, cherché, & qu'on n'a rien obtenu, il faut frapper. En effet, mes Freres, Dieu ne differe de nous exaucer, que pour rendre nos vœux plus ardents : il ne rejette pas nos demandes, il ne veut qu'enflammer nos deſirs. C'eſt là une de ces feintes de l'amour divin, qui ne paroît ſe refuſer que pour réveiller notre tendreſſe ; & ſouvent il renouvelle à l'égard des ames fidelles, l'hiſtoire des Diſciples d'Emmaüs, c'eſt-à-dire, il ne fait ſemblant de ſe retirer d'elles, qu'afin qu'on lui faſſe de nouvelles violences pour le retenir. Tel eſt le deſſein de Dieu dans la ſuſpenſion de ſes graces. Or, vous ne vous laſſez point de demander, dites-vous, depuis le moment fatal qui vit périr votre innocence. Depuis ce jour fatal qui changea votre joie en triſteſſe, & qui tarit toutes les reſſources de votre fortune ; depuis que la main du Seigneur vous a frappé de cette infirmité cruelle qui mêle à vos jours tant d'amertumes, vous ne ceſſez de demander la force de vous relever de votre chûte ; la foi, pour ſoutenir votre adverſité ; cette patience chrétienne qui nous fait poſſéder nos ames en nous en rendant les maîtres, qui ſait ſouffrir ſans ſe plaindre & ſans murmurer : & cependant vous vous retrouvez encore aujourd'hui auſſi fragile, auſſi triſte, auſſi inquiet que le premier moment où vous commençâtes à prier le Seigneur ; vous perſévérez, & le Seigneur ne répond pas. Mais je vous demande, les retardements du Seigneur vous ont-ils conduit à des inſtances plus vives & plus preſſantes ! avez-vous ajouté à la priere le ſecours du jeûne & de la pénitence ! avez-vous tenté de nouvelles voies pour fléchir le Seigneur !

a-t-on vu votre ferveur ſe rallumer, croître votre fidélité, vos œuvres chrétiennes ſe multiplier ? enfin, avez-vous fait monter des cris plus perçants vers le ciel, les premiers y étant montés ſans ſuccès ? &, comme les Iſraélites, après avoir fait, durant ſix jours, le tour des murailles de Jéricho, y avez-vous ajouté au ſeptieme, le bruit des trompettes & des hurlements, comme pour triompher de Dieu même par ce nouvel effort, & voir tomber à vos pieds la paſſion dont vous aviez tant de fois ſouhaité d'être délivré ? Ah ! le Seigneur ne vous exauce pas, parce que vous demandez toujours de même. Il a beau ſe refuſer à vous, vous ne ſentez pas aſſez ſon refus, & votre voix ne monte pas vers lui avec un nouvel effort. Ah ! ce qu'Elie diſoit autrefois par pure dériſion, aux Prophetes de Baal aſſemblés à Béthel pour immoler à ce Dieu, je pourrois vous le dire ici plus réellement : Criez plus haut, car votre Dieu dort quelquefois, & il a beſoin qu'on l'éveille. La Cananée ne ſe contente pas de dire toujours : Fils de David, ma fille eſt cruellement tourmentée, elle s'approche, elle fait de nouveaux efforts ; enfin, elle oblige encore les Diſciples à devenir ſes interceſſeurs auprès de Jeſus-Chriſt. Et voilà, mes Freres, le modele de notre perſévérance. Adreſſons à Dieu nos vœux & nos prieres : s'il ne nous exauce point, retournons à ce ſaint exercice avec une nouvelle ferveur ; s'il continue d'être ſourd à nos cris, loin de nous rebuter, revenons ſans ceſſe à la charge ; & faiſons-lui en quelque ſorte violence pour lui arracher ſes graces. Intéreſſons dans notre cauſe les gens de bien : ce ſont les amis de Dieu ; ils ont du crédit auprès de lui : ſeulement gardons-nous de compter ſur les prieres des gens de bien, au point que nous négligions de prier pour nous-mêmes. Les Apôtres qui ſollicitent

pour la Cananée, ſont refuſés, & la Cananée obtient enſuite elle-même ; pour nous apprendre, dit ſaint Chryſoſtome, que les vœux que nous adreſſons nous-mêmes au Seigneur, quelque pécheurs que nous ſoyons d'ailleurs, le touchent tout autrement que des vœux étrangers, quelque purs qu'ils puiſſent être devant lui. Cependant, voilà en quoi conſiſte preſque toute la piété des perſonnes d'un certain rang ; à honorer les ſerviteurs de Jeſus-Chriſt, & à recommander à leur piété & au mérite de leurs prieres, les beſoins de leur ame. Mais que ſert, mes Freres, d'intéreſſer les Juſtes à votre ſalut, ſi vous ne voulez pas y travailler vous-mêmes ? que ſert, que des ames ſaintes diſent tous les jours : Seigneur, convertiſſez cette ame que vous avez rachetée de votre ſang, ſi de votre côté vous dites : Je ne ſaurois me donner encore à vous, ne rompez pas des liens qui me plaiſent & que je ne puis haïr encore ? Vous reſſemblez à cet infortuné Simon, qui ne voulant pas avoir de part à la grace de l'Evangile & à la prédication des Apôtres, ni ſortir de ſes voies égarées, conjuroit cependant les Diſciples de prier le Seigneur pour lui : *Precamini vos pro me ad Dominum.* (Act. 8. 14.) Ne mettez point d'obſtacle aux graces que l'on ſollicite pour vous, & alors les prieres des Juſtes ſeront puiſſantes. Priez ſans ceſſe vous-même le Seigneur, qu'il vous donne un cœur nouveau, qu'il anéantiſſe vos injuſtes cupidités, qu'il exauce les vœux de ſes ſerviteurs, qui ne ſe laſſent point de lui demander votre converſion. Priez, dis-je, & ne vous laſſez point ; ſi vous êtes pécheur, il ne vous reſte que cette voie pour recouvrer la grace ; ſi vous êtes Juſte, c'eſt par-là ſeulement que vous pouvez la conſerver. Eh ! n'êtes-vous pas heureux que la miſéricorde divine vous ait ouvert une voie de ſalut ſi aiſée &

ſi conſolante ? Le Seigneur eſt cet homme de l'Evangile, qui, après quelques difficultés, ne peut refuſer trois pains à un ami qui les demande avec inſtance : c'eſt le pere qui ne ſauroit donner un ſerpent à ſes enfants, lorſqu'ils lui demandent de la nourriture : en un mot, c'eſt le Juge vaincu par les ſollicitations de la veuve, & qui accorde enfin à ſes importunités ce qu'il avoit d'abord refuſé à ſes premiers cris ; & ces paraboles ſi conſolantes, c'eſt Jeſus-Chriſt lui-même qui en eſt l'auteur, & qui les applique au Juge céleſte. Mon Dieu ! vous conviez vous-même le pécheur à vous demander des graces : il ſemble que vous êtes intéreſſé à rendre l'homme heureux, & que vous ne vous ſuffiſez pas à vous-même. Ah ! mes Freres, d'où vient donc qu'un exercice ſi avantageux à la foibleſſe humaine, eſt ſi négligé parmi nous ? d'où vient que dans le monde on a ſans ceſſe recours à de nouveaux artifices, pour ôter l'ennui de la vie mondaine, pour remplir des moments que la variété des plaiſirs laiſſe encore vuides, & qu'on ne ſauroit trouver le temps de prier ? Eh ! ne faut-il pas que Dieu, à qui tous les moments de la journée devroient être conſacrés, les partage du moins avec le monde ? On ne vous reproche point ici le temps ſi précieux aux Chrétiens, conſacré à un jeu exceſſif, à de vains entretiens, à des inutilités preſque éternelles ; mais du moins retranchez-en quelques moments pour gémir devant Dieu du mauvais uſage que vous faites du reſte. On ne vous demande pas comment ſe paſſent vos jours & vos années ; mais du moins qu'ils ne ſe paſſent pas tous ſans penſer à l'Auteur de votre être & au Juge de vos actions. Conſacrez lui des heures, que ni les occupations, ni les plaiſirs ne puiſſent plus lui diſputer. Souvenez-vous que Daniel aima mieux s'expoſer à perdre la vie, que

manquer à l'heure de ſa priere. Offrez-lui à la tête de vos familles, des vœux communs; ne regardez plus l'oraiſon, cette occupation continuelle d'un Chrétien, comme le partage des ames retirées. Et vous, ô mon Dieu! formez dans nos cœurs des deſirs qui ne peuvent venir que de vous : répandez ſur nous cette grace de la priere, qui eſt la ſource de toutes les autres : donnez-nous ce Maître inviſible, qui ſeul apprend à prier; & préparez-nous les biens éternels, en nous inſpirant le deſir de les demander.

Ainſi ſoit-il.

SERMON

POUR

LE VENDREDI

DE LA PREMIERE SEMAINE

DE CARÊME.

Sur la Confeſſion.

In his jacebat multitudo magna languentium, cæcorum, claudorum, aridorum, expectantium aquæ motum.

Sous les galeries de la Piſcine étoient couchés par terre un grand nombre de malades, d'aveugles, de boiteux, de ceux qui avoient les membres ſecs, qui tous attendoient que l'eau fut remuée. Joan. 5. 3.

QUELLE eſt cette Piſcine, mes Freres, ſituée près la porte des Victimes? Quels ſont ces malades que je vois alentour, & qui la plupart attendent en vain la guériſon? D'où vient qu'un paralytique de trente-huit ans tout ſeul, recouvre une ſanté parfaite; & que dans cette foule de

malades, Jeſus-Chriſt va choiſir le plus déſeſpéré, tandis qu'il ſe refuſe à des infirmités plus communes & moins invétérées ?

On vous l'a dit ſouvent, mes Freres : cette Piſcine myſtérieuſe teinte du ſang des victimes, c'eſt le bain ſacré de la pénitence teint du ſang de l'Agneau, qui purifie nos conſciences, & qui guérit toutes nos langueurs : ces malades de toutes les ſortes, qui attendent ſous les galeries, & parmi leſquels à peine s'en trouve-t-il un ſeul qui mérite d'être guéri, nous repréſentent cette multitude de Fideles, qui tous les jours approchent de ce ſacrement avec ſi peu de fruit ; dans le paralytique guéri, vous voyez l'image d'un pécheur invétéré, lequel touché du malheur de ſon état, s'attire des regards de miſéricorde de la part de Jeſus-Chriſt, & obtient la grace d'une parfaite délivrance.

Or, d'où vient, mes Freres, l'inutilité de ce remede divin à l'égard de tant de pécheurs qui en approchent ? Les graces de nos Sacrements ont-elles perdu quelque choſe de leur premiere vertu, par la ſuite des temps & par la durée des ſiecles ? les prémices du ſang de Jeſus-Chriſt fraîchement répandu, étoient-elles plus puiſſantes pour la converſion des pécheurs, à la naiſſance de la foi, qu'elles ne le ſont en ces derniers temps ! & en eſt-il de la vertu de Dieu, comme des choſes humaines, leſquelles, parfaites dans leur commencement, ſouffrent toujours quelque choſe de la loi fatale des temps, & s'affoibliſſent avec les années ? D'où vient qu'on ne vit jamais tant de pécheurs autour de nos Tribunaux, & que jamais on n'en vit ſortir moins de pénitents ? D'où vient que dans un ſiecle où la décadence des mœurs a rendu ce remede ſi néceſſaire, où l'indulgence des Miniſtres, & les adouciſſements même de la diſcipline, l'ont rendu ſi

facile & ſi familier, peu s'en faut qu'il ne ſoit devenu inutile ? D'où vient enfin, que dans ces temps heureux, où ſous les portiques de nos Temples, les pénitents proſternés attendoient ſi long-temps la grace de la réconciliation, nul preſque ne deſcendoit dans la Piſcine qu'il n'y retrouvât une ſeconde innocence ? & qu'aujourd'hui, où perſonne n'attend plus ſur les bords de ce bain ſacré, où les Anges de l'Egliſe ne connoiſſent preſque plus de délai, & accordent aux premiers vœux des pécheurs, la vertu de leur miniſtere; d'où vient que le remede lui-même ſemble prolonger nos maux, loin de les guérir ?

J'en trouve trois raiſons figurées par ces trois ſortes de malades, dont l'Evangile fait aujourd'hui mention. Les premiers étoient des aveugles, *cæcorum* ; & ce ſont ces pécheurs qui en venant ſe découvrir au Tribunal, ne ſe connoiſſent pas eux-mêmes. Les ſeconds étoient des boiteux, *claudorum* ; & ce ſont ces pécheurs qui manquent de droiture & de ſincérité dans la confeſſion de leurs fautes. Enfin, les derniers étoient ceux qui avoient les membres ſecs, *aridorum ;* & ce ſont ces pécheurs inſenſibles, qui ne portent au Tribunal aucun ſentiment de douleur véritable.

Et voilà les trois défauts qui rendent la plupart des confeſſions inutiles, pour ne pas dire criminelles ; un défaut de lumiere dans l'examen, *cæcorum* : un défaut de ſincérité dans la manifeſtation, *claudorum* : un défaut de douleur dans le repentir, *aridorum*. Suivons ce plan fondé ſur notre Evangile, & qui va nous fournir des inſtructions importantes ſur une matiere d'un ſi grand uſage pour les Fideles. Implorons, &c. *Ave, Maria.*

I. PARTIE. L'AVEUGLEMENT eſt de toutes les peines du péché la plus univerſelle : il n'eſt perſonne qui ne ſoit aveugle à certains égards, & qui ne ſe ſéduiſe ſoi-même par quelque endroit. L'homme eſt preſque toujours un myſtere à lui-même; entre ſa raiſon & ſon cœur réſide ſans ceſſe l'amour propre ; tout ce que nous voyons de nous-mêmes, nous ne le voyons plus qu'à travers ce nuage trompeur ; l'œil de la foi tout ſeul peut le diſſiper, & lire dans ce livre obſcur, comme parle un Apôtre. Mais comme rien n'eſt moins commun que l'uſage de la Foi, rien n'eſt plus rare que de ſe connoître.

Or, ce défaut de connoiſſance de ſoi-même, qui met un obſtacle ſi eſſentiel à l'utilité de nos confeſſions, & qui eſt figuré par cette multitude d'aveugles couchés ſur les bords de la Piſcine, *multitudo magna cæcorum*, vient de trois ſources : la premiere, c'eſt qu'on ne s'examine pas avec aſſez de loiſir & de maturité ; la ſeconde, c'eſt qu'on ne s'examine que dans ſes propres préjugés ; enfin la derniere, c'eſt qu'on ne s'examine jamais ſur tous ſes devoirs.

On ne s'examine pas avec aſſez de loiſir. Oui, mes Freres, toute la vie du Chrétien doit être un examen, & une cenſure continuelle & ſecrete de ſes actions, de ſes deſirs & de ſes penſées. Comme l'inconſtance eſt le vrai caractere de notre cœur, & que chaque inſtant & chaque objet voit preſque naître en nous de nouvelles impreſſions, ſi nous nous perdons un moment de vue, nous ne nous connoiſſons plus. Il ſe forme au dedans de nous une ſucceſſion ſi continuelle & ſi rapide de deſirs, de jalouſies, de craintes, d'eſpérances, de joies, de chagrins, de haines & d'amours, que ſi nous ne ſuivons ſans ceſſe

ces routes diverſes & ſecretes de nos paſſions, nous n'en voyons plus ni les principes, ni les ſuites. Elles ſe confondent, pour ainſi dire, dans leur multiplicité, & notre cœur devient un abyme que nous ne pouvons plus approfondir, & ont nous ne voyons jamais que la ſurface.

C'eſt donc un abus de croire, que pour porter au Tribunal une connoiſſance exacte, il ſuffiſe, après une vie toute diſſipée & toute mondaine, de donner avant de venir ſe préſenter au Prêtre, quelques moments ſeulement à la réviſion de la conſcience. La vigilance continuelle ſur toutes nos actions, ſeule peut nous diſpoſer à la confeſſion de nos fautes, parce que ſeule elle peut nous découvrir à nous-mêmes. Il faut s'accoutumer à ſe rendre compte ſans ceſſe à ſoi-même, de ſoi-même; entrer preſque ſur chaque action en jugement avec ſon propre cœur; & du moins dans le ſilence de la nuit, comme le Prophete, & après que les inutilités, les bienſéances, ou les devoirs de notre état ont terminé chaque journée, mettre notre ame ſur nos mains devant le Seigneur; peſer ſous ſes yeux l'uſage que nous avons fait du jour écoulé; & par ces jugements journaliers de notre conſcience, nous familiariſer, pour ainſi dire, avec nous-mêmes, & nous diſpoſer à porter aux pieds du Prêtre, un cœur éprouvé, & des inclinations mille fois approfondies.

Tel eſt l'examen qui doit nous préparer à la confeſſion de nos fautes, une attention de tous les jours ſur nous-mêmes. Or, ſouffrez que je vous demande, mes Freres; avez-vous juſqu'ici porté au Tribunal une conſcience ainſi éprouvée? Toute votre vie eſt une abſence continuelle de vous-même; une vie toute de ſoins, de plaiſirs, d'agitations: toute votre attention même ſe borne à n'être jamais un ſeul moment avec vous, à

chercher des diverſions qui vous empêchent de retomber ſur vous-même ; le ſeul inſtant qui vous y laiſſe, eſt cet inſtant d'ennui mortel qui vous accable, & dont vous ne pouvez ſoutenir la triſteſſe. Comment voulez-vous donc qu'un léger intervalle, que vous donnez avant la confeſſion à l'examen de votre vie ; un intervalle qui ſuffit à peine pour calmer votre imagination, pour en bannir les images tumultueuſes que le monde & les plaiſirs y ont laiſſées, ſuffiſe pour ſonder votre cœur, l'éclaircir, le connoître, & venir le découvrir au Prêtre ? comment voulez-vous que tant de deſirs injuſtes que vous avez formés preſque à votre inſu ; tant de complaiſances criminelles, ſur leſquelles vous n'avez pas même fait attention ; tant d'intentions ſuſpectes que vous n'avez jamais connues ; tant de ſoins ſur votre corps, dont le principe étoit corrompu, & que vous n'avez jamais examinés ; tant de paſſions naiſſantes, qui n'ayant ſouille que votre cœur, & auxquelles les occaſions ayant manqué plutôt que les deſirs, ſe ſont effacées même de votre ſouvenir : comment voulez-vous que cet abyme, où vous n'avez jamais porté la lumiere, s'eclairciſſe en un inſtant, & qu'une conſcience avec laquelle vous n'avez jamais vécu, pour ainſi dire, vous ſoit d'abord connue & familiere ?

Auſſi, que voyons-nous tous les jours au Tribunal, que des aveugles qui ne ſe connoiſſent pas eux-mêmes ? *Multitudo magna cæcorum.* Qu'y entendons-nous, que des peintures vagues & ſuperficielles, que l'hiſtoire publique & extérieure des pécheurs, que les dehors de leurs déſordres & certaines chûtes palpables, qui ſont toujours la ſuite de mille chûtes inviſibles, pour leſquelles ils n'ont point d'yeux ? Ils nous diſent comme il eſt dit aujourd'hui du Paralytique, le nombre des années pendant leſquelles ils ont

croupi dans leur infirmité : *Triginta & octo annos habens in infirmitate ſuâ ;* (Joan. 5. 5.) ils nous racontent l'hiſtoire de leur vie, mais ils ignorent celle de leur cœur. Premier défaut de nos examens : on ne s'examine que le moment qui précéde la confeſſion ; & chaque jour doit être un examen qui nous y diſpoſe.

Le ſecond défaut de nos examens, c'eſt que nous ne nous examinons jamais que dans nos propres préjugés. Car qu'eſt-ce que s'examiner ? c'eſt mettre d'un côté les maximes de Jeſus-Chriſt ; de l'autre, cette partie de notre vie que nous voulons connoître ; voir ſur chaque action, ce que l'Evangile ordonne, permet ou défend ; placer ces regles ſaintes vis-à-vis de nos démarches ; & par ce parallele ſur lequel nous ſerons jugés un jour, nous juger d'avance nous-mêmes.

Or, à ces regles ſaintes, chacun dans la diſcuſſion de ſa conſcience, ſubſtitue les préjugés de ſon amour propre ; car à tout ce qui nous impoſe des devoirs, l'amour propre trouve le ſecret d'oppoſer des préjugés, ou qui les combattent, ou qui les adouciſſent ; des préjugés ſur la naiſſance, ſur les dignités, ſur l'ambition, ſur l'uſage des biens, ſur les périls, ſur les coutumes ; des préjugés ſur toutes les regles.

Sur la naiſſance ; la regle, c'eſt qu'en Jeſus-Chriſt il n'y a ni noble, ni roturier ; & que l'Evangile n'ayant que les mêmes devoirs à propoſer aux Grands & au peuple, l'élévation de la naiſſance, loin d'être un privilege, devient plutôt un obſtacle, & par conſéquent un malheur, par rapport au ſalut ; parce qu'elle nous rend l'accompliſſement de ces devoirs plus difficile : voilà la regle ſur quoi il faut s'examiner. Le préjugé ; c'eſt que plus la naiſſance eſt élevée, plus nous la regardons comme une prérogative, qui adou-

cit à notre égard les devoirs pénibles de la Loi ; qui nous diſpenſe de la haine du monde, de la fuite des plaiſirs, des auſtérités de ce ſaint temps; qui nous permet la ſenſibilité, dans les injures ; la diſſimulation & la duplicité, dans les concurrences ; la hauteur, dans l'autorité ; la molleſſe, dans les mœurs ; & c'eſt là-deſſus qu'on ſe juge ſoi-même.

Sur les dignités ; la regle, c'eſt qu'elles ne ſont établies que pour la défenſe & l'utilité des peuples, & non pour ſoutenir l'orgueil, & fournir aux plaiſirs de ceux qui en ſont revêtus ; & qu'on n'eſt Prince, Miniſtre, Magiſtrat, homme public, que pour les autres, & non pas pour ſoi-même : voilà la regle. Le préjugé ; c'eſt qu'on meſure le devoir de ſes charges ſur l'uſage, & non ſur leur inſtitution ; on s'en tient à ce qu'ont fait ceux qui nous ont précédés ; on n'examine pas ce qu'ils ont dû faire, on croit que ſucceſſeurs légitimes de leur autorité, on l'eſt auſſi de l'abus qu'ils en ont toujours fait, & que les déſordres manifeſtes qui nous ſont venus par tradition, ſont des droits inconteſtables attachés à nos charges ; & c'eſt là-deſſus qu'on examine ſes devoirs publics.

Sur l'ambition ; la regle, c'eſt qu'étant obligés de vivre comme étrangers ſur la terre, & de n'aimer ni le monde, ni les choſes qui ſont dans le monde, nous devons craindre tout ce qui peut nous rendre notre exil trop aimable : voilà la regle. Le préjugé, c'eſt qu'on regarde les ſoins, les intrigues, les empreſſements pour s'élever, le chagrin vif & profond de ſe voir devancé ; la diſpoſition ſecrete de ſacrifier nos concurrents à notre fortune, ſi l'on ne pouvoit s'établir que ſur leurs ruines ; l'averſion cachée pour tous ceux qu'on nous préfere ; en un mot, ce fonds dominant d'ambition qui fait proprement toute la

vie de la Cour, & qui eſt l'ame auſſi de toute notre conduite, on la regarde comme une noble émulation que la naiſſance donne, comme des inclinations ſages & ſérieuſes, plus dignes de la raiſon, que les plaiſirs frivoles & les excès où s'abandonnent ceux qui ne penſent à rien de ſolide, & qui ſacrifient leur fortune à leurs plaiſirs; & c'eſt ſur ces fauſſes idées qu'on ſonde ſon cœur devant Dieu.

Sur l'uſage des biens; la regle, c'eſt que vous n'en êtes pas le maître abſolu; que votre abondance eſt le patrimoine des malheureux; que l'Evangile ſeul, & non pas le monde, doit regler ſes bienſéances de votre état; voilà la regle. Le préjugé, c'eſt que toutes les profuſions que le revenu peut ſoutenir, on ne les croit jamais exceſſives; toutes celles même qui nous dérangent, mais que l'uſage ſemble exiger, on ſe perſuade qu'elles peuvent bien altérer nos affaires, mais qu'elles ne touchent point à la conſcience; & c'eſt ſur ce fonds de ſécurité, qu'on examine l'uſage de ſes biens.

Enfin, ſur les coutumes; la regle, c'eſt que nous ſerons jugés ſur les préceptes de Jeſus-Chriſt, & non pas ſur les mœurs de notre ſiecle; que les exemples, quelque univerſels qu'ils puiſſent être, n'autoriſent pas des abus que la Loi condamne; & qu'au contraire, ſe conformer à la multitude, c'eſt ſuivre la voie qui conduit toujours à la mort; voilà la regle. Le préjugé, c'eſt que tout ce que l'exemple public autoriſe, ne ſauroit être un crime. Toutes les perſonnes de notre rang & de notre âge, uſent de cette parure, ont recours à cet artifice pour relever une vaine beauté & ajouter à l'ouvrage du Créateur une grace qu'il n'a pas voulu y mettre lui-même. On n'en fait plus de ſcrupule. Tous ceux de notre état briguent, ſollicitent les honneurs du Sanctuaire;

on croit que c'eſt l'unique voie pour y parvenir. Preſque tout le monde ſe permet cette maniere de faire valoir ſon argent : on la croit permiſe. On ſe repoſe ſur l'exemple commun de l'innocence de ſes propres démarches : l'uſage eſt notre ſeul Evangile : & l'illuſion va ſi loin, qu'on ne daigne pas même porter au Tribunal ces ſortes de fautes ; qu'on ſe fait une maniere de force & de raiſon de les mépriſer, & qu'on les regarde comme les ſcrupules puériles des ames foibles & timides.

Voilà une des grandes ſources de l'inutilité des confeſſions. Perſonne ne s'examine dans les lumieres de la Foi & dans les regles de l'Evangile ; chacun porte au Tribunal ſes préjugés, loin d'y porter ſes crimes : nos erreurs ſont les ſeules lumieres conſultées ſur nous-mêmes ; & ſonder ſa conſcience, pour la plupart des Fideles, c'eſt y répandre de nouvelles ténebres. Auſſi nous entendons tous les jours au Tribunal, des pécheurs qui mêlent à l'accuſation de leurs fautes les maximes du ſiecle & le langage des paſſions ; qui parlent comme le monde dans un lieu deſtiné à le condamner ; & qui, par la maniere dont ils s'avouent coupables, nous font connoître qu'ils ignorent encore leurs plus grands crimes.

Enfin, le dernier défaut de nos examens, c'eſt qu'on ne s'examine jamais ſur tous ſes devoirs ; de pere de famille, de perſonne publique, de membre du corps des Fideles : on ne connoît de ſoi que ſes défauts perſonnels.

Comme pere de famille, avez-vous fait de votre maiſon, une égliſe domeſtique ? Vous a-t-on vu à la tête de vos enfants ou de vos eſclaves, offrir à Dieu, comme les Patriarches, le ſacrifice du ſoir & du matin, & les vœux communs & innocents d'une ſainte famille ? Ayez-vous cultivé dans vos enfants la grace de leur Baptême confiée

confiée à vos ſoins, en les élevant dans la foi & dans la piété ? Vos exemples ont ils ſoutenu vos inſtructions ? Avez-vous, dans la deſtination de leur ſort, eu plus d'égard à leur ſalut, qu'à vos intérêts temporels ? & vos arrangements n'ont-ils pas plus décidé de leur vocation, que l'ordre du Ciel ? Vous êtes-vous regardé comme le pere & le paſteur de vos domeſtiques ? & n'avez-vous pas oublié, que négliger le ſoin de leur ame, c'eſt être pire qu'un infidele ? Où ſont ceux qui, dans le jugement de leur conſcience, entrent dans ce détail de foi & de religion ?

Comme membre du corps des Fideles, vous devez à vos freres l'édification, & le ſpectacle d'une vie ſage & irrépréhenſible. Plus même vous êtes élevé, plus votre obligation là-deſſus devient rigoureuſe, parce que vos exemples deviennent ou plus utiles ou plus dangereux. Or, que d'imitateurs votre rang n'a-t-il pas donné à vos déſordres ! Que d'ames ont péri pour avoir ſervi à vos plaiſirs & à vos paſſions ? Combien d'autres avez-vous ſéduites par vos perſuaſions, entraînées par votre autorité, ébranlées par vos dériſions & par vos cenſures ? Combien d'autres, femmes du monde, dont la liberté de vos diſcours, l'indécence de vos manieres, la facilité de vos mœurs, ont corrompu le cœur ? Ces hommes foibles, qui ont tant de fois péri ſous vos yeux, & dont la foibleſſe flattoit tant votre vanité ! ces domeſtiques infortunés devant leſquels vous paroiſſiez ſans précaution, ou que vous employiez à des ſoins ſur votre corps, d'où leur innocence ne ſortoit jamais entiere ? que de crimes étrangers ſur leſquels on ne s'aviſe pas même d'entrer en ſcrupule !

Enfin, ſi vous êtes homme public, que de malheurs votre inapplication, votre foibleſſe, votre complaiſance, votre dureté, vos intérêts

peut-être particuliers, ont attirés ſur les peuples ! Que de méchants protégés ! que de gens de bien négligés ! que d'innocents opprimés ! Que de violences & d'injuſtices auxquelles votre nom a ſervi de prétexte, par votre confiance exceſſive en des ſubalternes iniques & corrompus ! Que de crimes qui ſe multiplient à l'infini, qui naiſſent tous les jours les uns des autres, & que le Dieu juſte vous impute ! Sondez cet abyme, ſi vous le pouvez ; & cependant, y regardez-vous ſeulement ?

Tels ſont les aveugles couchés ſur les bords de la Piſcine, que le Sauveur ne guérit point : *Multitudo magna cæcorum.* Auſſi nous ſommes tous les jours ſurpris que des perſonnes qui vivent dans le train ordinaire de cette ſorte de monde que Jeſus-Chriſt a réprouvé ; dans l'oiſiveté des converſations & les dangers des commerces ; dans les plaiſirs des jeux & des ſpectacles ; dans la vanité & l'indécence des parures ; dans les mouvements de l'ambition & les vivacités des concurrences ; dans la ſenſualité, & l'excès ſouvent des tables & des repas : nous ſommes ſurpris que ces perſonnes n'aient preſque rien à nous dire, lorſqu'elles viennent au Tribunal nous découvrir les plaies de leur conſcience ; qu'elles ne ſoient en peine que de trouver des ſujets d'accuſation & de quoi fournir à une confeſſion ; & qu'elles renferment le récit d'une année entiere de vie mondaine en un intervalle ſi court, qu'à peine auroit-il pu ſuffire à expoſer toutes les fautes d'une ſeule de leurs journées. Nous en ſommes, dis-je, ſurpris ; tandis qu'une ame juſte repaſſe à nos pieds dans l'amertume de ſon cœur quelques imperfections légeres que ſa piété lui groſſit ; découvre juſques dans ſes vertus une matiere d'accuſation & de pénitence ; ne peut tarir ſur le récit de ſes foibleſſes ; prend les ſenti-

ments involontaires de la nature pour des actes libres de la volonté ; croit voir dans les mouvements naiſſants toute la honte d'un conſentement, & ne voit pas, dans le ſacrifice ſoudain qu'elle en fait, tout le mérite d'une fidelle réſiſtance ; ſe défie même des lumieres d'un guide ſacré qui la raſſure ; & comme Pierre, dans l'excès de ſa priere à Joppé, croit voir des objets immondes & défendus par la Loi, lors même qu'un Envoyé du Ciel condamne ſes frayeurs, & lui en permet l'uſage.

D'où vient cette différence ? c'eſt que l'un veille ſans ceſſe à la garde de ſon propre cœur, & que l'autre ne s'examine que lorſqu'il faut venir s'accuſer au Prêtre ; c'eſt que l'un ſe juge ſur les lumieres de la Foi, & l'autre ſur les préjugés de ſon amour propre : enfin, c'eſt que l'un approfondit tous ſes devoirs qu'il connoît, & que l'autre ne s'examine que ſur quelques obligations plus palpables & plus connues, & dont il ignore même l'étendue & les ſuites. C'eſt ainſi, ô mon Dieu ! que vous répandez vos lumieres ſur le Juſte, & que vous puniſſez les égarements de l'ame mondaine, en permettant qu'elle les ignore. Mais non ſeulement on manque de lumieres dans l'examen, on manque encore de ſincérité dans la manifeſtation.

II. PARTIE. RIEN ne coûte plus à l'homme, que de s'avouer coupable. Comme l'orgueil eſt le premier de nos penchants, & que d'ailleurs le ſentiment ſecret de nos défauts ne nous permet pas d'ignorer, que ſi nous nous montrions tels que nous ſommes, nous ſerions dignes du dernier mépris ; nous naiſſons tous avec un fonds de diſſimulation ſur ce qui ſe paſſe au dedans de nous-mêmes. Toute notre vie n'eſt preſque qu'un

déguiſement continuel ; nous jouons dans toutes nos actions le perſonnage d'un autre ; & ce qui paroît de nous-mêmes, n'eſt jamais nous. Telle eſt la condition de l'homme ; né orgueilleux & miſérable, il ne peut paroître grand qu'en ne ſe montrant pas tel qu'il eſt ; & le deguiſement eſt la ſeule reſſource de ſa vanité.

Mais ce qu'il y a de plus déplorable, c'eſt que notre orgueil entre dans nos humiliations même ; que l'aveu de nos crimes n'eſt ſouvent qu'un artifice coupable qui les déguiſe, & que nous portons la diſſimulation juſqu'aux pieds même du Tribunal terrible, où nous allons manifeſter les ſecrets de nos conſciences & nous juger devant Jeſus-Chriſt. C'eſt ici cette ſeconde ſorte de pécheurs figurés par les boiteux de notre Evangile : *Multitudo magna claudorum* ; c'eſt-à-dire, de ces pécheurs qui ne marchent pas droit dans la voie de Dieu, & qui ne viennent pas ſe préſenter au bain ſacré de la Pénitence, avec cette droiture & cette ſimplicité de cœur qui guérit la plaie en la découvrant.

J'avoue qu'il eſt rare de trouver de ces ames noires & maudites de Dieu, qui, de propos délibéré, viennent mentir au Saint-Eſprit, cacher au Prêtre les horreurs d'une conſcience corrompue, inſulter la Religion juſques dans le lieu même du repentir & de la miſéricorde, & faire du Sacrement qui nous abſout, le plus grand de tous leurs crimes. Il faudroit des foudres & non des inſtructions pour des ames de ce caractere, ou ne leur parler que comme Pierre parla autrefois à Ananie & à Saphire, l'affreux modele de ceux qui viennent aux pieds des Miniſtres mentir à l'Eſprit ſaint. Cette ſorte de diſſimulation ſuppoſe une extinction de toute foi & de toute crainte de Dieu, dont peu d'ames ſont capables.

Mais il eſt des déguiſements d'une autre nature, ſur leſquels on ſe fait une ſorte de conſcience ; qui mêlent à l'aveu du crime les artifices & les palliations de l'orgueil, qui ne montrent qu'à demi la conſcience, & qui comptent l'avoir ſuffiſamment montrée ; qui découvrent le péché, & qui cachent, pour ainſi dire, le pécheur. Or, ce défaut de droiture & de ſincérité, ſi ordinaire dans le Tribunal, ſe trouve ou dans les expreſſions qu'on adoucit & qu'on embarraſſe, ou dans les motifs & les principes des actions qu'on ſupprime, ou dans les points douteux qui ont pluſieurs faces, & qu'on montre toujours du côté qui nous eſt favorable.

Je dis dans les expreſſions qu'on adoucit & qu'on embarraſſe. Oui, mes Freres, le premier ſoin de la plupart des pécheurs, lorſqu'ils ſe préparent à la pénitence, n'eſt pas de connoître leurs fautes, c'eſt de méditer en quels termes ils pourront les faire connoître au Miniſtre ſacré qui doit les entendre. L'arrangement étudié des expreſſions qui adouciſſent l'horreur de leurs crimes, eſt preſque le ſeul examen & la ſeule préparation qui en précede la confeſſion ; & être prêt pour le Sacrement, c'eſt préciſément pour eux avoir trouvé, après bien des recherches ſecretes, de toutes les manieres de s'avouer coupables, celles qui laiſſent moins connoître leurs fautes.

Premiérement : on paſſe rapidement ſur les plaies les plus honteuſes, de peur d'y trop arrêter l'attention du Miniſtre ; on renferme en un ſeul mot les chûtes les plus humiliantes ; on les place dans des intervalles ſi heureux, qu'elles échappent preſque avant que le Prêtre ait pu s'en apperce voir ; & on eſt content de ſoi, quand on a pu, en lui avouant ſes crimes, faire en ſorte pourtant qu'il les ignore encore.

Secondement : on fait des circonſtances & des incidents plus honteux que le crime même, & qui ſeuls auroient pu faire ſentir tout l'emportement de notre cœur, & toute l'indignité de notre caractere. Je ne parle pas ici de ces circonſtances qui changent la nature du péché ; je parle de celles qui l'aggravent, qui découvrent toute la baſſeſſe de nos penchants, & toute la honte de nos foibleſſes : des meſures honteuſes qu'on a priſes pour inſpirer une paſſion ; des avances mille fois rejetées, autant de fois renouvellées ; des choix indignes & que l'emportement tout ſeul pouvoit juſtifier ; des deſirs dont on rougiſſoit & qu'on ſe cachoit à ſoi-même. Que ſais-je ? tout ce détail qui nous manifeſte trop, nous le ſupprimons ; & nous ſubſtituons habilement à ces termes précis que la ſimple vérité emprunte, & qui nous auroient fait connoître, des expreſſions vagues & générales qui découvrent nos actions, mais qui ne montrent pas notre cœur.

Troiſiémement : on s'excuſe avec complaiſance de certains défauts qui nous ſont glorieux ſelon le monde ; on fait entrer dans la confeſſion de ſes crimes, la généroſité de ſon cœur, les talents du corps & de l'eſprit, les titres de la naiſſance, les avantages de la faveur ou de la fortune : on mêle habilement ce qui nous éleve aux yeux des hommes, avec ce qui nous humilie devant Dieu ; & on ſent preſque plus de vanité de ces frivoles diſtinctions qui ne ſont pas à nous, que de confuſion & de douleur des crimes qui nous ſont propres.

Enfin, pour ne pas découvrir toute la honte d'une longue & ancienne habitude, à chaque confeſſion on cherche un nouveau guide, un nouveau témoin de ſes foibleſſes ; on les raconte comme des chûtes nouvelles & arrivées depuis la derniere pénitence ; on ne montre que les ex-

trêmités, & les progrès les plus nouveaux de la plaie. On n'a garde d'en creuſer toute la profondeur, & d'en réveler l'ancienne corruption; on enſevelit le paſſé dans un ſilence de diſſimulation; on craint d'être trop connu du Médecin ſacré, on ne tire qu'à demi & comme en tremblant, le voile qui couvre des myſteres honteux; on cache ſous des feuilles, comme le premier Pécheur, ſa honte & ſon ignominie; & en venant ſe montrer, on réuſſit à ſe faire méconnoître.

Or, mes Freres, outre que le langage de la douleur eſt un langage humble, ſimple, naturel, ſincere; qu'une ame véritablement touchée ne ſait, ni diſſimuler ſes fautes, ni les excuſer; & qu'ainſi les confeſſer avec ces adouciſſements & ces réticences, c'eſt confeſſer ſeulement qu'on ne s'en repent pas; outre cela, ſi c'étoit à l'homme, qui ne voit pas le fond des cœurs, que vous veniez manifeſter votre conſcience au Tribunal, le fruit de votre diſſimulation & de vos artifices ſeroit du moins de vous être cachés à votre Juge. Mais vous venez parler à Jeſus-Chriſt, qui vous connoît, qui a été le témoin inviſible de toute l'hiſtoire ſecrete de votre vie, qui lit dans votre cœur, comme dans un livre ouvert, tout ce que vous y cachez de plus honteux; & qui dans le temps même que vous tâchez par tous vos déguiſements de vous dérober à ſes yeux, inſulte aux ridicules efforts de votre honte, & vous dit, comme autrefois un Prophete à cette Reine d'Iſraël, qui, déguiſée ſous des habits empruntés, avoit cru pouvoir être méconnue de l'homme de Dieu, & tromper la lumiere du miniſtere prophétique: *Quare aliam te eſſe ſimulas?* (1. Reg. 14. 6.) O ame, ſi indigne de mes regards, paroiſſez telle que vous êtes, & telle que je vous connois; ces dehors ſpécieux qui vous déguiſent, ne ſont pas vous-même: démaſquez ce cœur dont je vois

toute la miſere ; montrez ces œuvres de ténebres telles que mon œil inviſible les a éclairées en ſecret ; deconcertez tout cet appareil étudié, qui trompe les hommes, mais qui ne ſauroit tromper celui qui ſonde les cœurs : *Quare aliam te eſſe ſimulas !* Inſenſée, de croire que des toiles légeres déroberont votre honte aux yeux de celui qui perce de ſes regards les plus profonds abymes ! plus inſenſée encore de cacher la vieilleſſe & toute la corruption de vos maux à celui de qui ſeul vous pouvez en obtenir la délivrance ! *Quare aliam te eſſe ſimulas ?* Premier défaut de ſincérité dans les expreſſions qu'on adoucit & qu'on embarraſſe.

Le ſecond ſe trouve dans les motifs & les principes des actions, auxquels on ne remonte preſque jamais. En effet, comme c'eſt la diſpoſition du cœur qui décide de nos œuvres ; c'eſt-là qu'il faut remonter pour en connoître le mérite ou le défaut. C'eſt du tréſor de notre cœur, dit Jeſus-Chriſt, que ſe tire la réalité de nos vertus comme de nos vices ; c'eſt-là que nos actions ſont tout ce qu'elles ſont aux yeux de Dieu. Il importe donc de ramener tout ce que nous faiſons au motif qui l'a produit, & de taxer toutes nos actions dans notre cœur même. Eſther eſt innocente en ſe revêtant aux jours ſolemnels de tous les ornements les plus éclatants de la royauté ; parce que cette vaine pompe lui eſt à charge, & que ſon cœur eſt ſimple & ſincere. Jézabel eſt criminelle en ſe montrant environnée de faſte aux fenêtres de ſon palais de Samarie ; parce que dans les mêmes ſoins elle cache des deſirs fort diſſemblables. Salomon ne ſe rend pas indigne des faveurs du Ciel, en expoſant toute la gloire & toute la magnificence qui l'environne aux yeux d'une Reine étrangere ; parce qu'il ne voit dans l'éclat & l'abondance de ſon regne, que la pro-

tection & les bienfaits du Dieu de ſes peres. Ezéchias attire l'indignation du Seigneur ſur toute ſa poſtérité, en étalant avec complaiſance aux Envoyés de Babylone, les tréſors du Temple & les richeſſes de ſon Palais ; parce que ſon cœur s'éleve de cette proſpérité, y met une vaine confiance, & fonde là-deſſus, plus que ſur le ſecours du Ciel, la ſûreté de Jéruſalem & l'eſpérance de ſes victoires. C'eſt donc le cœur qui décide de tout l'homme. Or, c'eſt le cœur qu'on ne manifeſte preſque jamais au Tribunal : on expoſe les actions, on n'entre jamais dans les motifs : on raconte ſes péchés, on ne découvre pas ſa conſcience.

Ainſi vous venez vous accuſer de quelques traits mordants contre la réputation de votre frere ; mais vous ne dites pas que ſes talents, ſon crédit ou ſa fortune, font tout ſon crime dans votre eſprit ; que vous êtes né envieux ; que tout ce qui vous efface, bleſſe votre orgueil ; & que de-là vous vient cet air cenſeur & chagrin, & ce talent de ſaiſir d'abord le ridicule de ceux qui ſont trop au deſſus de vous pour vous plaire.

Ainſi vous venez nous raconter vos emportements & votre antipathie envers la perſonne qu'un lien ſacré vous a unie ; mais vous ne dites pas que des goûts frivoles & étrangers vous inſpirent cette mauvaiſe humeur ; que l'entêtement des plaiſirs vous rend le ſérieux & la tranquillité domeſtique inſupportable ; & que votre cœur trop livré au monde & à l'amuſement, ne ſauroit plus revenir au devoir.

Ainſi vous venez vous avouer coupable de quelques deſirs de plaire : mais vous ne dites pas que toutes vos attentions, tous vos ſoins, toutes vos démarches n'ont point d'autre but que d'inſpirer la paſſion criminelle à un objet dont votre cœur eſt déja touché en ſecret ; que ce poiſon ſe ré-

pand ſur tout le corps de votre conduite, & que tout ce que vous faites eſt ſouillé par cette intention.

Enfin, vous venez nous découvrir ces combats ſecrets que la foibleſſe de votre chair livre à votre cœur, & ces mouvements douteux de la loi des membres, où vous avez tant de peine à diſcerner vous-même de quel côté a été la victoire; mais dites-vous que vous aimez tout ce qui nourrit & allume cette paſſion funeſte; que vous vivez au milieu des occaſions qui la réveillent; que ç'a été là comme la premiere plaie de votre cœur & le premier écueil de votre innocence; que toutes les infidélités de votre vie ont pris leur ſource dans ce penchant malheureux; & que c'eſt-là comme votre fonds & le caractere dominant de vos mœurs?

Auſſi, la confeſſion de vos fautes achevée, le Confeſſeur vous connoît-il comme vous vous connoiſſez vous-même? ne ſe trompe-t-il pas dans l'idée qu'il a de vous? voit-il vos paſſions dans leur ſource; vos ſenſibilités, dans leurs motifs; vos tentations, dans leurs occaſions & dans votre témérité; vos foibleſſes, dans vos rechûtes; vos infidélités, dans vos réſolutions mille fois violées; en un mot, vous-même dans vous-même?

Hélas! il faut preſque toujours que le Miniſtre de la confeſſion devine l'état de votre ame; qu'il profite de certaines expreſſions qui vous échappent, comme malgré vous, pour connoître votre cœur & en éclaircir les myſteres que vous lui aviez caches. Il faut qu'en vous voyant, & ſans qu'il l'apprenne de vous-même, comme aujourd'hui Jeſus-Chriſt en voyant le Paralytique, les ſeules lumieres de ſon miniſtere lui faſſent connoître que vos maux ont jeté de profondes racines, & que vous croupiſſez depuis long-temps

dans des paſſions honteuſes : *Hunc cùm vidiſſet Jeſus jacentem, & cognoviſſet quia jam multum tempus haberet.* (Joan. 5. 6.) Ce n'eſt pas vous qui vous découvrez, ce ſont les ſaints artifices de ſa charité & la pieuſe expérience de ſon zele, qui vous découvrent ; & il faut qu'un Confeſſeur ſoit en garde contre la ſurpriſe, dans un lieu où il ne devroit être occupé qu'à conſoler votre douleur & eſſuyer vos larmes.

Enfin le dernier défaut de ſincérité ſe trouve dans les actions douteuſes, qu'on expoſe toujours à ſon avantage. En effet, comme d'un côté on ne veut pas rompre avec les paſſions, & que de l'autre on veut ſe faire une ſorte de conſcience tranquille dans cet état d'infidélité, on leur cherche des autorités & des ſuffrages, & on les expoſe dans un jour ſi favorable que le Miniſtre de Jeſus-Chriſt n'oſeroit plus les condamner.

Ainſi on ne veut point s'éloigner d'une occaſion de péché, ni rompre une liaiſon qui ſcandaliſe. On exagere l'impoſſibilité de cette rupture, les inconvénients qu'on en verroit naître, les liens du ſang, les intérêts de la fortune, les raiſons de devoir & de bienſéance qui y mettent un obſtacle invincible. On remontre, qu'au fonds le péril n'eſt pas grand, que la paſſion eſt refroidie, que les engagements ne ſont plus les mêmes ; & là-deſſus le Confeſſeur trompé, conſent ; il n'inſiſte plus ſur le précepte d'arracher l'œil qui eſt un ſujet de ſcandale. La vérité obſcurcie ſous ces faits adoucis, lui paroît ſouffrir ici une exception à la regle ; & c'eſt ſur un conſentement ainſi obtenu, qu'on ſe croit en ſûreté, & qu'on ſort des pieds du Prêtre, content de l'avoir trompé, & de s'être trompé ſoi-même.

Ainſi on ne veut point finir le ſcandale d'un divorce public, ni rejoindre des liens ſacres que la grace d'un Sacrement honorable avoit unis. Il

n'eſt ſorte de raiſon ſpécieuſe dont on ne colore ſa réſiſtance : on a des prétextes d'honneur, de devoir, de conſcience, d'incompatibilité, d'intérêts domeſtiques ; on a tout tenté pour prévenir le mal ; on n'en eſt venu à cette extrêmité, que pour en éviter de plus grandes ; & là-deſſus le Confeſſeur, mal inſtruit, ſouffre un ſcandale auquel on ne lui laiſſe voir aucun remede ; & l'ame abuſée, croit ſa conſcience plus en ſûreté, depuis qu'elle a ajouté au crime de ſon état, celui d'avoir ſurpris les ſuffrages de ſon juge.

Ainſi on ne veut point interrompre des profits manifeſtement uſuraires. On expoſe comme préſents des dangers chimériques ; on s'appuie ſur la tolérance des loix & ſur l'autorité des exemples ; on repréſente toutes les autres voies d'aſſurer ſon revenu comme impoſſibles ; on répand ſur le cas particulier des ténebres qui le font perdre de vue ; & plus prudent dans les affaires du ſiecle, que le Miniſtre de la pénitence, qui ſouvent ne les connoît pas, on s'applaudit de ſon conſentement, tandis qu'on n'a fait que ſurprendre ſa charité.

Telles ſont les illuſions de l'amour propre dans le Tribunal ſacré. On manque de ſincérité dans les expreſſions qu'on adoucit, dans les motifs qu'on ſupprime, dans les doutes qu'on expoſe en ſa faveur ; c'eſt-à-dire, que nous ne nous montrons jamais que dans un faux jour ; ce que nous nous cachons de nous-mêmes, eſt ce que nous ſommes réellement ; ce que nous en découvrons, eſt ce que nous voudrions être. Nous étalons une conſcience qui n'eſt que la fauſſe effigie de la nôtre ; & comme Michol, loin d'expoſer aux yeux le véritable David, je veux dire, nous-mêmes & notre paſſion dominante ; nous ſubſtituons un fantôme & un ſimulacre à ſa place : *Et inventum eſt ſimulachrum ſolum.* (1. Reg. 19. 16.)

Auſſi, mes Freres, au ſortir du Tribunal, ſentez-vous cette paix & cette ſérénité de conſcience, qui eſt le fruit d'une confeſſion ſincere & parfaite ? Sentez-vous ce repos & ce ſoulagement que le cœur déchargé de ſes crimes; fait ſentir à l'ame touchée ? Ne vous reſte-t-il pas au fond du cœur je ne ſais quelles inquiétudes ſecretes que vous tâchez de vous diſſimuler à vous-même, je ne ſais quels embarras qui troublent toute la douceur de votre pénitence ? Ne vous promettez-vous pas à vous-même, pour vous calmer, qu'un jour enfin, rompant tout-à-fait avec le monde, vous vous confeſſerez pour vous convertir tout de bon ; c'eſt-à-dire, vous éclaircirez ces doutes qui vous fatiguent ; vous expoſerez à découvert ces embarras, ſur leſquels tant d'abſolutions reçues n'ont pu encore vous rendre tranquille ; Avez-vous pu juſqu'ici réuſſir à vous perſuader que ce ſont là de vains ſcrupules ? & malgré toute l'indulgence de votre amour propre, qui ne ceſſe de vous amuſer de cette illuſion, la voix de votre conſcience ne prend-elle pas le deſſus, & ne vous reproche-t-elle pas ſans ceſſe en ſecret votre diſſimulation & vos réticences ? Laiſſez répondre votre cœur, & ſoyez ici vous-même votre juge. Inſenſé de nourrir dans votre ſein des ſerpents qui vous déchirent, de n'oſer produire au jour des monſtres qui s'évanouiſſent dès qu'ils ont vu la lumiere, de découvrir une partie du mal ; & de cacher celle où il auroit fallu appliquer le remede ! Inſenſé, de ſouffrir toute la honte d'un aveu, & de vous priver des conſolations d'un aveu ſincere ; de venir vous déclarer pécheur, & de faire d'une déclaration ſi déſagréable à la nature, le plus grand de tous vos crimes !

Mais que craignez-vous en nous racontant ingénument l'hiſtoire de vos malheurs & de vos

chûtes ! de détruire dans notre eſprit la vaine réputation de probité & de vertu, que vous conſervez parmi les hommes ? Mais pourquoi nous comptez-vous pour quelque choſe au Tribunal redoutable ? Nous ne ſommes là qu'à la place de Jeſus-Chriſt ; nous n'y portons, ni les oreilles, ni les ſentiments, ni les penſées de l'homme ; vous n'en direz jamais aſſez pour nous ſurprendre Ah ! nous ne ſavons que trop de quoi toute la corruption du cœur humain eſt capable ; nous portons en nous la ſource & les penchants des mêmes foibleſſes dont vous rougiſſez. Plus nous vous trouverons coupable, plus vous exciterez notre pitié ; plus vous intéreſſerez notre charité, plus vous deviendrez un objet digne de nos ſoins, de notre tendreſſe & de nos larmes ; plus nous offrirons pour vous des gémiſſements de zele & des prieres de compaſſion au Seigneur, afin qu'il daigne jeter ſur vous des regards de miſéricorde, & de répandre abondamment ſa grace où le péché avoit abondé : voilà notre miniſtere. Nous n'inſulterons pas à votre foibleſſe, puiſque Jeſus-Chriſt, à la place duquel nous vous écoutons, recevoit avec tant de douceur les publicains & les pécheresſes ; nous ne ſaurons pas aggraver votre confuſion, nous ne ſaurons que vous aider, vous raſſurer, vous conſoler & vous plaindre. Mais ce n'eſt pas aſſez de déclarer ſincérement ſes crimes, il faut les déteſter ſouverainement, & ajouter à la ſincérité dans la manifeſtation, la douleur dans le repentir.

III. PARTIE. TOUTES les autres diſpoſitions dont nous venons de parler, ne ſont que les préparations extérieures de la Pénitence : la douleur en eſt l'ame & la vérité. La vertu du Sacrement peut ſuppléer à la confeſſion extérieure de nos fautes,

lorſque des obſtacles involontaires nous en ôtent le pouvoir ; mais elle ne peut ſuppléer au ſentiment intérieur qui les déteſte, parce que c'eſt lui qui forme le pénitent : tout le reſte peut être remplacé par la douleur : la douleur ne peut être remplacée que par elle-même.

Cependant rien de plus rare parmi les pécheurs, qui viennent s'avouer coupables au Tribunal, que cette douleur de pénitence, à laquelle ſeule la rémiſſion des péchés eſt promiſe ; & c'eſt ici cette troiſieme ſorte de malades, dont parle aujourd'hui l'Evangéliſte, qui ne reçurent pas de Jeſus-Chriſt le bienfait ineſtimable de la guériſon ; *aridorum*, ceux qui avoient les membres ſecs ; c'eſt-à-dire, ceux qui portent au Tribunal un cœur ſec, une ame inſenſible ; & qui après avoir ſenti les impreſſions les plus vives & les plus extrêmes des paſſions, ne trouvent en eux aucun ſentiment pour la pénitence.

Or, comme l'illuſion eſt ici dangereuſe, & que chacun ſe flatte de porter au Tribunal cette douleur qui ſuffit pour la juſtification du pécheur, il importe d'établir en quoi elle conſiſte.

Premiérement, cette douleur eſt un mouvement de la grace & non de la nature. Il faut que le trouble qui naît de l'horreur de nos crimes, ſoit une opération inviſible de l'Eſprit de Dieu, dit le dernier Concile, qui nous porte à déteſter tout ce qui a pu lui déplaire ; qu'il ſoit une vue de foi qui nous découvre dans le péché, & l'outrage qu'il fait à Dieu, & les malheurs où il précipite l'homme ; qu'il ſoit enfin un commencement de nouvel amour, qui ne nous rende le crime odieux, que parce qu'il commence à nous faire aimer le Seigneur, ſource de toute juſtice : premiere condition marquée dans notre Evangile. Il falloit que l'Ange du Seigneur deſcendît, & troublât l'eau, afin que les malades fuſſent

guéris : *Angelus autem Domini deſcendebat. . . . & movebatur aqua.* (Joan. 5. 4.) Il faut que l'Eſprit de Dieu deſcende dans nos cœurs pour y opérer des agitations ſalutaires : tout autre trouble ſeroit un trouble humain & inutile aux malades.

Or, le trouble que la plupart des pécheurs portent au Tribunal, eſt un trouble d'amour propre, & auquel l'Eſprit de Dieu n'a point de part. Les uns prennent pour la douleur de la Pénitence, ces alarmes ſecretes que l'orgueil oppoſe toujours à la déclaration de nos crimes ; ce poids d'iniquités qui fatigue le cœur, auquel il en coûte tant de s'avouer coupable ; ces déchirements cruels, que les œuvres de ténebres ſur le point de ſe manifeſter & d'éclore, font ſentir à la conſcience péchereſſe, ſemblables à des ſerpents qui ne ſauroient ſortir ſans déchirer le ſein qui les a enfantés ; en un mot, ces inquiétudes d'une mauvaiſe honte, qui ne trouve d'odieux dans le crime, que la peine de l'avouer. Ils confondent leur orgueil avec leur repentir ; l'oppoſition qu'ils ont à l'humiliation de la pénitence, avec le repentir ſincere qui y diſpoſe ; la haine de la confeſſion, avec la douleur de leurs crimes ; ils ne ſont qu'orgueilleux & confus, & ils croient être touchés & pénitents.

Ce n'eſt pas que la même grace qui opere le repentir, n'opere auſſi une confuſion ſalutaire, & qu'il n'y ait une honte qui conduit au ſalut, comme dit l'Eſprit ſaint. Détournez de moi vos regards, ô mon Dieu, diſoit un Roi pénitent ; je ne puis plus ſoutenir devant vous toute la confuſion dont mes crimes me couvrent : *Et confuſio faciei meæ cooperuit me.* (Pſ 43. 26.) Mais cette honte formée par la douleur, ne trouve ſon motif que dans la douleur même. Ce n'eſt pas le jugement du Miniſtre de la Confeſſion, qui la

produit dans notre ame ; c'eſt l'œil de Dieu qui la voit, & qui connoît toute l'ignominie de ſon état : elle compteroit même le mépris de tous les hommes pour rien, ſi elle avoit le Seigneur tout ſeul pour témoin de ſon innocence : au contraire, quand elle ſeroit ſeule ſur la terre, ou cachée dans les plus profonds abymes, les regards de Dieu ſeul ſur ſes ſouillures la couvriroient de la même confuſion, & par-tout où elle porteroit devant lui ſes plaies, elle y porteroit ſes troubles & ſa honte : les inquiétudes ſecretes & honteuſes de l'orgueil ne ſont donc pas les troubles ſalutaires de la pénitence.

Il en eſt d'autres qui prennent la douleur qui forme le repentir, pour ce trouble qui naît de la crainte toute ſeule des peines éternelles. Ce trouble, qui ouvrant l'enfer & tous ſes tourments au pécheur, ne lui découvre rien de plus odieux dans l'iniquité, que la punition dont elle eſt ſuivie : ce trouble, qui n'eſt lui-même qu'un deſir que le crime pût être impuni ; qui arrête l'action, dit ſaint Auguſtin, ſans changer la volonté ; qui nous rend timides, ſans nous rendre pénitents ; qui nous fait craindre le châtiment, ſans nous faire haïr l'offenſe ; & qui ne compteroit pour rien d'outrager ſon Dieu, ſi la perte de ſon amour devoit borner toute ſon infortune.

Je ſais que la crainte du Seigneur eſt le commencement de la ſageſſe ; qu'il eſt utile de percer ſouvent, des yeux de la Foi, ces abymes de feu, & ces ténebres éternelles où il y aura des pleurs & des grincements de dents, & de deſcendre tout vivant dans l'enfer, pour faire de ce ſouvenir ſalutaire un frein à nos paſſions indomtées. Je ſais que cette crainte eſt un don de l'Eſprit ſaint ; & mon deſſein n'eſt pas d'ôter aux pécheurs un moyen de ſalut, & un motif de compoñction que Jeſus-Chriſt leur propoſe, que l'E-

gliſe leur recommande, que les Saints ont eu ſans ceſſe devant les yeux, & dont nous nous ſervons tous les jours dans ces chaires chrétiennes, pour troubler la fauſſe paix des ames criminelles. En effet, ô mon Dieu, ſi avec tous vos foudres, & vos flammes vengereſſes, l'iniquité ne laiſſe pas de prévaloir ſur la terre; ſi malgré l'enfer & ces ardeurs éternelles que votre juſtice a préparées aux pécheurs, toute chair ne laiſſe pas de corrompre ſa voie, reſteroit-il encore quelque foi parmi les hommes, ſi nous venions imprudemment leur faire un point de vertu de fermer les yeux à ces ſpectacles terribles, ou ſi nous leur faiſions un vice du motif le plus commun & le plus ordinaire de la piété! Il eſt peu de ces ames nobles & ſublimes, que l'amour & la reconnoiſſance toute ſeule attachent à votre ſervice: c'eſt la ſageſſe des parfaits; mais les foibles ont beſoin d'indulgence; & vous voulez que notre intérêt même entre toujours pour beaucoup dans notre fidélité.

Ce n'eſt donc pas la crainte des tourments deſtinés à l'impie, que je veux exclure de la véritable pénitence; elle en eſt la préparation, quoiqu'elle n'en ſoit pas l'ame & le fonds: car l'amour tout ſeul, qui a fait les pécheurs, peut former des pénitents: l'amour tout ſeul, qui a ravi notre cœur à Dieu, peut le lui rendre: l'amour tout ſeul, qui faiſoit tout le déréglement de notre volonté, peut y rétablir l'ordre, & faire notre juſtice; & vous ne ſauriez vous réconcilier avec Dieu, ſi vous ne commencez du moins à l'aimer plus que les vaines créatures qui vous avoient éloigné de lui, & ſi la vertu du Sacrement, jointe à cet amour encore foible, ne le perfectionne, & n'opere en vous la véritable juſtification. Ce n'eſt pas, dis-je, la crainte des peines que je veux ici exclure de la pénitence; c'eſt

cette diſpoſition criminelle, où ſe trouvent la plupart des pécheurs qui approchent du Tribunal, leſquels ſans un enfer & ſes tourments, vivroient comme des Athées, ſans foi, ſans conſcience, ſans ſacrements; leſquels ne connoiſſent de la Religion que ſes menaces, & qui dans le ſecret de leur cœur, ſont fâchés que Dieu ſoit juſte, & qu'il ait attaché aux plaiſirs les plus honteux, des flammes éternelles.

Et ne croyez pas que ce ſoit ici une diſpoſition rare ou chimérique; rien n'eſt plus réel & plus commun. La crainte fait preſque toute notre Religion; c'eſt la penſée ſeule des peines à venir, qui peuple les Tribunaux de la pénitence; nous y faiſons divorce pour un moment avec nos paſſions, & nous nous en ſéparons, comme on quitte des objets encore chers, mais funeſtes. Semblables à la femme de Loth, nous ne haïſſons pas Sodome, nous n'en craignons que les flammes: nous nous en ſéparons à regret, & notre cœur y tient encore, tandis que la crainte toute ſeule du danger nous en éloigne. L'eſprit de la véritable piété eſt plus rare qu'on ne penſe; tous les dehors du culte ne roulent preſque que ſur de fauſſes vertus, nous ne comptons pour offenſes de Dieu, que celles qui ſont ſuivies d'une punition éternelle; celles qui ſe bornent à lui déplaire, nous ne les comptons pour rien; & ſi nous voulons ſonder nous-mêmes notre cœur, nous ſentirons que nul principe d'amour & de grace ne nous fait agir, & que l'enfer eſt la ſeule divinité que nous craignons.

Mais, comme la mépriſe eſt ici aiſée, ſi vous me demandez à quelles marques on peut diſcerner ce trouble heureux qui forme les vrais pénitents, de cette honte d'orgueil, ou de cette crainte toute mercenaire, qui ne forme que des eſclaves; je dis, en ſecond lieu, que la douleur

de la pénitence renferme une réſolution réelle & ſincere de finir vos déſordres, & de commencer une vie ſainte & chrétienne : c'eſt ce qui nous eſt figuré dans la gueriſon de notre Paralytique. Souhaitez-vous d'être guéri ? lui demande Jeſus-Chriſt : *Vis ſanus fieri ?* (Joan. 5. 6.) Il paroiſſoit ſans doute fort inutile de le demander à un malheureux qui gémiſſoit ſous le poids de ſes maux ; & l'on ne pouvoit douter que trente-huit années d'infirmités ne lui fiſſent ſouhaiter vivement ſa délivrance. Mais Jeſus-Chriſt vouloit nous apprendre par-là que le pécheur, comme le Paralytique, ſincérement touché de ſes maux, doit, en venant ſe préſenter au Tribunal, pouvoir ſe rendre ce témoignage à lui-même, que réellement & de bonne foi il veut être guéri, c'eſt-à-dire, renoncer à ſes paſſions inveterées, & prendre le parti de la piété.

Or, je vous demande, mon cher Auditeur, lorſque vous venez aux pieds du Prêtre, êtes-vous de bonne foi dans cette réſolution ? *Vis ſanus fieri ?* Pouvez-vous vous rendre ce témoignage à vous-même, que vous voulez rompre ſincérement tous les liens qui vous attachent encore au monde & à vos plaiſirs criminels, & vous ranger avec ce petit nombre d'ames fidelles de votre rang & de votre état, qui, après avoir quelque temps vécu, comme vous, au gré de leurs paſſions, ſont revenues à Dieu, & operent leur ſalut dans la pratique ſolide & conſtante des vertus chrétiennes ! Commencez-vous à vous faire un plan de nouvelle vie ! Ne comptez-vous pas encore ſur les mêmes mœurs, ſur les mêmes plaiſirs, ſur les mêmes liaiſons après la confeſſion ! Ne vous dites-vous pas à vous-même en ſecret, pour vous calmer ſur cette fauſſe démarche de pénitence, qu'un jour viendra enfin, que vous vous confeſſerez pour vous convertir tout de

bon, & rompre pour toujours avec le monde ? & ne diſtinguez-vous pas en vous-même cette confeſſion que vous allez faire, de la converſion que Dieu demande de vous ? *Vis ſanus fieri !* je vous le demande.

Prenez garde qu'on ne vous demande pas, ſi en venant vous préſenter au Tribunal, vous formez de ces projets vagues & indéterminés de converſion qui n'ont jamais de ſuite, & qu'on ne forme que pour s'étourdir ſur la profanation du Sacrement, & ſe dire à ſoi-même qu'on évite le ſacrilege : de ces propos, dont on ſent ſoi-même la fauſſeté, qui ne ſatisfont pas la conſcience inquiete, & qui laiſſent au fond du cœur, non ſeulement la volonté réelle du vice, mais le ſentiment ſecret qu'on ne veut pas encore y renoncer. Eh ! que voit-on autour de nos Tribunaux, que des pécheurs de ce caractere ?

Je vous demande, ſi en venant confeſſer vos fautes, vous voulez vous convertir d'une volonté forte, pleine, ſincere, qui ne forme pas des propos vagues & éloignes de changement, mais qui répand déja des larmes de pénitence ? Je vous demande avec Jeſus-Chriſt : *Vis ſanus fieri ?* La conſcience ne ſauroit ici ſe faire illuſion à elle-même ; on ſent bien ſi le propos d'une nouvelle vie eſt ſincere. Les préludes d'une converſion & d'un renouvellement entier de mœurs, ont je ne ſais quoi de ſi vif & de ſi marqué, qu'il ſe fait d'abord ſentir, & ne laiſſe rien d'équivoque. Des larmes, des combats, des agitations, des vues nouvelles, des démarches ſérieuſes & pénibles ; que ſais-je ! quelque choſe qu'on n'avoit pas encore ſenti, & que ceux qui nous fréquentent, n'avoient pas encore vu : un appareil qui annonce un peu plus que le fruit d'une confeſſion ordinaire ; ce ſont-là de ces travaux de l'enfantement, qui ne reſſemblent qu'à eux-mêmes : *Ibi dolores*

ut parturientis. (Pſ. 47. 7.) On ne ſauroit y prendre le change, & il n'eſt que des douleurs d'un certain caractere, qui annoncent la naiſſance du nouvel homme dans nos cœurs.

Rappellez les converſions des péchereſſes, des Sauls, des Auguſtins, voyez ce qui ſe paſſoit en eux en ces moments heureux qui précéderent leur changement. Quels troubles! quelles perplexités! quels combats! quels efforts héroïques ſur eux-mêmes! quelles démarches nouvelles! quelles larmes! quels tranſports d'amour & de componction! c'eſt au milieu de tant d'agitations que ſe conſomme l'ouvrage de la converſion; une démarche froide & tranquille n'a rien qui l'annonce & qui lui reſſemble. C'eſt au milieu de ces troubles, de ces vents impétueux, pour ainſi dire, que l'Eſprit de Dieu deſcend dans un cœur pénitent, comme il deſcendit autrefois dans le Cénacle, & y vient porter la paix & la grace; & c'eſt ici où l'on peut dire qu'on entend ſa voix lorſqu'il arrive, & qu'on ſait où il va & d'où il vient. C'eſt à vous à nous dire, ſi vous reconnoiſſez à ces traits la douleur qui juſqu'ici vous a préparé au Sacrement de la pénitence.

Et ne nous dites pas que cette douleur, cachée au fond de l'ame, n'eſt pas toujours ſenſible au cœur pénitent: un changement de vie porte ſi fort ſur tous nos penchants, prend ſa ſource dans un nouvel amour ſi vif, qu'il n'eſt pas poſſible qu'il ſoit dans le cœur à l'inſu de notre cœur même: mais enfin, je le veux pour des cœurs d'un certain caractere, nés froids, tranquilles, inſenſibles, qui peuvent ſe briſer, mais qui ne ſauroient s'attendrir. Mais vous, pourvu d'un cœur naturellement ſi tendre, & ſi capable d'être touché; vous qui avez pouſſé la ſenſibilité dans les paſſions déplorables juſqu'à l'emportement; vous qui nous vantez tant la bonté & la tendreſſe de

votre cœur, vous n'en manqueriez que pour votre Dieu ! la douleur du péché ſeroit la ſeule qui vous trouveroit froid & inſenſible ? les larmes, les ſentiments, les vivacités, qui ſont ſi fort de votre caractere, ne le ſeroient pas de celui de votre pénitence ! Illuſion, mon cher Auditeur ! ſi vous n'êtes pas vif dans la douleur de votre repentir, comme vous l'avez été dans vos deſordres, c'eſt que vous étiez pécheur de bonne foi, & que vous n'êtes qu'un faux pénitent.

Enfin, non ſeulement la douleur de la pénitence eſt une réſolution réelle & ſincere de changer de vie, mais encore une attention actuelle, qui prend d'abord des meſures ſolides de changement. Or, la principale eſt le choix d'un Miniſtre fidele, qui coopere avec Jeſus-Chriſt à la guériſon de votre ame : choix difficile, mais le plus important que vous ferez jamais, puiſqu'il s'agit du ſalut, & que ce qui décide toujours de notre ſalut, c'eſt le choix de celui à qui nous allons confier les ſecrets de notre conſcience : c'eſt la ſuite de notre Evangile qui nous fournit cette derniere réflexion. Seigneur, dit le Paralytique à Jeſus-Chriſt, je n'ai point d'homme qui me jette dans la Piſcine lorſque l'eau eſt troublée : *Domine, hominem non habeo.*

Or, avant que de venir vous préſenter à la pénitence, vous adreſſez-vous à Jeſus-Chriſt, afin qu'il vous aide dans un choix ſi eſſentiel, & qu'il vous ſuſcite un guide fidele qui vous conduiſe ſûrement dans la voie du ſalut ! Chèrchez-vous vous-même un homme rempli de l'Eſprit de Dieu, qui ſache vous jeter à propos dans la Piſcine, & cultiver ces premiers ſentiments de grace que vous portez au Tribunal ?

Un homme éclairé, qui puiſſe juger de la lepre, connoître les plaies de votre cœur, & ne pas ſe tromper dans l'application des remedes ?

Un homme expérimenté, qui ſache diſcerner les voies de la grace dans votre ame, conduire les opérations de Dieu en elle : ne pas trop preſſer les ames que l'Eſprit ſaint ne pouſſe que lentement ; ne pas arrêter celles qui ſont portées, pour ainſi dire, ſur les ailes de la grace, & ſuivre l'Eſprit de Dieu ſans le prévenir !

Un homme accoutumé à parler à Dieu dans la priere, à étudier aux pieds de la Croix la ſcience du ſalut, & dont les paroles pleines de cet eſprit & de ce feu qu'il a puiſé devant le Seigneur, portent enſuite l'onction de la grace juſqu'au fond de votre ame, toute ouverte dans ces moments, & ſur laquelle les vérités les plus ſimples font alors tant d'impreſſions !

Un homme déſintéreſſé qui n'examine pas ſi vous êtes grand ſelon le monde, mais ſi vous êtes pécheur devant Dieu ; que vos vices touchent plus que vos titres ; & qui ne proportionne pas l'indulgence ou la ſévérité de ſes ſentences, à l'élévation ou à l'obſcurité des pécheurs, mais au caractere de leurs crimes !

Un homme zélé, que rien ne puiſſe faire départir des intérêts de la vérité & des regles ſaintes de ſon miniſtere ; & qui, ſans faire oſtentation de ſévérité, ne cherche pas à ſe faire honneur des excès & des ſingularités outrées de ſes pénitents, mais à faire honneur à la grace & à la Religion, en leur inſpirant cette ſobre ſageſſe qui remplit avec dignité les devoirs de ſon état, & qui, en condamnant le monde, s'attire l'eſtime & le reſpect du monde même !

Enfin, un homme charitable, qui ſâche mêler l'huile de la douceur avec le vin de la force ; qui n'aigriſſe pas les plaies par d'exceſſives rigueurs, mais qui ramene les malades par des condeſcendances néceſſaires ; qui ne ſoit pas toujours juge, mais qui ſe ſouvienne quelquefois qu'il eſt pere ;

qui

qui ſache changer ſa voix comme l'Apôtre, ſe faire tout à tous, & prendre toutes les formes pour former Jeſus-Chriſt dans un cœur.

Eſt-ce un guide de ce caractere, que vous cherchez ? Les plus inconnus ſont toujours pour vous les plus propres, les plus induigents, les plus habiles. Les premiers que le haſard vous offre, vous leur ouvrez indiſcrétement les plaies de votre cœur. Vous prenez, comme ce Michas dont il eſt parlé au livre des Juges, le premier Lévite qui ſe préſente ; vous lui dites : *Tenez-moi lieu de pere & de Prêtre.* (Judic. 17. 10.) Vous mettez peut-être à prix ſes ſoins & ſon miniſtere, & le rendez le miniſtre & le fauteur, comme cet Iſraélite, des dieux & des idoles que vous avez élevés dans votre maiſon, & auxquels vous avez proſtitué votre cœur. Et ſi vous uſez en ceci de quelque circonſpection & de quelque recherche, c'eſt pour éviter ceux qu'une réputation d'exactitude & d'intégrité rend redoutables à vos paſſions, & auxquels on ne s'adreſſe que lorſqu'on veut ſincérement ſe convertir & ſervir Dieu. Ainſi le choix tout ſeul que vous faites du Juge de votre conſcience, eſt une preuve déciſive que vous ne voulez pas changer de vie ; que vous allez profaner le Sacrement, & vous ſouiller où vous auriez dû vous purifier de vos ſouillures.

Voilà, mes Freres, les ſources les plus ordinaires de l'inutilité du Sacrement de la Pénitence. On manque de lumiere, dans l'examen ; de ſincérité, dans la manifeſtation ; de douleur, dans le repentir : & voilà pourquoi les converſions ſont aujourd'hui ſi rares au Tribunal ; voilà pourquoi, parmi cette multitude infinie d'aveugles, de boiteux & de ceux qui avoient les membres ſecs, à peine Jeſus-Chriſt en trouve-t-il un ſeul, dit S. Auguſtin, qui mérite d'être guéri : *Tot ja-*

cebant, & unus ſanatus eſt. Les cinq portiques de la Piſcine, ſelon ce Pere, figuroient les cinq Livres de Moïſe, qui découvroient les maux, mais qui ne les guériſſoient pas : *Sed illi ægros prodebant, languidos non ſanabant.* Mais, hélas ! nous pourrions le dire aujourd'hui avec plus de raiſon de la Piſcine des Chrétiens, & des portiques myſterieux qui environnent le bain de la pénitence. Ils ne ſervent plus qu'à nous découvrir les maux ; les guériſons n'y ſont plus en uſage : *Sed illi ægros prodebant, languidos non ſanabant.* Nous y voyons aborder une multitude de pécheurs ; nous n'en voyons preſque pas ſortir de pénitents. On nous y expoſe des plaies ; & le bain ſacré n'en voit preſque jamais de fermées. Il nous fait connoître les malades ; mais il n'en eſt plus le remede : *Sed illi ægros prodebant, languidos non ſanabant.* Et ſi j'oſois l'ajouter ici, comme la loi de Moïſe, en découvrant les péchés, les multiplia, & ne ſervit qu'à faire des prévaricateurs ; hélas ! ce remede divin, loin de guérir les maux de l'Egliſe, les a augmentés, pour ainſi dire ; a donné lieu à des profanations, loin de rétablir la piété, & a fait des ſacrileges, où il auroit dû faire des pénitents : *Sed illi ægros prodebant, languidos non ſanabant.*

Rentrons ici en nous-mêmes, mes Freres ; & en ce jour ſur-tout, conſacré à la converſion des grands pécheurs par la guériſon d'un malade déſeſpéré ; en ce jour, où les prieres même de l'Egliſe ſollicitent auprès du Seigneur ſes miſéricordes pour les ames les plus déplorées ; rappellez ici devant Dieu toute la ſuite de vos années, & l'hiſtoire ſecrete de votre conſcience. Repaſſez ſur ce nombre infini de confeſſions, toujours réitérées, & toujours inutiles, & qui ſans doute, devant le Tribunal de Jeſus-Chriſt, ſeront le

plus terrible ſujet de votre condamnation. Dites-vous à vous-même : Quelles ont été juſqu'ici mes voies, & la monſtrueuſe conduite de ma vie ? mes paſſions d'aujourd'hui ſont des plaies de l'enfance, & qui ont vieilli avec moi : ce que je ſuis encore, voluptueux, emporté, diſſolu, je l'étois déja dès la premiere ſaiſon de ma vie : ma deſtinée m'a fait éprouver des ſituations différentes au dehors ; mais ma paſſion honteuſe m'a ſuivi par-tout, & par-tout elle a été la même : ma vie n'eſt qu'un ſeul crime diverſifié, ſous des circonſtances & des ſituations diſſemblables : *Un jour a inſtruit l'autre jour, & une nuit a montré ſa ſcience funeſte à l'autre nuit* : (Pſ. 18. 8.) du plus loin qu'il m'eſt permis de rappeller l'hiſtoire de mes années, j'y trouve déja les ébauches & les naiſſances de mes paſſions, & les commencements de ma vie ne s'offrent à moi, qu'avec les prémices des crimes dont je ſuis encore coupable.

Cependant, ô mon Dieu ! votre colere n'a pas encore éclaté ſur moi ; & du haut de votre juſtice, vous me voyez errer depuis ſi long-temps dans des voies criminelles, ſans m'avoir frappé de mort, & fait périr, comme tant d'autres, au milieu de ma courſe ! Ah ! ce n'eſt pas ſans quelque deſſein de miſéricorde ſur moi, que vous avez prolongé mes jours, & différé juſqu'ici votre vengeance : vous ne m'auriez pas delivré de tant de périls qui ont mille fois menacé ma vie, ſi vous n'aviez voulu faire paroître en moi quelque jour les richeſſes de votre grace.

Grand Dieu ! je commence à ne plus aimer mes maux ; achevez votre ouvrage, & faites que j'en aime le remede. L'état de ma conſcience me trouble ; la corruption & le déſordre de ma vie me couvrent de honte ; les remords du crime me

tyranniſent, & répandent l'amertume ſur tous mes jours : achevez, grand Dieu, de rompre des liens déja à demi briſés ; donnez le dernier coup à ma volonté rebelle ; ſoutenez ma foibleſſe dans un combat où vous m'avez vu tant de fois ſuccomber ; ne vous éloignez pas de moi ; faites que je ne retrouve le calme & la tranquillité que j'ai perdue, qu'en vous devenant à jamais fidele. *Ainſi ſoit-il.*

ANALYSES
DES SERMONS
Contenus dans ce Volume.

LE MERCREDI DES CENDRES.

I. SERMON. *Sur le Jeûne.*

PROPOSITION. Il importe d'examiner les excuſes dont on ſe ſert pour ſe diſpenſer de la loi du jeûne, & les abus où l'on tombe en l'obſervant. Ainſi :

DIVISION I. *L'obligation du jeûne, contre ceux qui en violent la loi.*

II. *L'étendue de cette loi, contre ceux qui en adouciſſent l'obſervance.*

I. PARTIE. *L'obſervation du jeûne.* Il eſt inutile de prouver cette obligation aux Fideles qui ne la conteſtent pas ; qui ſavent que la Religion eſt née dans le ſein du jeûne & de l'abſtinence, & que c'étoit même à l'abattement de leurs viſages, que les Tyrans reconnoiſſoient les premiers Chrétiens. Or, l'obligation du jeûne ſuppoſée, il n'eſt que l'impoſſibilité qui puiſſe en juſtifier l'inob-

ſervance ; car l'Egliſe, en établiſſant cette loi, n'a pas prétendu faire une loi de mort. Examinons donc les excuſes de ceux qui ſe diſpenſent du jeûne. Premiérement, ſont-elles légitimes ? Secondement, en les ſuppoſant légitimes, n'eſt-on pas également violateur du précepte, par la maniere dont on uſe de l'indulgence de l'Egliſe ?

1°. Vos excuſes ſont-elles légitimes ? Vous êtes né, dites-vous, avec un tempérament foible, incapable de ſoutenir la rigueur de la loi du jeûne, qui demande des ſoins & des précautions infinies. Mais, premiérement, ne ſont-ce pas ces ſoins & ces précautions elles-mêmes qui ont affoibli votre tempérament ? cette foibleſſe de tempérament n'eſt-elle pas une ſuite de la vie molle & voluptueuſe que vous avez toujours menée ? mais cette molleſſe qui vous rend la pénitence plus néceſſaire, puiſqu'elle eſt elle-même un crime que vous devez expier, pourroit-elle devenir un titre légitime qui vous en diſpenſe ? Secondement, ces ſoins & ces précautions que vous croyez néceſſaires à votre ſanté, ne ſont-ce pas les façons du rang & de la naiſſance, plutôt que des beſoins réels & effectifs ? Or, Dieu ne meſure pas vos infirmités & vos beſoins ſur vos titres, mais ſur la loi. David, Eſther & tant d'autres, quels exemples d'auſtérités n'ont-ils pas laiſſés à tous les ſiecles, malgré leur rang ! Si l'Egliſe avoit des diſtinctions à faire & des priviléges à accorder, ce devroit être ſans doute en faveur de ceux qui peuvent à peine, par leur travail, ſe garantir de la faim & de l'indigence, & qui preſque toujours ont moins de crimes à expier ; & non en faveur des riches & des Grands, qui n'ont rien de plus triſte à eſſuyer dans leur état, que le dégoût & la ſatiété inſéparables d'une félicité ſenſuelle, & qui d'ordinaire ont plus be-

ſoin de pénitence, parce qu'ils ſont plus coupables : cependant le citoyen obſcur & le vil artiſan reſpectent la loi de l'Egliſe, & ce ſont les riches & les Grands qui s'en diſpenſent. Vous objectez la foibleſſe de votre tempérament : mais cette foibleſſe ne vous a jamais privé d'un ſeul plaiſir : vous ſoutenez les veilles, l'application & le ſérieux du jeu, le dérangement des repas ; vous dévorez les fatigues du ſervice, lorſque la gloire, l'intérêt ou le plaiſir s'en mêlent ; ce n'eſt donc que pour Dieu ſeul que vous refuſez de ſouffrir : ſervir le monde ne vous coûte rien, parce que vous êtes mondain ; ſoyez donc Chrétien, & vous ne trouverez rien qui paſſe vos forces dans le ſervice de Jeſus-Chriſt. Voyez cette ame fidelle que Dieu a retirée de ſes égarements : lorſqu'elle vivoit comme vous, elle regardoit pareillement la loi du jeûne comme une loi meurtriere ; maintenant elle ajoute même aux rigueurs de la loi : ce n'eſt pas ſon tempérament qui a changé, c'eſt ſon cœur.

Mais enfin, quand l'abſtinence affoibliroit votre corps, l'intention de l'Egliſe eſt que vous ſouffriez ; car n'eſt-il pas juſte qu'un corps de péché comme le vôtre, ſoit puni : que des membres qui ont ſervi à l'iniquité ; ſervent à la juſtice, que l'ennemi que vous portez en vous-même, ſoit affoibli ! Ainſi, la fin que l'Egliſe ſe propoſe dans ſon précepte, ne ſauroit devenir une raiſon qui vous en diſpenſe.

Mais, dites-vous, vous êtes diſpenſé de la loi du jeûne, par l'autorité des ſupérieurs légitimes. Mais votre conſcience ne vous répond-elle pas que toute diſpenſe obtenue contre les intentions & l'eſprit de l'Egliſe, eſt une diſpenſe vaine ; que par conſéquent, ſi vous n'êtes pas dans le cas de la diſpenſe, vous ajoutez au crime de la trangreſ-

ſion, le blâme de la mauvaiſe foi & de la ſurpriſe ?

2°. Mais ſuppoſons vos excuſes légitimes, n'êtes-vous pas également violateur du précepte, par la maniere dont vous uſez de l'indulgence de l'Egliſe ? Premiérement, gémiſſez-vous en ſecret de la foibleſſe de votre chair, & de l'impoſſibilité où elle vous met de ſatisfaire aux loix de l'Egliſe ? êtes-vous honteux devant Dieu d'une diſtinction ſi peu convenable à votre vie paſſée ? la regardez-vous comme une eſpece d'anathême & de retranchement du corps des Fideles ? hélas ! vous êtes ravi d'avoir des raiſons qui vous exemptent de la voie commune. Secondement, remplacez-vous par d'autres œuvres le jeûne que vous ne ſauriez obſerver ? priez vous plus que dans un autre temps ? êtes-vous plus charitable envers les pauvres ? vous abſtenez-vous de certains plaiſirs, légitimes peut-être en une autre ſaiſon ? car il faut uſer de compenſation ; & pour être diſpenſé de la loi du jeûne, vous ne l'êtes pas de la pénitence ? Or, c'eſt préciſément ce que vous ne faites pas ; parce que vous ne pouvez pas faire tout ce que vous devez, vous vous croyez diſpenſé de faire du moins ce que vous pouvez. Troiſiémement enfin, dans l'uſage des viandes défendues, n'avez-vous égard qu'à la ſeule néceſſité ? & vos repas ſont-ils marqués par quelqu'endroit du ſceau de la mortification ? car enfin, l'Egliſe prétend ſoulager votre foibleſſe, non autoriſer votre ſenſualité.

II. PARTIE. *Etendue de la loi du jeûne ; contre les abus où tombent ceux même qui l'obſervent.*

Pour diſcerner les abus qui peuvent ſe gliſſer dans l'obſervance du jeûne, il n'y a qu'à établir quelle eſt la fin de ſon inſtitution. Premiérement, d'affoiblir nos paſſions, en mortifiant la chair,

d'expier nos chûtes paſſées, & d'en prévenir de nouvelles. Secondement, de purifier l'ame, en mortifiant le corps; la détacher des ſens, réveiller ſa foi, & l'élever au goût des biens éternels.

Or, 1°. le jeûne, tel qu'un abus public l'a établi dans le monde, ne mortifie ni le corps ni les paſſions de la chair: car, par où les mortifieroit-il? eſt-ce par la longueur de l'abſtinence? cela pouvoit convenir aux jeûnes des premiers Fideles, qui ne le rompoient qu'après le ſoleil couché, après s'être diſpoſés à l'heure du repas par mille exercices ſaints & laborieux: pour nous, ce n'eſt plus là qu'il faut chercher le mérite de nos jeûnes; l'heure du repas avancée, nous épargne cette rigueur. D'ailleurs, que n'imaginons-nous pas pour arriver à cette heure du repas, ſans nous être apperçus de la longueur & de la rigueur du jeûne? Nous prolongeons le temps du ſommeil, au lieu qu'il faudroit prévenir l'aurore pour unir nos prieres à celles de l'Egliſe: on ſe permet l'uſage de mille boiſſons que la coutume autoriſe, preſque contre l'eſprit de la loi; en un mot, après que l'Egliſe a pouſſé la condeſcendance juſqu'à ſes dernieres bornes, nous ne penſons ſans ceſſe qu'à inventer de nouveaux adouciſſements qui ne ſauroient preſcrire contre la loi.

2°. Mortifie-t-on les paſſions par la ſimplicité des viandes dont on uſe? hélas! il y entre plus de ſoins & d'artifices; & on ſupplée par mille raffinements à la ſimplicité des mets dont il faut uſer; d'ailleurs, dans le ſeul repas que l'Egliſe permet, on ne s'y preſcrit point d'autres bornes que celles d'une avide ſenſualité. Ainſi, l'abſtinence du ſoir fait aujourd'hui tout le mérite de nos jeûnes; & ce qui n'étoit d'abord qu'un relâchement de diſ-

cipline, en eſt devenu la ſeule auſtérité; les temps ſont bien changés Un ſeul repas pris le ſoir avec actions de graces, terminoit autrefois le jeûne de toute la journée; & quel repas! des herbes, des légumes, un repas de larmes & de pénitence. Le refroidiſſement de la charité obligea l'Egliſe, il y a quelques ſiecles, de ſe relâcher en ce point de la rigueur de ſa diſcipline · mais au lieu que ce ſont là de ces graces honteuſes, dont il ne faudroit uſer qu'en gémiſſant, à quels excès n'a-t-on pas pouſſé cet adouciſſement obtenu de l'Egliſe! On oublie que c'eſt une grace accordée à la pure néceſſité; que par conſéquent les précautions ne ſauroient y être trop rigoureuſes. Voilà nos jeûnes, voilà les reſtes méconnoiſſables de ces jeûnes ſi fameux autrefois parmi les Chrétiens, de ces auſtérités, ſi exceſſives alors, qu'elles faiſoient paſſer les Fideles pour des inſenſés. Et comment s'y diſpoſe-t-on! par des excès & des réjouiſſances profanes.

Souvenons-nous donc que l'intention de l'Egliſe, eſt que la pénitence de ce ſaint temps ſoit comme une expiation des plaiſirs & des fautes de toute l'année. Souvenons-nous encore, que puiſque nous allons ſatisfaire à la juſtice divine, durant cette ſainte carriere, pour nos infidélités paſſées, nous ne devons pas en ajouter de nouvelles; appaiſer notre Juge, & l'irriter en même temps. Souvenons-nous, que puiſque nous allons ſatisfaire à la juſtice de Dieu, non ſeulement les crimes nous ſont interdits, mais encore les plaiſirs qui dans un autre temps ſeroient peut-être innocents. Souvenons-nous enfin, que l'Egliſe durant ces jours de pénitence, prétend nous préparer à la grace de la réſurrection. Commençons donc de bonne heure à déraciner nos inclinations vicieuſes, & mettons-nous en état de pouvoir alléguer

aux Miniſtres du Seigneur le paſſé, comme le garant de nos promeſſes ſur l'avenir.

LE MERCREDI DES CENDRES.

II. SERMON.

Motifs de Converſion.

PROPOSITION. Revenez de vos iniquités paſſées ; convertiſſez-vous au Seigneur.

I. MOTIF. *Plus de facilités du côté de vos paſſions, leſquelles affoiblies & rebutées par les excès & les dégoûts inſeparables du crime, vous ont fait ſentir mille fois qu'il n'y a de bonheur véritable à eſpérer pour vous ici-bas, que dans la juſtice & dans l'innocence.*

La ſituation où vous êtes devant Dieu, après tant de crimes, & la triſte deſtinée de votre ame, devroient être un motif ſuffiſant pour vous déterminer à un changement & à une nouvelle vie. Comment avez-vous vecu juſqu'ici ? vous avez abuſé de tout, de votre raiſon, de votre corps, de votre cœur, de votre jeuneſſe, de vos talents, de vos biens, de vos places, de vos afflictions, des myſteres, des ſolemnites, des inſtructions, & de tous les autres ſecours que la Religion vous a offerts. Quel vuide, quels abymes, quelles horreurs dans une telle vie ! & que n'avez-vous point à craindre ?

Mais de plus, la fin de votre vie qui approche, le peu de goût que vous trouvez déſormais à la plupart des plaiſirs, la perte de vos amis, de vos proches ; tout cela doit vous faire ſentir encore plus vivement le frivole de tout ce qui paſſe, &

le malheur d'une vie licencieuſe & déréglée. Vous avez eſſayé de tout, & tout vous a laſſé : Dieu vous rappelle à lui par les dégoûts qu'il répand ſur le crime, par le vuide que vous trouvez dans le monde & dans les plaiſirs : quel prétexte auriez-vous donc de différer encore votre converſion ! Croyez-vous qu'un ſeul ſentiment de frayeur au lit de mort expiera tous les crimes de votre vie ! Vous êtes trop heureux que le Seigneur, toujours bon & miſéricordieux, veuille bien accepter les reſtes languiſſants de vos paſſions, & le rebut du monde.

II. Motif. *Moins d'obſtacles du côté de la pénitence, facilitée par la loi de mortification que l'Egliſe impoſe à tous les Fideles.*

Vous êtes obligé de jeûner pendant cette ſainte quarantaine ; mais à quoi vous ſerviroit-il de le faire, ſi vous ne vous convertiſſiez pas au Seigneur ? Jeûner ſans vous convertir, c'eſt porter le joug de la loi avec les Juſtes, & n'en partager pas avec eux les graces & les conſolations. Ce n'eſt pas que vous deviez ajouter au crime de votre impénitence celui de la tranſgreſſion de la loi du jeûne, ſous prétexte que l'obſervance de la lettre ne ſert de rien au pécheur obſtiné dans le crime. Ainſi agit l'impie ; pour vous, à qui Dieu a peut-être marqué ce temps de pénitence, comme le moment de votre ſalut, entrez avec vos freres dans cette ſainte carriere de pénitence ; offrez à Dieu ce léger ſacrifice, pour obtenir celui de vos paſſions : commencez par la lettre, afin que l'eſprit de vie vous ſoit donné : c'eſt toujours un commencement de ſalut, que d'accomplir le précepte.

Mais combien de vains prétextes allégue-t-on pour s'en diſpenſer ! Des infirmités chimériques, une ſanté foible & uſée, quelque légere incom-

modité déja éprouvée dans la pratique de l'abſtinence ; on n'oſeroit alléguer de tels prétextes, & ils ne retiennent perſonne, dès qu'il eſt queſtion de ſatisfaire ſes paſſions. On dit que ce n'eſt pas un point fort eſſentiel que l'abſtinence du Carême, & qu'il eſt aſſez indifférent d'uſer d'une viande plutôt que d'une autre : c'eſt-à-dire, que pour calmer ſes remords, on cherche à avilir dans ſon eſprit la majeſté des préceptes divins, comme ſi Dieu n'étoit pas également grand, ſoit qu'il defende à Caïn de répandre le ſang innocent, ſoit qu'il ordonne au premier homme de ne pas toucher au fruit défendu.

III. Motif. *Les graces plus abondantes du côté de Dieu, & plus vives par l'exemple & les mérites de Jeſus-Chriſt, dont on va vous rappeller le ſouvenir & les myſteres.*

Ce grand ſpectacle d'un Dieu qui verſe ſon ſang, & qui meurt pour nous, doit nous engager à entrer dans la voie de la penitence : la croix eſt le ſeul héritage que Jeſus-Chriſt ait laiſſé à ſon Egliſe ; elle fait proprement le grand caractere des Chrétiens; ce n'eſt que par la croix qu'ils ſont diſtingués des païens ; il faut donc qu'ils participent à la croix de Jeſus-Chriſt, s'ils veulent partager avec lui ſa gloire & ſon immortalité. Le monde, il eſt vrai, & nos paſſions nous fourniſſent des croix & des afflictions ; mais ce ſont là les châtiments de notre cupidité, & non pas les remedes de nos crimes : nous portons la croix du monde, & c'eſt la croix de Jeſus-Chriſt qu'il faut porter ; afin que ſi nous ne pouvons eviter les croix, nous faſſions du moins qu'elles nous ſoient utiles. Helas ! la croix de Jeſus-Chriſt eſt moins amere & moins peſante que celle du monde ; il adoucit le joug qu'on porte pour lui ; & le joug du monde eſt un joug de fer qui meurtrit & qui

accable ; profitons, donc des graces qui vont couler en ce ſaint temps de la croix de Jeſus-Chriſt.

IV. MOTIF. *Plus de ſecours du côté de l'Egliſe, dont les larmes & les prieres, plus longues & plus ferventes en ce ſaint temps, ſollicitent la miſericorde divine en faveur des pécheurs.*

L'Egliſe, cette chaſte épouſe, ne s'occupe en ce ſaint temps que de la converſion de ſes enfants : ſes ſoupirs, ſes longues prieres, tout le corps des Juſtes qui prie, & qui eſt toujours exaucé ; les jeûnes, les macérations, les auſtérités, que les vrais Fideles pratiquent en ces jours de ſalut, & qu'ils offrent au Seigneur, comme un ſacrifice d'expiation, pour le reconcilier avec ſon peuple ; tout cela doit ouvrir les tréſors du ciel ſur les iniquités de la terre. Si donc Judith toute ſeule réconcilia le Seigneur avec ſon peuple, que ne devons-nous pas attendre de tant d'ames fidelles, qui en tout lieu prient pour vous en ce ſaint temps, & offrent au Seigneur leurs macérations pour obtenir le pardon de vos crimes ? Ajoutez à cela les inſtructions que l'Egliſe va vous donner, ſi capables d'exciter dans vos cœurs des ſentiments de componction, ſi vous ne les fermez pas à la voix de Dieu : ne réſiſtons donc pas à Dieu, qui nous ouvre en ce temps de propitiation tant de moyens de ſalut.

V. MOTIF. *Plus de raiſons tirées des calamités publiques, qui, nous faiſant ſentir la main de Dieu appeſantie ſur nous, nous avertiſſent en même temps de l'appaiſer, en finiſſant nos crimes qui nous ont attiré ſa colere.*

D'où vient que ce Royaume autrefois ſi floriſſant, eſt maintenant plongé dans une triſteſſe amere & profonde ? d'où viennent toutes nos pertes & nos malheurs ? La colere de Dieu éclate

ſur nos crimes ; il a regardé du haut de ſon Sanctuaire, & il a vu toutes ſortes de crimes & d'abominations au milieu de nous ; & alors il a verſé ſur nous la coupe de ſa fureur & de ſa colere. Mais quel uſage faiſons-nous de ces fléaux publics ? nous n'oppoſons à la colere de Dieu que des plaintes inutiles, des inquiétudes, des murmures. Inſenſés que nous ſommes, nous nous en prenons aux hommes, comme s'ils étoient les auteurs de nos calamités : remontons plus haut ; les coups qui nous frappent, partent du Ciel, qui punit nos crimes. Finiſſons nos déſordres, & nos malheurs finiroit bientôt.

LE JEUDI APRÈS LES CENDRES.

Sur la vérité de la Religion.

DIVISION. I. *La Religion eſt raiſonnable.* II. *Elle eſt glorieuſe.* III. *Elle eſt neceſſaire.*

I. PARTIE. *La Religion eſt raiſonnable.*

C'eſt la foi, & non pas la raiſon, qui fait les Chrétiens ; & la premiere démarche qu'on exige d'un diſciple de Jeſus-Chriſt, c'eſt de croire ce qu'il ne peut comprendre : cependant je dis que c'eſt la raiſon elle-même qui nous conduit à cette ſoumiſſion, & que le Fidele qui croit, fait un uſage plus ſenſé de la raiſon, que l'infidele qui refuſe de croire.

1°. Le Fidele croit ſur l'autorité la plus grande, la plus reſpectable, la mieux établie qui ſoit ſur la terre.

L'ancienneté, en matiere de Religion, eſt un caractere que la raiſon reſpecte : en effet, s'il y a une véritable religion dans le monde, elle doit être la

plus ancienne de toutes ; puiſque ce doit être le premier & le plus eſſentiel devoir de l'homme envers le Dieu qui veut en être honoré. Or, la Religion des Chretiens eſt la plus ancienne Religion qui ſoit au monde. Les premiers hommes adorerent le même Dieu que nous adorons : l'hiſtoire de la naiſſance du monde même ; les livres divins qui l'ont conſervée juſqu'à nous, renferment les premiers monuments de l'origine des choſes. D'ailleurs, la Religion chrétienne préſente une ſuite de faits, raiſonnable, naturelle, d'accord avec elle-même ; la bonne foi de l'Auteur qui les a écrits, paroît dans la naïveté de ſon hiſtoire : les autres Religions ne nous offrent que des récits fabuleux de leur origine, récits qui tombent d'eux-mêmes.

La Religion chrétienne a encore pour elle la perpétuité, ce qui lui donne un nouveau degré d'autorité. Les autres Religions ont duré un certain nombre d'années, & tombé enſuite avec la puiſſance de leurs ſectateurs : la Religion de nos peres ſe maintient dès le commencement, ſurvit à toutes les ſectes, & paſſe toujours des peres aux enfants. Eſt-ce un bras de chair qui l'a conſervée ? mais le peuple fidele a preſque toujours été foible, opprimé, perſécuté : c'eſt donc Dieu & non l'homme c'eſt le bras du Tout-puiſſant, qui a conſervé ſon ouvrage ; car il n'y a que l'ouvrage de Dieu qui demeure éternellement.

A ſon ancienneté, à ſa perpétuité, ajoutez ſon uniformité : les occaſions, les différences des ſiecles, la neceſſité des temps, ont introduit mille changements à toutes les loix humaines ; la foi ſeule n'a jamais changé.

2°. Les vérités qu'on veut perſuader aux Fideles, ſont les ſeules conformes aux principes de l'équité, de l'honnêteté, de la ſocieté, de la conſcience.

Nulle autre Religion que la Religion chrétienne ne donne des idées ſi ſublimes de la puiſſance de Dieu, de ſon immenſité, de ſa ſageſſe, de ſa bonté, de ſa juſtice ; en cela elle eſt au deſſus de l'idolâtrie, qui inſpiroit à l'homme des ſentiments inſenſés de la Divinité. La philoſophie ou dégradoit l'homme juſqu'au rang des bêtes, ou le rempliſſant d'orgueil, l'élevoit follement juſqu'à Dieu : la Religion chrétienne remédie à ces deux inconvénients, en découvrant à l'homme l'excellence de ſa nature, & lui faiſant ſentir ſa miſere.

La cupidité rendoit l'homme injuſte envers les autres hommes ; quelle autre Religion que celle des Chrétiens, a jamais mieux réglé les devoirs mutuels des uns envers les autres ?

3°. Les motifs qui perſuadent le Fidele, ſont les plus déciſifs, les plus triomphants, les plus propres à ſoumettre les eſprits les moins crédules.

En effet, la Religion chrétienne propoſe des myſteres qui nous paſſent : mais ces myſteres ont été prêchés pluſieurs ſiecles avant leur accompliſſement, & prédits avec toutes les circonſtances des temps, des lieux, & des moindres événements. Ces myſteres ſont fondés ſur des faits miraculeux, éclatants, publics ; convenus alors même par ceux qui avoient intérêt de les nier ; répétés mille fois en différents endroits ; & ces faits nous ont été tranſmis par des hommes qui n'ont pu être ni trompés, ni trompeurs : la foi de ces myſteres a trouvé tout l'univers docile. O Dieu ! qui ne ſentiroit ici votre doigt ? qui ne reconnoîtroit à ces traits le caractere de votre ouvrage ?

II. PARTIE. *La Religion eſt glorieuſe.* Premiérement, du côté des promeſſes qu'elle enferme

pour l'avenir. Quelles ſont ſes promeſſes ? l'adoption de Dieu, une ſocieté immortelle avec lui, la rédemption parfaite de nos corps, l'éternelle félicité de nos ames, la délivrance des paſſions. Il ne ſauroit être honteux de croire des vérités qui font tant d'honneur à l'immortalité de notre nature : au contraire, l'incredule ſe fait-il honneur, en ſe croyant de la même nature que les bêtes, & en attendant la même fin ?

2°. La Religion eſt glorieuſe du côté de la ſituation où elle met le Fidele pour le préſent. Repréſentez-vous un Juſte qui vit de la foi : en lui ſe trouvent toutes les vertus, ſans le mêlange d'aucun vice. La philoſophie ne détruiſoit les vices que par le vice ; & en détruiſant les autres paſſions, elle en élevoit une plus dangereuſe ſur leurs ruines, je veux dire, l'orgueil, & l'amour de la vaine gloire : la foi éleve le Juſte au deſſus de la vertu même ; il n'entre dans ſa vertu que l'amour du devoir. Or, je vous demande ſi l'homme eſt plus glorieux & plus reſpectable, lorſqu'il eſt eſclave de tous les vices, lorſqu'il ne diſtingue pas les crimes les plus affreux des vertus les plus pures ; en un mot, lorſqu'il n'a d'autre maître que ſes deſirs, d'autre frein que la crainte de l'autorité, d'autre Dieu que lui-même.

3°. Enfin, la Religion eſt glorieuſe du côté des grands modeles qu'elle nous propoſe à imiter. Rappellez-vous tous les grands hommes qu'elle a ſoumis dans tous les ſiecles ; princes, conquérants, paſteurs, philoſophes, ſavants. La philoſophie prêchoit une ſageſſe pompeuſe ; mais ſon Sage ne ſe trouvoit point : au lieu que la Religion a une tradition non interrompue de héros chrétiens, depuis le ſang d'Abel juſqu'à nous. Or, mettez d'un côté tous les grands hommes que la Religion a donnés au monde dans tous les

ſiecles, & de l'autre côté ce petit nombre d'eſprits noirs & déſeſpérés que l'incrédulité a produits ; vous paroît-il plus glorieux de vous ranger dans ce dernier parti ?

III. PARTIE. *La Religion eſt néceſſaire à l'homme.* Premiérement, parce que ſa raiſon eſt foible : or, la foi toute ſeule eſt le ſecours qui l'aide & qui l'éclaire. Nous ne connoiſſons ni notre corps, ni notre ame ; les créatures qui nous environnent ſont autant d'énigmes pour nous. Si nous ne connoiſſons pas les objets que nous avons ſous l'œil, comment voulons-nous voir clair dans les profondeurs éternelles de la foi ? L'univers que Dieu a livré à notre curioſité & à nos diſputes, eſt un abyme où nous nous perdons ; & nous voulons que les myſteres de la foi, qu'il n'a expoſés qu'à notre docilité & à notre reſpect, n'aient rien qui échappe à nos foibles lumieres ? Ce ſecret de Dieu doit nous rendre plus reſpectueux & plus attentifs, mais non pas plus incrédules.

2°. La Religion eſt néceſſaire à l'homme, parce que ſa raiſon eſt corrompue, & la foi ſeule eſt le remede qui la guérit. Il étoit naturel à l'homme de connoître Dieu, qui eſt ſa fin & ſon principe, & d'adorer toutes ſes divines perfections ; cependant, juſqu'où l'homme avoit-il dégradé ſon Créateur ? il n'y avoit rien de ſi vil dans les créatures, dont ſon impiété ne ſe fît des dieux. Paſſez à la morale : tous les principes de l'équité naturelle étoient effacés dans le cœur de l'homme. C'eſt la foi toute ſeule qui a appris aux hommes à connoître Dieu & à l'adorer, & qui a retracé dans ſon cœur les traits effacés de cette loi que la nature y avoit gravée.

3°. La Religion eſt néceſſaire à l'homme, parce que ſa raiſon eſt changeante, & que la foi ſeule eſt la regle qui la retient & qui la fixe. Voyez com-

bien autrefois, parmi les païens, de vaines diſputes, de queſtions ſans fin, d'opinions différentes ſur la nature de Dieu, ſur l'immortalité & la nature de l'ame, ſur le ſouverain bien de l'homme : parmi les Chrétiens même, voyez cette variété infinie de ſectes, qui dans tous les temps ont rompu l'unité, pour ſuivre des doctrines étrangeres. La foi fixe toutes ces variations, parce qu'elle eſt toujours la même dans tous les ſiecles, toujours indépendante des lieux, des temps, des nations & des intérêts.

LE VENDREDI APRÈS LES CENDRES.

Du Pardon des offenſes.

DIVISION I. *Injuſtice de nos haines.* II. *Fauſſeté de nos réconciliations.*

I. PARTIE. *Injuſtice de nos haines.* Les trois principes les plus communs des amitiés humaines, ſont le goût, la cupidité, la vanité. La religion & la charité n'uniſſent preſque perſonne : ainſi, nous haïſſons les hommes.

1°. Dès qu'ils choquent notre goût : or, cette haine eſt injuſte, parce que cet homme, pour n'être pas de votre goût, n'en eſt pas moins votre frere, enfant de Dieu, membre de Jeſus-Chriſt, &c. ſon humeur n'efface aucun de ces auguſtes traits. Si nous n'étions obligés que d'aimer ceux pour qui nous ſentons du goût & de l'inclination, il eût été inutile que Jeſus-Chriſt nous fît le précepte d'aimer nos freres ; le cœur là-deſſus n'en a pas beſoin. D'ailleurs, un Chré-

tien ne doit pas ſe conduire par goût & par humeur, mais par des principes de raiſon, de foi, de religion & de grace. C'eſt une foibleſſe, même ſelon le monde, de ne régler nos haines & nos amours que ſur la bizarrerie de nos goûts : l'Evangile qui veut que nous ſacrifiions à la ſainteté de la foi & à la ſublimité de ſes regles, non ſeulement nos caprices, mais nos penchants les plus légitimes, ſeroit il là-deſſus plus indulgent ? De plus, vous-mêmes, êtes-vous du goût de tout le monde ? Cependant, n'exigez-vous pas qu'on excuſe ce qu'il peut y avoir de choquant dans vos matieres ſur la bonté de votre cœur ? Bien plus, la cauſe de cette averſion que vous ſentez pour votre frere, n'eſt-elle pas plus en vous, j'entends dans votre orgueil, dans l'incompatibilité de votre caractere, que dans le ſien propre ? n'eſt-ce pas ſon crédit, ſes talents, ſa fortune, qui ont fait juſqu'ici auprès de vous tout ſon crime ? Enfin, l'Evangile n'exige pas que vous ayiez du goût pour votre frere ; il exige que vous l'aimiez, c'eſt-à-dire, que vous le ſouffriez, que vous l'excuſiez, que vous cachiez ſes défauts, que vous le ſerviez, en un mot, que vous faſſiez pour lui ce que vous voudriez qu'on fît pour vous : car la charité n'eſt pas un goût aveugle & bizarre ; c'eſt un devoir juſte, éclairé, raiſonnable.

2°. Nous haïſſons les hommes, lorſque nous les trouvons contraires à nos intérêts, & qu'ils cherchent à nous nuire : or, je dis que la haine que nous avons contre ces perſonnes, eſt injuſte. Et d'abord en haïſſant votre frere, vous ajoutez à tous les maux qu'il vous a faits, le plus grand de tous, qui eſt celui de le haïr : tous les maux qu'il vous a faits, n'ont abouti qu'à vous ravir des biens frivoles & paſſagers ; la haine que vous avez pour lui perd votre ame, & vous prive pour toujours

du droit que vous avez à un royaume immortel. De plus, que vous revient-il de votre animoſité contre votre frere ? Vous reſtitue-t-elle les avantages qu'il vous a ravis! Si vous cherchez à vous conſoler en le haïſſant, c'eſt une maniere barbare de ſe conſoler. Outre cela, ſi vous étiez vraiment Chrétien, ſi vous aviez de la foi, loin de haïr ceux dont Dieu s'eſt ſervi pour renverſer vos eſpérances & vos projets de fortune, vous les regarderiez comme les inſtruments des miſéricordes de Dieu ſur votre ame, qui s'eſt ſervi de leur mauvaiſe volonté pour vous ſauver, en mettant des obſtacles à vos paſſions déréglées, & vous demanderiez à Dieu qu'il leur inſpire un repentir ſincere, & qu'il ne permette pas que ceux qui ont contribué à votre ſalut, périſſent eux-mêmes.

3°. Nous haïſſons les hommes, lorſqu'ils bleſſent notre vanité, en nous décriant par des médiſances & des calomnies : or, cette haine eſt injuſte. Car, d'abord il eſt injuſte d'exiger qu'on nous approuve en tout, & que les autres ne voient pas des défauts & des foibleſſes, que nous-mêmes ſentons au dedans de nous. Outre cela, nous devons nous défier des rapports qu'on a faits de notre frere ; car l'expérience ne nous apprend que trop qu'on groſſit ſouvent des bagatelles, & qu'on envenime les diſcours les plus innocents. Mais je veux que les faits dont vous vous plaignez ne ſoient pas douteux : votre frere n'a-t-il pas de ſon côté les mêmes reproches à vous faire ? Ses défauts vous ont-ils toujours trouvé fort indulgent & fort charitable ? Votre ſenſibilité n'eſt donc pas bien fondée ! Suppoſons même que vous n'avez rien à vous reprocher du côté de la modération envers votre frere : que faites-vous en le haïſſant ? vous n'effacez pas les impreſſions ſiniſtres que ſes diſcours ont pu laiſſer dans l'eſprit

des autres ; & vous faites à votre cœur une nouvelle plaie. Mais voici enfin une raiſon plus forte que toutes les autres : l'amour propre ſuffiroit pour aimer ceux qui nous aiment & qui nous louent ; mais la Religion va plus loin : elle veut que nous aimions ceux qui nous haïſſent, qui nous déchirent ; elle met à ce prix les miſéricordes de Dieu ſur nous, nous déclarant qu'il n'y a point de pardon à eſpérer pour nous, ſi nous ne l'accordons à nos freres Vous convenez, direz-vous, des maximes de la Religion là-deſſus ; mais il faut avoir égard aux loix de l'honneur, qui veulent qu'un homme ſoit déshonoré, s'il pardonne des diſcours & des procédés d'une certaine nature. Mais, premiérement, le Prince a noté d'une infamie éternelle ces vengeances auxquelles l'erreur publique avoit attaché une gloire déplorable. Secondement, une maxime abominable, que la barbarie des premieres mœurs de nos ancêtres toute ſeule a conſacrée, & a fait paſſer juſqu'à nous, ne doit pas l'emporter ſur toutes les regles du Chriſtianiſme, & ſur les loix les plus inviolables de l'Etat : on ne peut pas ſe déshonorer en obéiſſant à Dieu & à ſon Prince.

II. Partie. *Fauſſeté de nos réconciliations.* Nos réconciliations ſont fauſſes, ſoit qu'on les conſidere dans leur principe, ſoit qu'on en examine les démarches & les ſuites.

1°. Fauſſes dans leur principe. Une réconciliation ſincere doit prendre ſa ſource dans la charité. Or, des motifs purement humains ſont d'ordinaire la ſource de nos réconciliations : on ſe réconcilie pour céder aux inſtances de ſes amis, pour éviter certain éclat déſagréable, par complaiſance pour quelqu'un, pour ſe faire une réputation de modération & de grandeur d'ame, &c. Or, rien que d'humain dans tous ces motifs ;

& la preuve que la charité n'y entre pour rien, c'eſt que des pécheurs, qui ne laiſſent paroître d'ailleurs aucun ſigne de piété, ſe réconcilient pourtant tous les jours avec leurs freres. Or, ſeroit-il poſſible que ceux qui ne ſauroient ſe vaincre ſur les devoirs les plus aiſés de la vie chrétienne, paroiſſent des héros dans l'accompliſſement de celui-ci, le plus difficile de tous ?

2°. Fauſſes dans leurs démarches. Il a fallu des ménagements infinis, & toute l'habileté de vos amis, pour vous réconcilier avec votre frere : or, tous ces ménagements auroient-ils été néceſſaires ? auroit-il fallu tant d'entremetteurs, ſi vous ne haïſſiez plus votre frere, ſi vous l'aimiez ſincérement ? Vous avez exigé des conditions ; vous n'avez voulu avancer que juſqu'à un certain point : la charité ne connoît rien de tout cela ; elle n'a qu'une regle, c'eſt d'oublier l'injure, & d'aimer ſon frere comme ſoi-même. Il y a, à la vérité, ſouvent des meſures de prudence à obſerver, avant de ſe réconcilier publiquement : mais c'eſt la charité qui doit régler ces meſures, & non pas la vanité ; les réconciliations où il entre tant de précautions & de myſteres, rapprochent les perſonnes, mais ne rapprochent pas les affections. Jeſus-Chriſt nous dit ſimplement : Allez vous réconcilier avec votre frere ; il veut que la charité toute ſeule ſe mêle de nous réconcilier avec lui.

3°. Auſſi les ſuites de nos réconciliations ſont-elles vaines. Vous dites que vous avez pardonné à votre frere, mais que votre parti eſt pris de ne pas le voir : donc vous ne lui avez pas pardonné, & vous ne l'aimez pas : car on ne craint pas de voir ce qu'on aime. Voudriez-vous que Dieu vous aimât à condition qu'il ne vous verroit jamais ? La marque la moins équivoque de notre animoſité contre

contre quelqu'un, c'eſt de ne pouvoir ſouffrir ſa préſence.

Eh bien / dites-vous, je le verrai ; je ne manquerai point aux bienſéances : mais je ſais à quoi m'en tenir ; il ne doit pas beaucoup compter ſur mon amitié. Vous vous trompez, ſi vous croyez que c'eſt-là pardonner à votre frere & l'aimer : la charité que l'Evangile vous ordonne eſt dans le cœur ; ce n'eſt pas une ſimple bienſéance, un vain extérieur ; c'eſt un amour effectif, parce que les hommes ne ſont pas unis enſemble par des liens extérieurs ſeulement, mais par les liens ſacrés & intimes de la foi, de l'eſpérance, de la charité. Auſſi, conſultez le public ſur vos réconciliations : malgré toutes les apparences que vous gardez avec votre frere, c'eſt une opinion établie dans le monde, que vous ne l'aimez point ; ce qui montre que le public vous connoît mieux que vous ne vous connoiſſez vous-mêmes.

LE I. DIMANCHE DE CARÊME.

Sur la parole de Dieu.

DIVISION I. *Diſpoſitions qui doivent conduire les Fideles dans le lieu ſaint, pour entendre la parole de Dieu.* II. *Dans quel eſprit on doit enſuite l'écouter.*

I. PARTIE. *Trois diſpoſitions doivent vous conduire dans le lieu ſaint, pour entendre la parole de Dieu.*

I. *Diſpoſition.* C'eſt un deſir qu'elle vous ſoit utile. Ainſi vous devez, avant de venir dans nos temples, vous adreſſer au Pere des lumieres, & lui demander qu'il vous donne ces oreilles du

cœur, qui ſeules ſont entendre ſa voix; qu'il forme dans vos cœurs le goût des vérités qu'il met dans la bouche des Miniſtres. Si les Iſraelites furent obligés d'uſer de tant de préparations pour venir entendre la loi que l'Ange leur donna de la part de Dieu, combien ces préparations ſont-elles plus neceſſaires pour entendre une Loi bien plus ſainte, qui eſt la Loi de Jeſus-Chriſt? Cependant vous venez entendre la parole de Dieu ſans aucune préparation; c'eſt la curioſité, un loiſir inutile, la coutume des vues peut-être plus criminelles qui vous amenent ici: nul motif de ſalut ne vous y conduit.

II. *Diſpoſition.* Une diſpoſition de douleur & de confuſion, fondée ſur le peu de fruit que vous avez retiré juſqu'ici de tant de vérités entendues. Rappellez tant de mouvements de componction, tant de pieuſes réſolutions inſpirées en ce lieu, toujours ſans aucune ſuite; ſongez que les vérités qui n'ont fait ſur vous qu'une impreſſion paſſagere, ſont autant de témoins qui dépoſeront contre vous devant le tribunal de Jeſus-Chriſt. Que de réflexions à faire là-deſſus! quel ſujet de crainte! Mais, hélas! ce ſentiment de douleur ſur le peu d'uſage de tant d'inſtructions entendues, n'eſt pas même connu: on peut en juger par l'extérieur avec lequel on vient entendre la parole ſainte: il n'eſt pas différent de celui qu'on porteroit dans une aſſemblée profane. Combien de pécheurs même, bien loin d'être affligés du peu d'uſage qu'ils ont fait des vérités, ſe ſavent peut-être bon gré d'y être inſenſibles? pires en cela que ceux qui avec une vie d'ailleurs criminelle, conſervent du moins toujours un reſpect, une ſorte de ſenſibilité pour la vérité.

III. *Diſpoſition.* Un ſentiment de reconnoiſſance ſur ce moyen de ſalut que Dieu vous ménage, en

vous conſervant le dépôt de la vérité, & continuant au milieu de vous la ſucceſſion des Miniſtres légitimes, ſeuls autoriſés à vous l'annoncer. Le plus terrible châtiment dont Dieu frappoit autrefois les Juifs, c'étoit de leur ôter les Prophetes véritables, & de permettre qu'il s'elevât parmi eux de faux Docteurs : au contraire, malgré les iniquités des Chrétiens, qui ſemblent montées à leur comble, il ne ceſſe de leur ſuſciter des Paſteurs qui leur annoncent une doctrine ſaine & irrépréhenſible. Or, venez-vous les écouter avec un cœur touché de reconnoiſſance ? Hélas ! vous n'apportez ici qu'un dégoût d'irréligion & de vanité ; vous êtes des ſpectateurs oiſifs & curieux, qui ne ſe propoſent que d'entendre quelque choſe de nouveau : auſſi, ſi Dieu ne vous punit pas en retirant du milieu de vous ſes Prophetes, il vous en ſuſcite qui vous plaiſent, mais qui ne vous convertiſſent pas ; & c'eſt ainſi qu'il exerce en ſecret des jugements terribles & ſéveres.

II. Partie. *Dans quel eſprit devez-vous écouter la parole ſainte ?*

1°. Son autorité eſt divine. Ce n'eſt pas notre parole que nous vous annonçons, mais la parole de celui qui nous envoie : donc vous devez écouter cette divine parole, premiérement, avec docilicité. Cependant combien de ces hommes ſages à leurs propres yeux, qui viennent ici toujours en garde contre les vérités qu'on leur annonce, qui regardent notre miniſtere comme un art d'exagération & d'hyperbole, qui oppoſent tout bas à la vérité qu'ils entendent, les maximes & les préjugés du monde qui la contrediſent ? Hélas ! ils nous accuſent d'exagérer ; & Dieu nous jugera peut-être ſur ce que nous aurons affoibli la vertu & la force de ſa parole. Secondement, l'autorité de la parole étant divine, vous devez l'écouter avec un

eſprit de ſincérité & d'application ſur vous-même; c'eſt-à-dire, vous meſurer ſur cette regle, vous juger par cette loi : cependant nul ne prend ici pour ſoi la vérité qui l'attaque & qui le condamne ; on n'y découvre que les défauts des autres.

2°. La fin de la parole divine, c'eſt la converſion des cœurs, l'établiſſement de la verité, la deſtruction de l'erreur & du peche, la ſanctification du nom de Jeſus-Chriſt ; donc vous devez l'écouter, premiérement, avec un reſpect religieux qui ne mepriſe pas la ſimplicité de nos diſcours. Ainſi quelque éclairé que vous ſoyez d'ailleurs, vous ne devez pas vous faire de vos prétendues lumieres, un titre pour négliger les inſtructions que l'Egliſe donne aux Fideles ; l'onction de l'eſprit vous apprendra toujours ici ce que vous ignorez peut-être encore : cependant, ſous prétexte qu'on en fait aſſez, & que des lectures chrétiennes, & un peu de réflexion dans la retraite, ſont plus utiles que nos diſcours, on ſe bannit de ces aſſemblées ſaintes. Secondement, vous devez l'écouter avec un eſprit de foi : c'eſt-à-dire, avec un amour pour la parole ſainte, indépendant des talents de l'homme qui vous l'annonce, qui vous la faſſe trouver belle, divine, digne de tous vos hommages dans une bouche même impolie & groſſiere ; cependant on ne vient ici que pour s'eriger en juge & en cenſeur, que pour décider du mérite de ceux qui l'annoncent. L'eſprit de curioſité ne doit pas non plus vous amener ici ; car notre miniſtere n'eſt point un art vain & frivole, qui ne ſe propoſe que l'arrangement du diſcours & la gloire de l'éloquence : cependant, loin de venir chercher ici des remedes à vos maux, vous venez y chercher de vains ornements, qui amuſent les malades ſans les gué-

rir ; vous venez chercher l'harmonie & l'ornement dans les vérités ſérieuſes de la morale de Jeſus-Chriſt, oubliant que nous ſommes dans la chaire chrétienne, non pas pour vous plaire & vous amuſer, mais pour vous inſtruire, pour vous reprendre, & pour vous ſanctifier.

LE LUNDI DE LA I. SEMAINE.

Sur la vérité d'un avenir.

DIVISION I. *La certitude d'un avenir.* II. *La néceſſité d'un avenir.* III. *Le ſentiment ſecret d'un avenir.*

I. PARTIE. *Certitude d'un avenir.* Elle eſt juſtifiée par les plus pures lumieres de la raiſon ; c'eſt la verité la plus conſolante de la foi : au lieu que l'incertitude que l'incrédule y oppoſe, eſt :

1°. Suſpecte dans le principe qui la produit. Car l'impie porta d'abord en naiſſant les principes de la Religion naturelle connus à tous les hommes ; il crut un avenir, des récompenſes pour la vertu & des châtiments pour les crimes. Depuis quand a-t-il ceſſé de croire ? A-t-il examiné ? a-t-il conſulté ? Point du tout. La croyance des vérités s'eſt affoiblie en lui à meſure que ſes mœurs ſe ſont déréglées : voilà la ſource de toute crédulité, le déréglement du cœur ; on ne trouve point des hommes veritablement ſages, chaſtes, tempérants, &c. qui n'attendent point d'avenir. Il eſt conſolant pour les Fideles de voir qu'il faut renoncer à toutes les vertus, avant que de renoncer à la foi.

2° Cette incertitude eſt inſenſée dans les raiſons ſur leſquelles elle s'appuie. Il faudroit des

raiſons bien déciſives pour ne rien croire ; car ce ſeroit fureur & extravagance de haſarder un intérêt auſſi ſérieux que celui de ſon éternité ſur des preuves légeres & frivoles. Or, quelles ſont les grandes raiſons qui ont déterminé l'incrédule à prendre parti de ne rien croire? Il n'a que des diſcours vagues, des doutes uſés, des ſuppoſitions chimériques : on ne ſait, dit-il, ce qui ſe paſſe dans cet autre monde dont on nous parle ; perſonne n'en eſt jamais revenu : au lieu que le Fidele croit un avenir ſur l'autorité de l'Ecriture, ſur la dépoſition des Apôtres, qui ont répandu leur ſang pour rendre gloire à la vérité, ſur l'accompliſſement des prophéties, ſur la tradition de tous les ſiecles ; lequel des deux fait un meilleur uſage de ſa raiſon ! Bien plus, quand les vaines raiſons de l'impie balanceroient les vérités ſolides & évidentes qui nous promettent l'immortalité, il devroit du moins déſirer que le ſentiment de la foi fût véritable. Ce ſentiment fait honneur à l'homme ; il lui apprend que ſon origine eſt céleſte, & ſes eſpérances éternelles : au lieu que rien de plus triſte, rien de plus humiliant pour l'homme, qu'une doctrine qui le confond abſolument avec la bête. Outre cela, ſon propre intérêt devroit porter l'impie à croire un avenir : il ne riſque rien en le croyant ; ſa crédulité, s'il ſe trompe, n'aura aucune ſuite fâcheuſe ; il vivra avec honneur, avec probité, avec innocence. Il aura perdu quelques plaiſirs ſenſuels & rapides, qui l'auroient bientôt laſſé par le dégoût qui les ſuit, ou tyranniſé par les nouveaux déſirs qu'ils allument ; mais s'il y a un avenir, il perd les biens éternels, la poſſeſſion de Dieu même ; & il va trouver des ardeurs dévorantes, un ſupplice ſans fin & ſans meſure.

3° L'incertitude de l'impie eſt affreuſe dans ſes conſéquences. Premiérement, ſi tout doit finir

avec nous, d'où vient que nous ne ſommes pas parfaitement heureux ſur la terre ? tous les autres êtres, contents de leur deſtination, paroiſſent heureux à leur maniere dans la ſituation où Dieu les a placés : l'homme ſeul eſt inquiet & mécontent, en proie à ſes deſirs, & ne rencontre rien ici-bas où ſon cœur puiſſe ſe fixer. Secondement, ſi tout meurt avec le corps, qui a pu perſuader à tous les hommes de tous les ſiecles & de tous les pays, que leur ame étoit immortelle ? Ce n'eſt pas une colluſion; car on ne peut faire convenir enſemble les hommes de tous les pays & de tous les ſiecles ; ce n'eſt pas un prejugé de l'éducation, qui eſt différente ſelon les différents pays; ce n'eſt pas une ſecte, car ce dogme n'a point eu de chef & de protecteur, les hommes ſe le ſont perſuadé à eux-mêmes. Troiſiémement, ſi tout meurt avec nous, il faut que l'univers prenne d'autres loix, d'autres mœurs, d'autres uſages ; car les loix qui nous uniſſent, les devoirs les plus ſacrés de la vie civile, ne ſont fondés que ſur la certitude d'un avenir : tout eſt confondu ſur la terre, & toutes les idées du vice & de la vertu ſont renverſées.

II. PARTIE. *Néceſſité d'un avenir, & ſa conformité avec l'idée d'un Dieu ſage, & le ſentiment de la propre conſcience.*

1°. Neceſſité d'un avenir conforme à l'idée d'un Dieu ſage. L'impie demande, s'il eſt digne de la grandeur de Dieu de s'amuſer à ce qui ſe paſſe parmi les hommes, de compter leurs vices ou leurs vertus, &c. Remarquez d'abord que c'eſt l'impie lui-même qui degrade la grandeur de Dieu, comme s'il lui falloit des ſoins & des attentions pour voir ce qui ſe paſſe ſur la terre. Enſuite je lui demande à mon tour : S'il eſt de la grandeur de Dieu, de laiſſer les vices & les vertus ſans châtiment & ſans récompenſe ; il eſt donc

égal d'être vicieux ou vertueux ? Dieu n'aime pas davantage la vertu que le vice ; ou plutôt il préfere le vice à la vertu : car les impies ſont preſque toujours les heureux de la terre ; au contraire, l'affliction & l'opprobre ſont d'ordinaire ici-bas le partage des gens de bien. Quel Dieu de ténebres, de foibleſſe, de confuſion & d'iniquité ſe forme l'impie ! un Dieu qui met ſa grandeur à laiſſer le monde qu'il a crée, dans un déſordre univerſel.

2°. Néceſſité d'un avenir conforme au ſentiment de la propre conſcience. Dieu a créé l'homme, ſeul de tous ſes ouvrages capable de connoître & d'aimer l'auteur de ſon être ; il a mis en lui des penſées ſi hautes, des deſirs ſi vaſtes, des ſentiments ſi grands ; & cependant cet homme ne ſeroit fait que pour la terre, pour paſſer un petit nombre de jours comme la bête, en des occupations frivoles, ou des plaiſirs ſenſuels ? Ce qui eſt donc digne de Dieu, c'eſt de veiller ſur cet univers, d'aimer dans ſes créatures les vertus qui le rendent lui-même aimable, de haïr en elles les vices qui défigurent en elles ſon image, de rendre heureuſes avec lui les ames qui n'ont vécu que pour lui, de livrer à leur propre malheur celles qui ont cru trouver une félicité hors de lui ; voilà le Dieu des Chrétiens.

L'impie prétend que Dieu étant juſte, ne doit pas punir comme des crimes des penchants de plaiſirs nés avec nous, & qu'il nous a lui-même donnés. Quel blaſphême ! Car ſi vous prétendez juſtifier toutes vos actions par les penchants ſecrets qui vous y portent, les plus grands crimes deviendront permis, & nos penchants & nos deſirs ſeront l'unique regle que nous aurons à ſuivre : auſſi la nature toute ſeule fit ſentir aux païens la néceſſité d'une lumiere ſupérieure aux ſens,

qui en réglât l'uſage & fit de la raiſon un frein aux paſſions humaines. Donc ces penchants vicieux, ou ne viennent pas de la premiere inſtitution de la nature, ou ils en ſont un dérangement, puiſque toutes les loix n'ont été faites que pour les modérer, & que dans tous les ſiecles, tous ceux qui ſe ſont livrés ſans réſerve à leurs penchants, ont été regardés comme des monſtres, & comme l'opprobre de l'humanité. D'ailleurs, rendons juſtice à l'homme, ou plutôt à l'Auteur qui l'a formé : ſi nous trouvons en tous des penchants de vice & de volupté, nous y trouvons auſſi des ſentiments de vertu, de pudeur & d'innocence. Pourquoi donc entre deux penchants l'impie décide-t-il, que celui qui pouſſe vers les ſens, eſt plus conforme à la nature de l'homme, & n'a rien de criminel ? Si tous les hommes étoient corrompus, peut-être auroient-ils raiſon de dire, que les penchants qui nous portent vers les ſens, ſont inſéparables de notre nature ; mais il y a des Juſtes ſur la terre ; il y a des ames chaſtes, fidelles, timorées, qui ont hérité de la nature les mêmes penchants que l'impie, mais qui ont par-deſſus lui la force d'y reſiſter. N'attribuons donc point à Dieu une foibleſſe qui eſt l'ouvrage de nos propres déréglements. Dieu eſt donc juſte lorſqu'il punit les tranſgreſſions de ſa loi ; l'impie ſe trompe lorſque pour derniere reſſource, il s'imagine que la récompenſe du juſte ſera la réſurrection à une vie immortelle ; & la punition du pécheur l'anéantiſſement éternel de ſon ame. Car ce ne ſeroit pas une punition pour l'impie de n'être plus ; c'eſt-là ce qu'il deſire. Ce n'eſt pas ainſi que Dieu punit ; l'eſpérance de l'impie périra ; mais ſes crimes ne périront pas avec lui : la mort a borné ſes crimes, mais elle n'a pas borné ſes deſirs criminels ; ſes tourments ſeront donc auſſi éternels,

que ſes plaiſirs l'auroient été, s'il eût été le maître de ſa deſtinée.

LE MARDI DE LA I. SEMAINE.

Sur le reſpect dans les Temples.

DIVISION. *Trois diſpoſitions qui doivent nous accompagner dans nos Temples.* I. *Diſpoſition de pureté & d'innocence*: II. *diſpoſition de frayeur & de recueillement*: III. *diſpoſition de décence & de modeſtie extérieure.*

I. PARTIE. *Diſpoſition de pureté & d'innocence.* La préſence de Dieu répandue ſur toute la terre, eſt une raiſon qui nous oblige de paroître par-tout purs & ſans tache à ſes yeux; auſſi le pécheur qui porte une conſcience impure, eſt-il une eſpece de profanateur de la terre. A combien plus forte raiſon nos Temples ſaints, qui ſont particuliérement conſacrés à Dieu, où la Divinité elle-même réſide corporellement, pour ainſi dire, demandent-ils que nous y paroiſſions purs & ſans tache, de peur de déshonorer la ſainteté du Dieu qui les habite!

Lorſque le Temple de Salomon eut été bâti, Dieu prit les précautions les plus ſéveres, pour que les hommes n'oſaſſent y paroître en ſa préſence couverts de taches & de ſouillures. Après combien de barrieres & de ſéparations ſe préſentoit le Saint des Saints, ce lieu inacceſſible à tout mortel, excepté au ſeul ſouverain Pontife, qui n'y entroit même qu'une fois dans l'année après bien des préparations! La bonté divine, dans la loi de la grace, n'a plus mis ces barrieres terribles entre lui & l'homme; il a permis à tout fi-

dele d'approcher du Saint des Saints ; mais ce n'eſt pas que ſa ſainteté exige moins d'innocence de la part des Chrétiens : au contraire, il veut nous faire ſentir quelle doit être la ſainteté du Chrétien, obligé de ſoutenir tous les jours aux pieds des Autels la preſence du Dieu qu'il invoque & qu'il adore ; d'où il s'enſuit que c'eſt la ſainteté ſeule qui nous ouvre ces portes ſacrées, & que nous ne ſommes plus dignes d'y entrer, ſi nous ſommes des Chrétiens impurs. En effet, tout ce qui ſe paſſe dans nos Temples, les Myſteres que nous y célébrons, l'Hoſtie qu'on y offre, les Cantiques ſacrés qu'on y entend, tout cela ſuppoſe la juſtice & la ſainteté dans les ſpectateurs ; & c'eſt tellement l'intention de l'Egliſe, que tout ce qui eſt dans nos Temples ſoit ſaint, qu'elle conſacre même les pierres de ces édifices ſacrés ; qu'autrefois elle refuſoit des tombeaux aux corps des Fideles dans l'enceinte de ſes murs ; & que les pénitents publics eux-mêmes étoient exclus durant long temps de l'aſſiſtance aux ſaints Myſteres ; ce n'étoient que leurs larmes & leurs macérations qui leur ouvroient enfin les portes ſacrées.

L'Egliſe, il eſt vrai, ne fait plus ce diſcernement ſévere ; mais l'Egliſe ſuppoſe, que ſi vous n'êtes pas juſte en venant ici paroître devant la majeſté d'un Dieu ſaint, vous y portez du moins des deſirs de juſtice & de pénitence ; & ce ſont ces deſirs ſeuls qui peuvent vous autoriſer, & vous donner droit de venir paroître ici dans le lieu ſaint. En effet, ſe ſentir coupable des crimes les plus honteux, & venir paroître ici devant Dieu ſans être touché du moins de honte & de douleur, ſans penſer du moins aux moyens de ſortir d'un état ſi déplorable, c'eſt profaner le Temple de Dieu, outrager ſa gloire & ſa ma-

jeſté, & la ſainteté de ſes Myſteres; car dès que vous paroiſſez ici avec un cœur corrompu & endurci, vous déſavouez le miniſtere du Prêtre qui offre à votre place; vous inſultez à l'amour de Jeſus-Chriſt lui-même qui vous offre à ſon Pere comme une portion de cette Egliſe pure & ſans tache qu'il a lavée dans ſon ſang; vous inſultez à la piété de l'Egliſe, qui vous croyant uni à ſa foi & à ſa charité, vous met dans la bouche des ſentiments de religion, de douleur, & de pénitence; vous êtes donc là comme un anathême, & comme un impoſteur, qui déſavouez en ſecret tout ce qui ſe paſſe en public.

Il ne faut pourtant pas conclure de-là, qu'il faut ſe bannir de nos Temples, lorſqu'on eſt pécheur. A Dieu ne plaiſe: c'eſt alors qu'il faut venir chercher ſa délivrance dans ce lieu ſaint; puiſque ce n'eſt qu'ici où les pécheurs peuvent encore trouver un aſyle, & des remedes à tous leurs maux.

Mais ſi le ſeul état de crime ſans remords eſt une maniere d'irrévérence qui profane la ſainteté de nos Temples & de nos Myſteres; que ſera-ce de faire du Temple ſaint un rendez-vous d'iniquité, & de changer les aſyles ſacrés de notre ſanctification, en des occaſions de déréglement & de licence?

II. PARTIE *Diſpoſition de frayeur & de recueillement.* Dieu eſt eſprit & vérité; & c'eſt en eſprit & en vérité qu'il veut principalement qu'on l'honore, & non pas ſeulement par la poſture extérieure de nos corps: or l'eſprit dans lequel nous devons paroître devant lui, eſt un eſprit d'adoration, de priere, & d'action de graces.

1°. Un eſprit d'adoration: c'eſt dans nos Temples où Dieu manifeſte ſes merveilles & ſa grandeur ſuprême, où il deſcend du ciel pour rece-

voir nos hommages. Notre premier ſentiment, lorſque nous entrons dans ce lieu ſaint, doit donc être un ſentiment de terreur, de ſilence, de recueillement profond, d'anéantiſſement intérieur à la vue de la majeſté du Très-haut & de notre propre baſſeſſe; nous devons n'être occupés que du Dieu qui ſe montre à nous. Mais hélas! où ſont dans nos Temples les ames pénétrées de ces ſentiments? on vient dans ce Temple ſaint, non pas honorer le Dieu qui l'habite, mais s'honorer ſouvent ſoi-même d'un vain extérieur de piété, ou le faire ſervir à des vues & à des intérêts que la piété ſincere condamne.

2°. Un eſprit de priere: plus nous ſommes frappés ici de la grandeur & de la puiſſance du Dieu que nous adorons, plus nos beſoins infinis nous avertiſſent de recourir à lui, de qui ſeul nous pouvons en obtenir la delivrance & le remede; auſſi le Temple eſt appellé la maiſon de priere. Ce n'eſt pas qu'on ne puiſſe prier Dieu en tout lieu, mais le Temple eſt l'endroit où il ſe rend plus propice, & où il nous a promis d'être toujours préſent pour exaucer nos vœux & recevoir nos hommages; vous devez donc y venir avec un eſprit attentif & recueilli. Cependant, tandis que les Miniſtres autour de l'Autel levent ici les mains pour vous, & parlent au Dieu ſaint en votre faveur; vous ne daignez pas même accompagner vos prieres de votre attention & de votre reſpect, & vous déshonorez la ſainte gravité des gémiſſements de l'Egliſe, par un eſprit de diſſipation, & par votre indécence; auſſi, au lieu que les prieres publiques devroient arrêter le bras du Seigneur depuis long-temps levé ſur nos têtes; hélas! les jours mauvais durent encore, les temps de trouble, de deuil & de déſolation ne finiſſent pas.

3°. Un eſprit d'action de graces : puiſque c'eſt ici, où non ſeulement le Seigneur répand ſes faveurs & ſes graces, mais où tout vous rappelle le ſouvenir de celles que vous avez reçues. Premiérement, c'eſt ici où vous êtes devenu fidele ; vous ne devez donc plus y paroître que pour ratifier les engagements de votre Baptême, & pour remercier le Seigneur du bienfait ineſtimable qui vous a aſſocié à ſon peuple, & honoré du nom de Chrétien. Lors donc qu'au lieu de porter aux pieds des Autels vos actions de graces pour un bienfait ſi ſignalé, vous le déshonorez par vos irrévérences, vous êtes un enfant dénaturé qui profanez le lieu de votre naiſſance ſelon la foi, & un Chrétien perfide, qui venez rétracter vos promeſſes devant les Autels même qui en furent les témoins. Secondement, c'eſt dans le lieu ſaint où ſont élevés de toute part des tribunaux de réconciliation & de miſéricorde, où Jeſus-Chriſt vous a dit mille fois par la bouche de ſes Miniſtres : Mon fils, vos péchés vous ſont remis ; où vous-même avez dit ſouvent : Mon Pere, j'ai péché contre le ciel & devant vous : vous devriez donc venir renouveller à l'aſpect de ces tribunaux, ces promeſſes de pénitence, ces ſentiments de componction dont ils ont été ſi ſouvent dépoſitaires, & vous venez y recommencer de nouvelles offenſes. Troiſiémement, le Temple eſt la maiſon de la doctrine & de la vérité ; & c'eſt ici où les myſteres du royaume des cieux, cachés à tant de nations infidelles, vous ſont annoncés ; nouveau motif de reconnoiſſance pour vous : mais c'eſt plutôt, hélas ! un nouveau ſujet de condamnation, parce que le Seigneur, éloigné de ce lieu ſaint par vos profanations, n'y donne plus l'accroiſſement à nos travaux, & n'y répand plus les graces, qui ſeules font fructifier ſa doctrine & ſa parole.

III. PARTIE. *Diſpoſition de décence & de modeſtie extérieure.* Nous devrions être diſpenſés d'inſtruire là-deſſus les femmes du monde, que cette partie du diſcours regarde principalement: viennent-elles diſputer à Jeſus-Chriſt les regards & les hommages de ceux qui l'adorent, par cet appareil, non ſeulement de faſte & de vanité, mais d'immodeſtie & d'impudence? Quand elles paroiſſent dans les palais où le Souverain ſe trouve, elles marquent par la dignité & par la décence d'un habillement grave & ſérieux, le reſpect qu'elles doivent à la majeſté de ſa préſence; & devant le Souverain du ciel & de la terre, elles viennent paroître ſans précaution, ſans décence & ſans pudeur; elles viennent troubler l'attention des Fideles, le profond recueillement & la ſainte gravité des Miniſtres appliqués autour de l'Autel, & bleſſer par des parures indécentes, la pureté de leurs regards attentifs aux choſes ſaintes: quelle abomination!

Les Miniſtres, à la vérité, donnent ſouvent occaſion aux irrévérences des Fideles; en paroiſſant dans les Temples, ennuyés, inappliqués, faiſant leurs fonctions avec précipitation; mais les exemples des Miniſtres, en autoriſant les irrévérences des Fideles, ne les excuſent pas. Auſſi Dieu ne les a jamais laiſſé impunies, & nous ne devons pas douter que les malheurs du ſiecle paſſé, la fureur des héréſies, le renverſement des Autels, la démolition de tant de Temples auguſtes, n'aient été les ſuites funeſtes des profanations & des irrévérences de nos peres.

LE MERCREDI
DE LA PREMIERE SEMAINE.

Sur la Rechûte.

DIVISION I. *L'énormité du péché de rechûte.* II. *Le danger du péché de rechûte.*

I. PARTIE. *Enormité du péché de rechûte.*

1°. L'ingratitude. Comme l'action de graces eſt le devoir le plus eſſentiel de la créature envers le Créateur, l'ingratitude eſt le péché le plus injuſte, & dont ſa bonté eſt d'ordinaire le plus bleſſée. Or le péché de rechûte vous rend ingrat dans les circonſtances les plus odieuſes. Premiérement, plus le bienfait que vous avez reçu eſt grand, plus l'ingratitude qui le fait oublier eſt noire: or, quel bienfait plus ſignalé, que celui de vous avoir délivré de vos crimes! Vous étiez un enfant de colere, un membre de l'antechriſt, un monſtre d'iniquité, &c. vous êtes devenu l'enfant de Dieu, le membre vivant de Jeſus-Chriſt, l'héritier du ciel & des promeſſes futures, &c. Une vie entiere de reconnoiſſance pourroit-elle aſſez payer la magnificence de ce bienfait! & vous mettrez à peine quelque intervalle entre le bienfait & l'ingratitude! Secondement, rappellez la maniere dont cette faveur ſignalée vous a été accordée; dans quel péril étiez-vous, lorſque Dieu vous a touché? vous etiez prêt à tomber dans le dernier degré d'inſenſibilité, d'où il n'eſt plus de retour; quel temps Dieu a-t-il choiſi pour vous l'accorder! peut-être la circonſtance du crime même: rien n'eſt

plus touchant que le bienfait d'un ennemi dans le temps même qu'on l'outrage ; il a choiſi le temps où vous étiez livré à ces dégoûts amers qui ſuivent les paſſions, où vous étiez abandonné des créatures & laſſé des plaiſirs. De telles circonſtances devoient vous engager à une reconnoiſſance & à une fidélité éternelle ; cependant à la premiere lueur de fortune ou de plaiſir que le monde va faire briller à vos yeux, vous retournerez ſous ſes étendards, vous oublierez le bienfait, & votre bienfaiteur lui-même. Fut-il d'ingratitude plus digne de tous les ſupplices ? Troiſiémement, le grand nombre de crimes que le Seigneur vous a pardonnés ; plus il avoit oublié d'offenſes, plus ſans doute vous deviez conſerver le ſouvenir de ſa bonté, & en éviter de nouvelles. Cependant vous allez retomber, & par votre retour dans le crime, vous allez faire comme revivre tous vos anciens déſordres ; l'acte par lequel vous retombez, étant comme un nouveau conſentement donné à tous vos premiers vices, & comme la rétractation de vos larmes & de votre douleur. Voilà les horreurs de l'ingratitude, & les ſuites terribles d'une ſeule faute.

2°. La perfidie : le pécheur qui retombe après avoir juré une fidélité éternelle à ſon Dieu, au pied des autels, à la face du ciel & de la terre, viole ſa foi, & manque à ſa promeſſe ; l'homme qui ſe pique de fidélité envers les créatures, ne rougit pas d'être perfide envers ſon Dieu ; cette perfidie eſt d'autant plus criminelle, que vos promeſſes de fidélité ont été accompagnées de plus de marques de douleur & de bonne foi. Que de ſoupirs ! que de regrets ſinceres ! & après tout ce tendre appareil de réconciliation, vous allez de nouveau déclarer la guerre à votre Dieu, & oublier les promeſſes que vous lui avez faites !

on vous condamnera par votre propre bouche. L'hiſtoire de la perfidie du Diſciple qui livra le Sauveur, vous fait frémir; la vôtre cependant paroit encore plus noire, parce que vous avez comme amuſé Jeſus-Chriſt par tous les dehors de la plus fervente fidelite, ce que Judas n'avoit point fait.

3°. Le mépris: le pécheur qui retombe, ne retourne à Satan qu'après avoir goûté & examiné tout ce qu'il y a d'avantageux dans le ſervice de Jeſus-Chriſt; il met en comparaiſon Jeſus-Chriſt & Bélial, & ſe déclare pour ce dernier; quel mepris! auſſi tout ce qui peut le rendre criminel s'y trouve. Le choix que fait le pécheur en préferant Satan à Jeſus-Chriſt, n'eſt pas un choix aveugle; ce n'eſt pas un choix où l'on puiſſe alléguer la ſurpriſe; ce n'eſt point un choix tranquille; le cri ſecret de la conſcience l'arrête; cependant il paſſe outre: peut-il faire à ſon Dieu un outrage plus ſanglant? Et ce qu'il y a de plus fâcheux, c'eſt qu'une rechûte ſi prompte & ſi ſoudaine, eſt une marque preſque infaillible du peu de ſincérité des demarches que le pécheur vient de faire pour ſe réconcilier avec Dieu: car ſe repentir & retomber auſſi-tôt, eſt-ce être pénitent, ou plutôt n'eſt-ce pas être moqueur? Or, il y a quelque choſe de ſi inſultant pour Dieu qu'une vile créature s'humilie extérieurement devant lui, qu'elle lui demande grace, & que preſque en même temps elle le renonce pour ſon Seigneur & pour ſon Maître, qu'après un tel outrage, elle ne doit preſque plus eſperer de pardon. Il eſt vrai que la rechûte peut être précédée d'une converſion ſincere. Mais premierement, on ne paſſe pas en un inſtant d'un etat de juſtice à un état de peché; ſecondement, lorſque la converſion eſt ſincere, on reçoit dans le Sacrement

des ſecours qui facilitent la pratique des devoirs: or vous vous retrouvez le même au ſortir du Tribunal; ce n'eſt donc pas le doigt de Dieu qui avoit chaſſé le démon de votre cœur. Les miracles de la grace ſont durables, & ne reſſemblent pas aux preſtiges des impoſteurs; c'eſt qu'en effet la pénitence véritable eſt un nouvel état du cœur qui change nos actions & corrige nos penchants. Auſſi les Saints ont regardé la pénitence de ces pécheurs qui retombent ſans ceſſe, comme une dériſion publique des Sacrements; & un Fidele qui retomboit, n'étoit plus admis au nombre des pénitents publics, quoiqu'on ne déſeſpérât pas abſolument de ſon ſalut. On uſoit de cette ſévérité après une ſeule rechûte: jugez ce que les Saints auroient penſé des vôtres qui ſont continuelles; & ſi vous avez raiſon de vous plaindre des Miniſtres du Seigneur, qui vous retrouvant toujours infideles, n'oſent plus enfin vous delier qu'après de longues épreuves, de peur de jeter le Saint aux chiens.

*On ne fait point l'analyſe de la II. Partie de ce Sermon: on peut voir celle du Sermon de l'*Inconſtance daus les voies du ſalut.

LE JEUDI DE LA I. SEMAINE.

Sur la Priere.

DIVISION. *Deux prétextes vous éloignent ordinairement de la Priere:* I. *Vous ne ſavez pas prier, dites-vous; il faut vous l'apprendre* II. *Vous ne trouvez aucun goût à la priere; il faut vous en faciliter l'uſage.*

I. PARTIE. *Vous ne ſavez pas prier ; premier prétexte pour vous en diſpenſer ; il faut donc vous l'apprendre.* On ſe diſpenſe de prier ; ce prétexte prend ſa ſource dans trois diſpoſitions injuſtes.

1°. C'eſt qu'on ſe trompe dans l'idée qu'on ſe forme de la priere. La priere n'eſt pas un effort d'eſprit, c'eſt un ſimple mouvement du cœur, c'eſt un gémiſſement de l'ame vivement touchée à la vue de ſes miſeres ; ainſi, une ame ſimple & innocente, eſt mille fois plus inſtruite ſur la ſcience de la priere, que les maîtres & les docteurs. Elle parle à ſon Dieu, comme un ami à ſon ami ; elle s'afflige de lui avoir déplu ; elle laiſſe parler ſon cœur, qui veille & parle pour elle, dans le temps même que ſon eſprit s'egare ; qu'y a-t-il là qui ne ſoit à portée de toute ame fidelle ? Si pour prier il falloit s'élever à ces états ſublimes d'oraiſon, où Dieu éleve quelques ames ſaintes, vous pourriez vous diſpenſer de la priere, en diſant que vous n'avez pas été favoriſé de ces dons rares & excellents de l'Eſprit ſaint. Mais la priere n'eſt pas un don particulier réſervé à certaines ames ; c'eſt un devoir commun, impoſé à tout Fidele : auſſi, lorſque Jeſus-Chriſt apprend à prier à ſes Apôtres, il ne leur découvre pas la hauteur & la profondeur des myſteres de Dieu ; le modele de priere qu'il leur donne, eſt à la portée des plus ſimples.

2°. Pourquoi dites-vous que vous ne ſavez pas prier ? c'eſt que vous ne ſentez pas aſſez les beſoins infinis de votre ame. Faut-il apprendre à un malade à demander ſa guériſon ! à un homme preſſé de la faim, à ſolliciter la nourriture ! Dans vos afflictions temporelles, faut il vous apprendre à vous-même, comment vous devez expoſer à Dieu votre peine ! Donc, ſi vous ſentez les

miſeres de votre ame, comme vous ſentez les miſeres de votre corps, vous ſeriez bientôt habile dans l'art divin de la priere. Dites que dans la priere, vu l'immenſité de vos beſoins, vous ne ſavez par où commencer ; alors vous parlerez le langage de la foi : mais comment oſez-vous vous plaindre que vous n'avez rien à dire à Dieu, quand vous voulez le prier ? N'y eût-il que vos crimes paſſés, ne vous offrent-ils rien à demander à la miſericorde divine ? Si vous êtes aſſez heureux pour mener actuellement une vie chrétienne, la grace ſinguliere que Dieu vous a faite de vous déſabuſer du monde, ne forme-t-elle aucun ſentiment de reconnoiſſance dans votre cœur, quand vous êtes à ſes pieds ? Si, malgré votre changement, vous ſentez encore ce fonds inépuiſable de corruption, qui doit ſi fort vous alarmer, ne trouvez-vous pas là de quoi parler au Seigneur dans la priere ? D'ailleurs, ſi vous n'avez rien à demander pour vous dans la priere, occupez-vous-y des maux de l'Egliſe ; demandez à Dieu la converſion de vos proches, de vos amis, de vos ennemis ; tout ce qui vous environne, le monde, la retraite, la cour, la ville, les juſtes, les pécheurs, tout vous apprend à prier.

2°. Enfin, pourquoi dites-vous que vous ne ſavez pas prier ? c'eſt que vous n'aimez pas Dieu. Quand on aime, le cœur ſait bien comment il faut s'y prendre pour entretenir & pour toucher ce qu'il aime ; ſubſtituons Dieu, dans notre cœur, à la place du monde, rétabliſſons-y l'ordre ; alors, il ne ſe trouvera plus étranger devant le Seigneur.

II. PARTIE. *Vous ne trouvez aucun goût à la priere, ſecond prétexte pour vous en diſpenſer ; il faut vous en faciliter l'uſage.* Il eſt injuſte de s'éloigner de la priere à cauſe des dégoûts & des

égarements d'eſprit qui nous la rendent pénible & déſagréable.

1°. Parce que ces dégoûts & ces égarements prennent leur ſource dans notre tiédeur & nos infidélités. Il eſt injuſte de prétendre que nous puiſſions porter à la priere un eſprit ſerein & tranquille, une imagination calme, un cœur touché, tandis que toute notre vie ſera une diſſipation éternelle, & que nous conſerverons dans notre cœur mille attachements déréglés. Les ames les plus retirées & les plus ſaintes trouvent ſouvent dans le ſeul ſouvenir de leurs mœurs paſſées, des images fâcheuſes qui viennent troubler la douceur & la tranquillité de leurs prieres juſques dans le fond de leur ſolitude; & nous prétendrons que dans une vie réguliere, je le veux, mais pleine d'agitations, d'occaſions qui nous entraînent, de plaiſirs qui nous amolliſſent, nous trouverons tout d'un coup dans la priere de nouveaux hommes, avec une tranquillité d'eſprit & de cœur, que la retraite la plus profonde, & le détachement le plus rigoureux, ne donnent pas quelquefois eux-mêmes? Rien de plus injuſte qu'une telle prétention: pour avoir un eſprit recueilli dans la priere, il faut l'y porter; & ſi vous voulez que votre cœur trouve quelque ſenſibilité pour les choſes du Ciel, il faut le vuider de tant d'affections terreſtres qui le rempliſſent. L'amour du monde, comme une fievre dangereuſe, dit ſaint Auguſtin, répand ſur le cœur une amertume univerſelle, qui nous rend inſipides & dégoûtants les biens inviſibles & éternels. Travaillez ſérieuſement à purifier votre cœur, vous goûterez alors les douceurs & les conſolations de la priere.

2°. Il eſt injuſte de s'éloigner de la priere à cauſe du peu de goût qu'on y trouve, parce que

ces dégoûts viennent du peu d'uſage que nous avons de la priere : nous prions avec dégoût, parce que nous prions rarement. Premiérement, il n'y a que l'uſage de la priere qui puiſſe diſſiper ces nuages qui forment les dégoûts & les égaremens de nos prieres. Secondement, les douceurs & les conſolations de la priere ſont le fruit & la récompenſe de la priere même Troiſiémement, il n'en eſt pas de Dieu comme du monde ; le monde perd à être approfondi ; mais le Seigneur, il faut le connoître & le goûter à loiſir, pour ſentir tout ce qu'il a d'aimable ; c'eſt donc l'uſage de la priere tout ſeul, qui peut nous rendre aimable ce ſaint exercice. Mais, dit-on, comment trouver dans le monde le temps de faire un uſage fréquent de la priere ? On ne manque pas de temps pour ſolliciter les graces de la terre, & on manque de temps pour demander le ciel, appaiſer la colere de Dieu, & attirer ſes miſéricordes éternelles ! Cela montre le peu de cas qu'on fait de ſon ſalut : car on ne peut point ſe ſauver ſans prier ; puiſqu'un homme qui ne prie pas, eſt un homme qui n'eſt point chrétien, qui n'a point de Dieu, point de culte, point d'eſpérance, qui n'a pas encore fait une ſeule œuvre pour la vie éternelle.

3°. Enfin, il eſt injuſte de ſe diſpenſer de prier à cauſe des dégoûts qui accompagnent la priere, parce que ces dégoûts ne ſont ſouvent qu'une épreuve par laquelle Dieu veut purifier notre cœur ; ainſi, loin de nous rebuter de ce que la priere nous offre de triſte & de déſagréable, nous devons y perſévérer avec plus de fidélité, que ſi le Seigneur y répandoit ſur nous des conſolations ſenſibles & abondantes. Premiérement, parce que vous devez regarder vos dégoûts comme la juſte peine de vos infidélités paſſées : vous vous êtes long-

temps refuſé à Dieu, malgré ſes plus vives inſpirations ; il eſt juſte qu'il vous laiſſe ſolliciter quelque temps avant de ſe donner à vous avec toutes les conſolations de ſa grace. Secondement, peut-être Dieu veut-il nous rendre par-là cet exil & cet éloignement de lui où nous vivons, plus haïſſable. Troiſiemement, peut-être veut-il vous inſpirer plus de componction de vos crimes paſſés, en vous faiſant ſentir à tout moment l'oppoſition & le dégoût qu'ils ont laiſſé dans votre cœur, pour la vérité & pour la juſtice. Peut-être enfin par ces dégoûts, Dieu veut achever de purifier tout ce qu'il peut y avoir encore de trop humain dans votre piété.

LE VENDREDI
DE LA PREMIERE SEMAINE.

Sur la Confeſſion.

DIVISION I. *Trois défauts qui rendent la plupart des confeſſions inutiles, pour ne pas dire criminelles.* I. *Un défaut de lumiere dans l'examen.* II. *Un défaut de ſincérité dans la manifeſtation.* III. *Un défaut de douleur dans le repentir.*

I. PARTIE. L'aveuglement eſt de toutes les peines du péché la plus univerſelle ; l'œil de la foi peut ſeul le diſſiper ; mais comme rien n'eſt plus commun que l'uſage de la foi, rien n'eſt plus rare que de ſe connoître. Or ce défaut de connoiſſance de ſoi-même qui met un obſtacle ſi eſſentiel à l'utilité de nos confeſſions, vient de trois ſources.

1°. On ne s'examine pas avec aſſez de loiſir. Toute

Toute la vie chrétienne doit être un examen continuel & une cenſure ſecrete de ſes actions, de ſes deſirs, de ſes penſées. Comme chaque inſtant voit naître en nous de nouvelles impreſſions : ſi nous nous perdons un moment de vue, nous ne nous connoiſſons plus, & notre cœur devient un abyme que nous ne pouvons plus approfondir, & dont nous ne voyons jamais que la ſurface. C'eſt donc un abus de croire que pour porter au tribunal une connoiſſance exacte de ſoi-même, il ſuffiſe de donner quelques moments ſeulement à la réviſion de ſa conſcience ; la vigilance continuelle peut ſeule nous diſpoſer à la confeſſion de nos fautes. Auſſi que voit-on tous les jours au tribunal, que des aveugles qui ne ſe connoiſſent pas, qui racontent l'hiſtoire de leur vie & de leurs déſordres, & qui ignorent celle de leur cœur !

2°. Le ſecond défaut des examens, c'eſt qu'on ne s'examine que dans ſes propres préjugés. S'examiner, c'eſt mettre d'un côté les maximes de Jeſus-Chriſt, & de l'autre cette partie de notre vie que nous voulons connoître ; voir ſur chaque action, ce que l'Evangile permet ou défend : or, à cette regle, chacun, dans la diſcuſſion de ſa conſcience, ſubſtitue les préjugés de ſon amour propre. Premiérement, ſur la naiſſance ; la regle, c'eſt que l'Evangile n'ayant que les mêmes devoirs à propoſer aux grands & au peuple, l'élévation de la naiſſance, loin d'être un privilege, eſt plutôt un obſtacle, & par conſéquent un malheur par rapport au ſalut ; le préjugé, c'eſt que plus la naiſſance eſt élevée, plus elle devient une prérogative qui diſpenſe des devoirs. Secondement, ſur les dignités ; la regle, c'eſt qu'elles ne ſont établies que pour la défenſe & l'utilité des peuples ; le préjugé, c'eſt qu'on meſure le devoir de ſes charges ſur l'uſage, & non ſur leur

inſtitution, & qu'on regarde l'abus qu'on en a toujours fait, comme des droits inconteſtablement attachés à ces charges. Troiſiémement, ſur l'ambition : la regle, c'eſt qu'étant obligés de vivre comme étrangers ſur la terre, de n'aimer ni le monde, ni les choſes qui ſont dans le monde, nous devons craindre tout ce qui peut rendre notre exil trop aimable ; le préjugé, c'eſt que l'ambition n'eſt qu'une émulation que la naiſſance donne, une inclination ſage, ſerieuſe, & digne de la raiſon. Quatriémement, ſur les biens : la regle, c'eſt que les riches ne ſont pas les maîtres abſolus de leurs biens ; le préjugé, c'eſt que les profuſions que le revenu peut ſupporter, on ne les croit jamais exceſſives, ou que celles qui le ſont, peuvent bien altérer nos affaires, mais ne touchent point la conſcience. Cinquiémement, enfin ſur les coutumes ; la regle, c'eſt que nous ſerons jugés ſur les préceptes de Jeſus-Chriſt, & non ſur les mœurs de notre ſiecle ; le préjugé, c'eſt que tout ce que l'exemple public autoriſe, ne peut être un crime.

3°. Le dernier défaut de nos examens, c'eſt qu'on ne s'examine jamais ſur tous les devoirs, de pere de famille, de perſonne publique, de membre du corps des Fideles : on ne connoît de ſoi que ſes défauts perſonnels.

Que voit-on chaque jour dans les Tribunaux ? des perſonnes livrées à toutes les paſſions, & qui ſont en peine de trouver des ſujets d'accuſation ; tandis qu'une ame juſte repaſſe dans l'amertume de ſon cœur les imperfections les plus légeres que ſa piété lui groſſit, & craint toujours de ne ſe pas faire aſſez connoître. D'où vient cette différence ? c'eſt que l'un veille à la garde de ſon cœur, & s'examine ſur les lumieres de la foi ; & que l'autre plein des préjugés de ſon

amour propre, ne s'examine que ſur quelques obligations plus palpables, dont il ignore même l'étendue.

II. PARTIE. Rien ne coûte plus à l'homme que de s'avouer coupable ; & ce qu'il y a de plus déplorable, c'eſt que notre orgueil entre dans nos humiliations même, & que l'aveu de nos crimes n'eſt ſouvent qu'un artifice coupable qui les déguiſe. J'avoue qu'il eſt rare de trouver de ces ames noires & maudites de Dieu, qui de propos délibéré viennent mentir au Saint-Eſprit, & cacher au Prêtre les horreurs de leurs conſciences ; mais il eſt des déguiſements d'une autre nature ſur leſquels on ſe fait une ſorte de conſcience, qui ne laiſſent voir qu'à demi ce que l'on eſt ; & qui découvrant le péché, cachent, pour ainſi dire, le pécheur. Ce défaut de droiture & de ſincérité dans le tribunal ſe trouve :

1°. Dans les expreſſions qu'on adoucit & qu'on embarraſſe. Le premier ſoin de la plupart des pécheurs n'eſt pas de connoître leurs fautes, c'eſt de méditer en quels termes ils pourront les faire connoître au Miniſtre qui doit les entendre ; l'arrangement des expreſſions fait toute leur étude. On paſſe rapidement ſur les plaies les plus honteuſes, ont tait les circonſtances ſouvent plus honteuſes encore que le crime même ; on ſubſtitue à un détail qui manifeſteroit trop ce que l'on eſt, des expreſſions vagues qui ne montrent jamais le fond du cœur. On s'accuſe avec complaiſance de certains défauts qui ſont glorieux dans le monde. Enfin, pour ne pas découvrir toute la honte d'une longue & ancienne habitude, à chaque confeſſion on cherche un nouveau témoin de ſes foibleſſes ; on les raconte comme des chûtes nouvelles & arrivées depuis la derniere pénitence, & on enſevelit le paſſé dans un ſilence de diſſi-

mulation qui réuſſit à ſe faire méconnoître. Or, outre que ſe confeſſer avec ces adouciſſements & ces réticences, c'eſt confeſſer ſeulement qu'on ne s'en repent pas ; outre cela, n'eſt-ce pas oublier que c'eſt à Jeſus-Chriſt même que l'on parle, à Jeſus-Chriſt témoin inviſible de toute l'hiſtoire ſecrete de notre vie, & qui dans le temps même que nous tâchons par tous nos déguiſements de nous dérober à ſes yeux, nous dit comme autrefois un Prophete à cette Reine d'Iſraël, qui déguiſée ſous des habits empruntés, avoit cru pouvoir être méconnue de l'Homme de Dieu, & tromper la lumiere du miniſtere prophétique : *Quare aliam te eſſe ſimulas ?*

2°. Le ſecond défaut ſe trouve dans les motifs & les principes des actions auxquels on ne remonte preſque jamais. Comme c'eſt la diſpoſition du cœur qui décide de nos œuvres, c'eſt là qu'il faut remonter pour en connoître le merite ou le défaut : il importe donc de ramener tout ce que nous faiſons, au motif qui l'a produit. C'eſt le cœur qui décide de tout l'homme, or c'eſt le cœur qu'on ne manifeſte jamais au tribunal ; on expoſe les actions ſans entrer dans les motifs ; on raconte ſes péchés, on ne découvre pas ſa conſcience. Auſſi la confeſſion de vos fautes achevée, votre Confeſſeur ne vous connoît pas, & il faut qu'il devine l'état de votre ame.

3°. Enfin, le dernier défaut de ſincérité ſe trouve dans les actions douteuſes, qu'on expoſe à ſon avantage ; ne voulant pas rompre avec les paſſions, on ne cherche qu'à les expoſer dans un jour ſi favorable, que le Miniſtre de Jeſus-Chriſt n'oſe plus les condamner. Auſſi au ſortir du tribunal, ſentez-vous cette paix de conſcience, qui eſt le fruit d'une confeſſion ſincere ! Quelle folie de ſouffrir toute la honte d'un aveu, & de vous

priver des conſolations d'un aveu ſincere, de venir vous déclarer pécheur, & de faire d'une déclaration ſi déſagréable à la nature, le plus grand de tous vos crimes!

III. Partie. Toutes les autres diſpoſitions dont on vient de parler, ne ſont que les préparations extérieures de la pénitence: la douleur en eſt l'ame & la vérité. Or, 1°. cette douleur eſt un mouvement de la grace, & non de la nature: il faut que le trouble qui naît de l'horreur de nos crimes, ſoit une opération inviſible de l'Eſprit de Dieu qui nous porte à déteſter tout ce qui a pu lui déplaire, & qu'il ſoit un commencement de nouvel amour qui nous rende le crime odieux. Le trouble de la plupart des pécheurs, eſt un trouble d'amour propre, & auquel l'Eſprit de Dieu n'a point de part. Ce n'eſt pas que la même grace qui opere le repentir, n'opere auſſi une confuſion ſalutaire, & qu'il n'y ait une honte qui conduit au ſalut; mais cette honte formée par la douleur, ne trouve ſon motif que dans la douleur même; ce n'eſt ni le jugement du Miniſtre de la confeſſion, ni le mépris des hommes qui la forme dans notre ame; mais l'œil de Dieu qui la voit, & qui connoît toute l'ignominie de ſon état.

2°. Il en eſt d'autres qui prennent la douleur qui forme le repentir, pour ce trouble qui naît de la crainte toute ſeule des peines de l'enfer. Je ſais que la crainte de ces abymes de feu & de ces ténebres éternelles, eſt un moyen de ſalut & un motif de componction que Jeſus-Chriſt propoſe aux pécheurs, & que l'Egliſe leur recommande; ce n'eſt donc pas la crainte des tourments deſtinés à l'impie, que je veux exclure de la véritable pénitence; elle en eſt la préparation, quoiqu'elle n'en ſoit pas l'ame & le fond: mais c'eſt cette diſpoſition criminelle où ſe trou-

vent la plupart des pécheurs qui approchent du tribunal, leſquels ſans un enfer & ſes tourments, vivroient comme des athées, ſans foi, ſans conſcience, ſans ſacrements, & qui dans le fond de leur cœur ſont fâchés que Dieu ſoit juſte, & qu'il ait attaché aux plaiſirs les plus honteux des flammes éternelles.

Mais comme la mépriſe eſt ici aiſée, ſi vous me demandez à quelles marques on peut diſcerner les vrais pénitents, je dis que la douleur des péchés renferme une réſolution réelle & ſincere de finir ſes déſordres, & de commencer une vie ſainte & chrétienne; c'eſt ce qui eſt figuré dans la guériſon de notre paralytique : ſouhaitez-vous d'être guéri, lui demande Jeſus-Chriſt? *vis ſanus fieri?* Or, lorſque vous venez aux pieds du Prêtre, êtes-vous de bonne foi dans cette réſolution? pouvez-vous rendre ce témoignage, que vous voulez rompre tous les liens qui vous attachent au monde & à ſes plaiſirs criminels? On ne vous demande pas ſi vous formez de ces propos vagues qui n'ont jamais de ſuite; mais ſi vous voulez vous convertir d'une volonté forte, pleine, ſincere, qui produit déja des larmes de pénitence, & ces préludes d'une converſion ſincere, des combats, des agitations, des vues nouvelles, des démarches ſérieuſes & pénibles; rappellez-vous les converſions des Péchereſſes, des Sauls, des Auguſtins, & ne dites pas que cette douleur cachée au fond de l'ame, n'eſt pas toujours ſenſible au cœur pénitent: un changement ſincere prend ſa ſource dans un amour ſi vif, qu'il n'eſt pas poſſible qu'il ſoit dans le cœur à l'inſu de notre cœur même.

3°. Enfin, non ſeulement la douleur de la pénitence eſt une réſolution ſincere de changer de vie; mais encore une attention actuelle qui prend

d'abord des meſures ſolides de changement : or la principale eſt le choix d'un Miniſtre fidele qui coopere avec Jeſus-Chriſt à la guériſon de votre ame ; c'eſt la ſuite de notre Evangile, qui nous fournit cette derniere réflexion : *Domine, Hominem non habeo.* Avant de vous préſenter à la pénitence, vous adreſſez-vous à Jeſus-Chriſt, afin qu'il vous ſuſcite un guide fidele pour vous conduire dans la voie du ſalut ; un Miniſtre plein de piété ; d'expérience, de déſintéreſſement, de zele, de charité ? Eſt-ce ce guide que vous cherchez ? les plus inconnus, ceux que le hazard vous offre, vous leur ouvrez indiſcrétement les plaies de votre cœur. Voilà les ſources les plus ordinaires de l'inutilité du Sacrement de pénitence.

Fin des Analyſes.

APPROBATION.

J'AI lu, par ordre de Monſeigneur le Chancelier, les Sermons manuſcrits, prêchés pendant le Carême, par feu M. Maſſillon, Evêque de Clermont, ci-devant Prêtre de l'Oratoire. Ce grand Orateur, toujours égal à lui-même, y annonce les vérités de la Religion avec ces traits touchants & perſuaſifs qui portant la lumiere dans les eſprits, gagnent en même temps les cœurs. Sans rien ôter à la Morale Chretienne de ſa ſévérité, il ſait en rendre la pratique aimable. Il y peint la vertu avec ſes attraits, & tout ce qui peut en inſpirer l'amour, ſans en diſſimuler les difficultés; le vice, avec ſa laideur & tout ce qui peut en faire concevoir de la haine, ſans en cacher les appas trompeurs. Auſſi ces Diſcours ſoutiendront dans l'Impreſſion la réputation de leur illuſtre Auteur : puiſſent-ils exciter dans les cœurs de ceux qui les liront, les heureux ſentiments de piété qu'éprouvoient ceux qui les entendoient ! A Paris, ce vingt deux Décembre, mil ſept cent quarante-quatre.

MILLET, *Docteur en Théologie de la Faculté de Paris, & Cenſeur Royal.*

590524
SBN